U d'/of OTTAWA
39003002134376

27-164

French

ROMANS

DE

CHARLES NODIER.

NOUVELLES ÉDITIONS.

Jean Sbogar.
Le Peintre de Salzbourg.
Les Méditations du Cloître.
Thérèse Aubert.
Adèle.

PARIS,

CHARPENTIER, ÉDITEUR,
29, rue de Seine-Saint-Germain;
A LEIPZIG, MÊME MAISON, CHEZ L. MICHELSEN.

1840.

ROMANS

DE

CHARLES NODIER.

Bibliothèque-Charpentier.

OUVRAGES PUBLIÉS.

OEUVRES DU COMTE XAVIER DE MAISTRE, 1 vol. 3 50
EUGÉNIE GRANDET, par BALZAC, 1 vol. 3 50
DE L'ALLEMAGNE, par madame DE STAEL, 1 vol. 3 50
OEUVRES CHOISIES DE BENJAMIN CONSTANT, 1 vol. 3 50
SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, par BALZAC, 2 vol. Prix de chaque. . . 3 50
DELPHINE, par madame DE STAEL, 1 vol. 3 50
OEUVRES DE LA COMTESSE DE SOUZA, 1 vol. 3 50
LE LYS DANS LA VALLÉE, par BALZAC, 1 vol. 3 50
LE VICAIRE DE WAKEFIELD, trad. en français, 1 vol. 3 50
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU, par BALZAC, 1 vol. 3 50
OEUVRES DE JEAN RACINE, 1 vol. 3 50
SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE, par BALZAC, 2 vol. Prix de chaque. . 3 50
VOLUPTÉ, par SAINTE-BEUVE, 1 vol. 3 50
PHYSIOLOGIE DU GOUT, par BRILLAT SAVARIN, 1 vol. 3 50
CORINNE, par madame DE STAEL. 3 50
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, par BALZAC, 1 vol. 3 50
OBERMANN, par DE SENANCOUR, 1 vol. 3 50
LE PÈRE GORIOT, par BALZAC, 1 vol. 3 50
THÉATRE DE GOETHE, trad. en français, 1 vol. 3 50
SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE, par BALZAC, 2 vol. Prix de chaque. 3 50
MANON LESCAUT, par l'abbé PRÉVOST, 1 vol. 3 50
HISTOIRE DES TREIZE, par BALZAC, 1 vol. 3 50
POÉSIES COMPLÈTES D'ANDRÉ CHÉNIER, 1 vol. 3 50
CÉSAR BIROTTEAU, par BALZAC, 1 vol. 3 50
VALÉRIE, par madame DE KRUDNER, 1 vol. 3 50
LA PEAU DE CHAGRIN, par BALZAC, 1 vol. 3 50
LES FIANCÉS, par MANZONI, trad. en français, 1 vol. 3 50
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, par BALZAC, 1 vol. 3 50
LA MESSIADE, DE KLOPSTOCK, trad. en français, 1 vol. 3 50
MÉMOIRES D'ALFIERI, par lui-même, trad. en français, 1 vol. . . . 3 50
POÉSIES COMPLÈTES DE SAINTE-BEUVE, 1 vol. 3 50
ROMANS DE CHARLES NODIER, 1 vol. 3 50
LE KORAN, traduction nouvelle, 1 vol. 3 50
CONTES ET NOUVELLES DE CHARLES NODIER, 1 vol. 3 50
OEUVRES DE SILVIO PELLICO (Prisons et devoirs), trad. en franç. 1 vol. 3 50

Chaque ouvrage en un seul volume.

Chaque volume : 3 fr. 50 c.

Imprimé par BÉTHUNE et PLON.

ROMANS

DE

CHARLES NODIER.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

Jean Sbogar.
Le Peintre de Salzbourg.
La Méditation du Cloître.
Adèle.
Thérèse Aubert.

PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
29, RUE DE SEINE.
—
1840.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2376
.N6R7
1840

JEAN SBOGAR.

PRÉLIMINAIRES.

Les personnes dont je suis connu me dispenseraient probablement sans peine de déclarer que cette nouvelle édition de quelques faibles ouvrages * profondément oubliés du public n'est pas sune spéculation de vanité. L'âge avance pour moi ; mais je suis encore loin de cette époqu d'heureux oubli où la vieillesse, revenue aux jeux des enfants, s'amuse des hochets qui ont amusé le berceau. Cette publication tardive est le simple effet d'une convenance de librairie, et les motifs que j'ai pour désirer son succès n'ont aucun rapport avec les prétentions du talent et les espérances de la gloire.

Après ces précautions oratoires d'une prudente modestie qui laisse peut-être percer quelque orgueil, comme les trous du manteau d'un philosophe, me permettra-t-on de parler de ces écrits ressuscités par la presse comme s'ils existaient encore réellement dans la mémoire de leurs anciens lecteurs ? Pourquoi pas, s'il sort, de ce retour com-

* Cette édition nouvelle comprend les meilleurs ouvrages de M. Charles Nodier, ceux dont le mérite est depuis long-temps consacré. Elle forme trois séries, chacune d'un volume. La première contient LES ROMANS ; la seconde, les NOUVELLES ; la troisième, LES CONTES.

plaisant de l'esprit d'un écrivain vers les riens de sa jeunesse, un petit nombre d'anecdotes qui méritent d'être lues quand on n'a rien de mieux à faire? Dans ce temps de diffusion universelle, les auteurs de *Mémoires* et de *Souvenirs* ont eu souvent l'occasion de remarquer qu'il s'attachait quelque charme à la personnalité, et que l'esprit, fatigué d'émotions immenses, se réfugiait volontiers dans la sphère étroite des impressions individuelles. D'ailleurs ces préfaces sont faites pour ceux qui lisent mes romans, et quiconque a du temps à perdre pour lire mes romans est disposé, je pense, à me pardonner mes préfaces.

Je ne dirai pas quelles circonstances me décidèrent à publier en 1818 le roman de *Jean Sbogar*, ébauché en 1812 aux lieux qui l'ont inspiré. Il me suffira de noter en passant que j'entrais alors dans une carrière très-sérieuse où je n'ai fait qu'un pas, et que cette considération me défendait d'attacher mon nom au frontispice. La politique de Jean Sbogar eût été en effet une mauvaise recommandation pour l'homme qui allait professer les sciences politiques dans la petite Tartarie; et personne ne s'étonnera que l'auteur, reconnu malgré ses précautions, y ait été mis à *l'index* comme son livre. On pourra juger au reste par l'opportunité de cette publication du haut esprit de convenances et d'aptitude aux concessions intéressées qui m'a dirigé dans toutes les grandes affaires de ma vie.

Le succès me dédommagea un peu cette fois des vicissitudes de la faveur. L'anonyme me porta bonheur dans les journaux où l'on a toujours toléré assez volontiers la vogue passagère d'un écrit nouveau, quand elle ne tire pas à conséquence pour une réputation. L'impression d'un moment que produisit cette bagatelle était d'ailleurs fort étrangère au mérite intrinsèque du livre. Elle résultait de la disposition générale des esprits que les événements des années antérieures avaient peu à peu ramenés aux doctrines de la liberté, et le caractère de mon héros m'avait permis de porter à leur dernière expression des théories

dont je suis loin d'accepter en tout point la responsabilité. Elle était grave alors, et le serait peut-être aujourd'hui davantage si les prolétaires lisaient les romans. Je me réjouis de penser que les progrès de la civilisation n'en sont pas encore venus là, et que les rêveries de mon Gracchus de Spalato n'exerceront pas plus d'influence jusqu'à nouvel ordre sur les sociétés vivantes que celles du Dieu qu'on adorait à la rue Taitbout.

Il faut pourtant que ma brochure en deux volumes ait porté quelque empreinte d'un caractère d'homme, puisqu'on ne trouva qu'un homme à qui l'attribuer, et que ce fut (j'en demande humblement pardon à sa noble mémoire) mon illustre ami Benjamin-Constant. Des journalistes qui se crurent mieux avisés, et qu'avait trompés je ne sais quel mélange d'ascétisme d'amour et de philanthropie désespérée qui se confondent dans cette bluette, en accusèrent madame de Krudener, qui n'était pas un homme, et qui commençait à n'avoir plus de sexe. Je n'intervins pas dans ce débat qui ne pouvait durer longtemps. *Adolphe* et *Valérie* * répondaient pour leurs auteurs.

Me voici parvenu à l'histoire du plus éclatant de mes succès, et je ne peux guère m'y tromper, car je ne suis pas ébloui par la quantité. Je raconte des faits, et c'en est assez pour mettre mon humilité à son aise. Je crois avoir dit quelque part qu'une préface était un ouvrage d'orgueil; je le répète volontiers. Orgueil innocent au reste, et presque digne d'une tendre compassion, que celui qui se fonde sur le bruit d'un petit livre, et qui dure tout juste le temps de l'escorter du magasin sous le pilon, en attendant qu'il subisse une nouvelle métamorphose dans les moules du cartonnier! La vieille Marie de Gournay, digne fille d'alliance de Montaigne, a merveilleusement exprimé

* Ces deux ouvrages font partie de notre collection.
(*N. de l'Éd.*)

ma pensée dans un vers sublime qui ferait envie à nos jeunes et brillants poètes.

L'homme est l'ombre d'un songe, et son œuvre est son ombre.

En vérité, *Jean Sbogar* n'est que mon ombre, tout au plus, ou je me suis grandement trompé sur la pauvre place que je tiens au soleil.

Le nom de l'auteur de *Jean Sbogar* revint à Paris de Sainte-Hélène. Ce n'est pas le plus long de mes voyages, mais c'est l'*Odyssée* de ma renommée. On ne la reprendra jamais à voler si loin. Napoléon, dont le goût littéraire n'était pas bien sûr, témoin sa prédilection pour les supercheries épiques de Macpherson, et pour le pastiche homérique de Luce de Lancival, s'occupa de *Jean Sbogar* pendant deux jours. Les journaux anglais annoncèrent qu'il avait passé une nuit à le lire, et quelques heures à l'annoter sur un exemplaire qui est resté, à ce qu'on m'a dit souvent, dans les mains du général Gourgaut. Quant au souvenir de mon nom, il ne serait pas tout-à-fait nécessaire, pour supposer qu'il l'eût conservé, de lui attribuer la puissance de mémoire de César, qui appela, chacun par le sien, les quarante mille soldats dont il était accompagné dans les plaines de Pharsale. Si Napoléon a cru réellement, comme il l'a dicté à ses chroniqueurs, qu'il ne se soit fait, sous son règne, que vingt-six arrestations sans mandat judiciaire et sans écrous, sur lettres de cachet revêtues de la signature impériale, j'aurais bien pu me trouver là. Cette particularité s'explique, heureusement, d'une manière encore plus naturelle, par un fait très-simple. Un des amis de Napoléon, à Sainte-Hélène, avait été le mien, à Paris, en 1814, et il savait l'histoire de *Jean Sbogar*, dans un temps où je ne pensais pas à l'achever. Je suis fier, mais je suis sincère; une pareille circonstance rabat beaucoup de l'illustration qui résulterait pour moi d'avoir été deviné par Napoléon, et j'aurai

renoncé volontiers à ce titre équivoque de gloire, s'il m'avait été permis d'en faire tort à mon éditeur.

Quoi qu'il en soit, cette apostille, venue de haut lieu, excita probablement un instant de rumeur dans le bureau de rédaction des feuilletons bonapartistes où je ne jouissais pas d'un grand crédit. Je suppose que ce fut d'abord une assez grave question que de savoir si l'auteur de *Jean Sbogar* avait gagné quelque peu de chose en capacité, ou si Napoléon était tombé en enfance. Comme il n'était pas de ma destinée d'être pesé dans une telle balance, j'ai aujourd'hui quelque pudeur à le dire. Tout en y réfléchissant, les rédacteurs qui étaient gens habiles, et qui l'ont supérieurement prouvé depuis, convinrent d'un parti moyen. Il fut décidé qu'on n'invente rien en littérature, ce qui est tout-à-fait mon avis ; que cela est défendu plus spécialement qu'à personne aux écrivains qui ne sont pas de l'Académie, ce que je n'admets pas d'une manière aussi exclusive, et que tout homme qui avait osé composer *Jean Sbogar* serait convaincu de l'avoir volé. Cette résolution passa, je dois le dire, à l'unanimité. Le procureur du roi n'informa point. Il avait cependant beau jeu.

Byron parut tout juste, en français, au milieu de la discussion, et on s'aperçut soudainement, tant sont profondes les perspicacités de la malveillance, que mon malheureux voleur avait été volé au *Corsaire*. Il est vrai que *Jean Sbogar* avait quatre ou cinq ans de plus que son aîné d'invention ; mais on n'y regarde pas de si près quand on dispute avec l'agneau. La critique a un bon côté. Je lus Byron, que je connaissais à peine pour l'avoir entendu nommer deux ou trois fois à madame de Staël. Je l'ai lu souvent depuis avec une admiration dont il n'est pas redevable à ma connaissance. *Le Corsaire* ressemble à beaucoup de choses, comme tout ce que l'on écrira d'ici à la fin des siècles. Il m'a été impossible, et j'en fais mon compliment à Byron, de lui trouver le moindre rapport avec *Jean Sbogar*. Certainement, ce n'était pas là le cas

de dire, dans aucune acception possible, que les beaux esprits se rencontrent. Si j'avais été Byron, j'aurais porté plainte. Byron, qui savait le français précisément comme je sais l'anglais, ne se plaignit point. Il est mort sans avoir ouvert ni *Jean Sbogar*, ni les journaux où il en est question, et ce n'est pas de cela qu'il est mort.

Je ne me plaignis pas non plus. La bibliographie m'avait bien quelques obligations. Je ne m'étais jamais sérieusement occupé que d'elle, et comme c'est son affaire d'éclaircir les dates et de redresser les torts littéraires, j'espérais qu'elle me vengerait, si jamais, bibliographie et moi, nous arrivions côte à côte par-devant la postérité. C'est alors que s'imprimait, sur un papier magnifique, et décoré au frontispice de l'ancre scientifique des Alpes, l'excellent *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*. Le docte et ingénieux auteur se garda bien de me reprocher d'avoir volé Byron; il était trop fort pour cela sur le synchronisme des livres, et il estimait à leur prix ces sornettes bonnes tout au plus pour l'érudition d'un journal; mais après avoir fait justice de cette polémique *aigre-douce*, à laquelle il oubliait probablement que je n'avais pas concouru, il me déclara voleur, en sa qualité de juré-critique. Il n'y avait que le nom du volé de changé. Vous me direz que les voleurs ne savent pas toujours le nom des gens qu'ils volent; mais vous seriez peut-être aussi embarrassé que moi si on vous accusait d'avoir volé Zchoce.

Cette notule beaucoup plus *aigre-douce*, pour ne pas dire plus aigre, que ma polémique, à laquelle je n'avais jamais pensé, me plongea dans une cruelle consternation. Je me trouvais atteint et convaincu, dans un livre doué du principe de vie, du crime d'avoir volé Zchocke, moi qui ne voudrais voler personne au monde, fût-ce Schocke, moi qui ne connaissais pas Zchocke, bien qu'il eût été traduit par M. Lamartelière, et qu'il se trouvât de ladite traduction dudit Zchocke un exemplaire en papier vélin

à dos de maroquin bleu dans la bibliothèque de M. Renouard ; moi qui n'étais pas digne de connaître Zchocke en 1812, puisque je ne connaissais pas Byron ! j'allai demander partout des nouvelles de Zchocke. Au diable qui avait ouï parler de Zchocke ! Je commençais à me persuader enfin que la pièce de Zchocke n'existait qu'à un seul exemplaire, qui tenait sa place chez M. Renouard, parmi tant d'autres précieuses raretés, quand mon bon camarade, M. de Pixéricourt, m'apprit que Zchocke était en effet l'auteur d'un drame qui n'avait aucun rapport avec *Jean Sbogar*, et dont il avait composé, lui, un mélodrame qui valait cent fois mieux que *Jean Sbogar* et le drame de Zchocke. Je n'eus aucune peine à le croire, mais je ne voulais juger que pièces en main, tant j'avais à cœur, dans mon innocence littéraire, de n'avoir pas pillé Zchocke.

Je finis par le trouver. Quelle humiliation, grand Dieu ! D'abord, mon héros s'appelle Jean Sbogar, celui de Zchocke, Abelino ; et mon savant confrère à l'ancienne Académie celtique, Éloi Johanneau, vous prouvera quand vous voudrez que c'est littéralement la même chose. En second lieu, Abelino est un grand seigneur qui se fait passer pour un bandit, et Jean Sbogar un bandit qui se fait passer pour un grand seigneur. Le plagiat devient sensible. Troisièmement, Abelino est marié avec la plus riche héritière de la République, et Jean Sbogar refuse d'épouser la jeune fille qu'il aime, de peur de la tacher de son infamie. Le larcin est flagrant. Quatrièmement, Abelino sauve son pays en trahissant la foi qu'il a jurée à des voleurs ; et Jean Sbogar, qui n'a porté ses vues qu'à la liberté ou à l'échafaud, marche à la mort avec ses compagnons. Ici l'effronterie du vol va jusqu'à l'impudence. Enfin les deux actions se passent à Venise, où jamais on n'avait eu l'idée de placer une autre action romanesque, et c'est, pour cette fois, comme si vous me preniez la main dans la poche de Zchocke !

Je suis né très-sensible à cette partie de la critique littéraire qui implique des questions morales. Je n'avais rien eu à faire avec Zchocke, mais il me semblait que tout le monde pouvait dire en me voyant passer : Voilà le plagiaire de Zchoke. J'avais appris que Zchocke était un de ces talents éminents qu'on ne rencontre pas souvent sur la route des réputations, et sur cette route-là j'étais bien sûr de mon *alibi;* mais cela ne me tranquillisait pas. J'avais des visions de Zchocke et d'Abelino. J'avais des cauchemars d'Abelino et de Zchocke; j'en fis une grosse maladie dont je ne fus sauvé que par le sentiment de ma vertu. Je tenais en effet une bien grande consolation en réserve dans le for intérieur de ma conscience injustement soupçonnée ; c'est que je n'avais eu besoin de prendre *Jean Sbogar* à personne, puisque je devais au hasard l'avantage peu envié, selon toute apparence, de l'avoir connu assez particulièrement.

Pendant que j'y réfléchissais, il arriva une chose fort singulière ; c'est qu'on oublia aussi complètement mon livre que s'il n'avait jamais paru. Il fallut me résoudre à garder ma défense pour la troisième édition. Aujourd'hui que revoilà *Jean Sbogar*, et qu'il en sera peut-être question jusqu'à demain, je me vois obligé à déclarer que personne au monde n'a de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est, peut-être, le greffier des assises de Laybach en Carniole, l'honnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le temps, les pièces de la procédure en communication, pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignait de s'être quelquefois rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce que j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits que je n'aurais pas pu mieux inventer quand j'aurais été Zchocke, et qu'il n'y a rien dans mon cœur qui me reproche de lui avoir fait tort d'une seule des formes de son style, ce bon M. Repisitch étant très-entêté sur le classique du greffe, qui n'est pas celui du roman.

On vous dira en Istrie, en Croatie, en Dalmatie, quand vous prendrez la peine d'en tirer des informations, que je n'ai pas fait un grand effort d'esprit pour inventer le nom de Jean Sbogar. Mon principal personnage s'appelait ou se faisait appeler Jean Sbogar, et je présume que les petits enfants des bords du golfe de Trieste vous l'attesteraient encore comme moi ; car le nom des chefs de voleurs a le même privilége que celui des conquérants : on s'en souvient partout où ils ont passé. La cour de justice qui le condamna était présidée par M. le comte Spalatin. Les juges que je me rappelle étaient M. de Koupferschein et M. de Gisclon ; les hautes fonctions du ministère public étaient exercées, avec toute la puissance d'un jeune et précieux talent, par M. Desclaux, procureur-général impérial, qui tient maintenant une place distinguée parmi les avocats à la cour de cassation, et qui me défendrait volontiers, si j'avais besoin de son secours en dernier ressort, de la méchante imputation d'avoir pris *Jean-Sbogar* dans une tragédie de Zchocke. Il sait que je l'ai trouvé tout fait.

Jean Sbogar ne fut cependant remarqué du tribunal que par cette expression plus qu'humaine de physionomie qui était le trait caractéristique de son signalement, et qui le faisait tenir, selon l'expression de Schiller, de l'ange, du démon et du Dieu. L'intérêt moral de sa défense consistait à mourir sous le nom obscur d'un simple aventurier morlaque, en se dérobant à toute identité avec le ménechme éblouissant dont le déshonneur devait froisser toutes ses amitiés et flétrir toutes ses amours. Il ne répondit aux questions de ses juges que par l'affirmative ou la négative esclavone, et s'il faillit se trahir, ce fut seulement à la lecture du jugement capital, prononcé en français, qui ne frappait en lui qu'un bandit vulgaire. La nuit s'avançait au point qu'on venait d'être obligé d'apporter des flambeaux. J'étais debout contre sa banquette ; je remarquai qu'il écoutait cette langue qu'il avait refusé de compren-

dre, et qu'un regard de joie illumina ses yeux, quand il put reconnaître au texte de la condamnation qu'elle avait écarté les faits relatifs à ses pseudonymies d'Allemagne et d'Italie. Ce regard radieux de bonheur, je l'interceptai peut-être, car il n'en fut pas question au parquet. Voilà pourquoi j'ai écrit une nouvelle intitulée *Jean Sbogar*.

La condamnation de Jean Sbogar était un fait légal auquel il ne manquait que la sanction matérielle d'une exécution de sang ; mais le cérémonial coquet de nos codes philanthropiques exigeait un appareil inconnu dans le pays. Il fallut donc que Jean Sbogar se résignât à implorer dans son cachot le jour de délivrance où un charpentier de la ville des Argonautes parviendrait à élever sur des tréteaux deux longs poteaux parallèles, et où le taillandier Carniolain consentirait à y ajuster un couteau propre à couper une tête d'homme. Les essais furent si gauches et si malheureux, qu'ils forcèrent probablement les hommes d'état à désespérer de la civilisation de l'Illyrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous la quittâmes quelques mois après, avec peu de confiance dans la perfectibilité des nations conquises. Nous ne lui avions pas même laissé la guillotine!

Jean Sbogar, affranchi par un jugement en forme de la seule inquiétude qui eût troublé son sommeil, devint plus communicatif, et s'ouvrit sans difficulté aux hommes dans lesquels il croyait pouvoir placer quelque foi, surtout quand ils lui offrirent la garantie jusqu'alors inviolée des serments du carbonarisme. C'est alors que je le vis à deux ou trois reprises, fort supérieur au *Jean Sbogar* que j'ai tenté de peindre, et peut-être à tous les types du même caractère qu'offrent le roman et la poésie, depuis le capitaine Laroque de Cervante, jusqu'au Charles Moor des *Voleurs*. Il parlait avec élégance, et souvent éloquemment, le français, l'italien, l'allemand, le grec moderne, et la plupart des dialectes slaves. Quelques unes des phrases fort hétérodoxes en politique, dont j'ai composé ses *Tablettes*, sont tirées de sa conversation avec une scrupuleuse litté-

ralité. J'ajouterai seulement quelques détails à son portrait pour les lecteurs qui veulent tout savoir, et qui ne pardonnent pas au *nouvellier* de s'éloigner de l'historien dans les moindres particularités ; mais on ne saurait contenter tous les goûts. N'ai-je pas eu quelques disputes avec les femmes pour lui avoir laissé des boucles d'oreilles ?

Jean Sbogar n'avait pas les cheveux de ce blond doré qui prête une beauté pittoresque de plus aux têtes gracieuses du Nord et de l'Occident. Ils tiraient à peu près sur le rouge cuivre, couleur fort estimée au nord de l'Italie, mais qui n'est pas de mise à Paris, et dont j'aurais d'autant plus de peine à faire comprendre le charme que la seule comparaison qui me soit venue est un sacrifice aux conventions du langage. Elle n'exprime pas leur nuance qui variait aux jeux de la lumière de tous les reflets de dix métaux confondus dans la fournaise, depuis le moment où ils en débordent en flamboyant, jusqu'au moment où ils y noircisssent refroidis. On pourrait cependant se faire une idée du caprice des couleurs, de leurs touffes épaisses et flottantes quand on a vu l'éruption d'un volcan du commencement à la fin. Par une singulière bizarrerie de la nature, sa moustache et sa barbe qu'il portait longue au cachot étaient d'un noir d'acier bruni.

L'habitude du cheval avait arqué remarquablement les jambes de Jean Sbogar, mais son buste était si large, surtout aux épaules, qu'on ne s'étonnait pas que ses supports eussent fléchi sous le poids. Son cou paraissait au contraire extrêmement grêle vers le bas, peut-être à cause de sa longueur. Il plaisantait avec une gaieté horrible sur cet avantage de sa conformation, et cet effrayant badinage était tel que j'aime mieux le laisser deviner que de l'écrire.

Le signalement n'avait pas pu oublier la main blanche, délicate et féminine de Jean Sbogar, qui contrastait, à la vérité, d'une manière extraordinaire avec le reste de ses formes sveltes, mais robustes, et presque athlétiques. Je

n'en ai point vu de plus jolie; on aurait jugé à la regarder qu'elle était tout au plus capable de supporter les quatorze joyaux qui la paraient le jour de son arrestation, qui furent estimés quatre-vingt mille francs, et qui, révérence gardée pour le bijoutier expert, en valaient probablement davantage. On ne se serait pas douté, si on l'avait vue sortir de la manche d'un domino de Venise, qu'elle fût capable de soutenir une épée, et bien moins encore, de la manier avec dextérité à la tête d'un escadron ; elle aurait cependant émietté, si elle en avait pris la peine, des barreaux, des verrous, des grilles, des portes de fer.

Il manquerait quelque chose au portrait de Jean Sbogar, si je n'en esquissais le grand trait moral : c'était une sorte de morgue royale qui se manifestait dans toute sa personne, dans son port, dans ses attitudes, dans son regard souverain, dans son dédaigneux sourire, dans sa parole haute, brusque et impérative, mais surtout dans le pli rude et menaçant qu'il roulait, creusait en sillons, brisait en angles aigus, croisait, pour ainsi dire, en éclairs entre ses sourcils, à la plus légère contradiction. Cette manifestation farouche d'une volonté despotique m'aurait fait horreur du haut d'un trône, mais je ne saurais exprimer combien je la trouvai sublime sur la paille du condamné, entre les guichetiers soumis qui l'entouraient comme des chambellans, et qui recevaient comme des grâces les ordres de l'infortuné que la justice venait de donner au bourreau.

Une nuit, les portes de la prison furent ouvertes par un événement de force majeure, tout-à-fait étranger à Jean Sbogar et à sa troupe, et que je raconterai peut-être ailleurs si l'occasion s'en présente, ou si l'on ne s'ennuie de m'entendre conter. Tous les prisonniers s'enfuirent ; le concierge disparut ; ses employés se dispersèrent. Au lever du soleil toutes les issues étaient libres. Jean Sbogar sortit le dernier, mit en sûreté une vieille femme que l'arrêt avait frappée avec lui, et que le système de l'accusation

présentait comme sa mère; alla chercher son cheval à une auberge du faubourg de Cracaw où il l'avait laissé, lui fit donner l'avoine, prit la route d'Istrie, et coucha le soir à Adelsberg; deux jours après, il fut enveloppé dans l'antique masure de Duino, et le reste se passa ainsi que je l'ai dit, ou à peu près; car je ne pensais pas que le roman fût tenu à l'exactitude de la gazette, et quiconque s'entend à ce genre de composition ne s'étonnera point que j'aie supprimé l'épisode surabondant de Laybach, malgré sa péripétie, pour arriver plus vite au dénouement de Mantoue. Là mourut Jean Sbogar sur l'échafaud qui avait bu, dit-on, en six mois le sang d'un millier de ses compagnons, chose difficile à croire et que je ne garantis pas. A Mantoue, jamais charpentiers ni taillandiers n'avaient failli à l'appel de l'autorité, quand il s'agissait des préparatifs d'un supplice. L'instrument officiel de l'assassinat juridique s'y était conservé par tradition, de temps immémorial, comme dans la plus grande partie de la péninsule italique, ce qui est suffisamment prouvé aux amateurs des monuments et des *humanités* du moyen-âge, par une des admirables estampes dont le Bonasone enrichit à Bologne en 1555 les fastidieux emblèmes du noble Achille Bocchius, et que les bibliomanes recherchent peu dans les exemplaires retouchés en 1574 par Augustin Carrache. La perfectibilité aura beau dire et beau faire; la guillotine n'est pas de son invention.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer ne sont pas entièrement inconnus partout. M. Percival Gordon, qui a pris la peine de traduire *Jean Sbogar* en anglais sur la première édition, déclare dans sa préface de 1820 que Jean Sbogar est un personnage historique, dont la renommée aventureuse remplit encore les États Vénitiens. Ce n'est du moins pas en Angleterre qu'on m'a imputé l'imitation subreptice d'un poème anglais qui n'y manque pas de popularité, et cela me console.

Je n'ai plus qu'à parler de ce qui distinguera cette édi-

tion des précédentes, et c'est plutôt l'affaire du libraire que la mienne. Les corrections seront assez nombreuses ; elles seraient innombrables, si j'avais le courage difficile de relire attentivement ce que j'ai écrit il y a vingt ans. On concevra sans peine qu'il y a beaucoup de fautes à laisser dans un livre qu'on n'est pas le maître de détruire tout d'une pièce. Le ciel m'est témoin que c'est là le seul avantage que me fassent regretter aujourd'hui les mauvaises chances de ma fortune, emportée dans un naufrage plus grand et plus mémorable que le mien. *Plectuntur Achivi.*

Les *Tablettes* sont augmentées de plusieurs pages que mes amis avaient supprimées sur le premier manuscrit, dans quelque accès de prudence politique dont le motif m'échappe totalement ; car je ne les trouve pas plus insensées et pas plus furieuses que les autres. On sait ce que j'en pense, et pourquoi je les donne.

Ce qui résultera de plus essentiel dans ces longues et ennuyeuses élucubrations, c'est que *Jean Sbogar* n'est ni de Zschocke, ni de Byron, ni de Benjamin Constant, ni de madame de Krudener ; c'est qu'il est de moi : et cela était fort essentiel à dire pour l'honneur de madame de Krudener, de Benjamin Constant, de Byron et de Zschocke.

JEAN SBOGAR.

I.

> Hélas! qu'est-ce que cette vie où ne manquent jamais les afflictions et les misères, où tout est plein de piéges et d'ennemis! car le calice de la douleur n'est pas plus tôt épuisé qu'il se remplit de nouveau; et un ennemi n'est pas plus tôt vaincu qu'il s'en présente d'autres pour combattre à sa place.
>
> IMITATION DE J.-C.

Un peu plus loin que le port de Trieste, en s'avançant sur les grèves de la mer, du côté de la baie verdoyante de Pirano, on trouve un petit ermitage, depuis longtemps abandonné, qui était autrefois sous l'invocation de saint André, et qui en a conservé le nom. Le rivage, qui va toujours en se rétrécissant vers cet endroit, où il semble se terminer entre le pied de la montagne et les flots de l'Adriatique, semble gagner en beauté à mesure qu'il perd en étendue; un bosquet presque impénétrable de figuiers et de vignes sauvages, dont les fraiches vapeurs du golfe entretiennent le feuillage dans un état perpétuel de verdure et de jeunesse, entoure de toutes parts cette maison de recueillement et de mystère. Quand le crépuscule vient de s'éteindre, et que la face de la mer, légèrement ridée par le souffle serein de la

nuit, commence à balancer l'image tremblante des étoiles, il est impossible d'exprimer tout ce qu'il y a d'enchantements dans le silence et le repos de cette solitude. A peine y distingue-t-on, à cause de sa continuité qui le rend semblable à un soupir éternel, le bruit doux des eaux qui meurent sur le sable : rarement une torche qui parcourt l'horizon avec la nacelle invisible du pêcheur jette sur les flots un sillon de lumière qui s'étend ou diminue selon l'agitation de la mer ; elle disparaît bientôt derrière un banc de sable, et tout rentre dans l'obscurité. En ce beau lieu, les sens, tout-à-fait inoccupés, ne troublent d'aucune distraction les pensées de l'âme ; elle y prend librement possession de l'espace et du temps, comme s'ils avaient déjà cessé de se renfermer pour elle dans les limites étroites de la vie ; et l'homme, dont le cœur plein d'orages ne s'ouvrait plus qu'à des sentiments tumultueux et violents, a compris quelquefois le bonheur d'un calme profond, que rien ne menace, que rien n'altère, en s'arrêtant à l'ermitage de Saint-André.

Près de là s'élevait, en 1808, un château d'une architecture simple, mais élégante, qui a disparu dans les dernières guerres. Les habitants l'appelaient *la casa Monteleone*, du nom italianisé d'un émigré français qui y était mort depuis peu, laissant une fortune immense qu'il avait acquise dans le commerce. Ses deux filles l'habitaient encore. M. Alberti, simple négociant, son gendre et son associé, avait été enlevé par la peste à Salonique. Peu de mois après, M. de Montlyon perdit sa femme, mère de sa seconde fille. Madame Alberti était d'un autre mariage. Naturellement porté à la tristesse, il s'y était abandonné sans réserve depuis ce dernier malheur. Une sombre mélancolie le consumait

lentement entre ses deux enfants, dont les caresses même ne pouvaient le distraire. Ce qui lui restait de son bonheur ne faisait que lui rappeler amèrement ce qu'il en avait perdu. Le sourire ne parut renaître sur ses lèvres qu'aux approches de la mort. Quand il sentit que son cœur allait se glacer, son front chargé d'ennuis s'éclaircit un moment ; il saisit les mains de ses filles, les porta sur ses lèvres, prononça le nom de Lucile et d'Antonia, et il expira.

Madame Alberti avait trente-deux ans. C'était une femme sensible, mais d'une sensibilité douce et un peu grave, qui n'était pas susceptible d'éclats et de transports. Elle avait beaucoup souffert, et aucune des impressions pénibles de sa vie n'était entièrement effacée de son âme ; mais elle conservait ses souvenirs, sans les nourrir à dessein. Elle ne se faisait point une occupation de sa douleur, et elle ne repoussait pas les sentiments qui rattachent par quelques liens ceux dont les liens les plus chers ont été brisés. Elle ne se piquait pas du courage de la résignation ; elle en avait l'instinct. Une imagination d'ailleurs très-mobile, et facile à s'égarer sur une foule d'objets divers, la rendait plus propre à recevoir des distractions, et même à en chercher. Long-temps fille unique et seul objet des soins de sa famille, elle avait eu une éducation brillante ; mais l'habitude de céder aux événements sans résistance ayant rendu le plus souvent inutile l'usage de son jugement, sa manière d'apprécier les choses tenait moins du raisonnement que de l'imagination. Personne n'était moins exalté, et cependant personne n'était plus romanesque, mais c'était à défaut de connaître le monde. Enfin, le passé avait été si sévère pour elle, qu'elle ne pouvait plus aspirer à un état très-heureux ;

mais son organisation la défendait également d'un malheur absolu. Quand elle eut perdu son père, elle regarda Antonia comme sa fille. Elle n'avait point d'enfants, et Antonia venait d'atteindre à sa dix-septième année. Madame Alberti se promit de veiller à son bonheur : ce fut sa première pensée, et cette pensée adoucit l'amertume des autres. Madame Alberti n'aurait jamais pu comprendre le dégoût de la vie, tant qu'elle sentait la possibilité d'être utile et de se faire encore aimer.

La mère d'Antonia avait succombé à une maladie de poitrine : Antonia ne paraissait pas atteinte de cette affection, souvent héréditaire ; mais elle semblait n'avoir puisé, dans un sein déjà habité par la mort, qu'une existence fragile et imparfaite. Elle était grande cependant, et aussi développée qu'on l'est ordinairement à son âge : seulement il y avait dans sa taille élancée et svelte un abandon qui annonçait la faiblesse ; sa tête, d'une expression gracieuse et pleine de charmes, un peu penchée sur son épaule ; ses cheveux, d'un blond clair, rattachés avec négligence ; son teint d'une blancheur éclatante, à peine animé d'une légère nuance de l'incarnat le plus doux ; son regard un peu voilé, qu'un défaut naturel de l'organe rendait timide et inquiet, et qui devenait d'un vague triste en cherchant les objets éloignés, tout en elle donnait l'idée d'un état habituel de langueur et de souffrance. Elle ne souffrait point ; elle vivait imparfaitement et comme avec une espèce d'effort. Accoutumée dès l'enfance aux plus vives émotions, cet apprentissage douloureux n'avait point émoussé sa sensibilité, et ne l'avait pas rendue moins accessible aux émotions moins profondes ; elle les subissait toutes, au contraire, avec la même

force. Il semblait que son cœur n'avait qu'une manière de sentir, parce qu'il n'avait encore qu'un sentiment, et que tout ce qu'il éprouvait lui rappelait les mêmes douleurs, la perte de sa mère et de son père : aussi la moindre circonstance réveillait en elle cette funeste faculté de s'associer aux peines des autres. Tout ce qui pouvait permettre à son imagination cette liaison d'idées, lui arrachait des larmes, ou la frappait d'un frémissement subit. Ce tremblement était si fréquent, que les médecins l'avaient regardé comme une maladie. Antonia, qui savait qu'il cessait d'être avec sa cause, ne partageait pas leur inquiétude; mais elle avait conclu, de bonne heure, de cette circonstance et de quelques autres, qu'il y avait quelque chose de particulier dans son organisation. De conséquences en conséquences elle vint à penser qu'elle était, jusqu'à un certain point, disgraciée de la nature. Cette persuasion augmenta sa timidité et surtout son penchant pour la solitude, au point d'alarmer madame Alberti, qui s'alarmait aisément, comme tous ceux qui aiment.

Leur promenade ordinaire était sur les bords du golfe, jusqu'aux premiers palais qui annoncent l'entrée de Trieste. De là les yeux s'étendent sur la mer, et de distance en distance, sur quelques points plus ou moins rapprochés qui échappaient à la vue d'Antonia, mais que madame Alberti lui avait rendus en quelque sorte présents à force de les lui décrire. Il n'y avait pas de jours qu'elle ne l'entretînt des grands souvenirs qui peuplent cette contrée poétique, des Argonautes qui l'avaient visitée, de Japix qui avait donné son nom à ses habitants, de Diomède et d'Anténor qui leur avaient donné des lois.

— En faisant le tour de l'horizon, et après avoir

parcouru cette ligne lointaine d'un bleu foncé, qui se détache de l'azur plus clair du ciel, peux-tu distinguer, lui disait-elle, une tour dont le sommet réfléchit les rayons du soleil? C'est celle de la puissante Aquilée, une des anciennes reines du monde. Il en reste à peine quelques ruines. Non loin de là coule un fleuve que mon père m'a montré dans mon enfance, le Timave, qui a été chanté par Virgile. Cette chaîne de montagnes, qui couronne Trieste, s'élève presque à pic au-dessus de ses murailles, et se développe à notre droite, depuis le hameau d'Opchina, sur une étendue incalculable, sert d'asile à une foule de peuples célèbres dans l'histoire ou intéressants par leurs mœurs. Là, vivent ces braves Tyroliens dont tu aimas toujours le génie agreste, le courage et la loyauté; ici, ces aimables paysans du Frioul, dont les danses pastorales et les chansons joyeuses sont devenues européennes. En revenant vers nous, tu dois remarquer un peu plus haut que les derniers mâts du port, au-dessus des toits du Lazaret, une partie de la montagne qui est infiniment plus obscure que les autres, qui les domine de beaucoup, et dont l'aspect gigantesque et ténébreux inspire le respect et la terreur; c'est le cap de Duino. Le château qui en occupe le faîte, et dont je vois d'ici les créneaux, passe pour avoir été construit du temps d'une ancienne invasion des barbares : le peuple l'appelle encore le palais d'Attila. Pendant les guerres civiles d'Italie, Dante, proscrit de Florence, y chercha un asile. On prétend que ce séjour sinistre lui inspira le plan de son poème, et que c'est là qu'il entreprit de peindre l'enfer. Depuis, il a été habité tour à tour par des chefs de parti et par des voleurs. Dans ce siècle où tout se décolore, je crains qu'il ne soit tombé en partage à

quelque châtelain paisible, qui aura dépeuplé de démons ces tours formidables pour y faire nicher des colombes.

Tel était le plus souvent le sujet des entretiens de madame Alberti avec sa sœur, à qui elle cherchait à inspirer peu à peu le désir de voir des objets nouveaux, dans l'espérance de produire sur ses idées habituelles une diversion favorable ; mais le caractère d'Antonia n'avait pas assez de ténacité pour suivre long-temps l'impulsion d'un désir curieux. Elle était trop faible, et se défiait trop d'elle-même pour oser concevoir une volonté hors de son état, et, comme son abattement lui paraissait naturel, elle ne pensait pas à en sortir. Il fallait autre chose qu'un simple motif de curiosité pour l'y déterminer. Le tombeau de ses parents était tout ce qu'elle connaissait du monde, et elle ne supposait pas qu'il y eût quelque chose à chercher au-delà.

— Mais la Bretagne, lui disait madame Alberti, la Bretagne est ta patrie.

— Ce n'est pas là qu'ils sont morts, répondait Antonia en l'embrassant, et leur souvenir n'y habite pas.

I.

> Ce sont des hommes redoutables que le désir de voir du sang tient éveillés pendant les plus longues nuits d'hiver, et qui égorgeraient une jeune mariée pour avoir son collier de perles.
>
> GONDALA.

L'Istrie, successivement occupée et abandonnée par des armées de différentes nations, jouissait d'un de ces moments de liberté orageuse qu'un peuple faible goûte entre deux conquêtes. Les lois n'avaient pas encore repris leur force, et la justice suspendue semblait respecter jusqu'à des crimes qu'une révolution pouvait rendre heureux. Dans les grandes anxiétés politiques, il y a une sorte de sécurité attachée à la bannière des scélérats; elle peut devenir celle de l'état et du monde, et les hommes mêmes qui se croient vertueux la respectent par prudence. La multiplicité des troupes irrégulières, levées au nom de l'indépendance nationale et presque à l'insu des rois, avait familiarisé les citoyens avec ces bandes armées qui descendaient à tout moment des montagnes, et qui se répandaient de là sur tous les bords du golfe. Presque toutes étaient animées des sentiments les plus généreux, conduites par le dévouement le plus pur; mais par derrière elles se formaient du rebut de ces hommes violents, pour qui les désordres de la politique ne sont qu'un prétexte, une ligue redouta-

ble à tous les gouvernements et désavouée de tous. Ennemie décidée des forces sociales, elle tendait ouvertement à la destruction de toutes les institutions établies. Elle proclamait la liberté et le bonheur, mais elle marchait accompagnée de l'incendie, du pillage et de l'assassinat. Dix villages fumants attestaient déjà les horribles progrès des *Frères du bien commun*. C'est ainsi que s'était nommée d'abord, avant de se mettre au-dessus de toutes les convenances et de violer toutes les lois, la troupe sanguinaire de Jean Sbogar.

Les brigands avaient paru à Santa-Croce, à Ospchina, à Materia; on assurait qu'ils occupaient même le château de Duino, et que c'était du pied de ce promontoire qu'ils se jetaient, à la faveur de la nuit, comme des loups affamés, sur tous les rivages du golfe, où ils portaient la désolation et la terreur. Les peuples épouvantés se précipitèrent bientôt sur Trieste. La *casa Monteleone* surtout était loin d'être un asile sûr. Un bruit s'était répandu qu'on avait vu Jean Sbogar lui-même errer au milieu des ténèbres, sous les murailles du château. La renommée lui donnait des formes colossales et terribles. On prétendait que des bataillons effrayés avaient reculé à son seul aspect. Aussi n'était-ce point un simple paysan d'Istrie ou de Croatie, comme la plupart des aventuriers qui l'accompagnaient. Le vulgaire le faisait petit-fils du fameux brigand Sociviska, et les gens du monde disaient qu'il descendait de Scanderberg, le Pyrrhus des Illyriens modernes. Les hommes simples, qui sont toujours amoureux de merveilles, ornaient son histoire des épisodes les plus singuliers et les plus divers; mais on s'accordait à avouer qu'il était intrépide et impitoyable. En peu de temps, son nom avait acquis le crédit d'une tradition des

temps reculés, et dans le langage figuré de ce peuple, chez qui toutes les idées de grandeur et de puissance se réunissent dans celles d'un âge avancé, on l'appelait le vieux Sbogar, quoique personne ne sût quel nombre d'années avait passé sur sa tête, et qu'aucun de ses compagnons, tombé entre les mains de la justice, n'eût pu donner sur lui le moindre renseignement.

Madame Alberti, qu'une imagination facile à ébranler disposait à accueillir les idées extraordinaires, et qui s'était occupée de Jean Sbogar depuis le moment où le nom de cet homme avait frappé ses oreilles pour la première fois, ne tarda pas à sentir la nécessité de quitter la *casa Monteleone* pour Trieste ; mais elle cacha ses motifs à Antonia, dont elle redoutait la sensibilité. Celle-ci avait entendu parler aussi des *Frères du bien commun* et de leur capitaine ; elle avait pleuré sur les crimes dont ils se rendaient coupables, quand le récit lui en était parvenu ; mais cette impression laissait peu de traces dans son esprit, parce qu'elle comprenait mal les méchants : il semblait qu'elle évitât de penser à eux pour n'être pas forcée de les haïr. Ce sentiment passait la mesure de ses forces.

La position de Trieste a quelque chose de mélancolique qui serrerait le cœur si l'imagination n'était pas distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'était le revers d'un rocher aride, embrassé par la mer ; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offrait l'image d'une prison ; l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments, qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la mon

tagne, et au-delà desquels se développent, de degrés en degrés, des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, de jasmins, qui embaument l'air, et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes rappellent aux voyageurs qui traversent le golfe l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien : c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante, mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices : on l'appelle, dans le langage du pays, le *Farnedo*, ou le Bosquet. Jamais ces divinités champêtres dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite, n'ont prodigué, dans un espace de peu d'étendue, plus de beautés faites pour séduire. Le Bosquet joint souvent même à tous ces charmes celui de la solitude ; car l'habitant de Trieste, occupé de spéculations lointaines, a besoin d'un point de vue vaste et indéfini comme l'espérance. Debout sur l'extrémité d'un cap, et sa lunette fixée sur l'horizon, son plaisir est de chercher une voile éloignée, et, depuis le *Farnedo*, on n'aperçoit pas la mer. Madame Alberti y conduisait souvent son Antonia, parce que là seulement elle trouvait le tableau d'un monde étranger à celui où sa pupille avait vécu jusqu'alors, et capable d'exciter dans sa jeune imagination le désir des sensations nouvelles. Pour une âme vive, le *Farnedo* est à mille lieues des villes ; et madame Alberti cherchait à développer en Antonia cet instinct de l'immensité qui atténue les impressions locales, et qui les rend moins durables et moins dangereuses. Elle avait déjà

assez d'expérience de la vie pour savoir qu'être heureux ce n'est pas se distraire.

La fête du Bosquet des chênes avait d'ailleurs le charme le plus piquant pour madame Alberti. Élevée comme un homme dont on veut faire un homme instruit, elle connaissait les poètes, et avait rêvé souvent ces danses d'Arcadie et de Sicile qui ont tant d'agrément dans leurs vers. Elle se les rappelait, au costume près, en voyant le berger istrien dans son habit flottant et léger, chargé de nœuds et de rubans, sous son large chapeau couronné de bouquets de fleurs, soulever en passant et remettre sur le gazon la jeune fille qui lui échappe, la tête voilée, sans avoir été reconnue, et qui se perd, dans un autre groupe, au milieu de ses compagnes, semblables entre elles. Souvent une voix s'élève tout-à coup parmi les danseurs, celle d'un aventurier des Apennins, qui chante quelques strophes de l'Arioste ou du Tasse : c'est la mort d'Isabelle ou celle de Sophronie ; et chez cette nation qui jouit de toutes ses émotions, et qui est fière de toutes ses erreurs, les illusions d'un poète sont des autorités qui demandent des larmes. Un jour, comme Antonia pénétrait à côté de sa sœur au milieu d'une de ces assemblées, elle fut arrêtée par le son d'un instrument qu'elle ne connaissait point : elle s'approcha et vit un vieillard qui promenait régulièrement sur une espèce de guitare, garnie d'une seule corde de crin, un archet grossier, et qui en tirait un son rauque et monotone, mais très-bien assorti à sa voix grave et cadencée. Il chantait, en vers esclavons, l'infortune des pauvres Dalmates, que la misère exilait de leur pays ; il improvisait des plaintes sur l'abandon de la terre natale, sur les beautés des douces campagnes de l'heureuse Ma-

carsca, de l'antique Trao, de Curzole aux noirs ombrages; de Cherso et d'Ossero, où Médée dispersa les membres déchirés d'Absyrthe; de la belle Épidaure, toute couverte de lauriers roses; et de Salone, que Dioclétien préférait à l'empire du monde. A sa voix, les spectateurs, d'abord émus, puis attendris et transportés, se pressaient en sanglottant; car dans l'organisation tendre et mobile de l'Istrien, toutes les sympathies deviennent des émotions personnelles, et tous les sentiments des passions. Quelques-uns poussaient des cris aigus, d'autres ramenaient contre eux leurs femmes et leurs enfants; il y en avait qui embrassaient le sable et qui le broyaient entre leurs dents, comme si on avait voulu les arracher aussi à leur patrie. Antonia, surprise, s'avançait lentement vers le vieillard, et, en le regardant de plus près, elle s'aperçut qu'il était aveugle comme Homère. Elle chercha sa main pour y déposer une pièce d'argent percée, parce qu'elle savait que ce don était précieux aux pauvres Morlaques, qui en ornent la chevelure de leurs filles. Le vieux poète la saisit par le bras et sourit, parce qu'il s'aperçut que c'était une jeune femme. Alors, changeant sur-le-champ de mode et de sujet, il se mit à célébrer les douceurs de l'amour et les grâces de la jeunesse. Il ne s'accompagnait plus de la *guzla*, mais il accentuait ses vers avec bien plus de véhémence, et rassemblait tout ce qu'il avait de forces, comme un homme dont la raison est dérangée par l'ivresse ou par une passion violente; il frappait la terre de ses pieds, en ramenant vivement vers lui Antonia, presque épouvantée :

— Fleuris, fleuris, s'écriait-il, dans les bosquets parfumés de Pirano, et parmi les raisins de Trieste qui sentent la rose! Le jasmin lui-même, qui est l'orne-

ment de nos buissons, périt et livre sa petite fleur aux airs avant qu'elle se soit ouverte, quand le vent a jeté sa graine dans les plaines empoisonnées de Narente. C'est ainsi que tu sécherais si tu croissais, jeune plante, dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar. —

III.

> Les collines entendent le son de cette voix terrible, leurs noirs rochers et leurs bosquets en frémissent. Averti par les songes du danger, le peuple court à travers les bruyères, et allume les signaux d'alarmes.
>
> OSSIAN.

Antonia retourna lentement vers la ville, appuyée sur sa sœur, mais silencieuse et pensive. Le nom du brigand faisait naître pour la première fois, dans son cœur, un sentiment de crainte pour elle-même et une vague inquiétude de son avenir. Elle avait pensé au sort des malheureux qui tombaient dans ses mains, sans supposer jamais que cette destinée pût devenir la sienne, et le langage comme inspiré du vieil improvisateur morlaque l'avait frappée de terreur, en lui faisant comprendre la possibilité de cette épouvantable infortune parmi les divers accidents dont la vie est menacée. Cette idée était cependant, si dénuée de raison, ce danger si éloigné de toute vraisemblance, qu'Antonia, qui n'avait point de secrets pour madame Alberti, n'osa lui confier le sujet de son trouble. Elle se rapprochait d'elle, se pressait contre elle avec un frisson que le progrès de la nuit, le silence de la solitude, le murmure plus effrayant encore qui sortait de temps en temps du fond des bois, ne faisaient qu'augmenter.

Inutilement madame Alberti cherchait à désoccuper sa pensée du sentiment qui paraissait la remplir ; comme elle ignorait ce qui pouvait l'exciter, le hasard lui fit choisir le motif de conversation le plus propre à l'entretenir.

— Quelle funeste renommée que celle de Jean Sbogar ! dit-elle ; combien il est douloureux de fixer l'attention des hommes à ce prix !

— Et qui sait cependant, reprit Antonia, si ce n'est pas le désir insensé de fixer leur attention qui a produit tant d'égarements et tant de crimes ? Au reste, ajouta-t-elle, dans la secrète intention peut-être de se rassurer elle-même, il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce que l'on en raconte. Je suis portée à croire que nous calomnions un peu ces gens qu'on appelle des scélérats, et l'idée que j'ai de la bonté de Dieu ne se concilie pas bien avec la possibilité d'une dépravation si horrible.

— La bienveillance de ton cœur t'abuse, répondit madame Alberti. Il est vrai que le mal absolu répugne à la juste idée que nous nous faisons de l'extrême bonté du Créateur et de la perfection de ses ouvrages ; mais il l'a cru certainement nécessaire à leur harmonie, puisqu'il l'a placé dans tout ce qui est sorti de ses mains à côté du bon et du beau. Pourquoi n'aurait-il pas jeté dans la société des âmes dévorantes et terribles, qui ne conçoivent que des pensées de mort, comme il a déchaîné dans les déserts ces tigres et ces panthères effroyables, qui boivent le sang des animaux sans jamais s'en désaltérer ? Quoiqu'il fût le principe de tout bien, il a voulu permettre le mal dans l'ordre moral ; mais n'a-t-il pas donné des formes hideuses à certaines espèces dans l'ordre physique, quoiqu'il soit le prin-

cipe de toute beauté, et qu'il ait revêtu ses ouvrages de tant d'attraits quand il l'a voulu? N'as-tu pas remarqué qu'il se plaisait à attacher le sceau repoussant de la laideur la plus rebutante aux êtres malveillants et dangereux? Tu te souviens de cette espèce de vautour blanc comme la neige, qu'un des correspondants de mon père avait apporté de Malte? Sa forme n'a rien de désagréable; il n'y a rien de plus pur et de plus élégant que son plumage; quand on le voit par le dos sur une des pierres éparses des cimetières où il fait sa demeure, on désire de s'en approcher et de l'examiner en détail; s'il se retourne en sautillant sur ses jambes grêles, et qu'il arrête sur vous son œil plein d'un feu sanglant entouré d'une large pellicule cadavéreuse, comme d'un masque de spectre, vous tressaillez d'horreur et de dégoût. Sous les apparences les plus flatteuses, je me persuade qu'il en est de même de tous les méchants, et qu'on trouve en eux, au premier regard, le signe distinct de réprobation que Dieu leur a attaché en les créant pour le crime.

— D'après cela, dit Antonia en affectant de sourire, ton imagination ne prête pas des charmes bien séduisants au chef des *Frères du bien commun*; tu dois te faire une étrange idée de la beauté de Jean Sbogar.

Madame Alberti, qui se représentait avec une facilité extrême les objets dont sa pensée était frappée, et qui s'était composé sur-le-champ l'idéal du plus féroce des bandits, allait répondre à sa sœur, quand le bruit d'un pas précipité se fit entendre derrière elles, au détour du chemin.

La nuit était tout-à-fait tombée, et tous les promeneurs étaient rentrés dans les bastides, dont l'amphi-

théâtre est semé d'espace en espace. Les deux sœurs s'arrêtèrent en tremblant, péniblement prévenues par les sombres images qui venaient de passer devant leurs yeux. Elles écoutaient, immobiles et la respiration suspendue. Une voix douce, mélodieuse, une de ces voix qui ont le privilége d'enchanter les soucis, de transporter l'âme dans une région plus calme, dans une vie plus parfaite, fit succéder à leur trouble une agréable émotion.

C'était un jeune homme ; on pouvait en juger à la délicatesse et à la fraîcheur de son organe. Il était enveloppé d'un manteau court à la vénitienne, coiffé d'un chapeau retroussé à panache flottant, et il passait au-dessus du sentier, ou plutôt il volait de rocher en rocher, comme un fantôme de nuit, en répétant le refrain du vieil aveugle :

« Si jamais tu croissais, jeune plante, dans les forêts soumises à la domination de Jean Sbogar, du cruel Jean Sbogar. »

Parvenu à un roc plus élevé, que sa blancheur détachait du contour obscur de la montagne, il resta debout et interrompit brusquement son refrain ; puis, après un moment de silence, il partit de l'endroit où il s'était arrêté un cri si sauvage, si douloureux, si formidable et si plaintif tout à la fois, qu'il ne semblait pas procéder d'une voix humaine ; et au même instant, ce gémissement farouche, semblable à celui d'une hyène qui a perdu ses petits, se répéta sur vingt points différents de la forêt : ensuite l'inconnu disparut en reprenant sa romance.

Antonia ne fut entièrement rassurée qu'à l'entrée de la ville, et elle s'était souvent promis, en revenant, de ne plus quitter si tard le *Farnedo*. Cependant, en

y réfléchissant depuis, elle condamnait ses terreurs, et trouvait, à tout ce qui l'avait émue, des explications naturelles; mais sa faiblesse et sa timidité ne tardaient pas à l'emporter encore sur les efforts de sa raison. Sa sensibilité, à défaut d'exercice extérieur, s'attachait de plus en plus à des chimères effrayantes : elle se perdait dans un vague sans bornes, et il se composait en elle un sentiment inquiet du monde, que son isolement, sa défiance, son éloignement pour toutes les sociétés nombreuses rendaient de jour en jour plus irritable; quelquefois ce désordre d'idées, que produit la peur, allait jusqu'à une sorte d'égarement qui lui causait de la honte et de l'effroi. Madame Alberti l'avait remarqué avec une extrême douleur; mais, fidèle à son système de distraction, elle se promettait toujours de fournir assez de diversion à son esprit, jusqu'à ce qu'une affection heureuse et légitime vînt en donner à son cœur. C'était la dernière, c'était aussi la plus agréable et la plus spécieuse de ses espérances. Il ne faut en effet désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé : leur existence a un complément à recevoir, et un complément qui fait souvent la destinée de tout le reste de la vie.

IV.

> Lors apparaissent figures estranges, improuvues et portenteuses; et ne sçauriez dire que ce fust hommes ou démons, ny que telle phrénésie fust effet de veille dormante ou de sommeil esveillé.
>
> DE LANCRE.

Les promenades du *Farnedo* n'avaient pas discontinué ; seulement madame Alberti avait soin de les commencer de bonne heure, et de rentrer dans Trieste avant le déclin du jour. La saison était ardente, et l'ombrage des chênes entretenait à peine assez de fraîcheur pour tempérer les ardeurs du soleil, quand le vent d'Afrique soufflait sur le golfe. Des nuages énormes d'un jaune terne, et cependant éblouissant, s'amassent dans une partie du ciel, roulent et tombent de leurs sommets gigantesques, comme des avalanches de feu, s'étendent, s'aplanissent et se fixent. Un bruit sourd les accompagne, et cesse quand ils s'arrêtent : alors la nature entière reste enchaînée de terreur, comme un animal menacé de sa destruction, qui prend l'aspect de la mort pour lui échapper. Il n'y a pas une feuille qui frémisse, pas un insecte qui bruisse sous l'herbe immobile. Si l'on tourne les yeux vers l'endroit où doit être le soleil, on voit flotter dans une colonne oblique d'atomes lumineux la poussière impalpable que le sirocco a enlevée au désert, et dont on reconnait

l'origine à sa nuance d'un rouge de brique. Nul mouvement d'ailleurs qui se fasse apercevoir, si ce n'est celui du milan qui décrit, au haut du firmament, son vol circulaire, en marquant de loin, dans le sable, sa proie accablée sous le poids de cette atmosphère redoutable. Nulle voix qui se fasse entendre, si ce n'est le cri aigu et plaintif des animaux carnassiers, qui, remplis d'un instinct féroce, et se croyant au dernier jour du monde, viennent réclamer les débris des êtres créés qui leur ont été promis. L'homme lui-même, malgré sa puissance morale, cède à cette puissance contre laquelle il n'a jamais essayé ses facultés. Son noble front se penche vers la terre, ses membres faiblissent et se dérobent sous lui ; sans courage et sans ressort, il tombe et attend, dans une langueur invincible, qu'un air plus doux le ranime, rende le mouvement à ses esprits, la chaleur à son sang et la vie à la nature.

Madame Alberti se reposait souvent avec Antonia, sous un groupe d'arbres, dans un joli endroit d'où l'on découvre une partie de Trïeste, jusqu'à l'église des Grecs, et où la terre est revêtue d'un gazon court et frais qui invite au sommeil. Antonia, dont les organes délicats ne résistaient pas à l'impression du sirocco, s'était endormie, et sa sœur se promenait à quelques pas, en lui faisant une guirlande de petites véroniques bleues, à la manière des filles d'Istrie, qui les tressent avec beaucoup d'art. Comme il lui en manquait quelques-unes pour la compléter, elle avait marché en divers sens hors de l'enceinte où Antonia reposait, et quand elle s'était aperçue qu'elle en était sortie, les efforts qu'elle avait faits pour la retrouver l'en avaient éloignée davantage. D'abord elle s'était amusée de son erreur comme d'un accident sans conséquence, puis

elle s'était un peu inquiétée; et son inquiétude, qui rendait sa démarche plus précipitée, la rendait aussi plus incertaine. Enfin, l'inquiétude avait fait place à un sentiment plus pénible, mais qui devait céder à la réflexion. Il y avait un moyen sûr de retrouver Antonia; c'était de l'appeler avec force; mais un cri aurait troublé son repos, et non pas sans danger pour cette organisation vive et sensible, que la moindre émotion inattendue offensait toujours. Quoi de plus naturel que de penser, au contraire, qu'Antonia, réveillée, appellerait sa sœur, avant de s'être effrayée de son absence! A cette idée, madame Alberti, rassurée, s'assit et continua sa guirlande.

Pendant ce temps-là, Antonia s'était réveillée en effet. Un bruit léger qui se faisait entendre en face d'elle, dans le feuillage, avait interrompu son sommeil, et sa paupière s'était à demi soulevée sous celui de ses bras qui enveloppait sa tête. A travers les boucles de ses cheveux qui couvraient une partie de son visage, elle avait aperçu, mais d'une manière que la faiblesse de sa vue rendait plus vague et plus alarmante, deux hommes qui la regardaient attentivement. L'un deux, comme voilé d'un large panache qui retombait sur sa figure, s'appuyait sur l'autre qui était agenouillé à ses pieds, les jambes croisées sous lui, dans l'attitude des Ragusains en repos. Antonia, saisie de crainte, referma les yeux et retint sa respiration, pour ne pas laisser reconnaître l'agitation qu'elle éprouvait, au mouvement de son sein.

— La voilà, dit un de ces inconnus, voilà la fille de la *casa Monteleone*, qui a fixé le sort de ma vie.

— Maître, lui répondit l'autre, vous en disiez autant de la fille du bey des montagnes, à qui nous avons

tué tant de monde, et de l'esclave favorite de ce chien de Turc, qui nous a fait payer si cher la forteresse de Czetim. Par saint Nicolas, si nous avions voulu en faire autant pour réduire la Valachie, vous seriez maintenant hospodar, et nous n'aurions pas besoin...

— Tais-toi, Ziska, reprit celui qui avait parlé le premier, tes ridicules exclamations la tireront de son sommeil, et je serai privé du bonheur de la voir, dont je ne jouirai peut-être plus. Prends garde d'agiter l'air qui circule autour d'elle, car je te punirais jusque sur ton vieux père qui pleure si amèrement de t'avoir enfanté. Tu ris, Ziska..... Conviens cependant que mon Antonia est belle...

— Pas mal, dit Ziska, mais pas assez pour efféminer un cœur d'homme, et pour arrêter une troupe de braves dans une forêt de plaisance, où il n'y a pas de l'eau à boire. Maître, continua-t-il en se relevant, où voulez-vous que je porte cet enfant ?

Antonia trembla, et, malgré elle, son bras retomba sur son sein.

— Misérable ! reprit d'une voix sourde le maître de Ziska, qui t'a demandé tes exécrables services ? Sais-tu que cette fille est mon épouse devant Dieu, et que j'ai juré que jamais une main mortelle ne détacherait un seul fleuron de sa couronne de vierge, pas même la mienne, Ziska ! non, je n'aurai jamais un lit commun avec elle sur la terre... Que dis-je ! ah ! si je savais que mes lèvres profanassent un jour ces lèvres innocentes, qui ne se sont entr'ouvertes qu'aux chastes baisers d'un père, je les brûlerais avec un fer ardent. Notre jeunesse a été bercée dans des idées violentes et farouches, mais cette jeune fille est sacrée pour mon amour, et je veille à la conservation du moindre de ses che-

veux... Mon âme s'attache à elle, plane sur elle, vois-tu, et la suit à travers cette courte vie, au milieu de toutes les embûches des hommes et de la destinée, sans qu'elle m'aperçoive un moment. C'est ma conquête de l'éternité ; et puisque j'ai perdu mon existence, puisqu'il m'est défendu de la faire partager à une créature douce et noble comme celle-ci, je m'en empare pour tout l'avenir. Je jure, par le sommeil qu'elle goûte maintenant, que son dernier sommeil nous réunira, et qu'elle dormira près de moi jusqu'à ce que la terre se renouvelle. — Le trouble d'Antonia n'avait cessé de s'augmenter, mais il commençait à se mêler de curiosité et d'intérêt. Elle voulut regarder, sa vue trop faible la servit mal ; elle souleva doucement sa tête, les inconnus s'éloignèrent. Elle se leva tout-à-fait, et fixa ses yeux sur l'endroit où elle les avait entendus ; il n'en restait qu'un seul qui se glissait courbé sous les buissons : il était hideux.

Les inconnus avaient à peine disparu, que madame Alberti, avertie par quelque bruit, arriva au pied du chêne sous lequel Antonia s'était endormie. Elle écouta son récit sans y croire. Antonia lui avait donné trop de preuves de la faiblesse de sa raison, pour qu'elle soupçonnât autre chose qu'une vision ou l'illusion d'un songe dans ce qu'elle racontait ; mais comme cette idée même lui inspirait un attendrissement remarquable, sa sœur se trompa sur la nature de son émotion ; elle attribua à la compassion qu'excite un grand péril, la pitié que fait naître un grand égarement d'esprit. Elle se livra avec abandon aux idées qu'elle avait conçues, et cette préoccupation habituelle prit, autant qu'elle pouvait le prendre, le caractère d'une manie. Eh quoi ! pauvre infortunée, s'écria enfin madame Alberti, de

qui te persuades-tu que tu sois aimée? D'un des lieutenants de Jean Sbogar, Dieu me pardonne!

— De Jean Sbogar, reprit Antonia en reculant, comme si elle avait marché sur une vipère.... Cela est probable!

Il était impossible, d'après cela, de retourner au *Farnedo*. Antonia ne sortait presque point de la maison; seulement, quand son esprit plus calme n'avait pas été troublé par quelques-unes de ces terreurs dont l'objet passait pour imaginaire, elle allait, seule, respirer sur le port la brise fraîche du soir. Quelquefois elle s'arrêtait sous les murs du palais Saint-Charles, et elle cherchait à découvrir, de là, ce château de Duino, dont son père et sa sœur lui avaient parlé si souvent. Arrivée au môle qui s'en rapproche, elle s'avançait machinalement le long de la chaussée, jusqu'à l'endroit où elle se termine par un petit ouvrage élevé, revêtu, du côté de la mer, d'un banc étroit qui ne peut recevoir commodément qu'une seule personne. Cette solitude, placée entre une ville habitée et la mer déserte, plaisait à son imagination et ne l'effrayait pas. Elle aimait à voir, après une journée nébuleuse, le flux sensible du golfe, quand sa face ardoisée se rompt tout-à-coup d'espace en espace, que les bancs écumeux se précipitent l'un sur l'autre vers le rivage, que la vague monte, blanchit et retombe sous la vague qui la suit, qui l'enveloppe et l'entraîne dans une vague plus éloignée; tandis que les goëlands s'élèvent à perte de vue, redescendent en roulant sur eux-mêmes, comme le fuseau d'une bergère échappé à sa main, effleurent l'eau, la soulèvent de l'aile, ou semblent courir à sa surface. Un soir qu'elle y avait demeuré plus longtemps que de coutume, retenue par le charme de la

nuit, qui n'avait jamais été d'une sérénité plus pure et qu'éclairait une lune resplendissante, elle prenait plaisir à voir la lumière de cet astre paisible s'étendre du haut des montagnes en nappes argentées, lavées d'une légère teinte bleuâtre, et marier la terre, la mer et le ciel, inondés de sa clarté immobile. Le silence de la côte, interrompu seulement d'heure en heure par les signaux des gardes-marines, laissait entendre le frémissement de l'eau qui venait mourir devant Antonia, et le battement d'une petite barque attachée à l'extrimité du môle, que le flot repoussait à intervalles égaux contre le pied de la chaussée. Sa pensée, plongée dans un vague infini, comme l'élément qui s'offrait à ses yeux, avait perdu de vue le monde, quand une subite impression d'effroi la rendit à toutes ses alarmes. Cette sensation, rapide comme l'éclair, déterminée par une liaison inexplicable d'idées, c'était le souvenir de ce qui lui était arrivé dans sa dernière promenade au *Farnedo*, de l'incompréhensible apparition de cet homme qui s'était arrogé un pouvoir absolu sur sa vie. Tel est l'empire de l'imagination, qu'elle se représenta sur-le-champ cette scène, et qu'au bout d'un moment, tous ses sens, également trompés, se livrèrent à l'illusion la plus complète. Elle crut encore voir et entendre. Une vive lumière, partie de Duino, et suivie d'une explosion sourde, détruisit le prestige, mais l'impression subsistait. Le cœur d'Antonia battait avec violence; une sueur froide coulait sur son front; son regard inquiet cherchait à droite et à gauche un objet qu'elle craignait de voir; son oreille écoutait dans le silence, et s'impatientait de sa continuité désolante. Elle aurait voulu être distraite de cette terreur sans objet par une cause raisonnable de crainte. A force

d'attention, elle crut remarquer qu'on parlait à demi-voix auprès d'elle : elle se leva et se rassit ; ses jambes tremblaient. Les voix prirent un peu plus de force ; mais elles s'approchaient davantage. Elle crut reconnaître l'accent de ce Ragusain qui avait proposé de l'enlever de la forêt : *Où voulez-vous que je porte cet enfant ?* et au même instant il lui sembla qu'on prononçait à peu près les mêmes paroles. Elle avait peine à se persuader elle-même que ses sens ne fussent pas trompés par un songe : elle se pencha pour entendre mieux ; ces mots n'étaient pas achevés, ou bien on les répétait. Ils frappèrent distinctement son oreille.

— Plutôt mourir ! répondit une voix plus élevée, qui était d'ailleurs plus rapprochée d'elle. Elle jugea qu'elle n'était séparée de l'homme qui parlait que par l'angle étroit que la muraille projetait sur la chaussée : un peu plus, elle aurait senti l'air agité par son souffle. Elle se reporta rapidement à l'autre extrémité du banc ; et, pendant ce mouvement, elle vit deux hommes qui s'élançaient dans la petite barque, et qui s'éloignaient à force de rames. La lune était cachée derrière des nuages d'un gris de perle, qui se déchiraient peu à peu en épais flocons. Un de ses rayons tomba sur la nacelle, et éclaira une plume blanche abandonnée aux vents, qui ombrageait le chapeau d'un des voyageurs. Antonia ne distinguait presque plus rien. Empressée de regagner la ville, elle parcourut en deux ou trois minutes la longueur de la chaussée, et passa comme une ombre à côté du factionnaire qui se reposait sur son escopette.

— Dieu vous garde, signora, lui dit-il. Il se fait tard pour les jeunes filles.

— Je croyais être seule sur le môle, répondit-elle,

- Aussi y étiez-vous seule, reprit le soldat ; et depuis une heure, âme qui vive ne s'en est approchée, à moins que ce ne soit le démon ou Jean Sbogar.

— Le Ciel nous préserve de Jean Sbogar ! s'écria Antonia.

— Dieu vous écoute ! dit le soldat en se signant.

Au même instant le canon retentit pour la seconde fois du côté de Duino.

Ce nouveau récit d'Antonia ne fut pas accueilli avec plus de confiance que le premier. Il était trop visible que l'attention compatissante et douloureuse qu'on feignait de lui accorder n'avait rien de commun avec l'intérêt de la conviction. Frappée de cette idée, elle insista avec un calme noble qui étonna madame Alberti, mais qui ne la persuada pas. Antonia, restée seule, couvrit ses yeux de ses mains, et réfléchit sur sa situation avec une profonde amertume. L'opinion qu'elle s'était faite, dès l'enfance, de la singularité de son organisation et de l'état de disgrâce dans lequel la nature l'avait fait naître, confirmée par le sentiment qu'elle excitait autour d'elle, se fixa devant son esprit, et développa au plus haut degré cette disposition extrême à la défiance et à la crainte, qui faisait le fond de son caractère. Sa faiblesse était une espèce de maladie morale, qui n'est pas difficile à guérir avec les soins et les ménagements dont madame Alberti était capable; mais celle-ci y voyait autre chose, et sa prévention s'était augmentée à cet égard de tous les efforts qu'elle avait faits pour la vaincre. Antonia était son unique pensée, l'espérance, l'amour et le but de sa vie. Perdre cette fille chérie par la mort, ou la voir ravie aux projets qu'elle avait fondés sur elle par un égarement incurable d'esprit, c'était à peu près

la même chose ; et quand elle avait eu lieu de redouter ce dernier malheur, elle avait tout fait pour se persuader qu'il était impossible. Dans la funeste erreur de sa tendresse, elle repoussait bien le soupçon qui l'obsédait, parce qu'il l'aurait tuée ; mais il y avait trop de danger à le considérer en face, à le discuter froidement, à s'en rendre compte enfin, pour qu'elle osât l'entreprendre. Elle était parvenue à s'en distraire, et non pas à le chasser. Son imagination vive et absolue d'ailleurs dans toutes les idées qu'elle se faisait des choses, et qui s'attachait, par une préférence involontaire et invincible, à celles qui étaient les plus pénibles à croire, ne modifiait presque jamais l'aspect sous lequel elle les avait vues une fois. Les deux sœurs se regardaient donc avec un attendrissement mutuel, provenant dans l'une d'un excès de timidité, dans l'autre d'un excès de sollicitude qui les rendait également malheureuses.

V.

> O mon Dieu! vous ne confondrez pas, dans les rigueurs de votre justice, l'innocent avec le coupable! Frappez, frappez cette tête depuis long-temps condamnée! elle se dévoue à vos jugements; mais épargnez cette femme et cet enfant que voilà seuls au milieu des voies difficiles et périlleuses du monde! N'est-il point parmi ces pures intelligences, premier ouvrage de vos mains, quelque ange bienveillant, favorabe à l'innocence et à la faiblesse, qui daigne s'attacher à leurs pas, sous la forme du pèlerin, pour les préserver des tempêtes de la mer, et détourner de leur cœur le fer acéré des brigands?
>
> PRIÈRE DU VOYAGEUR.

A cette époque, des affaires très-importantes, que leur père avait laissées à régler à Venise, y demandèrent la présence de madame Alberti. Elle regarda cette circonstance comme la plus heureuse qui pût arriver dans l'état d'Antonia, et se persuada de nouveau que les impressions fâcheuses qui avaient altéré son jugement, et qui paraissaient dépendre de l'influence des lieux et des souvenirs, cèderaient enfin à un changement total d'habitudes et de genre de vie. La grande fortune dont elles jouissaient leur permettait de se procurer, dans cette ville opulente et magnifique, tous les plaisirs que le luxe et les arts y réunissent de tous les points du monde; et cette nouvelle espèce d'émotion, qui s'adresse plus à l'imagination qu'à la sen-

sibilité, offrait infiniment moins de danger pour une âme irritable que celles qui résultent de la contemplation des beautés naturelles de l'univers, dont la grandeur imposante accable la pensée. Le voyage de Venise fut donc résolu, et jamais Antonia n'avait reçu aucune nouvelle avec plus de joie. Trieste était devenu pour elle un palais magique, où, sans cesse observée par des espions invisibles, elle vivait à la merci d'un tyran inconnu, maître absolu de sa liberté et de sa vie, qui, plusieurs fois, avait balancé à l'enlever du milieu des siens, pour la transporter dans un monde nouveau, dont elle ne se faisait pas d'idée sans frémir, et qui était peut-être à la veille d'accomplir cette funeste résolution, si la Providence ne la dérobait à ses yeux. L'espérance de se voir délivrée de ce sujet de terreur agit promptement sur elle, et lui rendit en peu de jours cette fraîcheur et cette grâce de jeunesse que l'inquiétude avait long-temps flétrie. Le sourire reparut sur ses lèvres, la sérénité sur son front ; une confiance plus expansive, un abandon plus doux régna dans ses discours, et madame Alberti, enchantée que la seule approche du départ produisît des effets si propres à justifier ses conjectures, ne négligea rien pour le hâter encore davantage. Le défaut de sûreté des chemins publics exigeait cependant qu'il fût remis à un jour fixe où se réunissaient tous les voyageurs qui se dirigeaient vers un même point, pour se servir réciproquement d'escorte. La voiture de madame Alberti se trouva la neuvième au rendez-vous, sur la plate-forme sablonneuse d'Opschina, d'où l'œil embrasse au loin le golfe et les dunes inégales dont son long circuit est hérissé. Antonia et sa sœur étaient accompagnées d'un aumônier, d'un homme d'affaires, d'un vieux domes-

tique de confiance et de deux femmes. Il restait une place vacante dans l'intérieur. La journée était déjà avancée, parce que la *bora*, qui avait soufflé le matin, avait fait craindre un de ces ouragans qu'on ne brave jamais impunément sur les côtes élevées de l'Istrie, d'où ils enlèvent les charges les plus pesantes, qu'ils roulent jusqu'au fond des abîmes. Cette caravane était d'ailleurs assez nombreuse pour qu'il n'y eût pas de crainte raisonnable à concevoir des brigands, même quand on se trouverait surpris par la nuit la plus obscure; et on ne devait coucher qu'à Montefalcone, qui est à quelques lieues de là, sur les bords poétiques du Timavé. La soirée s'était tout-à-coup embellie, l'air était frais et pur, le ciel sans nuages. Les équipages se suivaient lentement dans les pentes raides et raboteuses du revers des montagnes de Trieste, à travers de vastes halliers semés de rochers qui lèvent çà et là leurs crêtes aiguës et sourcilleuses dans une mousse courte et aride. La seule verdure qu'on y remarque est celle de la feuille lustrée du houx, et de quelques ronces qui traînent leurs bras épineux sur le sable. Au pied de la côte on aperçoit un groupe de maisons de l'aspect le plus triste, dont les toits, chargés de pierres énormes, attestent les ravages de la *bora*, par les obstacles souvent inutiles qu'on multiplie contre elle, dans tous les lieux où elle a coutume de se déchaîner. C'était le hameau de Sestiana, peuplé de mariniers et de pêcheurs.

Pendant que les chevaux se délassaient du long effort qu'ils avaient opposé au poids qui se précipitait sur eux, dans un chemin glissant et rapide, le vieil hôte de Sestiana s'appuya à la portière de la voiture de madame Alberti, et la pria, au nom de la charité chrétienne,

de recevoir jusqu'à Montefalcone un pauvre voyageur accablé de fatigue, qui ne pouvait continuer sa route. C'était un jeune moine du couvent arménien des Lagunes de Venise, qui revenait de la mission, et dont la figure douce et honnête lui avait inspiré le plus vif intérêt. Cette prière était de celles que madame Alberti et sa sœur n'auraient jamais repoussées, quelques raisons qu'elles eussent pour le faire. La portière s'ouvrit, et l'Arménien, soutenu par le bon vieillard qui l'avait présenté, mit le pied sur les marches du carrosse, après avoir balbutié quelques mots de remerciment, et se souleva péniblement vers la place qui lui était destinée. Sa main blanche et douce comme celle d'une jeune fille s'appuya par mégarde sur la main de madame Alberti, mais il la retira précipitamment; et, reconnaissant que la voiture était presque entièrement occupée par des femmes, il rabattit sur son visage les ailes démesurées de son feutre rond, avant d'avoir été aperçu. Bientôt après on se remit en marche. La nuit était alors tout-à-fait tombée.

L'intervalle de Sestiana à Duino est rempli par une grève légère d'un sable fin et mobile, qui fuit de toutes parts sous les roues, et dans lequel la voiture se relevant et s'enfonçant tour-à-tour, semble agitée par un mouvement d'ondulation pareil à celui des flots. Une circonstance qui augmente ce prestige dans la lumière fausse et trompeuse des astres du soir, c'est la couleur brillante de l'arène argentée, et l'étendue vague de l'horizon, qui, moins circonscrit que pendant le jour, se prolonge de toute l'incertitude de ses ténèbres, et présente aux yeux quelque image de la vaste mer. Il semble alors que les chevaux sont descendus dans un gué et parcourent un espace inondé par les eaux des

montagnes. Antonia, qui occupait un des angles de la voiture, avait levé la glace de son côté, et jouissait, en respirant l'air froid mais énergique de la nuit, de cette espèce d'illusion. La difficulté de la marche des chevaux sur le sol fugitif et profond qui se dérobait à tout moment sous leurs pas les avait extrêmement ralentis, et la moindre agitation extérieure se faisait remarquer. Plusieurs fois Antonia, qui n'était que trop disposée à saisir tous les sujets d'inquiétude, avait cru voir des ombres d'une forme singulière se glisser dans l'espace indécis qui s'étendait devant elle; et, troublée, elle avait retenu sa respiration, pour savoir si ce mouvement n'était pas accompagné de quelque bruit, ce qui devait être indubitablement s'il résultait d'autre chose que d'une simple erreur de sa vue. Tout-à-coup le postillon, qui éprouvait peut-être quelque chose de semblable, ou qui craignait de céder au sommeil, se mit à entonner un *pismé* dalmate, sorte de romance qui n'est pas sans charme quand l'oreille y est accoutumée, mais qui l'étonne par son caractère extraordinaire et sauvage quand on l'entend pour la première fois, et dont les modulations sont d'un goût si bizarre que les seuls habitants du pays en possèdent le secret. Le chant en est extrêmement simple cependant, car il ne se compose que d'un motif répété à l'infini, selon l'usage des peuples primitifs, et de deux ou trois sons au plus qui reviennent dans le même ordre : ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est l'espèce même de ces sons, qui ne paraissent pas procéder de la voix d'un homme, et dont un artifice analogue à celui de ces jongleurs de France qu'on appelle *ventriloques*, mais qui est naturel au chanteur illyrien, change à tout moment l'expression, le volume, le lieu d'origine sensible. C'est une imitation successive

et rapide des bruits les plus graves, des cris les plus aigus, et surtout de ceux que l'habitant des lieux déserts recueille au milieu des nuits, dans la rumeur des vents, dans les sifflements des tempêtes, dans les hurlements des animaux épouvantés, dans ce concert de plaintes qui sort des forêts solitaires au commencement d'un ouragan, lorsque tout prend dans la nature une voix pour gémir, jusqu'à la branche que le vent a rompue, sans la détacher entièrement de l'arbre auquel elle appartient, et qui se balance en criant suspendue à un reste d'écorce. Tantôt la voix pleine et sonore retentit sans obstacle autour des auditeurs; tantôt on croirait qu'elle résonne sous une voûte, et quelquefois que l'air l'enlève au-delà des nuages et l'égare dans les cieux, où elle l'empreint d'un charme qu'on n'a jamais goûté dans les mélodies humaines. Cependant cette musique aérienne n'a pas la pureté si calme et si propre à reposer l'âme que nous attribuons à celle des anges, même quand elle s'en approche le plus : elle est, au contraire, sévère au cœur de l'homme, parce que la pensée qu'elle éveille est pleine de souvenirs tumultueux, de sentiments passionnés, d'inquiétudes et de regrets; mais elle attache, elle entraîne, elle subjugue l'attention, qui ne peut se délivrer de son empire. Elle rappelle ces accords redoutables et doux des divinités marines, qui liaient les voyageurs et qui attiraient leur navire dans des écueils inévitables. L'étranger doué d'une imagination vive, qui, assis sur les rivages de Dalmatie, a entendu une seule fois la jeune fille morlaque exhaler son chant du soir, et livrer aux vents ses accents qu'aucun art ne saurait enseigner, qu'aucun instrument n'imitera jamais, qu'aucune parole ne peut décrire, a pu comprendre la merveille des syrènes

de l'*Odyssée*, et il a excusé, en souriant, la méprise d'Ulysse.

Antonia, par un penchant commun à toutes les âmes faibles qui s'élancent volontiers hors des bornes de la nature, parce qu'elles ont besoin d'être protégées et surtout d'être aimées (c'est peut-être pour elles la même chose), Antonia jouissait mieux que personne de ces effets mystérieux qui doublent l'aspect de la vie, et qui donnent un monde nouveau à l'intelligence. Elle ne croyait pas à l'existence de ces êtres intermédiaires qui jouent un si grand rôle dans les superstitions de son pays natal et de son pays adoptif; de ces géants ténébreux qui règnent sur les hautes montagnes, où on les voit quelquefois assis dans une nue, le bras armé d'un pin énorme; de ces sylphes plus légers que l'air, qui ont leur palais dans le calice d'une petite fleur, et que le zéphir emporte en passant; de ces esprits nocturnes qui gardent les trésors cachés sous un roc retourné sur sa pointe, ou qui errent à l'entour pour éloigner les voleurs, en laissant sur leur passage une flamme inconstante qui monte, descend, s'éteint pour renaître, disparaît et renaît encore : mais elle aimait ces illusions, et le chant morlaque, qu'elle avait souvent écouté avec plaisir, les renouvelait toutes à la fois. Elle écoutait donc avec un intérêt vif et sans mélange, quand un mouvement singulier de la voiture, qui s'arrêta subitement en se balançant sur elle-même, vint interrompre sa rêverie. Les chevaux avaient reculé d'un pas, et la chanson morlaque expirait dans la bouche du postillon.

— Les voitures qui nous précèdent ont pris l'avance, dit-il, pendant que le moine montait dans celle-ci; et la route est, si je ne me trompe, coupée par des brigands.

— Que dit-il ? s'écria madame Alberti en s'élançant à la portière.

— Que nous sommes arrêtés, reprit Antonia, qui venait de retomber dans l'angle de la voiture, et qui frissonnait de terreur.

— Arrêtés ! répétèrent madame Alberti et les voyageurs.

— Arrêtés ! assassinés ! perdus ! continua le postillon : ce sont eux, c'est la troupe de Jean Sbogar ; et voilà cet exécrable château de Duino, qui sera notre tombeau à tous.

— Par saint Nicolas de Raguse ! dit le moine arménien, d'un accent profond et terrible, la terre s'écroulerait plutôt sous nos pieds.

Et en finissant ces paroles, il s'était élancé au milieu des brigands. Le cri féroce qui avait effrayé Antonia au *Farnedo* se fit entendre au même moment, et mille voix horribles rugirent en le répétant. La portière était retombée derrière le missionnaire ; les stores étaient baissés, les chevaux restaient immobiles, un silence de mort régnait dans la voiture, il n'arrivait plus du dehors qu'un bruit sourd qui s'éloignait de plus en plus, quand, au sifflement redoublé du fouet, les chevaux repartirent au grand galop, impatients, comme si cet avertissement avait détruit sur eux l'action d'un sortilége. Ils ne s'arrêtèrent qu'en rejoignant les autres voyageurs.

— Et l'Arménien, s'écriait depuis long-temps Antonia, demi-penchée hors de la portière ; ce généreux, ce brave jeune homme qui s'est dévoué pour nous.... Mon Dieu ! mon Dieu ! l'aurions-nous abandonné aux assassins ? ce serait une action horrible !

Horrible ! répéta vivement madame Alberti.

— Rassurez-vous, mes bonnes dames, répondit le postillon, qui était descendu de son siége, et qui avait repris toute sa sécurité. Ce moine n'a rien à craindre des assassins ; ils ne peuvent rien sur lui ; et afin que vous le sachiez, c'est lui qui m'a ordonné de chasser mes chevaux quand je l'ai fait, et qui m'a rendu pour cela la force et la voix : aussi avec quelle impétuosité ils se sont élancés ! l'avez-vous remarqué ? Quant à lui, je l'ai vu de près, je vous jure, car les brigands me touchaient ; et il s'est jeté entre eux et moi, si terrible, qu'il y en a qui sont tombés de frayeur, et que tous les autres ont pris la fuite, sans seulement retourner la tête.

Une minute après, il était seul, et il était là, debout, la main levée, d'un air de commandement : Va-t'en, m'a-t-il crié d'une voix si imposante, que mon sang se serait figé dans mes veines s'il avait annoncé de la colère, mais c'était une voix protectrice, la voix dont il parle ordinairement aux matelots....

— Aux matelots? dit madame Alberti... Tu connais donc cet Arménien ?

— Si je le connais? reprit le postillon ; ne s'est-il pas nommé lui-même, quand il a crié : par saint Nicolas de Raguse ! Quel est le saint qui éprouve les voyageurs et les récompense? et quel autre qu'un saint disperse d'un mot, d'un geste, d'un regard une armée de bandits qui ont le glaive à la main, la rage dans le cœur, et qui cherchent du danger, de l'or et du sang?... je vous le demande.

Le postillon se tut en regardant le ciel, qui parut traversé d'une lueur subite. Le canon grondait à Duino.

VI.

> Les uns l'appellent le *Grand-Mogol*, les autres le *Prophète Élie*. C'est un homme extraordinaire qui se trouve partout, qui n'est connu de personne, et à qui l'on ne peut point de mal.
>
> LEWIS.

Cette explication ne suffisait pas à tout le monde. Madame Alberti en concevait plusieurs autres, et les accueillait tour-à-tour. Antonia ne voyait rien de distinct dans cet événement, mais elle y trouvait tout ce qu'il fallait pour entretenir des idées sombres et rêveuses. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle poursuivit son voyage au milieu des campagnes enchantées qui lui restaient à parcourir. Elle vit le lendemain la riante Gorizia, riche de fleurs et de fruits, et dont l'aspect charme de loin les yeux du voyageur nouvellement sorti des sables inféconds de la côte d'Istrie. Les souvenirs antiques se réveillent si naturellement sur ce coteau chéri de la nature, ou s'y conservent avec tant de facilité, qu'on croit y vivre encore sous l'empire poétique de la mythologie. Les belles s'y promènent sous des berceaux dédiés aux Grâces, les chasseurs s'y rassemblent dans le bosquet de Diane : c'est de là qu'ils descendent pour aller surprendre leur proie dans les

champs qui bordent l'Isonzo; l'Isonzo, la plus élégante des rivières de l'Italie et de la Grèce, qui roule, profondément encaissée entre deux montagnes d'un sable d'argent, ses flots bleus de ciel, aussi purs que le firmament qu'ils réfléchissent, et dont ils n'ont pas besoin d'emprunter l'éclat; lorsqu'il est voilé par des nuages, l'habitant de Gorizia retrouve son azur à la surface limpide de l'Isonzo. Un jour plus tard, elle aperçut les délicieux canaux de la Brenta, bordés de riches palais, et le modeste village de Mestre, qui sert de point de communication entre une partie de l'Europe et une cité à laquelle l'Europe ne peut rien montrer d'égal, cette superbe Venise dont l'existence même est un phénomène. Le jour naissait à peine, quand la barque qui devait y conduire madame Alberti, Antonia et les personnes qui les accompagnaient, entra de la Brenta dans l'eau marine. Le petit bâtiment glissait doucement sur l'onde immobile, le long des poteaux qui dirigent le nautonnier. Madame Alberti aperçut à sa droite une maison blanche, d'une construction très-simple, au milieu des îlots dont cette partie des Lagunes est semée. On lui apprit que c'était le couvent des catholiques arméniens, et Antonia frissonna, sans pouvoir s'expliquer son émotion. Enfin Venise commença à se dessiner sur l'horizon, comme une découpure d'une couleur sombre, avec ses dômes, ses édifices, et une forêt de mâts de vaisseaux; puis elle s'éclaircit, se développa, et s'ouvrit devant le bateau, qui circula long-temps à travers des bâtiments de toute grandeur, avant d'entrer dans le canal particulier sur lequel était situé le palais Monteleone, dont madame Alberti avait fait l'acquisition depuis peu. Une circonstance pénible différa leur arrivée. Ce canal était chargé de gondoles qui suivaient un convoi funèbre : c'était

celui d'une jeune fille, car la gondole qui portait le cercueil était drapée en blanc, et parsemée de bouquets de roses de la même couleur. Deux flambeaux brûlaient à chacune de ses extrémités, et leur lumière, éclipsée par celle du soleil levant, ne semblait qu'une fumée bleuâtre. Il n'y avait qu'un rameur. Un prêtre, debout sur le devant de la gondole, mais tourné du côté de la bière, et une croix d'argent dans les mains, murmurait à basse voix les prières des morts. En face de lui, un jeune homme vêtu de noir, agenouillé à la tête du cercueil, pleurait amèrement; le bruit de ses sanglots étouffés avait quelque chose de déchirant : c'était probablement le frère de la trépassée. Sa douleur était si vive et si profondément sentie que, si elle avait été exaltée par un autre sentiment, elle aurait été mortelle. Un amant n'aurait pas pleuré.

Cette rencontre de mauvais augure émut aisément la sensibilité d'Antonia; mais le premier objet remarquable lui fit oublier la pensée superstitieuse qu'il lui avait suggérée. Elle était près de sa sœur, sans motifs raisonnables de crainte pour l'avenir, entourée, au contraire, de toutes les probabilités d'une vie douce, d'une tranquillité inaltérable, d'un bonheur tel, enfin, s'il en est pour les âmes tendres qui compatissent à toutes les souffrances de la société, que peu d'entre elles sont appelées à en goûter un pareil. Elle s'arrêta à cette perspective; elle jouit pour la première fois du sentiment d'une sécurité pure; elle jugea qu'elle était heureuse; elle conçut la possibilité de l'être toujours, et, à la vérité, jamais elle ne l'avait été davantage.

Le peuple est, dans tous les pays, amoureux de l'extraordinaire, et sujet à se passionner pour les personnes et pour les choses; mais nulle part il ne porte aussi

loin qu'à Venise la faculté de se créer des dieux, objets passagers d'un enthousiasme dont les retours sont souvent funestes pour ceux qui l'ont excité. Il n'était question, dans ce temps-là, que d'un jeune étranger qui s'était concilié, sans qu'on sût de quelle manière, car il n'en avait pas même laissé deviner la prétention, cette faveur si brillante et si fugitive. Le génie, le courage et la beauté de Lothario étaient le sujet de tous les entretiens ; son nom était dans toutes les bouches. Pendant le court trajet de Mestre à Venise, il avait été ramené vingt fois dans la conversation des mariniers. Après avoir parcouru sa nouvelle demeure en soutenant Antonia, à qui l'habitude d'une santé délicate rendait le secours de son bras nécessaire, même quand elle ne souffrait pas, madame Alberti venait de la conduire dans une des principales pièces de l'appartement, et elles s'y étaient assises l'une à côté de l'autre. Le vieil intendant se présenta pour les saluer, et resta debout en attendant leurs ordres.

— Nous sommes contentes, lui dit madame Alberti ; tout répond à ce que j'attendais de vos soins, honnête Matteo, et je puis juger à ces commencements que personne ne sera mieux servi à Venise.

— Non, pas même le seigneur Lothario, répondit le vieillard en humiliant son front chauve et en tournant dans ses mains son *goura* de soie noire.

Pour cette fois, Antonia, éclatant de rire :

— Et quel est donc, grand Dieu ! le seigneur Lothario ? depuis que nous sommes arrivées, je n'ai entendu nommer que lui.

— Il est vrai, dit madame Alberti en récapitulant ses idées avec sa précipitation ordinaire. Quel est donc le seigneur Lothario ? Apprenez-nous, mon cher Mat-

teo, ce qu'il faut penser de cet homme, dont la réputation est devenue proverbiale à Venise avant d'avoir passé le golfe ?

— Mesdames, répondit Matteo, je ne suis pas moi-même beaucoup plus instruit, quoique j'aie cédé à l'usage en me servant de ce nom qui a un tel crédit dans ce pays que les brigands même le respectent. Cela peut paraître exagéré, mais il n'y a rien de plus vrai ; et le seigneur Lothario inspire un respect si universel qu'il est arrivé quelquefois qu'on a fait tomber, en le nommant, le stylet des mains d'un assassin ; que le bruit, le seul bruit de son approche a calmé une révolte, dissipé un attroupement de furieux, rendu la tranquillité à Venise. Cependant, c'est un jeune homme bien peu redoutable, je vous assure ; car on s'accorde à dire qu'il a dans le monde la douceur et la timidité d'un enfant. Je ne l'ai vu qu'une fois, et d'assez loin ; mais j'éprouvai à contempler sa physionomie un saisissement qui me fit croire tout ce qu'on pense de lui. Depuis ce temps, j'ai inutilement cherché à le revoir. Il avait quitté la ville.

— Il n'est plus à Venise ? s'écria Antonia.

— Il en est absent depuis près d'un an, contre son usage, reprit Matteo ; car il passe très-rarement plus de deux ou trois mois sans y revenir.

— Il n'y fait donc pas son habitation ordinaire ? dit madame Alberti.

— Non certainement, continua Matteo ; mais il y a long-temps, très-long-temps qu'il y vient de mois en mois passer quelques jours, tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au-delà d'une semaine ou deux. Cette fois-ci, son long éloignement aurait fait craindre qu'il eût tout-à-fait abandonné Venise, s'il n'y en avait pas

d'autres exemples; mais on se rappelle qu'il en a disparu déjà pendant plusieurs années.

— Plusieurs années? dit Antonia; vous n'y pensez pas, Matteo; vous nous disiez tout-à-l'heure, si je vous ai bien entendu, que c'était un très-jeune homme.

— Très-jeune, en vérité, répondit Matteo,..... au moins à ce qu'il paraît : je n'ai pas dit le contraire; mais je parle d'après les idées singulières du peuple, qui ne méritent pas votre attention, mes illustres dames, et que je rougirais moi-même.....

— Continuez, continuez, Matteo, dit madame Alberti avec véhémence; ceci nous intéresse beaucoup, n'est-il pas vrai, Antonia? Asseyez-vous, Matteo, et n'oubliez rien, absolument rien de ce qui concerne Lothario.

Madame Alberti était en effet vivement intéressée, et son esprit, rapide à saisir tous les aspects des choses, avait dévancé de beaucoup la narration de Matteo en conjectures romanesques et merveilleuses qu'elle brûlait de voir vérifiées. Antonia n'avait pas une sensibilité moins vive; elle était, au contraire, plus irritable et plus avide d'émotions, mais elle les redoutait, parce que sa faiblesse l'exposait toujours à y céder. Quand Matteo eut commencé à exciter la curiosité de madame Alberti par les circonstances vagues et bizarres de son récit, elle s'était pressée contre sa sœur avec un frisson d'inquiétude et d'effroi dont elle cherchait à couvrir l'impression par un sourire.

— Ce que je sais du seigneur Lothario, reprit gravement Matteo qui s'était assis pour obéir à madame Alberti, ne m'est connu, comme je vous l'ai dit, mes illustres dames, que par le bruit public. C'est un jeune homme de la plus belle figure, qui paraît de temps en

temps à Venise avec le train d'un prince, et qui semble pourtant n'avoir cherché l'habitation d'une grande ville que pour trouver l'occasion de répandre des libéralités plus abondantes parmi les pauvres, car il fréquente peu la société, et on ne lui a presque point connu d'habitudes et d'amitiés familières ni en hommes ni en femmes. Il visite quelquefois une famille malheureuse pour lui porter un secours; passionné pour les arts, qu'il cultive avec succès, il recherche quelquefois la conversation et les conseils de ceux qui les exercent. Hors de ces rapports-là, qu'il borne avec un soin extraordinaire, il vit presque solitaire dans Venise. Il n'est pas entré dix fois dans une maison particulière, il ne correspond avec personne; cela est au point que jamais homme n'a été assez avant dans son intimité pour savoir le nom de sa famille, ou pour connaître le lieu de sa naissance, ou pour former une conjecture fondée sur le mystère de sa vie. Il est vrai qu'il a beaucoup de domestiques, mais tous lui sont étrangers, parce qu'il en change chaque fois qu'il voyage, et qu'il se procure à Venise même ceux qui doivent le servir pendant qu'il y réside. Ses relations hors de sa maison ne donnent pas plus de lumières. Depuis qu'on le connaît, jamais la poste ne lui a apporté une lettre, les banquiers ne lui ont pas fourni un sequin. Les révolutions des états ne changent pas la moindre chose à sa position; dans les temps orageux, il ne s'éloigne pas plus que d'ordinaire; et quand les voyageurs sont soumis à des formalités de précaution, ses papiers se trouvent toujours signés de l'autorité qui gouverne, sous ce simple nom de Lothario, qu'une pareille circonstance rendrait suspect, si l'on ne savait que cette foule de bonnes actions qui s'y rattachent l'ont recom-

mandé aux hommes puissants de toutes les époques et de tous les partis.

Il serait d'ailleurs difficile de l'inquiéter à Venise, où il est, pour une classe immense, un objet de reconnaissance, d'affection, et, pour ainsi-dire, de culte. La proscription de Lothario, si jamais il avait donné lieu d'y penser, serait peut-être le signal d'une révolution; mais il n'a pas l'air de le croire, car il oblige la classe malheureuse sans la caresser. Son esprit sévère et un peu hautain, à ce qu'on assure, le sépare d'elle par un obstacle qu'il est seul maître de lever, et qu'il ne lèverait point sans bouleverser les états vénitiens, s'il l'avait résolu. Cette forte distance qu'il a laissée entre lui et le peuple ne révolte personne, parce qu'on sent que la nature même en a marqué les limites, et qu'elle le sépare d'ailleurs bien plus sensiblement des hommes qui paraissent se rapprocher de sa condition. En effet, ce sont ceux-là pour lesquels il montre le plus d'éloignement; et si l'on voit le seigneur Lothario descendre en faveur de quelqu'un des hauteurs de son caractère, ce n'est jamais pour un seigneur; c'est pour un infirme qui a besoin de son appui, pour un enfant égaré, pour un épileptique dont la vue repousse les passants. Cela ne l'empêche pas de fréquenter les réunions publiques et les grandes sociétés où les hommes peuvent paraître et même briller sans communiquer immédiatement avec personne. Il s'y est fait aisément remarquer, puisque Venise n'a point d'artiste et de *virtuose* qui lui soit, dit-on, comparable; mais loin d'user de ces avantages, on prétend qu'il redoute de les faire valoir; qu'il ne les laisse apercevoir qu'à regret, et que c'est au moment où ils pourraient lui procurer des connaissances agréables, ou de grands

établissements, qu'il s'enfuit de Venise, comme pour éviter l'éclat d'une vie publique et répandue, qui le déroberait à lui-même et au secret dont il veut s'envelopper. L'ambition ne peut rien sur lui ; l'amour même ne l'a jamais arrêté, quoiqu'il n'y ait pas sur la terre de femmes plus séduisantes qu'à Venise. Une seule fois, il parut s'occuper beaucoup d'une jeune fille noble, qui, de son côté, avait témoigné une vive passion pour lui; mais un malheur bien extraordinaire mit fin aux rapports que le public supposait entre eux. C'était au moment du départ de Lothario, qui, cette fois, avait résidé à Venise un peu plus que de coutume, et que ce sentiment, s'il a existé, ne put cependant y retenir. Deux ou trois jours après son départ, elle disparut, et on ne retrouva son corps que long-temps après, contre ce banc de sable où s'est établi depuis le couvent des Arméniens.

— Voilà qui est incompréhensible, dit Antonia d'un accent profondément concentré.

— Non, mademoiselle, répondit Matteo, en suivant sa pensée, qui n'était peut-être pas la même que celle d'Antonia. Le mouvement des eaux refoulées par la mer porte de ce côté la plupart des débris qui flottent sur nos canaux. Comme cette dame avait la tête vive, et que des particularités que j'ai oubliées annonçaient que sa mort avait été violente, on l'attribua au désespoir plutôt qu'à un accident : je crois même qu'une lettre de sa main, qui fut trouvée ensuite, et dans laquelle elle expliquait son dessein, justifia cette supposition.

— Prenez garde, Matteo, dit madame Alberti. Vous avez commencé par nous dire que Lothario était jeune.

— Vingt-cinq ou vingt-six ans tout au plus, répondit

Matteo ; mais il est très-blond et délicat, à le voir, quoique plus adroit et plus robuste que les hommes les plus fortement constitués, et il serait possible....

— Il ne serait pas possible, continua-t-elle avec force, qu'il eût été absent pendant plusieurs années depuis qu'il s'est fait connaître à Venise : c'est ce que vous ne nous avez pas éclairci. Pensez d'ailleurs que l'histoire de la jeune fille trouvée morte à l'île des Arméniens doit être antérieure, suivant vos termes, à l'époque où les Arméniens sont venus s'y établir, et qu'alors.....

— Je n'en sais pas davantage, reprit Matteo avec une sorte de confusion ; et je n'ai dit à ces dames que ce que j'ai entendu dire aux Vénitiens d'un âge avancé, qui soutiennent qu'ils ont vu autrefois le seigneur Lothario tel qu'il est aujourd'hui, mais qui supposent qu'il n'a pas été absent moins de cinquante ans; et vous sentez l'extravagance de cette idée. Au reste, il est trop naturel de croire, d'après le genre de vie du seigneur Lothario, qu'il a un grand intérêt à cacher ce qu'il est réellement, pour ne pas comprendre les soins qu'il a mis sans doute à favoriser et même à faire naître les bruits qui devaient redoubler sur son compte l'incertitude de l'opinion. Aussi faut-il avouer qu'il n'y en a point de si étranges et de si ridicules qui n'aient eu au moins le crédit de se faire répéter, pendant quelque temps, par des personnes qui ont la réputation d'être sensées. Vous en jugerez par le plus vraisemblable de tous : c'est que ce mystérieux étranger a le secret de la pierre philosophale ; et, à la vérité, on ne voit pas comment expliquer autrement l'existence magnifique et les dépenses de roi d'un inconnu auquel on ne sait pas le moindre genre de commerce ou d'industrie, la

plus petite propriété, la plus légère relation d'affaires de quelque espèce que ce soit. Il y a près de trois ans, c'est l'époque de son premier voyage, depuis la longue absence dont parlent ces gens-ci, que des jaloux, irrités de ses prodigieux succès, et d'autant plus peut-être qu'il y attachait lui-même moins d'importance, et que la marque d'attention la plus ordinaire qu'on puisse obtenir de lui ressemble singulièrement au dédain, s'avisèrent de faire courir sur lui la fable la plus outrageante ; j'ose à peine la répéter, et je ne le ferais pas sans danger ailleurs qu'ici. On alla jusqu'à dire qu'il était l'agent d'une troupe de faux monnayeurs cachés dans les grottes du Tyrol, ou dans quelque forêt de la Croatie. Cette erreur ne dura pas long-temps, car le seigneur Lothario répand l'or avec tant de profusion qu'il est aisé d'en vérifier le titre et la fabrique. On se convainquit bien qu'il n'y en avait point de meilleur dans tous les états de Venise; et, depuis ce moment, si on inventa des fables sur son compte, elles cessèrent, du moins, d'être injurieuses et atroces. Ce qu'il est réellement, c'est ce que je ne sais point, dit Matteo en se levant de son siége ; mais je puis répéter qu'il dépend à peu près de lui d'être tout ce qu'il voudra être à Venise, s'il y revient.

— Il y reviendra, dit madame Alberti en embrassant cette idée avec cette susceptibilité romanesque qu'elle prenait trop souvent pour de la pénétration : c'était son seul défaut.

VII.

> Tu me reverras encore une fois sous cette forme, et ce jour sera le dernier.
>
> SHAKSPEARE.

Cette conversation n'avait pas laissé de traces bien profondes dans l'esprit d'Antonia. Comme le nom de Lothario revenait souvent dans les cercles où sa sœur l'avait introduite, il ne frappait guère ses oreilles sans lui rappeler vaguement les idées bizarres et singulières dont Matteo les avait entretenues; mais ce n'était qu'une sensation passagère, à laquelle elle aurait rougi de se livrer. En cherchant à se rendre compte au premier moment de l'impression que ce récit lui avait faite, elle s'affligea de ne pouvoir fixer sur Lothario un jugement assuré; mais il n'était pas dans son caractère de s'égarer long-temps dans des conjectures inutiles sur des choses qui la touchaient si légèrement. La faiblesse de sa constitution, l'abattement habituel de ses organes, la forçaient à circonscrire beaucoup ses sentiments; et plus ils étaient puissants autour d'elle, moins elle était capable de les étendre aux objets inconnus. Un jour cependant, le bruit courut dans Venise que Lothario était arrivé, et ce bruit, bientôt confirmé par la folle joie d'une populace enthousiate, parvint rapidement à Antonia. Ce jour-là même elle devait se

trouver, avec madame Alberti, dans une société composée en grande partie de seigneurs étrangers, attirés à Venise par les plaisirs du carnaval, et qui se réunissaient de temps en temps pour faire de la musique. A peine étaient-elles entrées qu'un laquais annonça le seigneur Lothario. Un frémissement subit d'étonnement et de plaisir parcourut l'assemblée, et saisit surtout madame Alberti, que toutes les idées extraordinaires préoccupaient facilement. Elle prit ce mouvement pour un pressentiment heureux, et comme toutes ses pensées se rapportaient à Antonia, elle lui serra brusquement la main, sans savoir bien au juste ce que cette démonstration pouvait signifier. Antonia fut autrement affectée; son cœur se serra d'une sorte d'effroi, parce qu'elle rassembla autour du nom de Lothario quelques-unes de ces circonstances inquiétantes et terribles qui l'avaient frappée dans le discours du vieil intendant. Elle tarda même quelque temps à lever les yeux sur lui; mais elle le vit alors distinctement, parce qu'il n'était pas loin d'elle, et qu'il paraissait la regarder quand elle l'aperçut. Au même instant il avait détourné sa vue, sans la fixer toutefois sur aucun autre objet. Appuyé sur le rebord d'un vase de marbre antique chargé de fleurs, il avait l'air de prendre part à un entretien de peu d'importance, pour se dispenser de porter ailleurs son attention. Antonia fut saisie à son aspect d'une émotion qu'elle n'avait jamais éprouvée, et qui ne ressemblait point à un sentiment connu. Ce n'était plus de l'effroi; ce n'était pas davantage l'idée qu'elle se faisait des premiers troubles de l'amour; c'était quelque chose de vague, d'indécis, d'obscur, qui tenait d'une réminiscence, d'un rêve ou d'un accès de fièvre. Son sein palpitait violemment, ses membres

perdaient leur souplesse, ses yeux se troublaient, une langueur indéfinissable enchaînait ses organes fascinés. Elle essayait inutilement de rompre ce prestige ; il s'augmentait de ses efforts. Elle avait entendu parler de l'engourdissement invincible du voyageur égaré que le boa glace d'un regard dans les forêts de l'Amérique ; du vertige qui surprend un berger parvenu à la poursuite de ses chèvres à l'extrémité d'une des crêtes gigantesques des Alpes, et qui, ébloui tout-à-coup par le mouvement circulaire que son imagination prête, comme un miroir magique, aux abîmes dont il est entouré, se précipite de lui-même dans leurs profondeurs horribles, incapable de résister à cette puissance qui le révolte et qui l'entraîne. Elle sentait quelque chose de semblable et d'aussi difficile à expliquer, je ne sais quoi de tendre et d'odieux, qui étonnait, qui repoussait, qui appelait, qui accablait son cœur ; elle trembla. Ce tremblement qui lui était assez ordinaire n'effraya pas madame Alberti ; elle pressa cependant Antonia de sortir, et Antonia le désirait. Elle fit un effort pour se lever, défaillit, se rassit et sourit à madame Alberti, qui regarda ce sourire comme un consentement à rester. Lothario n'avait pas changé de place.

Il était habillé à la française avec une simplicité élégante. Rien n'annonçait la moindre recherche dans son costume et dans sa parure, si ce n'est deux petites émeraudes qui pendaient à ses oreilles, et qui sous les épaisses boucles de cheveux blonds dont son visage était ombragé, lui donnaient un aspect singulier et sauvage. Cet ornement avait cessé depuis long-temps d'être à la mode dans les États vénitiens, comme dans presque toute l'Europe civilisée. Lothario n'était pas régulièrement beau ; mais sa figure avait un charme

extraordinaire. Sa bouche grande, ses lèvres étroites et pâles, qui laissaient voir des dents d'une blancheur éblouissante, l'habitude dédaigneuse et quelquefois farouche de sa physionomie repoussaient au premier regard ; mais son œil plein de tendresse et de puissance, de force et de bonté, imposait le respect et l'amour, surtout quand on voyait s'en échapper une certaine lumière douce, qui embellissait tous ses traits. Son front très-élevé et très-pur avait aussi quelque chose d'étrange, un pli fortement ondé, que l'âge n'avait pas produit, et qui marquait la trace d'une pensée soucieuse et fréquente. Sa physionomie était en général serieuse et sombre ; mais personne n'avait plus de facilité à effacer une prévention désagréable. Il lui suffisait pour cela de soulever sa paupière, et d'en laisser descendre ce feu céleste dont ses yeux étaient animés. Pour les observateurs, ce regard avait quelque chose d'indicible, qui tenait d'une organisation supérieure à celle de l'homme. Pour le vulgaire, il était, selon l'occasion, ou caressant ou impérieux : on sentait qu'il pouvait être terrible.

Antonia était d'une certaine force sur le piano ; mais sa timidité l'empêchait presque toujours de développer son savoir devant une société nombreuse. Il y a un genre de modestie, et c'était le sien, qui consiste à dissimuler continuellement ses facultés, pour ne pas blesser les personnes médiocres qu'on trouve en majorité partout, et peut-être aussi pour ne pas déplaire à la minorité qui juge, par une apparence de prétention. Elle n'avait jamais consenti à exécuter un morceau de musique en public que par condescendance pour des invitations qu'elle attribuait à une simple politesse, et auxquelles elle était bien sûre de satisfaire, sans

intéresser à ce faible effort de bienséance réciproque toutes les ressources de son talent : elle avait même remarqué que les témoignages de satisfaction obligée que recueillait sa complaisance n'étaient pas moindres quand elle avait rendu un passage simplement et suivant les seules règles de l'organisation mécanique, que lorsqu'elle s'était trouvée dirigée par une inspiration subite et heureuse qui la satisfaisait intérieurement. Elle s'assit donc au piano avec assez de calme, lorsqu'elle y fut appelée, et elle laissait courir ses doigts sur le clavier avec son indifférence ordinaire, quand ses yeux, distraits par le reflet d'une glace en face de laquelle elle était placée, furent frappés d'une illusion étrange et terrible. Lothario s'était approché de son siége, et comme ce siége était monté sur l'estrade où était placé l'instrument, sa tête pâle et immobile s'élevait seule au-dessus du cachemire rouge d'Antonia. Les cheveux en désordre de ce jeune homme mystérieux, la fixité morne de son œil triste et sévère, la contemplation pénible dans laquelle il paraissait plongé, le mouvement convulsif de ce pli bizarre et tortueux que le malheur sans doute avait gravé sur son front, tout concourait à donner à cet aspect quelque chose d'effrayant. Antonia, surprise, interdite, épouvantée, reportant successivement ses regards du pupitre à la glace et de la glace au pupitre, perdit bientôt de vue les notes confuses et jusqu'à l'auditoire qui l'entourait. Substituant involontairement le sentiment dont elle était saisie à celui qu'elle avait à peindre, elle improvisa par une transition extraordinaire, mais qui devait passer pour un jeu singulier de son imagination plutôt que pour ce qu'elle était réellement, une expression de terreur si vraie que tout le monde frémit :

et elle se jeta dans les bras de madame Alberti, qui a reconduisit à sa place au milieu d'une rumeur d'applaudissements, mêlée de surprise et d'inquiétude. Après l'avoir suivie de l'œil jusqu'à l'endroit où elle s'arrêtait, Lothario s'approcha d'une harpe, et un mouvement universel de curiosité et de plaisir succéda à celui qui venait de troubler un moment l'assemblée. Antonia elle-même, rassurée et distraite par une impression nouvelle, exprima la plus vive impatience d'entendre Lothario ; et comme il paraissait craindre que son état ne fût pas devenu assez tranquille pour qu'elle pût prendre part au reste des plaisirs de la soirée, elle se crut obligée de lui témoigner par un regard que son indisposition avait cessé. Cette marque d'intérêt de Lothario l'avait vivement touchée; mais on aurait dit que Lothario, plus sensible encore à la légère démonstration qu'il venait d'en recevoir, avait changé d'existence pendant qu'Antonia le regardait. Son front s'était éclairci, ses yeux brillaient d'une lumière bizarre; un sourire où se faisait remarquer un reste d'attendrissement et un commencement de joie embellissait sa bouche sévère. Passant sa main gauche à travers les larges ondes de ses cheveux pour chercher un motif ou un souvenir, et saisissant de l'autre avec légèreté les cordes de la harpe, de manière à leur imprimer seulement une vibration vague, il entraînait en préludant ces sons fugitifs, mais enchantés, qui tiennent des concerts des esprits, et il semblait les jeter sans effort et les abandonner aux airs.

« Malheur à toi, murmura-t-il, malheur à toi, si jamais tu croissais dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar ! »

— C'est, continua-t-il, la fameuse romance de l'a-

némone, si connue à Zara, et la production la plus nouvelle de la poésie morlaque. Antonia, vivement émue par le choix de cet air et par le son de la voix de Lothario, se rapprocha de madame Alberti, qui était très-préoccupée de son côté. Elle se rappelait aussi cette voix harmonieuse et le lieu où elle l'avait entendue ; mais ce pouvait être l'effet d'une ressemblance fortuite. Le chant dalmate est trop simple, trop uniforme, trop dépouillé d'ornements, pour qu'il ne soit pas aisé de se méprendre entre deux voix analogues. Enfin, après un moment de réflexion, Lothario reprit sa romance toute entière, en continuant à s'accompagner de ces accords aériens que la harpe rendait sous ses doigts, et dont la mélodie religieuse se mariait avec son chant de la manière la plus imposante. Parvenu au refrain du vieux Morlaque, il y mit l'accent d'une pitié si douloureuse que tous les cœurs en furent attendris, mais surtout celui d'Antonia, qui attachait à cette idée un souvenir d'inquiétude et d'effroi. La romance de Lothario était achevée depuis long-temps, que ses dernières paroles et le redoutable nom de Jean Sbogar retentissaient encore dans sa pensée.

VIII.

> Rêvez, innocentes créatures, et reposez dans le doux sommeil qui tient vos sens assoupis; vous aurez bientôt, hélas! de tristes veilles et de cruelles insomnies.
>
> MILTON.

Au nombre des suppositions qui se succédèrent dans l'esprit de madame Alberti à la suite de cette soirée, il y en avait une qui offrait assez de vraisemblance pour frapper les imaginations vulgaires, et qui ne manquait pas cependant de cet aspect romanesque qu'elle cherchait ordinairement dans ses combinaisons. Le reste de ses conjectures était si mal fondé qu'elle ne tarda pas à s'en tenir à celle-ci, qui lui convenait d'autant mieux qu'elle flattait le plus agréable et le plus dominant de ses sentiments, son amour pour Antonia. L'établissement de cette sœur chérie l'occupait sans cesse; elle était décidée à ne rien négliger pour qu'il assurât son bonheur, et à subordonner à ce seul intérêt toutes les autres convenances. L'immense héritage d'Antonia, celui que madame Alberti devait lui laisser un jour, étaient faits pour exciter la cupidité d'une foule de prétendants, et madame Alberti ne voulait pas que la vie de sa sœur dépendît de l'homme vil dont l'amour serait une spéculation et l'alliance un marché. C'était d'après les sentiments qu'elle se promettait de voir éclore en elle qu'elle

avait résolu de disposer de sa main, presque sûre que le cœur d'Antonia, dirigé par le jugement et l'expérience d'une seconde mère, ne pouvait pas se tromper. Déja plusieurs jeunes gens d'une grande fortune ou d'une naissance distinguée s'étaient mis inutilement sur les rangs. Aucun d'eux n'était parvenu à fixer l'attention de sa sœur, et madame Alberti, attentive à épier les moindres sentiments de cette âme ingénue et sans détours, ne lui avait jamais surpris un secret ; le premier aspect de Lothario semblait, au contraire, avoir produit sur elle une impression profonde, qui pouvait seule expliquer la scène singulière du piano. Lothario lui-même n'avait pas paru moins ému, moins troublé, moins pénétré d'une affection puissante, et l'idée qu'un tel homme, si renommé par l'éclat de son esprit, par la variété de ses talents, par la tendresse et la générosité de son caractère, par la grandeur de ses manières et la pureté de ses mœurs, pourrait devenir l'époux d'Antonia, était pour madame Alberti la plus douce des illusions. Qu'était cependant ce Lothario, et comment lier des relations aussi sérieuses avec un inconnu qui s'obstinait, de l'aveu de tout le monde, à s'entourer du mystère le plus suspect ? Ce problème n'inquiéta qu'un moment madame Alberti. En peu de temps elle eut trouvé des explications à tout, et elle eut l'art ou le bonheur de les rattacher toutes à sa première pensée, avec assez d'apparence de vérité pour qu'Antonia même, qui ne voyait pas toujours les choses des mêmes yeux, demeurât sans objection et sans réponse. Il est vrai que son cœur commençait à s'intéresser à cette hypothèse et à souhaiter qu'elle fût la réalité, non qu'elle ressentît pour Lothario ce mouvement de sympathie douce qui indique le besoin d'aimer, cet attrait indéfinissable qui fait

qu'on cesse d'être soi pour vivre de l'existence d'un autre : ce qu'elle éprouvait n'avait pas encore ce caractère ; c'était plutôt l'entraînement d'une âme soumise, la résignation de la faiblesse qui ne demande qu'à être protégée, la dépendance volontaire d'une créature timide et sensible envers celle qui lui impose de la confiance et du respect. Tel lui avait paru Lothario, et le premier regard de ce jeune homme s'était arrêté sur elle avec tant d'empire, qu'il lui semblait qu'à compter de cet instant il eût pris des droits sur sa destinée.

Je n'ai pas dit jusqu'ici quelle était la supposition de madame Alberti. Elle pensait, avec assez de raison, qu'en retranchant de l'histoire de Lothario ce que les bruits populaires y avaient ajouté de ridicule et d'absurde, il restait probable que sa condition et sa fortune étaient tout ce qu'annonçaient son éducation et sa magnificence ; que s'il avait des raisons pour cacher son nom et son rang, elles ne pouvaient être que momentanées ; que ce déguisement n'avait rien d'alarmant pour l'amour d'Antonia qui n'était au-dessous d'aucune alliance ; que le désir de frapper son attention, de se rapprocher d'elle et d'intéresser son cœur par des considérations indépendantes de celles qui déterminent la plupart des mariages, était probablement au contraire le principal objet de ces apparences mystérieuses dont Lothario avait voulu s'envelopper ; que les plus extraordinaires, les plus inexplicables des faits qui se rapportaient à lui, n'étaient sans doute que des mensonges habilement insinués aux gens d'Antonia par des personnes apostées, dans l'intention d'augmenter l'incertitude où l'on voulait la retenir ; et cette dernière conjecture n'était pas elle-même dénuée de preuves, car il était impossible de se dissimuler que Lothario eût

pris une grande part aux derniers événements de la vie d'Antonia. C'était, tout bien considéré, le jeune homme qui avait passé près d'elle au retour du *Farnedo,* en chantant le refrain du Morlaque, et ce jeune homme n'était pas sans dessein à Trieste. Les apparitions qui alarmaient si souvent Antonia, et qui avaient inspiré tant d'inquiétude à madame Albertini, lorsqu'elle les regardait comme des illusions d'un esprit malade, pouvaient aussi procéder de la même cause. Si elle en avait exagéré ou changé quelques circonstances, c'est le propre des âmes faibles qui ont tout à redouter, et des âmes tendres qui croient n'intéresser jamais assez. Enfin l'événement de Duino n'était pas expliqué. Comment des brigands, animés au pillage et à l'assassinat, auraient-ils cédé au seul aspect d'un jeune moine arménien, si cet homme redoutable par sa valeur et peut-être par sa renommée ne leur avait pas imposé une terreur invincible, en s'élançant de la voiture où madame Alberti lui avait accordé une place ? Nul doute qu'il n'en ait renversé plusieurs autour de lui avant de les disperser, et qu'ensuite, indécis au milieu de la nuit, sur une route qu'il n'avait jamais parcourue, il se soit trouvé dans l'impossibilité de rejoindre ses compagnons de voyage. Quel serait ce moine armé contre les statuts de son ordre, et qui se dévoue avec tant de courage et d'oubli de lui-même pour quelques étrangers, sinon un amant déguisé qui veut sauver Antonia ou qui veut mourir pour elle ? Si la vision pieuse du postillon était, comme il n'y avait pas en douter, l'erreur d'un homme du peuple tout-à-fait privé de lumières, quelle explication pouvait on substituer à celle de madame Alberti ? Il restait des choses douteuses et incompréhensibles ; mais il serait étonnant qu'il n'y en eût point dans la vie d'un

homme qui cherche à multiplier autour de lui les incertitudes et les mystères, et qui a toute l'habileté nécessaire pour préparer, combiner, faire valoir les moyens qu'il emploie dans ce dessein. Lothario aimait, il adorait Antonia, et toutes ses actions annonçaient d'ailleurs un homme si judicieux et si éclairé, qu'il était impossible d'attribuer la bizarrerie apparente de quelques-unes de ses démarches à un travers de l'esprit. Il avait ses raisons ; et pourquoi les chercher avant le temps ? Ce qu'il y avait d'important pour madame Alberti, c'était de connaître mieux Lotharo, de s'assurer par une fréquentation plus habituelle, de cette perfection de caractère que l'opinion générale lui attribuait, et de voir se déclarer sous ses yeux les sentiments qu'elle n'avait fait que soupçonner jusqu'alors. Lothario ne fuyait pas ces réunions générales où chacun est tributaire de son talent. Il évitait les sociétés particulières, où il faut porter de la confiance ou des affections, et il était bien rare, comme l'avait observé Matteo, qu'il consentît à y paraître plus d'une fois. Cependant il saisit avec empressement, quand elle lui fut présentée, l'occasion de voir chez elles madame Alberti et sa sœur ; et cette singularité, promptement remarquée de tout le monde, débarrassa Antonia de beaucoup de prétentions ennuyeuses. Une visite de Lothario avait l'air d'une démarche, et une démarche de Lothario excluait jusqu'aux hommes qui pouvaient rivaliser avec lui, quant à de certains avantages, parce qu'il conservait sur eux des avantages qui ne sont jamais méconnus par le vulgaire et par l'imagination même des femmes les plus éprises de l'éclat et du bruit, une âme sérieuse, un caractère imposant et une vie cachée.

On a vu que l'impression qu'avait ressentie Antonia

à la vue de Lothario ne ressemblait point à celles qui annoncent la naissance du premier amour dans les cœurs ordinaires. Une circonstance bien indifférente en elle-même, et dont l'effet n'était cependant pas entièrement détruit, cette singulière illusion de la glace où Lothario lui apparut, y avait mêlé une sorte de trouble et de terreur indéfinissable. L'intérêt qu'elle prenait à Lothario, le penchant qui l'entraînait vers lui, n'avait toutefois pas moins de puissance pour avoir moins de douceur. Il portait une empreinte de fatalité qui surprenait, qui épouvantait quelquefois Antonia, mais dont elle n'essayait pas de se défendre, puisque madame Alberti approuvait ce sentiment, et trouvait même un certain plaisir à le nourrir. Elle s'étonnait pourtant que l'amour fût si différent de l'idée qu'elle s'en était faite, sur les peintures tendres et passionnées des romanciers et des poètes. Elle n'y voyait encore qu'une chaîne austère et menaçante qui l'enveloppait de liens inflexibles, et dont elle se serait inutilement efforcée de secouer le poids. Seulement, quand Lothario, distrait pour elle de ses sombres rêveries, daignait se livrer un moment avec un naturel plein de grâce aux simples entretiens de l'amitié familière; quand cette fierté sourcilleuse, quand cette tension douloureuse de l'esprit, qui donnait à sa physionomie une dignité si majestueuse et si triste à la fois, faisait place à un doux abandon; quand un sourire venait à éclore sur cette bouche qui en avait depuis si long-temps perdu l'habitude, et rendait à ses traits sévères une sérénité franche et pure, Antonia, transportée d'une joie qu'elle n'avait jamais connue, comprenait quelque chose du bonheur d'aimer un être semblable à soi, et d'en être aimée sans partage: c'était encore Lothario qui la faisait naître, mais c'était Lothario dé-

pouillé de ce je ne sais quoi d'étrange et de redoutable qui alarmait sa tendresse. Il est vrai que ces instants étaient rares, et qu'ils passaient rapidement; mais Antonia en jouissait avec tant d'ivresse qu'elle était parvenue à ne plus désirer d'autre félicité ; et elle était si peu maîtresse alors de dissimuler ce qu'elle éprouvait que Lothario ne put long-temps s'y méprendre. Dès la première fois qu'il en fit l'observation, on s'aperçut qu'elle n'était pas pour lui sans amertume; son front se rembrunit, son sein se gonfla, il appuya fortement sa main sur ses yeux, et il sortit. Dès-lors, il sourit plus rarement encore; et, quand cela lui arrivait, il se hâtait de tourner sur Antonia un œil soucieux et chagrin.

Son amour pour elle n'était plus un secret. On sentait que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions se rapportaient à elle, qu'elle était l'idée unique et le seul but de sa vie. Madame Alberti n'en doutait point, et Antonia se le disait quelquefois à elle-même dans un mouvement d'orgueil qu'elle avait peine à réprimer; mais l'amour de Lothario, marqué d'un sceau particulier, comme l'existence entière de cet homme inconcevable, n'avait rien de commun avec le sentiment qui porte le même nom dans la société : c'était une affection grave et réfléchie, avare de démonstrations et de transports, qui se satisfaisait de peu, et qui se recueillait en elle-même avec une réserve excessive aussitôt qu'elle pouvait craindre d'être trop bien entendue. Le feu de ses regards le trahissait souvent ; mais à l'expression ineffable du sentiment chaste et doux qui remplaçait bientôt l'accès de cette fièvre passagère, Lothario ne paraissait plus un amant. On aurait dit un père à qui il ne reste plus qu'une fille, qu'une seule fille, et qui a concentré en elle toutes les affec-

tions qu'il lui avait été permis un jour de partager entre d'autres enfants. Il se révélait alors dans sa passion pour Antonia quelque chose de plus puissant, de plus grand que l'amour, une volonté dominante de protection si bienveillante et si tutélaire qu'on ne peindrait pas autrement celle de l'ange de lumière qui veille à la garde de la vertu, et qui l'escorte depuis le berceau jusqu'à la tombe. C'était aussi l'espèce d'ascendant qu'il exerçait sur cette jeune fille, et qu'on ne pouvait comparer à rien dans l'ordre des relations purement humaines. L'imagination tendre et un peu superstitieuse d'Antonia n'avait pas oublié cette idée dans la foule des hypothèses que l'existence incompréhensible de Lothario lui faisait concevoir et rejeter tour à tour ; mais elle s'en jouait avec elle-même et avec madame Alberti, comme d'une illusion sans conséquence. Lothario s'appelait, dans leur intimité, l'Ange d'Antonia.

IX.

> Helas! la plus douce perspective qui puisse flatter mon cœur, c'est l'anéantissement. Oh! ne va pas me tromper, unique espoir qui me reste! il me semble que j'oserais maintenant supplier mon juge de m'anéantir. Il me semble que je le trouverais maintenant disposé à m'exaucer. Alors, ô ravissante pensée, alors je ne serais plus! Je retomberais dans le calme inviolable du néant, effacé, retranché du nombre des êtres, oublié de toutes les créatures, des anges et de Dieu même! Dieu tout puissant! me voici; daigne me rendre au chaos d'ou tu m'as tiré!
>
> KLOPSTOCK.

Un jour, au déclin du soleil, Antonia était entrée dans l'église de Saint-Marc pour prier. Les derniers rayons du crépuscule expiraient à travers les vitraux, sous les grands cintres du dôme, et s'éteignaient tout-à-fait dans les recoins des chapelles éloignées. On voyait à peine briller de quelques reflets mourants les parties les plus apparentes des mosaïques de la voûte et des murailles. De là les ombres croissantes descendaient toujours plus épaisses le long des fortes colonnes de la nef, et finissaient par inonder d'une obscurité profonde et immobile la surface inégale de ses pavés, sillonnés comme la mer qui les entoure, et qui vient souvent jusque dans le lieu saint reconquérir son empire sur les usurpations de l'homme. Elle aperçut, à quelques pas d'elle, un

homme à genoux, dont l'attitude annonçait une âme fortement préoccupée. Au même instant un des clercs de l'église vint déposer une lampe devant une image miraculeuse, suspendue en cet endroit, et la flamme agitée par le mouvement de sa marche répandit autour de lui une clarté faible et passagère, mais qui suffit à Antonia pour reconnaître Lothario. Il se levait avec précipitation et il allait disparaître, lors qu'Antonia se trouva au-devant de ses pas sur le parvis. Elle saisit son bras, et marcha quelque temps sans lui parler; puis, avec une effusion pleine de tendresse :

— Eh quoi! Lothario, lui dit-elle, quelle inquiétude vous tourmente? Rougiriez-vous d'être chrétien, et cette croyance est-elle si indigne d'une âme forte qu'on n'ose l'avouer devant ses amis? Quant à moi, le plus grand de mes chagrins, je puis vous l'assurer, était de douter de votre foi, et je me sens soulagée d'une peine mortelle depuis que je suis sûre que nous reconnaissons le même Dieu, et que nous attendons le même avenir.

— Hélas! que dites-vous, chère Antonia? répondit Lothario. Pourquoi faut-il que ma mauvaise destinée ait amené cette explication! Cependant je ne l'éviterai pas : il est trop affreux d'abuser d'une âme comme la vôtre. L'homme, mal organisé peut-être, qui ne croit pas à la religion dans laquelle il est né; qui, plus malheureux encore, ne comprend ni la grande intelligence qui gouverne le monde, ni la vie immortelle de l'âme, est plus digne de pitié que d'horreur; mais s'il cachait son incrédulité sous des pratiques pieuses, s'il n'adorait que pour tromper le monde tout ce que le monde adore, si sa raison superbe désavouait l'hommage qu'il rend au culte public à l'instant même où il se prosterne avec les fidèles, cet homme serait un monstre d'hypocrisie, la

plus perfide et la plus odieuse des créatures. Voyez plutôt mon cœur dans toute son infirmité et dans toute sa misère. Balancé depuis l'enfance entre le besoin et l'impossibilité de croire ; dévoré de la soif d'une autre vie et de l'impatience de m'y élever, mais poursuivi de la conviction du néant, comme d'une furie attachée à mon existence, j'ai long-temps, souvent, partout cherché ce Dieu que mon désespoir implore, dans les églises, dans les temples, dans les mosquées, dans les écoles des philosophes et des prêtres, dans la nature entière, qui me le montre et qui me le refuse ! Quand la nuit déjà avancée me permet de pénétrer sous ces voûtes, et de m'humilier sans être vu sur les degrés de ce sanctuaire, j'y viens supplier Dieu de se communiquer à moi. Ma voix le prie, mon cœur l'appelle, et rien ne me répond. Plus fréquemment, parce qu'alors je suis plus sûr de ne pas tromper un témoin par des démonstrations mal interprétées, c'est au milieu des bois, c'est sur le sable des rivages, c'est couché sur une barque abandonnée à la mer, que j'invoque cette lumière du ciel, dont la douce influence me guérirait de tous mes maux ! Combien de fois et avec quelle ferveur, ô ciel, je me suis prosterné devant cette création immense en lui demandant son auteur ! Combien j'ai versé de larmes de rage, lorsqu'en redescendant dans mon cœur, je n'y ai trouvé que le doute, l'ignorance et la mort ! Antonia, vous tremblez de m'entendre ! Pardonnez-moi, plaignez-moi, et rassurez-vous ! L'aveuglement d'un malheureux, désavoué du ciel, ne prouve rien contre la foi d'une âme simple. Croyez, Antonia ! votre Dieu existe, votre âme est immortelle, votre religion est vraie ! Mais ce Dieu a réparti ses grâces et ses châtiments avec l'ordre merveilleux, avec l'intelligence prévoyante qui règnent

dans tous ses ouvrages. Il a donné la prescience de l'immortalité aux âmes pures pour qui l'immortalité est faite. Aux âmes qu'il a dévouées d'avance au néant, il n'a montré que le néant.

— Le néant ! s'écria Antonia : Lothario, y pensez-vous ? Ah ! mon ami, votre âme n'est pas dévouée au néant ! Vous croirez, ne fût-ce qu'un moment, un seul moment ; mais il arrivera l'instant où l'immortalité se fera sentir à la raison de Lothario, comme à son cœur ! L'âme de Lothario serait mortelle, Dieu tout-puissant ! et à quoi servirait la création tout entière, si l'âme de Lothario devait finir ? Oh ! pour moi, continua-t-elle avec plus de calme, je sens bien que je vivrai, que je ne finirai plus, que je possèderai tout ce qui m'a été si cher, dans un avenir sans vicissitude, mon père, ma mère, ma bonne sœur... et je sais que toutes les douleurs de la vie la plus pénible, toutes les épreuves auxquelles la Providence peut soumettre une faible créature dans ce court passage de la naissance à la mort, ne me réduiront jamais à un désespoir absolu, parce que l'éternité me reste pour aimer et pour être aimée !

— Pour aimer ! Antonia, dit Lothario. Quel homme est digne d'être aimé de vous !

Il achevait ces paroles en entrant dans le salon de madame Alberti, qui lui sourit d'un air significatif. Lothario sourit aussi, mais ce n'était pas de ce sourire enchanteur qu'une distraction heureuse lui enlevait quelquefois ; c'était d'un sourire amer et douloureux qui paraissait étranger à son visage.

Antonia commençait à trouver une explication à la profonde tristesse de Lothario. Elle concevait comment cet infortuné, déshérité de la plus douce faveur de la

Providence, du bonheur de connaître Dieu et de l'aimer, et jeté sur la terre comme un voyageur sans but, devait fournir avec impatience cette carrière inutile, et aspirer au moment d'en sortir pour jamais. Il paraissait d'ailleurs qu'il était seul au monde, car il ne parlait jamais de ses parents. S'il s'était connu autrefois une mère, il l'aurait nommée sans doute. Pour un homme qui n'était lié para ucun sentiment, ce vide immense où son âme était plongée ne pouvait manquer d'être effrayant et terrible, et Antonia, qui n'avait jamais supposé qu'une créature pût tomber dans cet excès de misère et de solitude, ne le contemplait pas sans épouvante. Elle réfléchissait surtout avec un serrement de cœur extrême à cette idée de Lothario, qu'il y avait pour certains êtres réprouvés de Dieu une prédestination du néant qui faisait leur malheur en ce monde de la conviction de ne point revivre dans un autre. Elle pensait pour la première fois à ce néant effroyable, à la profonde, à l'incommensurable horreur de cette séparation éternelle; elle se mettait à la place du malheureux qui ne voyait dans la vie qu'une succession de morts partielles qui aboutissent à une mort complète, et dans les affections les plus délicieuses ; que l'illusion fugitive de deux cœurs de cendre, elle imaginait la terreur d'un époux qui presse dans ses bras son épouse bien-aimée, quand il vient à songer qu'au bout de quelques années, de quelques jours peut-être, tous les siècles seront entre eux, et que chaque moment de ce présent qui s'écoule est un à-compte donné à l'avenir sans fin ; et dans cette méditation douloureuse, elle éprouvait le même sentiment qu'un pauvre et faible enfant, égaré dans les bois, qui, d'erreurs en erreurs et de détours en détours, serait

arrivé, sans moyen de reconnaître sa trace et de retourner sur ses pas, au penchant rapide d'un précipice. Absorbée dans ces réflexions, comme par un rêve pénible, elle s'était levée de son siége, pendant que madame Alberti et Lothario la regardaient en silence, et elle avait gagné sa chambre. A peine y fut-elle arrivée que son cœur, affranchi de toute contrainte extérieure, se soumit sans résistance à l'oppression qui l'accablait, et goûta la liberté de souffrir avec une sorte de volupté. Jusque là les passions avaient exercé peu d'empire sur elle, et l'amour même que madame Alberti aimait à voir développer en elle pour Lothario, ne s'y était pas manifesté par ces orages qui accompagnent les sentiments exaltés, qui augmentent l'action de la vie, et qui font parvenir toutes les facultés à leur plus haut degré de puissance. Elle avait conçu qu'elle aimait Lothario, et cette persuasion pleine de douceur et d'abandon n'avait rien coûté à son bonheur. Mais cette pensée d'anéantissement ou de damnation, la damnation, l'anéantissement de Lothario, soulevait dans son cœur les idées les plus tumultueuses et le remplissait de confusion et de terreur.

— Quoi, disait-elle, au-delà de cette vie si rapidement écoulée..... rien! plus rien pour lui! et c'est lui qui le pense! et c'est lui qui le dit! et c'est lui qui nous menace de ne le revoir jamais dans l'endroit où l'on se reverra pour ne plus se quitter!

Le néant! Qu'est-ce donc que le néant? et qu'est-ce que l'éternité si Lothario n'y est point?

Pendant qu'elle cherchait à se rendre compte de cette pensée, elle s'était, sans le savoir, rapprochée de son Christ, et sa main s'appuyait sur un des bois de la croix. Elle releva les yeux, et tomba à genoux :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous à qui l'espace et l'éternité appartiennent, vous qui pouvez tout et qui aimez tant, n'avez-vous rien fait pour Lothario ?

En prononçant ces mots, Antonia se sentit défaillir ; mais elle fut rappelée à elle par l'impression d'une main qui la soutenait, celle de madame Alberti, qui avait quitté Lothario pour la suivre, dans la crainte qu'elle ne fût malade....

— Tranquillise-toi, pauvre Antonia, lui dit madame Alberti ; tes aïeux ont donné des princes à l'Orient, et ta fortune se compte par millions. Tu seras l'épouse de Lothario, quand il serait fils de roi.

— Qu'importe ! répondit Antonia d'un air égaré, qu'importe, s'il ne ressuscite point ?

Madame Alberti, qui ne pouvait pas saisir le sens de ces paroles, secoua la tête avec douleur, comme une personne qui se confirme malgré elle dans une conviction désolante qu'elle a long-temps et inutilement repoussée :

— Malheureuse enfant ! dit-elle en la pressant dans ses bras et en l'arrosant de ses larmes, que tu fais de mal à ta sœur ! Ah ! si le Ciel te réserve à cette infortune, puissé-je du moins mourir avant d'en être témoin !

X.

> On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout.
>
> CHATEAUBRIAND.

L'intimité de Lothario était devenue un besoin pour Antonia, que l'espérance de ramener son cœur à la foi enflammait d'un zèle plein de tendresse, et qui l'aimait déjà vivement avant de s'être avoué qu'elle l'aimait. Elle n'était pas moins précieuse à madame Alberti, qui, de plus en plus inquiète sur le sort d'une jeune fille sans appui, qui entrait dans le monde avec une organisation débile, une santé chancelante, et une disposition extrême à subir douloureusement toutes les impressions fortes, ne concevait la possibilité de lui assurer quelque bonheur qu'en lui faisant trouver, dans une affection puissamment sentie, une protection de plus contre les froissements de la vie. Elle voyait un grand avantage à aider de bonne heure l'attachement presque maternel qu'elle avait pour sa sœur, du secours d'un sentiment plus tendre encore et plus pré-

voyant, tel qu'Antonia l'avait sans doute inspiré à Lothario, quoique, par une singularité difficile à définir, il évitât de rapporter ce qu'il éprouvait si évidemment à aucun être particulier. On aurait cru qu'il s'était formé dans un monde plus élevé quelque type admirable de perfection dont la figure et le caractère d'Antonia ne faisaient que lui retracer le souvenir, et que s'il arrêtait sur elle ses regards avec une attention si vive et si tendre, c'est que ses traits réveillaient une réminiscence dont l'objet n'était pas sur la terre. Cette circonstance avait entretenu dans leurs rapports une sorte de mystère pénible, qui était à charge à tous, mais que le temps seul pouvait éclaircir. Antonia se trouvait assez heureuse d'ailleurs de l'amitié d'un homme tel que Lothario ; et son âme, timide et défiante, qui comprenait bien un autre bonheur, n'eût pas osé le désirer. Sa vie s'embellissait de l'idée qu'elle occupait la vie de Lothario, et qu'elle avait pris dans les pensées de cet homme extraordinaire une place que personne, peut-être, ne partageait avec elle. Quant à Lothario, sa mélancolie augmentait tous les jours, et s'augmentait surtout de ce qui semblait propre à la dissiper. Souvent, en serrant la main de madame Alberti, en reposant ses yeux sur le doux sourire d'Antonia, il avait parlé de son départ avec un sourire étouffé, et ses paupières s'étaient mouillées de larmes.

Cette disposition mélancolique de l'esprit, qui leur était commune, les éloignait des lieux publics et des plaisirs bruyants auxquels les Vénitiens se livrent pendant la plus grande partie de l'année. Leur temps se passait ordinairement en promenades sur les lagunes, dans les îles qui y sont semées, ou dans les jolis villages de la terre-ferme qui bordent les rives élé-

gantes de la Brenta. Cependant, de tous les lieux où ils aimaient à se retrouver, il n'en était aucun qui leur offrît plus de charme qu'une île étroite et allongée, que les habitants de Venise appellent le *Lido*, ou le rivage, parce qu'elle termine en effet les lagunes du côté de la grande mer, et qu'elle est comme leur limite. La nature semble avoir imprimé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité, qui ne réveille que des sentiments tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques. Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des fatigues de la semaine, par des jeux et des danses champêtres. De là, Venise se développe aux yeux dans toute sa magnificence; le canal, couvert de gondoles, présente dans sa vaste étendue l'image d'un fleuve immense, qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc. Une pensée amère serre le cœur, quand on distingue au-dessous de ses dômes majestueux les murs noircis par le temps de l'Inquisition d'état, et quand on essaye de compter à part soi les innombrables victimes d'une tyrannie inquiète et jalouse que ces cachots ont dévorées.

En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré par l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée, qui s'étend en rideau de verdure au dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes frais et ombreux. On croirait, au premier abord, que cet endroit, favorable à la volupté, ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir; il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes

éparses, chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semblent annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui n'a point laissé d'autres monuments. Cette idée imposante qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de l'antiquité des temps, a quelque chose de plus vaste et de plus austère que celle qui naît sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant; mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelques pas que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illusion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même le droit de mêler sa poussière : c'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout-à-coup les arbres deviennent plus rares, le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace; la végétation disparaît enfin tout-à-fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté, qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, ou plutôt l'œil égaré sur un espace sans bornes cherche inutilement ces forêts de clochers superbes, ces dômes éblouissants, ces monuments somptueux, ces bâtiments élégamment pavoisés, ces gondoles agiles, qui un moment auparavant l'occupaient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un récif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et opaque des canaux tranquilles qui ne se

rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent de leur cours toujours égal des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme, et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes.

Ce genre d'idées était d'une nature bien sérieuse pour l'âme timide d'Antonia ; mais elle s'était peu à peu familiarisée avec les scènes et les images les plus sombres, parce qu'elle savait que Lothario y prenait plaisir, et qu'il ne goûtait avec douceur, avec plénitude le charme d'une conversation recueillie, que dans les solitudes les plus agrestes. Ennemi des formes du monde qui contraignaient, qui réprimaient l'expansion de son ardente sensibilité, il n'était véritablement lui que lorsque le cercle de la société était franchi, et que, seul avec la nature et l'amitié, il pouvait donner carrière à l'impétuosité de ses pensées, souvent bizarres, toujours énergiques et franches, quelquefois grandes et sauvages comme le désert qui l'inspirait. C'est alors surtout que Lothario paraissait quelque chose de plus qu'un homme. C'est quand, libre des convenances qui rapetissent l'homme, il semblait prendre possession d'une création à part, et respirer du poids des institutions sociales dans un endroit où elles n'avaient pas pénétré. Appuyé contre un arbre sans culture, sur un sol que les pas du voyageur n'ont jamais foulé, il rappelait quelque chose de la beauté d'Adam après sa faute. Plusieurs fois, Antonia l'avait considéré dans cette situation à cette partie supérieure du Lido où se trouve le cimetière des Israélites. De là, pendant qu'il portait alternativement ses regards sur Venise et sur la mer, sa physionomie, si mobile, si

animée, si expressive, peignait ce qui se passait en lui avec autant de netteté, autant de précision que la parole. On lisait dans ses regards le rapprochement pénible que faisait son esprit, de ces tombeaux intermédiaires entre un monde tumultueux et la monotonie éternelle des mers, avec le terme de la vie de l'homme qui est aussi placé, peut-être, entre une agitation sans but et une inaction sans fin. Sa vue s'arrêtait douloureusement aux dernières limites de l'horizon du côté du golfe, comme si elle eût cherché à les reculer encore, et à trouver au-delà quelque preuve contre le néant. Un jour Antonia, pénétrée de cette idée comme s'il la lui avait communiquée, s'élança jusqu'à lui du tertre où elle était assise ; et, saisissant sa main de toute la force dont elle était capable :

— Dieu ! Dieu ! s'écria-t-elle en lui indiquant du doigt la ligne indécise où la dernière vague se mêlait au premier nuage..... il est là !

Lothario, moins surpris que touché d'avoir été compris, la pressa contre son sein.

— Dieu manquerait dans toute la nature, répondit-il, qu'on le trouverait dans le cœur d'Antonia.

Madame Alberti, témoin de tous leurs entretiens, prenait moins d'intérêt à ceux qui se tournaient vers ces grands objets de méditation, parce qu'elle croyai sans effort, avec une foi naïve, et qu'elle n'avait jamais supposé qu'on pût mettre en doute les seules idées sur lesquelles reposent le bonheur et les espérances de l'homme. Quelques circonstances lui avaient donné lieu de croire que les opinions religieuses de Lothario n'étaient pas d'accord en tout avec celles d'Antonia ; mais elle était loin de penser que cela s'étendît jusqu'aux principes fondamentaux de sa croyance, et ce petit dé-

faut d'harmonie entre deux cœurs qu'elle voulait unir l'inquiétait bien légèrement. Quelque parfait que fût Lothario, elle sentait qu'il pouvait se tromper; mais elle était sûre qu'un homme aussi parfait que Lothario ne pouvait pas se tromper toujours.

XI.

> Je grince des dents quand je vois les injustices qui se commettent, et comment on persécute de pauvres misérables au nom de la justice et lois.
>
> GOETHE.

Un jour que leur promenade s'achevait plus tard que de coutume, à une heure où l'obscurité qui commençait à s'étendre sur la mer ne laissait plus distinguer Venise qu'aux lumières éparses de ses bâtiments; dans le silence où reposait toute la nature, et où l'oreille saisissait facilement les moindres bruïts, celle d'Antonia fut tout-à-coup frappée d'un cri extraordinaire qui n'était cependant pas nouveau pour elle et qui la fit tressaillir. Elle se souvenait de l'avoir entendu au *Farnedo*, le jour où elle y avait rencontré un vieux poète morlaque, et depuis, aux environs du château de Duino, quand le moine arménien s'était élancé au milieu des brigands et les avait dispersés devant lui. Elle se rapprocha de sa sœur par un mouvement involontaire, et chercha de l'œil Lothario qui était debout à la proue de la gondole. Peu après ce bruit se renouvela, mais il partait d'un point beaucoup plus voisin, et au même instant la gondole éprouva une secousse violente, comme si elle avait été touchée par une autre. Lothario n'y était plus. Antonia poussa un cri et se leva précipi-

tamment en l'appelant. La gondole restait immobile. Un grand bruit qui se faisait à côté fixa son attention, et changea son épouvante en curiosité. Elle distinguait très-bien, dans cette rumeur confuse, la voix de Lothario qui parlait avec autorité au milieu d'une poignée d'hommes assemblés sur un bateau découvert. Il ne lui fallut qu'un moment pour comprendre que ces hommes étaient des sbires déguisés qui conduisaient un prisonnier à Venise, et qui se plaignaient qu'on leur eût fait perdre leur proie. Indigné en effet de la violence qu'on faisait à ce misérable, et ne voyant, dans les traitements rigoureux qu'il éprouvait, qu'un abus odieux de la force, Lothario s'était élancé sur le bâtiment, et avait délivré l'inconnu en le précipitant dans la mer d'où il pouvait gagner un bord voisin à la nage. Les sbires éclatèrent d'abord en reproches et en menaces, car ce prisonnier était fort important ; on avait même des raisons de penser que c'était un émissaire de Jean Sbogar, et ils attendaient un grand prix de leur capture; mais ils rentrèrent dans un respectueux silence en reconnaissant Lothario, dont l'influence mystérieuse servait de frein, dans ces temps de crise, à tous les excès du pouvoir. Après leur avoir adressé quelques mots de mépris, il laissa tomber au milieu d'eux une poignée de sequins, et remonta paisiblement sur la gondole où son retour mît un terme aux inquiétudes d'Antonia. A l'instant où ils entraient dans le canal, le cri singulier qui avait averti quelque temps auparavant l'attention de Lothario se fit entendre de nouveau à la pointe de la Judecque. Antonia présuma que l'homme que Lothario venait de tirer des mains des sbires était abordé en cet endroit, et qu'il en donnait connaissance à son libérateur, pour lui apprendre qu'il n'avait pas reçu de lui

un bienfait inutile. Lothario parut éprouver un vif transport de joie, et ce sentiment se communiqua au cœur d'Antonia, qui, à travers la crainte vague qui l'occupait encore, jouissait vivement de la perfection de l'âme de Lothario, qu'elle avait vu toujours prêt à se révolter contre l'injustice et à se dévouer pour le malheur. Elle concevait que cette impétuosité invincible de sentiments l'exposait à tomber quelquefois dans des excès dangereux, mais elle ne supposait pas qu'on pût blâmer jamais des fautes aussi nobles dans leur motif.

Madame Alberti recevait rarement du monde, parce qu'elle avait remarqué que ce genre de distractions, qui consiste le plus souvent dans un échange de bienséances réciproquement importunes, convenait peu à Antonia dont les goûts la dirigeaient en toutes choses. Cependant, ce jour-là même, contre l'ordinaire, elle attendait une société assez nombreuse qui arriva presque en même temps qu'elle. Déjà le bruit du singulier incident qui venait de se passer s'était répandu dans les groupes de la place Saint-Marc, et l'opinion populaire, toujours favorable à Lothario, avait présenté sa conduite sous le jour le plus brillant. Le peuple vénitien, qui est en apparence le plus souple de tous et le plus facile à asservir ; ce peuple si soumis, si humble, si caressant pour ses maîtres, est peut-être de tous les peuples le plus jaloux de sa liberté ; et, dans ces moments de tourmente publique où le pouvoir indécis passait de main en main à la merci du hasard, il se rattachait avec enthousiasme à tout ce qui paraissait garantir son indépendance ou la défendre dans l'absence des institutions. La moindre atteinte à la sûreté des individus inquiétait, révoltait son irritabilité ombrageuse, et il était bien moins porté à voir, dans les actes les plus légitimes de

l'autorité, ce qu'elle faisait pour maintenir sa sécurité, que ce qu'elle pouvait faire un jour pour la détruire. Le nom de Jean Sbogar était parvenu à Venise comme celui d'un homme dangereux et redoutable; mais il n'y avait jamais donné d'alarmes, parce que sa troupe, trop peu nombreuse pour tenter un coup de main sur une grande ville, ne portait guère les ravages que la renommée lui reprochait que dans quelques villages de la terre-ferme auxquels les habitants des lagunes étaient aussi étrangers que s'ils en avaient été séparés par des mers immenses. Un émissaire de Jean Sbogar n'était donc pas un ennemi pour Venise, et l'on ne voyait généralement dans l'action de Lothario qu'un de ces mouvements de générosité énergique qui paraissaient si naturels à son caractère, et qui lui avaient déjà gagné l'affection des classes inférieures et l'estime de tout le monde. La conversation se tourna naturellement sur cet objet dans le cercle de madame Alberti, malgré l'embarras visible de Lothario, dont la modestie ne supportait pas les moindres éloges sans impatience, et rien n'annonçait que cette thèse inépuisable dans le style de la politesse vénitienne dût se terminer enfin à la grande satisfaction de l'homme qui en était l'objet, lorsqu'Antonia, tourmentée du malaise que manifestait sa physionomie, s'empressa de saisir un aspect moins favorable de cet événement pour soulager Lothario du poids d'une admiration importune.

— Si cependant, dit-elle en souriant, le seigneur Lothario s'était trompé sur l'objet de son généreux dévouement; si la mauvaise opinion qu'il a des sbires s'était trouvée cette fois en défaut; s'il avait joint au malheur d'entraver l'action des lois et de leur opposer une résistance qui est toujours répréhensible, celui de

dérober au châtiment qui lui est dû un de ces coupables qu'aucune classe de la société ne réclame, de faire rentrer dans le monde effrayé quelques-uns de ces monstres qui ne marquent leurs jours que par des scélératesses; s'il avait délivré un des compagnons de Jean Sbogar ,... et, je frémis d'y penser ! Jean Sbogar lui-même !...

— Jean Sbogar ! interrompit Lothario avec l'accent de l'inquiétude et de la surprise. Mais qui pourrait penser, continua-t-il, que Jean Sbogar, ou même un des siens, eût osé se jeter au milieu de Venise, sans but sans intérêt connu ? car ce n'est point dans une grande ville que ces bandits peuvent exercer ouvertement le brigandage et l'assassinat. Cet artifice des sbires est trop grossier !....

— Il est absurde, s'écria madame Alberti. On conçoit qu'un proscrit d'un ordre élevé, que le chef d'un parti généreux s'introduise dans une ville où son jugement est porté, où il est dévoué à la mort et attendu par l'échafaud. Quand cette tentative serait inutile à sa cause, combien de sentiments peuvent l'y déterminer ! Mais quel sentiment, quelle passion déterminerait un misérable chef de voleurs, dont le cœur n'a jamais palpité que de l'espoir du butin, à exécuter une entreprise aussi téméraire ? Ce n'est pas l'amour, sans doute ! Heureux ou malheureux dans ses desseins, toujours sûr d'inspirer le même mépris, de quelle femme obtiendrait-il les regards, sinon de celles pour qui l'on serait honteux de rien entreprendre ? Est-il quelqu'un qui comprenne l'amante de Jean Sbogar ?

— En effet, dit Lothario, ce serait singulier.

— Au reste, continua madame Alberti, qui sait même si cet homme existe ; si son nom n'est pas le

Universitas BIBLIOTHECA

mot d'ordre d'une bande aussi méprisable que les autres, mais assez adroite pour chercher à relever sa bassesse par l'éclat de quelque renommée?

— Sur ce point, madame, dit un homme d'un âge avancé, qui avait écouté attentivement madame Alberti pendant qu'elle parlait, et qui faisait remarquer depuis quelque temps l'intention de lui répondre, vos doutes sont mal fondés. Jean Sbogar existe très-réellement, et ne m'est pas tout-à-fait inconnu.

Le cercle se resserra, à l'exception de Lothario qui continuait de prêter à la conversation une attention assez froide, selon son usage, celle tout au plus qu'exige la politesse dans un entretien dont l'objet est également indifférent à tout le monde.

— Je suis Dalmate, continua l'étranger, et né à Spalato.

— A Spalato? dit Lothario en se rapprochant. Je connais beaucoup ce pays.

— C'est dans les environs de cette ville qu'est né Jean Sbogar, reprit le viellard, au moins si j'en crois les témoignages qui me sont parvenus; car ce nom même n'est pas son nom. Il le prit en quittant sa famille, qui est une des plus nobles et des plus illustres de notre province, et qui remonte en ligne directe à un prince d'Albanie. Je ne vous dirai pas ce qui le détermina à cette démarche; mais il passa presque enfant au service des Turcs, et de là dans la révolte des Serviens, où il s'acquit promptement une grande réputation militaire. Les événements n'ayant pas été favorables à son parti, il fut obligé de fuir pour se dérober à la proscription. Il rentra, dit-on, en Dalmatie, et s'y trouva déshérité. Accoutumé à une vie orageuse, et tourmenté, à ce qu'il parait, de passions sombres et

violentes, il saisit la première occasion venue de se rattacher à un état de révolution permanent. S'il s'était trouvé dans une de ces positions heureuses où l'activité et le génie mènent à tout, il se serait acquis peut-être une réputation honorable. A défaut des périls qui donnent la gloire, il a embrassé ceux qui ne donnent que le mépris et l'échafaud. C'est un être bien à plaindre !

— Vous l'avez vu, vous avez vu Jean Sbogar? dit Antonia.

— Je l'ai souvent pressé dans mes bras quand il était enfant, répondit le vieillard. C'était alors une âme douce et tendre, et une figure si noble et si belle !

— Il était beau ? s'écria madame Alberti.

— Pourquoi pas? murmura Lothario. Une belle physionomie est l'expression d'une belle âme ; et que de belles âmes ont été altérées, aigries, quelquefois dégradées par l'infortune! Que d'enfants étaient l'orgueil de leurs mères, qui sont devenus le rebut ou la terreur du monde ! Satan, la veille de sa chute, était le plus beau des anges ! Mais, continua-t-il en élevant la voix, l'avez-vous connu plus âgé ?

— Jusqu'à dix ou douze ans, dit le vieux Dalmate, et, depuis quelque temps, il était devenu rêveur et solitaire. J'ai toujours pensé depuis que je le reconnaîtrais si je le rencontrais jamais.

— Dieu vous préserve, reprit Lothario, de le reconnaître sur le banc des assassins! Ce moment serait également affreux pour vous et pour lui,... pour lui à qui il rappellerait les souvenirs d'une jeunesse dont il a démenti les promesses, et qui fait peut-être maintenant son plus grand supplice !

— En vérité, Lothario, dit Antonia, vous êtes trop

disposé à pressentir de semblables impressions dans les autres. Vous ne pensez pas que, dans Jean Sbogar, elles se sont nécessairement aliénées par le seul effet de ses habitudes, et que son âme basse et flétrie ne les comprendrait, plus quand il serait vrai, comme on le dit, qu'elle eût jamais pu les comprendre !

Lothario sourit avec douceur à Antonia ; puis, se retournant vers les autres personnes qui composaient la société, et s'adressant plus particulièrement au vieillard qui venait de parler :

— Que le coupable est malheureux sur la terre ! dit-il en secouant la tête, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste devant elles un prétexte pour se justifier ou pour attendrir la rigueur de leur jugement ! Il ne leur paraît qu'un monstre placé tout-à-fait hors de la nature par la bizarrerie féroce de sa destinée, et qui ne tient à rien d'humain ! Il n'a été jeté au rang des vivants que pour les effrayer et pour mourir. Cet infortuné n'a pas eu de parents. Il n'a point compté d'amis. Son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à la vue d'un malheureux comme lui. Son œil sans larmes s'est fermé au sommeil à côté de la misère qui veille et qui pleure. Grand Dieu ! qu'une pareille supposition troublerait pour moi l'ordre déjà si triste de la société humaine ! Ah ! j'aime mieux croire à l'erreur d'un jugement faux, à l'aigreur d'un cœur blessé, à la réaction d'une vanité noble, mais impitoyable, qui s'est révoltée contre tout ce qui la froissait, et qui s'est ouvert une voie de sang parmi les hommes pour se faire connaître à son passage et pour en laisser une marque.

— J'ai pensé cela, dit Antonia émue en se rapprochant de Lothario et en appuyant sa main sur son épaule.

— La pensée d'Antonia, continua-t-il, est toujours une révélation du Ciel. Quant à moi, j'ai bien compris, j'ai senti souvent de quelle amertume les misères de la société pouvaient navrer une âme énergique ; je conçois les ravages que la passion du bien même produirait quelquefois dans un cœur ardent et inconsidéré. Il est des hommes turbulents par calcul, orageux par intérêt, dont l'exaltation hypocrite ne surprendra jamais ni mon esprit ni ma pitié ; mais, tant que je trouve la loyauté sous une action téméraire, extravagante ou féroce, je suis tout prêt à me faire le second de l'homme qui l'a commise, la justice l'eût-elle déjà condamné.

Antonia retira sa main avec une sorte d'effroi. Lothario la saisit.

— L'homme a appartenu à deux états bien différents, mais il a emporté dans le second quelques souvenirs du premier; et chaque fois qu'une grande commotion politique fait pencher vers son état naturel la balance de la société, il s'y précipite avec une incroyable ardeur, parce que telle est la tendance de son organisation, qui le ramène toujours d'une autorité irrésistible à la jouissance la plus complète de liberté qu'il puisse se procurer. Ce sentiment peut être affreux par ses résultats ; il est presque toujours absurde dans ses combinaisons, mais il tient à la nature de l'homme, et il est en lui-même noble et touchant. C'est bien autre chose encore dans une société usée comme celles parmi lesquelles nous vivons, et où tout le pouvoir, partagé pour quelques moments entre des institutions également précaires qui n'ont plus que le droit du temps ou qui n'ont encore que celui de l'audace, menace de tomber à tout moment des mains de la témérité dans celles de

la bassesse, et de devenir le partage des derniers misérables.

Eh quoi! lorsqu'un peuple est arrivé à ce point; lorsque arraché à ses anciennes mœurs et à ses anciennes lois par une force invincible, et incertain de son existence, il endort sa lâche agonie dans les bras des jongleurs hypocrites qui le caressent pour hériter de ses dernières dépouilles; lorsque la société, si près de sa ruine, ne repose presque plus parmi les méchants que sur des intérêts, parmi les honnêtes gens que sur quelques règles de morale qui vont cesser d'exister, il sera interdit à l'homme fort qui trouve en lui, et dans l'impulsion qu'il est capable de donner aux autres, la garantie, la seule garantie des droits de l'espèce entière,..... il lui sera défendu de rassembler toutes ses facultés contre l'ascendant de la destruction, contre le progrès de la mort? Je sais bien que cet homme n'arborera point l'étendard des sociétés ordinaires. Les sociétés ordinaires le repousseraient, car il leur parlerait un langage qu'elles n'entendent point et qu'il leur est défendu d'entendre. Pour les servir, il doit se séparer d'elles, et la guerre qu'il leur déclare est la première caution de l'indépendance qu'elles trouveront un jour sous ses auspices, quand la main qui maintient les états se sera retirée tout-à-fait. Alors ces méprisables brigands, l'objet du dégoût et de l'horreur des nations, en deviendront les arbitres, et leurs échafauds se changeront en autels.

Ce n'est point ici un paradoxe, continua Lothario, c'est une induction tirée de l'histoire des peuples, et qui s'appuie de l'exemple de tous les siècles. Qui ne verrait un effet très-naturel de l'ordre des choses dans cet esprit de renouvellement qui se manifeste à la fin

d'une civilisation, et qui la tue pour la rajeunir? car enfin les nations ne rajeunissent qu'ainsi, au moins s'il faut en croire l'expérience. Et vous croyez à la Providence, et vous osez blâmer ses moyens! Quand un volcan épure la terre en couvrant vos campagnes de laves fumantes, vous dites que Dieu l'a voulu; et vous ne croyez pas que Dieu a revêtu d'une mission particulière ces hommes de sang et de terreur qui usent, qui brisent les ressorts de l'état social pour le recommencer! Cherchez dans votre mémoire quels sont les fondateurs des sociétés nouvelles, et vous verrez que ces hommes sont des brigands comme ceux que vous condamnez! Qu'étaient, je vous le demande, ces Thésée, ces Pirithoüs, ces Romulus qui ont marqué le passage des âges barbares à l'âge héroïque auquel ils ont présidé; Hercule lui-même dont le nom est resté en vénération parmi les faibles, parce que les forts n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable, et dont la colère ne s'adressait qu'aux rois et aux dieux? Les prêtres consacrèrent le souvenir de ses travaux, et lui décernèrent l'apothéose, quoiqu'il fût bâtard, voleur, meurtrier et suicide. J'ai vu, dans mon voyage à Athènes, la montagne sur laquelle Mars a été mis en jugement pour assassinat. —

Pendant que Lothario parlait, Antonia s'était assise, et le regardait avec un sentiment indéfinissable. Madame Alberti prenait une part moins vive à ses discours, mais elle en jouissait comme d'une idée singulière et nouvelle; et tel était sur elle l'empire de ces idées, qu'il lui faisait souvent oublier combien elles étaient en opposition avec les sentiments qu'elle avait reçus de son éducation, ou que sa propre raison lui avait inspirés.

Le caractère de Lothario, connu d'ailleurs par une indépendance un peu farouche et par un penchant prononcé pour les opinions qui ne portaient pas le sceau du pouvoir, et l'approbation plus honteuse encore de la multitude, prêtait à ses expressions un intérêt piquant et singulier; sa position dans le monde était elle qu'on ne pouvait voir dans ses idées les plus bizarres et les plus hasardées qu'un caprice de son imagination. Cette impression était si générale quand il avait parlé qu'il était rare qu'on essayât de le contredire. On lui savait gré de l'effusion de son cœur, de l'abandon de ses mouvements ; on ne lui en demandait pas compte. Cette conversation était finie depuis longtemps, et Lothario, absorbé, ne prenait plus part à l'entretien indifférent, à l'échange froid des phrases insignifiantes qui y avait succédé. La tête appuyée sur sa main, il attachait un œil sombre sur Antonia, qui avait changé de place sans s'en apercevoir pour se rapprocher de lui, et qui paraissait frappée d'une pensée douloureuse.

— Lothario, lui dit-elle à demi-voix en lui tendant la main, votre amour pour les faibles et les malheureux vous entraîne quelquefois à dire des choses que vous n'approuveriez plus après avoir réfléchi. Défiez-vous d'un enthousiasme que de certaines circonstances pourraient rendre funestes à votre bonheur, au bonheur de ceux qui vous aiment.

— De ceux qui m'aiment ! s'écria Lothario..... Ah ! si j'avais été aimé ! si j'avais pu l'être ! si le monde m'avait été connu ; si le regard d'une femme digne de mon cœur était tombé sur mon cœur avant que le malheur l'eût flétri !... Quelle étrange supposition !...

Antonia s'était encore rapprochée pour isoler Lo-

thario, ou pour mieux l'entendre. Sa main était croisée dans la sienne.

— Oui, reprit Lothario, si une femme qui m'aurait été destinée avait permis à ma misérable vie un sentiment qui ressemblât à de l'amour ; si un être qui eût approché d'Antonia, qui en eût approché de loin comme l'ombre de la réalité, m'avait pris alors sous la protection de sa pitié ;... si j'avais pu respirer sans profanation l'air agité par les plis de sa robe ou les ondes de ses cheveux ;.... si mes lèvres avaient osé te dire : Antonia, je t'aime !... —

La société s'écoulait. Antonia, tremblante, avait cessé de comprendre sa position. Elle restait immobile, et madame Alberti était rentrée ; mais Lothario n'avait rien changé à son langage. Il répétait sa dernière phrase avec une expression plus sombre, et entraînait madame Alberti vers sa sœur avec un cri douloureux.

— Que faites-vous, dit-il, que faites-vous de Lothario ? Connaissez-vous Lothario, ou plutôt cet inconnu, cet homme du hasard qui n'a point de nom ? Et vous, la sœur de cette enfant, savez-vous que je l'aime, et que mon amour donne la mort ?

Antonia souriait amèrement.

Cette liaison d'idées ne se faisait pas sentir à son esprit ; mais elle y voyait un présage pénible.

Madame Alberti ne s'étonnait point. Ces expressions n'étaient pour elle que celle d'un amour exalté, comme Lothario devait le sentir, et comme elle s'en était souvent fait l'image. Elle pressa la main de Lothario, en le regardant d'une manière affectueuse, pour lui témoigner qu'il dépendait de lui d'être heureux, et qu'il ne trouverait point d'obstacle à ses vœux dans la seule personne qui pût encore exercer quelque empire sur les

résolutions de sa sœur. Les sentiments d'Antonia, encouragés par cet aveu, se manifestaient avec plus d'abandon. Elle les peignit d'un regard, le premier regard de ses yeux que l'amour eût animé.

— Malheur à moi ! dit Lothario d'une voix étouffée, et il disparut.

Le bruit d'une rame qui frappait le canal troubla le morne silence qui avait suivi son départ. Antonia s'élança vers la fenêtre. La lune éclairait d'un de ses rayons le panache flottant de Lothario, qui était ce jour-là vêtu à la vénitienne. L'aspect du ciel, le mouvement de l'air, l'heure, l'instant, quelque autre circonstance peut-être, rappelèrent à Antonia l'apparition de ce brigand inconnu qu'elle avait vu partir du môle de Saint-Charles. Son cœur ne céda qu'un moment à ce souvenir d'effroi. Quel que fût le motif secret du trouble de Lothario, il lui avait dit qu'il l'aimait, et sa tendresse devait la protéger contre tous les périls.

XII.

> Ah ! contrée délicieuse ! s'il se trouvait quelque séjour propre à calmer un peu les peines d'un cœur désolé, à panser les blessures profondes faites par les traits du chagrin, et à rappeler les premières illusions de la vie, ce serait toi sans doute qui l'offrirais ! Ton aspect enchanteur, tes bois solitaires, ton air pur et balsamique ont le pouvoir de calmer toute sorte de tristesse..... hors le désespoir.
>
> CHARLOTTE SMITH.

Madame Alberti passa la nuit et une partie du jour suivant à chercher des interprétations aux discours mystérieux de Lothario. Elle n'en trouva point qui changeassent la moindre chose à ses dispositions. Une naissance peut-être obscure, une fortune peut-être dérangée par des prodigalités excessives, de grands malheurs politiques ou privés qui le tenaient pour jamais éloigné de sa patrie : telles furent les diverses suppositions sur lesquelles son imagination s'arrêta, et aucune d'elles ne lui faisait naître l'idée d'un obstacle fondé au bonheur d'Antonia. La résistance même de Lothario s'expliquait alors par des sentiments si délicats et si honorables, qu'elle n'hésita pas sur les moyens d'en triompher.

Après quelques moments d'entretien avec Antonia, elle l'autorisa à disposer de sa main en faveur de Lothario, et à lui en donner la nouvelle elle-même, persuadée

que ses généreux scrupules ne résisteraient pas à l'amour. Antonia, plus craintive et menacée, par des sentiments sombres dont elle avait conservé l'habitude depuis l'enfance, de ne jamais goûter la félicité dont on lui présentait les images, attendait avec une impatience plus inquiète que ce jour fût écoulé. Il lui semblait que Lothario ne reviendrait point, qu'elle l'avait vu pour la dernière fois.

Il revint cependant.

Sa physionomie triste et fatiguée annonçait des méditations pénibles. Son teint était plombé. Son œil avait perdu la douceur ordinaire de son expression; il peignait le vague inquiet et orageux d'une imagination malade. Il s'assit près d'Antonia et la regarda fixement; madame Alberti était occupée à quelque distance et se dérobait à dessein à leur conversation. Cette situation avait quelque chose de difficile pour l'organisation timide et faible d'Antonia. Elle essayait de sourire, et une larme roulait dans ses yeux. Son cœur battait avec une grande violence. Quelquefois elle se détournait de Lothario; et puis elle s'étonnait, en revenant à lui, de le retrouver dans cette contemplation immobile et sinistre où elle l'avait laissé. Elle voulait articuler quelques paroles, mais elle balbutiait à peine des sons confus, et Lothario ne s'informait point de ce qu'elle avait voulu dire. L'attention avec laquelle il la couvrait de son regard avait quelque chose d'un prestige et d'une vision nocturne. Enfin elle parvint à rompre une partie de ce charme, en lui disant :

— Vous êtes donc malheureux, Lothario ?...

Cette question se liait, par un rapport imperceptible, à leur dernier entretien; mais elle était plutôt l'expression d'un sentiment douloureux qui résultait de ce

qu'elle éprouvait alors, qu'une transition préparée à ce qu'elle avait promis de dire.

Lothario ne répondit point.

— Cependant, continua-t-elle, vous seriez trop cruel envers ceux qui vous aiment....

— Ceux qui m'aiment! dit Lothario en couvrant sa tête de ses mains. Toujours ceux qui m'aiment! Mon mauvais ange vous a enseigné là une phrase magique qui me navre l'âme!

— J'y revenais à dessein, répondit Antonia; car je ne sais point de malheur absolu pour l'homme qui est aimé: et si tel est votre destin, Lothario, que beaucoup d'affections aient trompé votre tendresse, que beaucoup de félicités aient échappé à vos espérances, ce ne fut jamais à ce point, mon ami, que vous n'ayez plus trouvé auprès de vous cette compensation si précieuse qui dédommage un cœur sensible de toutes les douleurs; vous le savez, Lothario, vous êtes aimé. —

Lothario se remit à regarder Antonia, mais le caractère de sa physionomie était tout-à-fait changé. On ne remarquait en lui qu'un mélange de joie inquiète, d'étonnement et de terreur qui n'appartenait pas à ses traits.

— Lothario, poursuivit-elle, je ne connais ni votre famille, ni votre rang, ni votre fortune, et il m'importe peu de connaître tout cela; mais on m'a dit que la main de cette Antonia dont vous désirez d'occuper le cœur, n'était à dédaigner pour personne, sous aucun de ces rapports; et Antonia, libre de son choix, ne l'arrêterait que sur vous.

— Sur moi! s'écria Lothario avec une sorte de fureur.

Madame Alberti s'approcha.

— Sur moi ! et c'est vous, c'est Antonia qui m'accable d'une dérision si amère !

— Lothario, reprit Antonia d'un ton de dignité froide, vous méprisez Antonia, ou vous ne l'avez pas comprise.

— Mépriser Antonia ! Que signifie ce langage ? De quoi m'a-t-on parlé ? D'un mariage, si je ne me trompe; et c'est vous....

Antonia s'appuya sur sa sœur. Elle pleurait.

— Ma fille, dit madame Alberti, respecte ses secrets. Il ne te repousserait point si un obstacle invincible, un autre lien peut-être....

Lothario l'interrompit.

— Ah ! gardez-vous de le croire. Né pour aimer Antonia, et pour n'aimer qu'elle, je n'ai engagé ma liberté dans aucune autre affection.... Et si sa main pouvait être le prix de l'amour — ou du courage, c'est à moi, je le jure, qu'elle appartiendrait ; mais de quel droit et à quelles conditions ! A quelles conditions, grand Dieu! et quel homme oserait les proposer ! Vengeances du ciel, que vous êtes redoutables ! Écoutez-moi, n'avez-vous pas entendu dire, — ne vous a-t-on pas parlé — il y a peu de temps encore, d'un homme qui s'appelle — Lothario — ce doit être son nom ! et l'épouse de Lothario, dans quel palais, le savez-vous, dans quels domaines il la présenterait à ses vassaux ! —

Antonia s'assit. Un frisson mortel glaçait ses membres. Des lueurs horribles apparaissaient à son esprit qui se révoltait contre elles. Elle cherchait à pénétrer cet impénétrable mystère; et tout ce qu'elle pouvait distinguer, c'est qu'il était profond et affreux. Lothario s'éloignait, se rapprochait d'elle tour à tour. Quelquefois ses traits portaient l'empreinte du délire, quelque-

fois ils paraissaient se détendre et se décomposer sous une force irrésistible. Depuis quelque temps il était pensif et abattu. Tout-à-coup son front s'éclaircit, ses yeux s'animèrent, une idée subite qui le réconciliait avec l'espérance éclata sur sa physionomie. Il tomba aux genoux d'Antonia; et pressant avec transport ses mains et celles de madame Alberti en les baignant de larmes :

— Si cependant, dit-il, j'avais été le monde pour elle et pour vous !

— Le monde ! répondit Antonia.

— Elle et vous ! continua madame Alberti. Toute ma vie était dans cette pensée.

— Il serait vrai ! s'écria Lothario, comme accablé sous le poids d'un bonheur qu'il n'avait jamais prévu ; il serait vrai, et je pourrais commencer avec vous une existence nouvelle, emporter mon nom et ma destinée du milieu des hommes — je le pourrais ! Mais faut-il... comment oserais-je soumettre ce que j'aime !.... Ainsi le veut ma fatale étoile ! C'est loin d'ici, loin des villes, dans un pays où vous jouiriez inutilement de l'éclat d'un grand nom et d'une grande fortune ; — mais où désormais je consacrerais ma vie entière..... Ah ! laissez-moi me reposer un moment sous les sentiments qui m'oppressent !

Lothario garda le silence pendant quelques minutes, puis il se leva; et, reprenant son discours avec plus de calme, il s'exprima ainsi :

— Bien jeune encore, je sentais déjà avec aigreur les maux de la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès qu'Antonia me reprochait hier, et que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison,

je fuyais les villes et les hommes qui les habitent ; car je les haïssais, sans savoir combien un jour je devais les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restai peu dans les lieux où l'empire de la société s'était étendu ; et, reculant toujours devant ses progrès qui indignaient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirais plus qu'à m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces contrées, borne commune de la civilisation des modernes et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage : le Monténègre est comme placé aux confins de deux mondes ; et je ne sais quelle tradition vague m'avait donné lieu de croire qu'il ne participait ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis européenne, isolée par des rochers inaccessibles, et par des mœurs particulières que le contact des autres peuples n'a point corrompues. Je savais la langue des Monténégrins. Je m'étais entretenu avec quelques-uns d'entre eux, quand des besoins qui ne s'accroissent jamais, et qui ne changent jamais de nature, en avaient amené par hasard dans nos villes. Je me faisais une douce idée de la vie de ces sauvages qui se suffisent depuis tant de siècles, et qui depuis tant de siècles ont su conserver leur indépendance en se défendant soigneusement de l'approche des hommes civilisés. En effet, leur situation est telle que nul intérêt, nulle ambition ne peut appeler dans leurs déserts cette troupe de brigands avides qui envahissent la terre pour l'exploiter. Le curieux seul et le savant ont quelquefois tenté l'accès de ces solitudes, et ils y ont trouvé la mort qu'ils allaient y porter ; car la présence de l'homme social est mortelle à un peuple libre

qui jouit de la pureté de ses sentiments naturels. Il était donc difficile d'y pénétrer : j'y parvins cependant, à la faveur de vêtements semblables aux leurs et de l'habitude de leur langage. Ce n'était point d'ailleurs des hommes que j'allais chercher, c'était une terre indépendante où n'avait jamais retenti la voix d'un pouvoir humain fondé sur d'autres droits que la paternité. J'avais mesuré mes besoins, ceux d'un adolescent à tête ardente, qui croit se suffire toujours, parce que, dans quelque moment d'ivresse amère, il a cru sentir que toutes les affections sont insuffisantes pour son cœur, et que Dieu l'a fait seul de son espèce. Il ne fallait à mon ambition qu'une cabane contre les froids rigoureux de l'hiver, un arbre fruitier et une fontaine. J'errai long-temps sur la seule trace des bêtes sauvages, à travers les groupes variés des montagnes Clémentines, fuyant de loin la fumée des maisons de l'homme, dans lequel un sentiment que les Monténégrins éprouvent bien réciproquement me faisait voir partout un ennemi.

Je ne vous peindrai pas les fortes impressions que je recevais de cette grande et imposante nature qui n'a jamais été soumise, et dont les bienfaits suffisent à une population heureusement assez rare pour être dispensée de les solliciter. Je ne vous dirai pas avec quelle joie je ravissais à la terre une racine nourrissante, sans crainte de faire tort à la cupidité d'un fermier avare, ou de tromper l'espérance d'une famille de laboureurs affamés, et d'entendre résonner ce mot fatal qui me rappelle toujours, comme à un de vos écrivains, l'usurpation de la terre : Ceci est mon champ ! Un jour enfin, comment exprimerai-je le mélange inexplicable des sentiments qui se succédèrent en moi ! le soleil se couchait dans la plus belle saison de l'année, il se couchait à l'ex-

trémité d'une vallée immense qu'ombrageaient de toutes parts des bocages de figuiers, de grenadiers et de lauriers-roses, et que couvraient, de distance en distance, de petites maisons isolées, mais entourées des plus belles, des plus riantes cultures. C'est un tableau qui appartenait, il est vrai, à l'état de société, mais à la société du premier âge. En aucun temps, en aucun lieu, l'habitation du cultivateur n'avait flatté mes regards d'un aspect plus agréable. Jamais mon imagination n'avait rêvé tant de prospérité pour la demeure du villageois. Je conçus alors les rapports pleins de charmes de l'homme aimé de l'homme, et utile à son bonheur sans lui être nécessaire, dans une tribu agricole ; je regrettai de n'avoir pas vécu au moment où la civilisation n'en était qu'à ce point, ou de ne pas être admis à en jouir chez le peuple qui en goûtait la douceur. Bientôt, je frémis en pensant, en me rappelant que les lois d'une telle société devaient être terribles, et que l'étranger qui en souillait le territoire ne pouvait attendre que la mort. Mon sang bouillonnait d'indignation contre moi-même à l'instant où, dans les veines d'un autre, il se serait glacé de terreur. — Ah ! malheur au profane, m'écriai-je, qui apporterait ici les vices et les fausses sciences de l'Europe, si j'y avais une mère, une sœur ou une maîtresse ! Il paierait cher l'injure qu'il a faite à l'air que je respire en l'empoisonnant de son souffle !

Un Monténégrin m'avait entendu, car je m'étais exprimé dans sa langue.

— Telles sont aussi nos lois ! me dit-il en me prenant la main ; et ceux mêmes qui comme toi descendent vers nos vallons des hauteurs du Monténègre, dont les barrières extérieures sont presque insurmontables aux étrangers, ne sont pas toujours admis à vivre parmi les

bergers mérédites. La différence de nos mœurs nous sépare d'ailleurs assez, puisque vous êtes chasseurs et guerriers, et que vous consentiriez difficilement à partager les douces habitudes et la vie tranquille de nos pasteurs; seulement, pour ne point gêner la liberté naturelle des hommes, en abusant du pouvoir que nous exerçons sur nos enfants, nous permettons quelquefois l'échange de ceux que leur inclination appelle à défendre nos montagnes, contre ceux d'entre vous à qui des goûts plus simples font ambitionner les paisibles travaux de nos champs; et ce commerce libre d'hommes et de sentiments entretient nos rapports avec nos voisins, malgré la différence de nos mœurs. Ainsi, depuis des siècles, les Monténégrins guerriers enveloppent nos montagnes d'une ceinture d'hommes formidables, et protégent ces champs, qui les nourrissent à leur tour quand la nature refuse de pourvoir à leurs besoins, ce qui arrive rarement. Vous êtes probablement un des enfants de nos frères, et tout ce grand espace, poursuivit-il en m'indiquant un recoin isolé de la vallée, délicieux par son aspect, et déjà couvert des espérances d'une riche moisson, tout cela vous appartient, qui que vous soyez. Si vous choisissez une épouse parmi nos filles; si elle vous donne des enfants, et que votre domaine ne vous suffise plus, nous l'agrandirons en raison de vos besoins, sauf à rendre proportionnellement à la nature ce dont vous pourrez vous priver quand votre famille se sera étendue dans nos montagnes; car chez les autres peuples on juge de la prospérité des familles et des villages à l'étendue des cultures, et chez nous on la mesure sur l'étendue des terres qui restent en friche, et dont des besoins précoces, indices d'une population trop nombreuse, n'ont pas rendu

l'exploitation nécessaire. A compter de ce moment, vous êtes pasteur mérédite ; vous êtes libre, et il n'existe entre vous et nous d'autre lien obligé que celui des secours mutuels et de l'hospitalité, dans les rares occasions où quelque événement inopiné peut les rendre nécessaires. Si vous n'avez pas de besoins actuels, allez prendre possession de votre domaine ; autrement, recourez à nous, et rien ne vous manquera de ce que la nature accorde aux désirs d'un homme simple.

En achevant ces paroles, il se disposait à me quitter; mais une idée insupportable corrompait mon bonheur et me rendait incapable d'en jouir. Il y allait de ma vie de me faire connaître; mais quelque chose de plus impérieux que l'intérêt de ma vie me défendait de recevoir de la bonté hospitalière de ces montagnards un bienfait qui ne m'était pas destiné.

— Mon frère, lui dis-je, vous êtes abusé par les apparences. Je suis né hors des montagnes Clémentines; j'y ai cherché la liberté. Tout me prouve que j'y aurais trouvé les seuls biens que je désire sur la terre, la libre jouissance de l'air, du ciel et de mon cœur ; mais ce paradis que vous m'offrez appartient à un homme plus heureux que moi. Je ne suis dans ce bocage qu'un étranger que vous avez le droit de punir.

Le Morlaque me regardait.

— Jeune homme, dit-il après un moment de silence, on ne sait pas tromper à ton âge ; mais à ton âge est-on bien sûr de ne pas se tromper soi-même ? Puisses-tu être désabusé du monde que tu quittes et l'être pour toujours ! Rassure-toi d'ailleurs. Jeune comme toi, et alors étranger comme toi au Monténègre, j'y vins chercher un asile, et la même bienveillance m'accueillit parmi ces pasteurs dont je craignais

aussi d'être repoussé. Va, continua-t-il avec une sorte d'autorité, prends possession des terres que je t'ai montrées; elles n'appartenaient à aucun homme en particulier, mais au premier venu, et nous n'en sommes pas au point d'être obligés de réprimer l'excès d'une population embarrassante. Cent familles occupent ici un territoire qui suffirait à un peuple. Les enfants de tes enfants y croîtront sans être à charge à leurs voisins et sans souffrir de l'aspect de la misère. Adieu, me dit-il. Travaille, prie, et jouis de la paix de ton cœur.

Je restai seul, heureux du sentiment de ma liberté, et maître d'un sol fertile qui demandait à peine quelques travaux que leur facilité et leur succès changeaient toujours en plaisir. Mon domaine sauvage était arrosé par les eaux d'un ruisseau abondant qui, de temps en temps grossi par les orages, tombait en cascade du sommet de mes rochers et allait baigner au loin des vergers trop riches pour mes besoins, mais dont les fruits attiraient des familles innombrables d'oiseaux voyageurs. Je jouissais avec délices du plaisir de prémunir ces hôtes passagers de mes jardins contre les vicissitudes imprévues des saisons; heureux quand je ravissais l'abeille même, l'abeille saisie tout-à-coup par une brise du soir, à l'action mortelle du froid, et quand je la rapportais, réchauffée par mon souffle, au creux de la roche solitaire où elle avait coutume de trouver son abri. Je vécus ainsi deux ans sans communiquer avec personne ! J'en avais dix-huit alors, et l'habitude d'une vie agreste avait développé mes forces de manière à m'étonner moi-même.

J'étais heureux, je le répète, heureux parce que j'étais libre, parce que j'étais sûr de l'être, et je ne con-

nais rien de plus propre à remplir le cœur de l'homme d'émotions délicieuses, que cette pensée dont il jouit si rarement. Comme tout m'enchantait, comme tout me mettait hors de moi dans la contemplation de la nature! souvent cependant j'étais tourmenté par un besoin inconcevable d'être aimé, et par la persuasion désolante que jamais une femme de mon choix ne viendrait dans ces déserts s'associer à mon sort. J'éprouvais alors que le sentiment le plus tendre peut se changer en fureur dans un cœur passionné. J'accablais le monde qui possédait ce trésor inconnu, de toute la haine que j'aurais portée à un rival heureux. Je rêvais avec dépit, avec une jalouse colère, à ces jeunes filles éblouies des atours de la mode et des flatteries de quelques adorateurs efféminés, qui avaient laissé tomber sur moi un regard dédaigneux à cause de mon obscurité ou de ma trop grande jeunesse. Je sentais avec une sorte de rage qu'il serait doux de les détromper un jour des préventions de leur vanité, en versant du sang sous leurs yeux ou en les effrayant de la clarté d'un incendie.....

Pardonnez, Antonia, au délire d'une folle jeunesse abandonnée à ses passions.

Je cherchais à dessein les ours de la montagne pour les attaquer avec un pieu qui était la seule arme dont je fusse pourvu, et je regrettais que ces femmes ne fussent pas obligées de venir se refugier, frémissantes de terreur, sous la protection de mon bras; car je les voyais partout. Je ne fréquentais point d'ailleurs les autres bergers mérédites, qui ne se fréquentaient presque pas entre eux; mais j'en étais connu par quelque courage et par une grande force physique que le hasard m'avait fait quelquefois essayer sous leurs yeux.

La bizarrerie de mon apparition, l'isolement absolu

dans lequel je vivais, et dont aucune circonstance ne m'avait fait sortir, ce qu'on rapportait surtout de ma vigueur et de mon audace, m'avaient acquis ce crédit populaire que les sauvages accordent à l'extraordinaire comme les hommes civilisés.

Un jour les montagnes Clémentines furent investies par des troupes étrangères. Quelques détachements aventureux vinrent y mourir. Ils étaient soutenus par une armée qui ne tenta pas de les suivre, mais qui menaça quelque temps nos solitudes. Le bocage du plateau inférieur où j'habitais est à peu près inaccessible. Qu'y viendrait chercher d'ailleurs la cupidité des peuples voisins ? Mais beaucoup de nos frères de l'extérieur étaient morts ; nous nous levâmes pour les remplacer. Le hasard de la bataille me livra prisonnier à nos ennemis, en dépit de ma résolution. J'avais tout fait pour mourir, car la vie me lassait ; mais je perdis la connaissance avec le sang, et on m'entraîna au loin. Cela serait fort long et fort inutile à raconter.

Ce que ma vie est devenue depuis, c'est un autre mystère qu'il faudra peut-être expliquer. Mais combien de fois le souvenir de cet asile inviolable et délicieux, que je me suis acquis dans une société nouvelle, hors des pouvoirs et des lois de la terre, a fait palpiter mon sein ! Combien de fois j'aurais tout quitté pour en reprendre possession, si l'ascendant d'un sentiment invincible ne m'avait pas retenu !

— Depuis long-temps ? dit Antonia.

— Depuis que je vous ai vue, reprit froidement Lothario ; — et si mon cœur, moins téméraire dans ses sentiments, s'était attaché à quelque femme isolée comme moi au milieu du monde qui eût pu compren-

dre et envier le bonheur de mes bocages ! — C'était le rêve de la jeunesse !

— Il me semble, Lothario, dit madame Alberti, que vous créez des chimères pour les combattre. Je n'ai point examiné, je n'ai pas même entrepris d'approfondir le secret étrange qui vous fait renoncer de si bonne heure à tous les avantages que vos heureuses qualités vous donnaient lieu d'espérer dans le monde; mais mon existence est liée sans condition à l'existence de ma sœur, et je sais déjà qu'elle est prête à se soumettre aux caprices sauvages de votre philosophie, jusqu'à ce qu'il vous plaise de revenir à un genre de vie plus digne d'elle et de vous. Elle seule a le droit de me désavouer.

— Allons aux montagnes Clémentines ! dit Antonia en se jetant dans les bras de sa sœur.

— Aux montagnes Clémentines ! s'écria Lothario, Antonia y serait venue ! elle m'y aurait suivi, et la privation d'un tel bonheur ne suffirait pas à mon châtiment éternel !

La porte s'ouvrit aux visites ordinaires.

Un poids de glace tomba sur le cœur d'Antonia. Lothario s'approcha d'elle doucement; et couvrant ses transports d'une apparence froide et polie :

— Aux montagnes Clémentines ! répéta-t-il à voix basse. Antonia y serait venue ?

Antonia chercha les yeux de sa sœur.

— Partout, dit-elle en la montrant, partout avec elle — et avec Lothario.

— Laissez-moi rêver, reprit-il, au bonheur qui m'est réservé ou à celui que j'ai perdu. Je ne suis pas assez calme pour voir distinctement mon avenir. — Demain.... ou jamais !

Lothario était sorti dans le plus grand trouble ; le cœur d'Antonia n'était pas plus tranquille. Son inquiétude était devenue une affreuse perplexité. Deux heures après, Matteo entra, et présenta une lettre à Antonia, qui la remit à madame Alberti. Elles étaient seules. Ce billet était conçu en ces termes :

« Jamais, Antonia, jamais ! Ne m'accusez pas ; oubliez-moi..... après m'avoir pleuré un moment. Je renonce à tout, au seul bonheur que mon misérable cœur ait jamais compris. Je vais chercher la mort qui m'a trop long-temps épargné. O mon Antonia ! si ce monde auquel tu crois peut s'ouvrir un jour à la voix du repentir ; si, parmi les enfants de Dieu, il n'y en a point qui soit déshérité d'avance, je te reverrai. — Te revoir ! hélas ! jamais, Antonia, jamais !

» LOTHARIO. »

Madame Alberti avait lu ces lignes d'une voix tremblante, et sans oser lever les yeux sur sa sœur. Quand elle regarda Antonia, elle fut effrayée de sa pâleur et de son immobilité. Un coup terrible venait d'être porté à ce faible cœur, et madame Alberti conçut que ce coup était irréparable.

Le départ de Lothario fut le jour même connu dans Venise ; et, suivant l'usage, il y fit naître une foule de conjectures diverses, plus étranges les unes que les autres. Lorsqu'Antonia fut en état d'y réfléchir, elle n'y vit qu'une énigme affreuse, dont elle ne pouvait chercher le mot sans sentir son cœur défaillir et sa raison s'égarer. Une seule fois, elle crut un moment pouvoir en saisir le mystère. Depuis le jour où Lothario avait dit à Antonia son dernier adieu, *demain ou jamais*, on avait évité de la laisser rentrer dans cet apparte-

ment qui ne lui rappelait que des pensées cruelles et de mortels regrets. Comme elle était parvenue à s'y introduire sans témoins, et qu'elle regardait, pensive, la place où il l'avait quittée, elle aperçut, au pied du siége sur lequel elle était assise, de petites tablettes de cuir de Russie, garnies d'une agrafe d'acier dont le ressort était brisé. Elle s'en saisit; et pensant qu'elles pouvaient contenir l'explication dont elle avait besoin, que peut-être même Lothario ne les avait pas abandonnées sans dessein dans cet endroit, elle les ouvrit avec empressement, et y promena rapidement ses regards. Elles ne renfermaient qu'une douzaine de pages éparses, tracées tantôt avec un crayon, tantôt avec une plume, suivant les circonstances où les idées s'étaient présentées à l'imagination de Lothario.

Deux ou trois de ces lignes étaient écrites avec du sang.

Elles offraient peu de liaison entre elles ; mais presque toutes étaient inspirées par ce fatal esprit de paradoxe, par cette misanthropie sauvage et exaltée qui dominait dans ses discours.

Trop préoccupée par les sentiments qui remplissaient son cœur pour s'attacher à leur sens, et pour y voir autre chose que ce qu'elles offraient en effet de plus remarquable, des images singulières, des pensées rêveuses, des traits d'une énergie sombre, mais rien qui pût dissiper ses doutes ou les fixer, Antonia referma les tablettes de Lothario, et les cacha dans son sein, sans les communiquer à madame Alberti.

XIII.

> Ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocent gémit, tandis que le crime est revêtu de la robe d'honneur. Le jour des vengeances, le jour de la rétribution eternelle peut seul nous dévoiler le secret du juge et de la victime.
>
> HERVEY.

TABLETTES DE LOTHARIO.

— Le mont Taurus élevait son front par-dessus toutes les collines; une d'elles lui dit : Je ne suis qu'une colline, mais je renferme un volcan. —

— La SOCIÉTÉ, c'est-à-dire une poignée de patriciens, de publicains et d'augures, et de l'autre côté, le genre humain tout entier dans ses langes et dans ses lisières.... —

— Les législateurs du dix-huitième siècle ressemblent aux architectes de Lycérus, qui emportaient dans les airs les matériaux d'un palais, et qui ne s'occupaient pas des fondements. —

— Les peuples usés demandent à être gouvernés. Les peuples dépravés ont besoin d'être soumis. La liberté est un aliment généreux qui ne convient qu'à une saine et robuste adolescence. —

— Quand la politique est devenue une science de mots, tout est perdu. Il y a quelque chose de plus vil au monde que l'esclave d'un tyran, c'est la dupe d'un sophiste. —

— Il est inconcevable que les hommes s'égorgent pour leurs droits, et que ces prétendus droits de l'homme ne soient que des mots mystiques interprétés par des avocats. Pourquoi ne parle-t-on jamais à l'homme du premier des droits de l'homme, de son droit à une part de terre déterminée dans la proportion de l'individu au territoire? —

— Quelle est cette loi qui porte les emblèmes et le nom de l'égalité à son frontispice? Est-ce la loi agraire? — Non, c'est le contrat de vente d'une nation livrée aux riches par des intrigants et des factieux qui veulent devenir riches. —

— Un homme flatte le peuple. Il lui promet de le servir. Il est arrivé au pouvoir. On croit qu'il va demander le partage des biens. Ce n'est pas cela. Il acquiert des biens, et il s'associe avec les tyrans pour le partage du peuple. —

— Le mot sacré des Hébreux, c'est l'OR. Il y a une manière de le prononcer à l'oreille des juges de la terre qui fait tomber votre ennemi raide mort. —

— Lycurgue pensa une chose étrange : c'est que le vol était la seule institution qui pût maintenir l'équilibre social. —

— N'es-tu pas las, jeune homme, de moissonner les jardins de Tantale? Ouvre les yeux sur les maux de l'humanité ; regarde. Le gouffre de Curtius est encore ouvert, et il faut que beaucoup s'y précipitent pour le salut du monde. —

— L'aumône est une restitution partielle faite à l'amiable. Le mendiant transige ; plaidons. —

— Tirez un homme du fond des bois, et montrez-lui la société; il sera bientôt corrompu et méprisable comme vous, mais il ne comprendra jamais l'aréopage impassible qui envoie froidement un mendiant à la potence pour avoir décimé le banquet d'un millionnaire. —

— C'est une question difficile à décider que de savoir ce qu'il y a de plus hideux dans la vie sociale, du délit ou de la loi , ce qu'il y a de plus cruel du coupable ou du juge, du crime ou du châtiment. Les opinions sont fort partagées. —

— Tuer un homme dans le paroxisme d'une passion, cela se comprend.

Le faire tuer par un autre en place publique, dans le calme d'une méditation sérieuse et sous le prétexte d'un ministère honorable, cela ne se comprend pas. —

— Une chose effrayante à penser, c'est que l'égalité, qui est l'objet de tous nos vœux et de toutes nos révolutions, ne se trouve réellement que dans deux états de l'homme, l'esclavage et la mort. —

— De voir les peuples se débattre autour d'une idée comme des fourmis pour un brin de paille, il y a de quoi mourir de confusion. Un brin de paille, au moins, c'est quelque chose, et une idée, ce n'est rien. —

— Le vol du pauvre sur le riche, si on remontait à l'origine des choses, ne serait, en dernière analyse, qu'une réparation, c'est-à-dire le déplacement juste et réciproque d'une pièce de monnaie ou d'un morceau de pain qui retourne des mains du voleur dans les mains du volé. —

— La plus haute portée de liberté à laquelle puisse parvenir une nation qui s'avise de sa souveraineté, c'est le droit de choisir un esclavage à son goût. —

— Il y a un grand obstacle à l'affranchissement des villes : ce sont les villes. —

— Montrez-moi une ville, une ruche ou une fourmilière, et je vous montrerai l'esclavage; le lion et l'aigle seuls sont rois, parce qu'ils sont solitaires. —

— La méchanceté est une maladie sociale. L'homme naturel n'est pas plus malfaisant qu'une autre brute. L'homme civilisé fait horreur ou pitié. Comptez les étages d'une maison, et rappelez-vous la parabole de Babel. —

— Si j'avais le pacte social à ma disposition, je n'y changerais rien ; je le déchirerais. —

— Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est la société. La première fois que l'homme s'est enveloppé d'une ceinture de feuillages, il a revêtu l'esclavage et la mort. —

— Il y a deux instincts très-opposés dans l'homme simple : l'instinct de conservation pour lui et pour ce qui procède de lui ; l'instinct de destruction pour tout ce qui lui est appris et commandé. La société est donc fausse. —

— Toutes les œuvres de Dieu sont accomplies dans leur destination et dans leur fin. Si la société était entrée dans le but de la création, l'alouette ne conduirait jamais ses petits dans un champ de blé mûr et prêt pour la moisson. —

— Il y a peu d'hommes dont le cœur ne tressaille d'indignation et de douleur à l'aspect d'un fier lion garrotté dans une cage de fer, et léchant avec humilité la main sanglante du boucher qui le nourrit. Que doit penser l'homme qui regarde l'homme? —

— Pour rendre l'inégalité politique moins outrageante, presque tous les peuples qui ne l'ont pas fait reposer sur des avantages moraux en ont du moins rattaché l'origine à des souvenirs généreux ou à des traditions sacrées. Il ne s'est pas trouvé encore de législation assez dépravée pour avouer dans ses institutions l'aristocratie de l'argent. Quand nous en serons là, il fera beau vivre, car tout finira. —

— Il est bien humiliant pour l'espèce que les esclaves ne soient en minorité nulle part dans une société humaine. Que faut-il donc pour changer une mauvaise place contre une bonne, quand on a la force et le nombre? —

— Rien de plus facile que de persuader à l'homme qu'il dépend de l'homme en vertu d'un droit mystérieux fondé sur un titre inconnu. Mais comment lui faire comprendre ce qui est vrai, que sa dépendance résulte purement et simplement de l'inégalité d'un ancien partage du sol, qui n'a changé ni de forme ni d'étendue, et qui peut tous les jours être remis en litige? —

— La ruche de l'abeille n'appartient pas au frelon; mais les fleurs des champs appartiennent à tous les in-

sectes de l'air. La seule propriété inviolable de l'individu, c'est son industrie. —

— Est-il vrai que la plupart des souverains de l'Europe s'occupent de faire cadastrer la terre ? Soit. —

— Instituer des monarchies aujourd'hui, c'est une grande pitié.

Je n'ai pas été surpris de trouver la cellule d'un ermite à demi cachée dans la cendre du cratère ; mais qu'un roi pense à bâtir son trône au fond, je ne le lui conseille pas ! —

— Tendre pour la dernière fois l'arc de Nembrod, ce n'est pas une rare merveille, Napoléon ! dix autres l'ont fait avant vous. — Passe encore pour le briser. —

— Nos feux d'artifice de Venise finissent par une gerbe de feu qui éclipserait le soleil dans son midi.

La nuit n'en est que plus profonde après cela, la nuit qui appartient aux voleurs.

Le lendemain d'une GRANDE NATION, c'est la nuit d'un feu d'artifice. —

— « Si vous réussissiez dans vos projets, disent-ils, ce serait à recommencer demain. »

Le grand mal que de recommencer demain ! nous sommes si bien aujourd'hui ! —

— Quand on a cessé de vivre en premier dans le cœur d'un autre, on est très-réellement mort. Il n'y manque plus que la façon. —

— Une société qui tue un homme est bien convaincue qu'elle fait justice. — Immense et sublime justice rétributive que celle d'un homme qui tuerait la société ! —

— Deux crimes pour lesquels je suis sans pitié : faire du mal à qui ne peut se défendre, et voler qui a besoin.

Supplices et malédictions sur l'infâme qui a dérobé le chien d'un aveugle ! —

— Le sauvage de la mer du Sud qui donne une femme pour une hache ne fait pas un mauvais marché. Quel est le pays où l'on n'aurait pas une femme avec une hache ? —

— Il y a au fond du cœur de l'homme trois erreurs ou trois mystères qui le décident à vivre : Dieu, l'amour et la liberté. — Et il y a bientôt deux mille ans que la société n'existerait plus, si quelques mendiants de Galilée ne s'étaient avisés de faire une religion avec cela.

Combien connaissez-vous de spéculateurs qui placeraient sur la durée probable de cette dernière institution du monde politique un sequin en viager ? —

— Je voudrais bien qu'on me montrât dans l'histoire une monarchie qui n'ait pas été fondée par un voleur. —

— Quand les nations arrivent à leur dernier période, il n'y a plus entre elles qu'un cri de ralliement : TOUT EST A TOUS.

Et le jour où l'étendard qui portera cette devise sera mouillé des pleurs d'un enfant, je l'arracherai pour m'en faire un linceul. —

— L'histoire des peuples anciens n'est pas difficile à raconter; l'histoire des peuples à venir n'est pas difficile à prévoir. — Les pères, les vieillards, les sages, les prêtres, les soldats, les rois. — Et puis après... les peuples peut-être?... —

Il n'y a que trois manières de lier sa mémoire à celle du temple de Delphes. Il faut le bâtir, le consacrer ou y mettre le feu. —

— Donnez-moi une force qui ose prendre le nom de loi, et je vous montrerai un vol qui prendra le nom de propriété. —

— La liberté n'est pas un trésor si rare : elle est dans la main de tous les forts et dans la bourse de tous les riches. —

— Tu es maître de mon argent, et je le suis de ta vie. Cela ne nous appartient, ni à toi, ni à moi. Rends, et je laisse. —

— Mille fortunes pour une pensée! mille pensées pour un sentiment! mille sentiments pour une action! mille actions sublimes pour un cheveu! — et le monde, et l'avenir, et l'éternité avec tout cela! —

— Le fondateur d'une secte nouvelle, pauvre homme! l'enlumineur d'une vieille morale, pauvre homme! un législateur, pauvre homme! — Un conquérant, quelle misère! —

— S'il y a une bonne société au monde, c'est celle où l'on partage tout, en donnant une prime au plus fort. — Quand la ruse et la trahison s'en mêlent, il arrive une législation. —

— Je ne sais plus qu'un métier à décréditer, celui de Dieu. —

— On m'a demandé quelquefois si j'aimais les enfants. Je le crois bien. Ils ne sont pas encore hommes. —

— Toutes les voix de la terre annoncèrent une fois que le grand Pan était mort. Ce fut l'émancipation des esclaves. Quand vous les entendrez une seconde fois, ce sera l'émancipation des pauvres, — et alors l'usurpation du monde recommencera. —

— De tous les gouvernements, celui qui révolte le moins mon cœur, celui qui dégrade le moins l'humanité, c'est le despotisme de l'Orient, où l'abaissement des peuples est au moins expliqué par des superstitions. Je conçois un tyran qui descend des prophètes et qui

est allié des astres. Au Tibet, il est invisible, immortel, sacré. Cela est bien, cela ne devrait jamais être différemment. La tyrannie et l'esclavage sont deux états qui impliquent deux espèces. Les plus avilis des hommes, ce sont les esclaves qui reconnaissent des tyrans faits à leur image. —

— On a bien des grâces à rendre à son étoile quand on peut quitter les hommes sans être obligé de leur faire du mal et de se déclarer leur ennemi. —

— Quelle différence y a-t-il entre un crime et une action héroïque, entre un supplice et une apothéose? Le lieu, le temps, la méprisable opinion d'une foule stupide qui ne connaît pas le véritable nom des choses, et qui applique au hasard ceux que l'usage lui a appris. —

— Les fléaux sont dans l'ordre de la nature, et les lois n'y sont pas. —

— C'était une idée moins appropriée à la Divinité, telle que je la conçois, mais qui avait quelque chose de consolant pour l'homme, que de donner des infirmités aux dieux. J'aime qu'Apollon soit banni, que Cérès souffre de la faim chez la mère de Stellion, que Vénus soit blessée par Diomède, que le berceau d'Hercule soit entouré de serpents comme celui du Génie, et qu'il meure lui-même dévoré par cette robe de Nessus qu'il a léguée à ses successeurs. —

— Si mon cœur pouvait se donner la foi,... si j'avais un dieu à *inventer,* je voudrais qu'il fût né sur la paille d'une étable; qu'il n'eût échappé aux assassins que dans les bras d'un pauvre artisan qui aurait passé pour son père; que son enfance se fût écoulée dans la misère et dans l'exil; qu'il eût été proscrit toute sa vie, méprisé des grands, inconnu des rois, persécuté par les prêtres, renié par ses amis, vendu par un de ses disciples, abandonné par le plus intègre de ses juges, dévoué au supplice de préférence au dernier des scélérats, fouetté de verges, couronné d'épines, outragé par les bourreaux, et qu'il eût péri entre deux voleurs, dont l'un le suivît dans le ciel. —

— Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi ! —

XIV.

> C'est moi qui conduis au séjour des gémissements; c'est moi qui conduis dans l'éternelle douleur; c'est moi qui conduis au milieu du peuple réprouvé des rebelles. Laissez toute espérance, vous qui entrez.
>
> DANTE.

Depuis le départ de Lothario, la mélancolie d'Antonia avait fait de rapides progrès. Elle était tombée dans un abattement d'autant plus effrayant qu'elle semblait en ignorer elle-même ou en avoir oublié la cause. Sa tristesse n'avait rien de déterminé; c'était un malaise vague duquel on la tirait avec une distraction vive, mais où elle rentrait plus vite qu'elle n'en était sortie. Il lui arrivait souvent de sourire, et quelquefois même sans motif; alors sa gaieté faisait peine à voir, parce que l'expression de sa physionomie paraissait ne pas bien s'accorder avec l'état de son cœur. Jamais elle n'avait cherché avec plus de soin les promenades solitaires. Presque tous les lieux qu'elle fréquentait lui rappelaient Lothario; mais elle ne le nommait jamais. Elle évitait les conversations où son souvenir pouvait se mêler; on aurait cru qu'elle cherchait à se persuader qu'il n'avait pas existé pour elle, et qu'il n'était dans sa vie que l'illusion d'un rêve ou d'un accès de délire. Elle s'occupait souvent, au contraire, de son père et de sa

mère, qu'elle n'avait pas nommés depuis long-temps, et elle en parlait, contre son usage, sans répandre des larmes, comme si elle n'en avait été séparée que par un court espace de chemin, et qu'elle dût bientôt les rejoindre.

Madame Alberti regarda cette circonstance comme quelque chose d'heureux dans la situation d'Antonia. Elle pensa que ses souvenirs se détruiraient plus facilement les uns par les autres, et qu'il lui serait plus aisé d'oublier les contrariétés d'un sentiment dont elle était encore loin de connaître toute la puissance, auprès du tombeau de ses parents. Elle résolut donc de reconduire Antonia à Trieste, et Antonia reçut cette proposition avec un témoignage de satisfaction froide, le seul que ses traits mornes et ses yeux fixes pussent imparfaitement manifester. Au reste, madame Alberti n'avait pas renoncé pour elle à toute espérance. Elle était bien persuadée, au contraire, et il n'y avait à la vérité rien de plus probable, que l'étrange procédé de Lothario n'était qu'un nouvel effet de la bizarrerie de son caractère ou de l'embarras de sa position, et qu'il ne tarderait pas à revenir aux pieds d'Antonia réclamer les droits qu'elle lui avait donnés à un bonheur qui semblait passer toutes ses espérances.

Il était possible que les raisons qui rendaient nécessaire ce mystère singulier dont il enveloppait ses actions, l'empêchassent alors de former un nœud qui, en fixant tout-à-fait son existence, le soumettrait de trop près et par trop de points à la curiosité des hommes, et le soustrairait à ce vague de conjectures dont l'incertitude ne lui était sans doute pas inutile.

Dans l'état de l'Europe, combien d'hommes éminents étaient forcés, comme Lothario, à cacher leur

nom à travers vingt pays différents, et à se dérober comme lui aux affections les plus profondes, aux devoirs les plus doux de la nature, pour conserver leur sécurité, et surtout pour ne pas compromettre celle des personnes qui leur étaient chères !

Telle était évidemment la situation de Lothario, et il fallait bien qu'elle changeât un jour. Il aurait été absurde de chercher à sa conduite une autre explication. On pouvait même penser que s'il avait redouté, avec de justes motifs, de trop prolonger son séjour dans une grande capitale où il était déjà très-connu, il ne manquerait pas de se diriger du côté de Trieste, quand il aurait appris qu'Antonia y était de retour.

Ces suppositions avaient beaucoup de vraisemblance, et Antonia ne les repoussait point : seulement elle ne répondait rien, et regardait sa sœur d'un œil défiant quand il en était question; puis elle se jetait dans ses bras.

Les affaires qui les avaient appelées à Venise ne les retenant plus, elles en partirent sur un bateau qui se rendait à Trieste par les lagunes. Cette manière de voyager leur avait paru préférable à toute autre, parce qu'elle leur faisait éviter les routes infestées par la troupe de Jean Sbogar, et surtout le passage dangereux où elles avaient failli devenir ses prisonnières.

Les canaux des lagunes offrent peu d'intérêt au voyageur. Tracés par la nature entre des portions de terre désertes et arides que la mer envahit et abandonne tour à tour, et qui ne peuvent offrir d'asile qu'aux troupes errantes des oiseaux de rivage, rien ne varie, rien n'anime leur triste monotonie. Ils ne présentent partout aux regards que des grèves stériles ou des forêts de roseaux, d'où s'élève quelquefois avec un long cri le hé-

ron surpris dans son sommeil par le bruit des mariniers et des passagers.

Antonia, pensive, n'avait encore été distraite par aucune circonstance digne de l'occuper, quand la nuit tomba et vint prêter à tous les objets un caractère plus calme et plus doux. Le ciel était parsemé d'étoiles brillantes, mais la lune lui refusait sa lumière. On ne distinguait plus rien hors de la barque, et le balancement alternatif des rameurs s'y faisait à peine apercevoir. On n'entendait que la chute cadencée de leurs rames et le sifflement de l'eau divisée par la proue. Tout-à-coup l'homme placé au gouvernail rompit le silence de la nature en chantant, d'une voix qui n'était pas sans agrément, quelques strophes du Tasse où sont peintes en vers harmonieux les délices de la solitude entre deux amants également épris. Ses accents, que rien ne réfléchissait dans l'immensité de l'air et du ciel, et qui s'étendaient sans obstacles sur la surface unie de la mer, faisaient participer l'âme à la jouissance de cet infini dans lequel ils allaient mourir. Antonia les écoutait avec un sentiment dont la douceur l'étonna, et qu'un moment auparavant elle n'aurait pas cru pouvoir goûter encore. Elle ne savait à quoi attribuer la confiance qui remplissait son cœur, et qui en calmait tous les orages. Ce n'était pas l'illusion vive et tumultueuse des premières espérances, c'était la jouissance reposée d'un avenir pur. Il lui semblait que ces intelligences tutélaires qui veillent sur les derniers moments de l'innocence, et qui viennent lui ouvrir le séjour de l'éternel repos, devaient manifester ainsi leur présence.

Madame Alberti éprouvait la même émotion. Sa main s'était unie à celle d'Antonia, elles s'étaient penchées l'une contre l'autre, et leurs cœurs battaient d'un mou-

vement régulier et doux. Plongées dans une langueur que l'extrême tranquillité de l'air et l'ondulation presque insensible des eaux contribuaient à entretenir, elles s'endormirent en s'embrassant.

Il y avait peu de temps que leur repos durait quand un coup de fusil, tiré à peu de distance, troubla le sommeil d'Antonia. Madame Alberti était encore appuyée contre elle, mais elle ne parla point. Antonia crut d'abord qu'elle avait rêvé ; mais l'immobilité du bateau, le silence des rames, et quelques mots étranges qu'elle entendit dans l'entretien confus des mariniers épouvantés, la détrompèrent. Elle essaya de réveiller sa sœur sans pouvoir y parvenir. Elle voulut se lever, et se sentit saisir le bras par une main froide et nerveuse.

— C'est encore une femme, dit une voix : Jean ne sera pas content.

A ces paroles, ses cheveux se dressèrent sur son front, une sueur froide inonda ses membres, et elle perdit connaissance. Elle ne revint à elle qu'au bruit des roues d'une voiture qui la conduisait, et sous laquelle tremblaient, en grondant sourdement, les ais retentissants d'un pont-levis.

Elle était seule.

Antonia, revenue de ce premier accès d'étonnement qui donne aux malheurs inattendus l'apparence d'un songe, ne tarda pas à comprendre celui-ci. Il était hors de doute que c'étaient des bandits apostés sur le bord de la mer qui avaient arrêté le bateau, et ces bandits ne pouvaient appartenir qu'à la troupe de Jean Sbogar. Descendue de la voiture, et soutenue par deux hommes dont le vêtement bizarre et la physionomie féroce la remplissaient d'effroi toutes les fois que les lumières éparses sous les voûtes venaient à les éclairer, elle par-

courait les vastes galeries, les escaliers immenses, les salles gothiques du château, en se confirmant de plus en plus dans l'horrible idée qu'elle était prisonnière à Duino.

Arrivée à une chambre qui paraissait lui être destinée, et où son affreuse escorte la laissa libre un moment, elle s'élança vers une croisée ouverte, et ne vit devant elle que la mer. Une lueur lointaine, qui lui parut être celle du phare d'Aquilée, brillait seule au milieu des astres nocturnes. Elle ne douta plus de son sort, et tomba navrée de douleur sur un fauteuil.

— A Duino ! s'écria-t-elle : — Jean Sbogar ! — Mais qu'a-t-on fait de ma sœur ?

Les voûtes sonores répondirent seules à ses cris.

Le dernier mot qu'elle avait prononcé expira dans leurs profondeurs, comme une voix faible qui s'éteint. Antonia se leva épouvantée en répétant : Ma sœur !.... du ton d'une personne affligée d'un songe pénible, et qui cherche à se réveiller.

L'illusion de l'écho se renouvela plus sinistre encore. Elle ressemblait au dernier gémissement d'une mort violente. La malheureuse Antonia, presque incapable de se soutenir, s'appuya contre un des grands pilastres de la porte d'entrée, sous un réverbère qui répandait sur elle toute sa clarté. Elle embrassa en tremblant la colonne froide, y colla son visage à demi-recouvert de ses cheveux flottants, et se sentit fléchir sous le poids de sa terreur. Quelques hommes groupés dans le corridor paraissaient la regarder de loin ; mais la faiblesse de sa vue ne lui laissait distinguer, dans l'ombre où ils étaient cachés, que le mouvement de leurs panaches, et elle n'était pas bien sûre de ne pas s'abuser, quand un cri terrible frappa son oreille.

Un de ces hommes s'était enfui en la nommant.

La nuit était fort avancée, lorsque Antonia céda pour la seconde fois à ces cruelles émotions. Ce ne fut que bien des heures après qu'on put la rendre entièrement à elle-même. Elle s'étonna, en regardant autour d'elle, de la délicatesse des soins dont elle était l'objet. On l'avait transportée dans une chambre plus commode et plus ornée. Il n'y avait pas de femmes dans le château; mais elle était servie par des enfants d'une figure agréable.

Un seul des brigands sollicita, vers la fin du jour, la permission d'être introduit auprès d'elle pour s'acquitter des ordres dont son capitaine l'avait chargé. C'était un très-jeune homme dont la physionomie triste, mais douce et modeste, aurait inspiré dans tout autre lieu la confiance et l'intérêt. Il venait apprendre à Antonia que son bateau n'avait été attaqué que par la méprise la plus funeste; que rien de ce qu'elle possédait ne lui serait enlevé; qu'elle-même était libre à Duino, qu'elle n'avait pas cessé de l'être; que tout était disposé pour son voyage; et qu'il dépendait d'elle seule de le hâter ou de le retarder, suivant que sa santé l'exigerait; qu'en attendant, enfin, elle pouvait commander en souveraine à tout ce qui habitait dans le château.

— Mais ma sœur ! s'écria Antonia.

— Votre sœur, madame, répondit le jeune homme en baissant les yeux, ne peut vous être rendue. C'est la seule réserve que nous soyons obligés de mettre à notre obéissance, et cette condition même n'est pas imposée par une force qui dépende de nous.

— Et qui a pu l'imposer? reprit vivement Antonia. Qui empêcherait que je me réunisse à ma sœur, qui a été arrêtée, enlevée, conduite ici avec moi? Ah ! je ne

veux aucun des avantages, aucune des réparations que vous m'offrez, si je ne les partage avec elle.

— Madame, dit le jeune homme en s'inclinant, je n'ai pas reçu d'autres instructions.

Et il se retira sans attendre de nouvelles instances.

Le nom de madame Alberti errait encore sur les lèvres d'Antonia interdite; il ne fut pas entendu.

La perplexité dans laquelle elle resta plongée est plus facile à comprendre qu'à décrire. Elle commençait à espérer que cet événement n'aurait pas les suites affreuses qu'il lui avait fait craindre; mais elle ne devinait pas les motifs qu'on pouvait avoir de la tenir éloignée de sa sœur, et ce nouveau mystère était un abîme où son esprit s'égarait. Tout lui persuadait d'ailleurs qu'on ne l'avait pas trompée par de fausses promesses. Le soleil était couché depuis plusieurs heures, et ses portes restaient ouvertes. Les gens employés à la servir s'étaient retirés d'eux-mêmes pour lui laisser une liberté entière, en lui indiquant la partie de son appartement qu'ils allaient occuper et où ils attendaient ses ordres. Enfin il ne paraissait pas un soldat dans la vaste étendue des corridors qu'on avait éclairés comme pour lui offrir un passage, à quelque moment qu'elle prît la résolution de sortir.

Rassurée par tout ce qu'elle remarquait, elle n'hésita pas à s'engager dans la galerie qui aboutissait à sa chambre et à suivre ses détours jusqu'au grand escalier du château. Elle descendit sans obstacles, parcourut avec la même facilité le vestibule et les cours, et parvint au pont-levis sans rencontrer personne. Il se baissa à son approche, comme si une puissance magique avait interprété le vœu d'Antonia, et s'était empressé d'y obéir. A peine l'eut-elle laissé derrière elle, qu'elle aperçut

une voiture de voyage prête à partir, et gardée par des domestiques. Elle crut même reconnaître qu'elle était chargée des bagages qui avaient été pris avec elle sur le bateau, et l'empressement du postillon, à son approche, lui donna lieu de croire qu'elle était attendue. Elle s'informa cependant de la destination de cette voiture.

— Apparemment pour Trieste, répondit un des domestiques ; mais pour tel lieu qu'il plaira à la signora Antonia de Monte cone.

— C'est moi, repri t Antonia.

— Nous n'en doutions pas, dit le postillon ; il n'y a pas d'autre femme dans ce château, et nous sommes prêts à vous obéir.

— Il y a une autre femme dans ce château, s'écria Antonia..... Ma sœur est dans ce château..... Ne vous a-t-on pas prévenus que je serais accompagnée de ma sœur ?

— On n'a parlé que de la signora; dit-il en secouant tristement la tête; et il n'y a pas d'apparence que sa sœur puisse sortir du château, si ce n'est pas l'intention du propriétaire. Mais madame ne connaît peut-être pas le propriétaire du château de Duino. Captive depuis si peu de temps....

— Pardonnez-moi, répondit Antonia, je sais où je suis. Il est cependant incompréhensible que ma sœur ne soit pas ici.

Le pont-levis était encore baissé. Le château n'était gardé que par les vigies de ses tours. Antonia jeta les yeux dans l'intérieur, et pensa que sa sœur y était prisonnière.

— Je resterai, dit-elle d'une voix forte, je ne partirai pas sans elle, et sa destinée sera la mienne.

En prononçant ces paroles, elle avait rapidement parcouru une partie de l'espace qui la séparait du grand escalier. Elle se retourna pour voir si elle n'était pas suivie. Le pont-levis se relevait. A cet aspect son courage faiblit, il lui sembla que tout finissait, et qu'elle venait d'élever entre elle et le monde une barrière quelle ne franchirait plus. Elle aurait voulu se voir transportée tout-à-coup au milieu d'une forêt sauvage, à la merci des animaux les plus féroces, pendant une des nuits les plus âpres de l'hiver, mais encore libre et maîtresse d'elle-même ; les murs du château pesaient sur elle, sur l'air qu'elle respirait, et son cœur comprimé était près d'éclater dans son sein. Elle s'approcha de la balustrade pour s'appuyer et pour reprendre haleine. Ses yeux étaient tournés vers un soupirail d'où sortait une faible lumière qui venait trembler à ses pieds. Au bout de quelques instants d'attention vague et involontaire, elle crut saisir des bruits singuliers qui sortaient aussi des souterrains du château, et qui rappelaient à son esprit la solennité de certains chants religieux. Elle jugea d'abord que ce devait être le mugissement de la mer qui se brise au pied de la montagne ; mais ces bruits n'arrivaient à elle que par intervalles, quelquefois même ils paraissaient tout-à-fait arrêtés, et Antonia se rapprochait à pas mesurés du soupirail avec une curiosité inquiète. Ils la frappèrent enfin plus directement, au point qu'elle s'imaginait y discerner des sons articulés et le nom même de sa sœur. Persuadée que la préoccupation de son esprit pouvait avoir produit cette illusion, elle s'agenouilla sur le bord du soupirail; et, retenant sa respiration pour ne pas perdre le moindre bruit qui agitait l'air, elle l'entendit encore.

— Ma sœur est là! dit-elle à haute voix, incapable

de modérer le sentiment qui absorbait toutes ses idées, qui pénétrait tous ses sens d'un mélange inconcevable de joie et de terreur.

Elle se releva précipitamment, et s'élança dans une rampe mal éclairée qui devait la conduire aux souterrains du château. Après d'innombrables détours qu'indiquaient d'espace en espace des lampes pâles cachées dans les creux de la muraille, elle ralentit sa marche, parce que le bruit qui l'avait attirée s'était rapproché de manière à ne pas lui laisser perdre un mot; mais elle n'entendit plus le nom de Madame Alberti. C'était seulement, comme elle l'avait présumé, un chant semblable aux chants de l'église, qui était entonné par une seule voix et répété en chœur. Bientôt elle arriva au lieu même de la cérémonie ; et, transie de frayeur, elle se glissa comme un spectre entre les hautes colonnes qui soutenaient la voûte à une hauteur prodigieuse, cachée dans les ombres que projetaient au loin leurs bases énormes. Toutes ces colonnes, chargées de faisceaux de lances, de cimeterres et d'armes à feu, formaient une espèce de forêt à travers laquelle on ne pouvait distinguer que confusément ce qui se passait au centre de cette salle souterraine.

Antonia, exaltée par son attachement pour sa sœur, s'armait de plus en plus d'une résolution jusqu'alors étrangère à son caractère. Chaque fois que les voix réunies remplissaient les échos d'un bruit prolongé qui pouvait couvrir le bruit de ses pas, elle volait d'une colonne à l'autre, et attendait, pour oser tourner ses yeux sur l'enceinte, que le silence universel qui y succédait de temps à autre, et que son aspect aurait sans doute troublé, lui prouvât qu'elle n'avait pas été aperçue.

Cependant la délicatesse de sa vue ne lui permettait

de distinguer les objets que comme s'ils avaient été interceptés par un nuage, et le vague que son imagination prêtait à leurs formes incertaines augmentait la terreur de cette scène nocturne.

Du côté opposé à l'entrée du souterrain, s'élevait une longue suite d'arcades anguleuses dont les pointes se perdaient dans l'obscurité de la voûte, et qui n'étaient séparées entre elles que par d'autres groupes de colonnes minces, noircies et usées par le temps. Des tentures de deuil coupaient ces arcades à une certaine élévation, et les brigands disséminés sur le fond de cette décoration funèbre ajoutaient à sa mystérieuse horreur; les uns, immobiles et recueillis, assis au fond des stalles creusées dans le massif des colonnes, et qu'on aurait pris pour des figures sinistres disposées par un sculpteur atrabilaire; ceux-ci debout autour des candélabres de fer, et attisant de leurs poignards la flamme des torches et des brasiers; ceux-là qui se perdaient dans la nuit des portiques éloignés, et qui, à travers les ténèbres mobiles dont s'obscurcissaient et se dégageaient tour à tour leurs têtes sourcilleuses et leurs barbes touffues, ressemblaient à autant de fantômes. Parmi eux, il en était un surtout dont la singulière attitude excitait d'autant plus vivement l'attention d'Antonia, qu'elle jugea bientôt qu'il était malheureux et sensible. Son visage était enveloppé d'un crêpe qui le cachait entièrement. Agenouillé sur les premières marches d'une estrade dont le reste se dérobait à la vue d'Antonia, il était appuyé sur la poignée de son sabre et pleurait amèrement. Le bruit de ses sanglots interrompait seul la voix ferme et soutenue du prêtre qui présidait au sacrifice. Antonia, hors d'elle-même et pressée d'une curiosité invincible, fit un mouvement pour voir l'autel.

C'était un lit funèbre, et sur ce lit une femme couchée, la tête soulevée sur un coussin de velours noir, et à peine défigurée par les traces récentes de la mort.

— Ma sœur! s'écria Antonia ; et elle tomba.

C'était elle, en effet; car le coup de fusil tiré sur le bateau l'avait tuée, et la troupe de Jean Sbogar lui rendait les derniers honneurs.

XV.

> Pourquoi hérisses-tu ainsi, en me regardant, ta chevelure sanglante? Pourquoi tournes-tu sur moi ces yeux dont la prunelle desséchée a disparu de son orbite? Ce n'est pas moi qui t'ai tué.
>
> SHAKSPEARE.

> Vous retrouverai-je partout, ombre des assassinés, avec vos larges plaies livides? et vous, mères éplorées, qui me montrez ces flammes allumées par mes mains, ces flammes dont les langues horribles dévorent le berceau de vos premiers-nés?
>
> SCHILLER.

Antonia resta long-temps ensevelie dans un état qui ressemblait au sommeil. Elle ne paraissait éprouver aucune agitation, et ce calme était si profond, il devait faire place, selon toute apparence, à de si mortelles angoisses, qu'on tremblait de le voir cesser. Cependant elle revint à elle sans manifester de douleur. Tout au plus, elle semblait occupée d'une idée fâcheuse, d'un souvenir importun qu'elle essayait de chasser. Elle promenait ses regards autour d'elle avec incertitude, et passait sa main sur son front pour chercher à se rendre compte d'un doute inquiétant.

— Je sais bien, dit-elle enfin, je sais où elle est. Je la retrouverai ce soir.

Fitzer, le plus jeune des brigands, s'approcha d'elle

pour s'informer de son état. Elle lui sourit comme à une personne connue, parce que c'était lui qui lui avait parlé la veille de la part de Jean Sbogar.

— Je vous attendais depuis long-temps, reprit-elle. Je voudrais savoir de quel supplice vous punissez les indiscrets qui pénètrent dans vos fêtes sans y avoir été priés. Je connais une jeune fille..... Mais je vous recommande ce secret sur le salut de ce que vous aimez le mieux au monde..... Promettez-moi de n'en parler jamais à personne.

Le jeune homme la regardait, les yeux mouillés de larmes, parce qu'il s'aperçevait que sa raison était égarée.

— Attends, lui dit-elle du ton de la plus grande surprise, ce sont des larmes! je croyais qu'on ne pleurait plus. Ne me cache pas tes larmes. Quant à moi, je ne puis plus en montrer. Je me souviens d'avoir vu un autre homme, c'était dans un endroit où je n'étais pas attendue, un homme qui pleurait aussi. Je pense que ce pouvait être toi, car son visage était couvert d'un voile qui m'empêchait de le connaître.

— Ses traits me sont inconnus comme à vous, répondit Fitzer. Peu d'entre nous l'ont aperçu autrement qu'à travers ce voile ou la visière de son casque. Nos vieux guerriers seuls l'ont vu à découvert dans les combats ; mais il vient très-rarement à Duino et n'y paraît que masqué depuis que nous parcourons sans danger les provinces vénitiennes. C'est notre capitaine.

— Où est-il? reprit froidement Antonia. Il ne sait donc pas que je suis ici?

— Il le sait; mais il n'ose se présenter devant vous, de crainte que sa présence ne vous alarme, et que vous ne lui imputiez l'erreur qui vous a rendue captive.

— Captive ! dis-tu ? Antonia est plus libre que l'air ! Cette nuit encore, je me suis promenée bien loin d'ici dans des bosquets délicieux, où je respirais un air si pur ! Je n'ai jamais vu tant de fleurs ! Ma sœur y était avec moi ; elle a voulu y rester. J'y allais plus souvent quand j'étais plus jeune ; mais je n'y suis jamais allée avec ma mère. Ma vie a bien changé depuis ce temps-là.

Antonia reposa sa tête sur sa main, et ses paupières s'abaissèrent. Son teint était animé de couleurs foncées, ses lèvres paraissaient desséchées par une fièvre brûlante. Elle riait et sanglottait.

Le destin d'Antonia était accompli. Il ne lui restait plus sur la terre d'autre protection que celle de ce redoutable amant qui lui avait si mystérieusement apparu au *Farnedo*, et qui était Jean Sbogar lui-même. L'amour de Jean Sbogar veilla sur elle avec une sollicitude et avec une pureté qui l'aurait étonnée sans doute, si le trouble de sa raison lui avait permis de réfléchir sur son état. On fit venir des chaumières de Sestiana de jeunes femmes pour la servir et pour la garder ; des médecins célèbres furent appelés ou enlevés des villes voisines pour lui donner les soins que sa maladie exigeait. Un ecclésiastique, depuis long-temps prisonnier des brigands, celui qui venait de célébrer le service funèbre de madame Alberti, dans un souterrain qu'ils avaient converti en chapelle pour cette cérémonie, épiait auprès de son lit de douleur les instants lucides que son mal lui laissait, pour lui porter les consolations du ciel. Ces hommes féroces, enfin, dont l'âme n'avait conçu jusque là que des pensées de sang, purifiés par l'aspect de tant d'innocence et touchés de tant d'infortune, lui prodiguaient les marques de soumission

les plus délicates et les plus tendres. Antonia s'accoutumait à les voir et à les entretenir des illusions bizarres qui se succédaient dans son imagination malade. Jean Sbogar, lui seul, n'osait se présenter auprès d'elle, sous le voile ou le casque à visière qui dérobait ses traits, que lorsqu'elle était livrée au sommeil, ou que le délire lui ôtait la connaissance de tous les objets, et qu'il pouvait nourrir ses regards de la douloureuse contemplation de l'objet aimé, sans s'exposer à lui inspirer de la crainte et de l'horreur. Un jour, cependant, prosterné à ses pieds et incapable de contenir les sentiments qui l'oppressaient :

— Antonia! s'écria-t-il d'une voix étouffée par les sanglots, Antonia! chère Antonia!

Elle se retourna de son côté, et le regarda avec douceur. Il s'empressait de s'éloigner. Elle le rappela d'un signe. Il demeura, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude de l'obéissance et de l'attention.

— Antonia! dit-elle après un moment de silence, je crois que c'est en effet mon nom, je le portais dans la maison où je suis née, et l'on me promettait alors d'être heureuse. Écoute, continua-t-elle en prenant la main du voleur, je veux te faire une confidence. Du temps de ma première jeunesse, quand je croyais qu'il était si aisé et si doux de vivre, quand mon sang ne brûlait pas mes veines, quand mes pleurs ne brûlaient pas mes joues, quand je ne voyais pas des esprits qui courent dans les halliers, qui ouvrent la terre en la frappant de leur pied, qui y creusent des abîmes plus profonds que la mer, et qui en font jaillir des sources de feu; quand les âmes des assassins qui n'ont point d'asile dans le tombeau ne venaient pas encore autour de moi bondir et s'élancer avec des rires cruels, et qu'à mon réveil je

n'étais pas obligée de détacher la vipère enlacée à mes cheveux, la vipère dont la tête écumante d'un poison bleuâtre a reposé sur mon cou.... dans ce temps-là, il y avait un ange qui voyageait sur la terre avec des traits qui auraient ému le cœur d'un parricide ; mais je n'ai fait que le voir, parce que Dieu le retira quand sa félicité fut jalouse de la mienne, et je l'appelais Lothario, mon Lothario.... Je me rappelle que nous avions un palais dans des montagnes bien éloignées. Jamais je n'ai pu en trouver le chemin. —

Quoique le brigand n'eût pas quitté son voile, Antonia s'aperçut que ses pleurs avaient redoublé à ces derniers mots. Elle lui sourit alors avec une pitié tendre; et, reprenant sa main qu'elle avait laissée échapper et qui n'avait osé retenir la sienne :

— Je sais, lui dit-elle, que je te fais de la peine, et je t'en demande pardon. Je n'ignore pas que tu m'aimes et que je suis ta fiancée, la fiancée de Jean Sbogar. Tu vois que je te connais et que je parle raison aujourd'hui. Il y a long-temps que notre mariage est arrangé ; mais je n'ai pas voulu avoir de secret pour toi. D'ailleurs ce Lothario pourrait bien ne pas exister. J'ai vu, depuis quelques jours, tant de personnes qui n'existent que dans mon imagination et qui m'échappent quand je reviens à moi !... Je suis sûre, par exemple, que tu ne m'as pas connu de sœur? Non, reprit-elle après avoir réfléchi un instant. Si j'avais une sœur, elle me tiendrait lieu de mère, et nous ne pourrions nous passer d'elle à la célébration de nos noces. Dis-moi si tu fais pour ce jour-là, de brillants préparatifs? Il le faut, car la mariée est une richehéritière. J'ai des agrafes d'or et des anneaux de diamants pour me parer ; mais je ne veux dans mes cheveux qu'une simple guirlande d'églantier. —

Elle s'interrompit de nouveau. Son égarement redoublait. Un sourire affreux à voir s'arrêta sur sa bouche.

— Ce sera une belle fête ! continua-t-elle; tout l'enfer y sera. Le flambeau des noces de Jean Sbogar doit faire pâlir le soleil dans son midi. Vois-tu d'ici les conviés ? Tu les connais tous. Je n'ai invité personne. En voilà qui ont les membres à demi calcinés par le feu ; des vieillards, des enfants dont les lambeaux se réveillent vivants des incendies que tu as allumés, pour prendre part à tes plaisirs.... En voilà d'autres qui se lèvent dans leur linceul, et qui se glissent à la table du festin en cachant des plaies sanglantes. O mon Dieu! quels monstres ont tué cette jeune femme? pauvre Lucile ! Et de quel nom ils me saluent.... Les as-tu bien entendus ?.... SALUT, SALUT.... Je n'oserai jamais le répéter ! SALUT, disent-ils ; et ils murmurent tous ensemble le mot de ralliement des maudits, le cri de joie que Satan aurait poussé s'il avait vaincu son Créateur, la parole secrète que prononce une exécrable mère qui va égorger son enfant, pour se rendre sourde à ses gémissements. — SALUT A LA FIANCÉE DE JEAN SBOGAR..... —

En achevant ces mots, Antonia perdit connaissance. Cette crise fut longue et terrible ! long-temps même on désespéra de sa vie. Pendant huit jours, le chef des voleurs, immobile au pied du lit sur lequel elle était couchée, attentif à tous ses mouvements, ne s'était occupé d'aucun autre soin que de la servir. Il veillait et pleurait.

Quand l'état d'Antonia fut amélioré, certain qu'elle s'était familiarisée avec son aspect et qu'elle le voyait sans effroi, il veillait encore.

Cette assiduité la frappa.

Les réminiscences qu'elle avait du passé étaient trop confuses pour que le nom de cet homme et les souvenirs qui y étaient attachés lui inspirassent un sentiment continu d'horreur. De temps en temps, seulement, son âme se révoltait contre l'idée de dépendre de lui, et sa seule approche la glaçait d'épouvante ; mais, plus ordinairement, abandonnée comme un enfant, par l'absence de sa raison, au seul instinct de ses besoins, elle ne voyait plus dans le capitaine des bandits de Duino, qu'une créature sensible et compatissante qui s'efforçait d'adoucir l'amertume de ses souffrances, et qui prévenait avec empressement ses moindres besoins. Alors elle lui adressait des paroles douces et flatteuses, qui paraissaient redoubler la douleur secrète dont il était dévoré.

Un jour, entre autres, il était assis auprès d'elle, voilé suivant son usage, et attentif à protéger son sommeil contre tous les accidents qui pourraient le troubler. Elle se réveilla cependant tout-à-coup avec un mouvement brusque, en prononçant le nom de Lothario.

— Je le voyais, dit-elle en soupirant profondément, il était assis à ta place. Je l'y vois souvent dans mon sommeil, et je me trouve bien heureuse ; mais comment se fait-il que je crois l'y voir aussi quelquefois quand je suis éveillée, et quand il me semble que je ne rêve point ? C'est là, sous ce rideau, qu'il a coutume de venir. — Dans ces jours de douleur..... et d'espérance, où je me sentais appelée à l'éternelle liberté, un ruisseau de flammes parcourait tous mes membres ; ma bouche était ardente, mes ongles bleus et meurtris. — Tout, ici, était plein de fantômes. — On y voyait

des aspics d'un vert éclatant, comme ceux qui se cachent dans le tronc des saules ; d'autres reptiles bien plus hideux, qui ont un visage humain ; des géants démesurés et sans formes ; des têtes nouvellement tombées, dont les yeux pleins de vie me pénétraient d'un affreux regard ; et toi, tu étais aussi debout au milieu d'eux, comme le magicien qui présidait à tous ces enchantements de la mort.... Je criais de terreur, et j'appelais Lothario pour me protéger.... Tout-à-coup, — ne ris point de ma chimère ! — Je vis ce voile tomber, et, à l'endroit où tu étais placé, j'aperçus Lothario tout en larmes, qui étendait vers moi ses bras tremblants, et qui me nommait d'une voix gémissante..... Il est vrai que ce n'était point lui tel que je l'ai connu, triste, soucieux et sévère, mais beau d'une céleste bonté ! Défait, livide, effaré, il tournait des yeux sanglants ; sa barbe était épaisse et hideuse ; un rire désespéré, comme celui des démons, errait sur ses lèvres pâles.... Oh ! tu ne concevrais jamais ce qu'est devenu Lothario !....

Le voleur paraissait n'avoir pas entendu Antonia. Il était plongé dans un silence profond. Il se leva et marcha dans la chambre à pas précipités, puis il revint vers Antonia et la contempla long-temps. Ses dents se heurtaient violemment. Une méditation horrible semblait l'occuper tout entier au point même de ne pas lui laisser discerner l'effroi toujours croissant qu'il inspirait à son infortunée prisonnière.

Enfin elle se souleva sur son lit, parvint à se soutenir sur ses genoux, et lui cria, les mains croisées en signe de prière :

— Grâce ! grâce ! pardonne-moi ! ne crains rien de Lothario ; il ne veut point d'Antonia. Je me donnais à

lui, et il m'a refusée. — Grâce encore pour cette fois, et je ne t'en parlerai jamais ! —

Ensuite elle retomba, car ses forces étaient épuisées. Jean Sbogar vola à ses pieds, saisit l'extrémité de la couverture qui l'enveloppait et qui flottait jusqu'à terre, y imprima sa bouche avec fureur, et s'enfuit.

XVI.

> Force du guerrier, qu'es-tu donc? Tu roules aujourd'hui la bataille devant toi en nuages de poussière. Tes pas sont jonchés de morts, comme les feuilles desséchées marquent pendant la nuit la route d'un spectre. Demain le rêve momentané de la bravoure est fini; ce qui épouvantait des milliers d'hommes a disparu. Le moucheron, porté sur ses ailes couleur de fumée, chante sur les buissons son hymne de triomphe, et insulte à la gloire qui n'est plus qu'un vain mot.
>
> OSSIAN.

Il y avait deux mois qu'Antonia vivait de cette manière parmi les brigands de Duino, sans que son état eût changé, sans qu'il eût donné d'espérance. Elle avait seulement repris quelques forces, et elle aimait à venir respirer l'air du soir à sa fenêtre sur la mer.

Un jour, aucune des personnes qui la servaient n'avait paru auprès d'elle. C'était la première fois que cela arrivait; mais elle s'en aperçut à peine. Le bruit du canon qui grondait aux environs de Duino l'occupa davantage, parce que l'émotion qu'il lui causait se répétait souvent. Désirant de voir ses compagnes, elle descendit le grand escalier, parcourut les salles et les vestibules, et trouva le château désert. Le canon se rapprochait, et chaque coup était suivi d'une rumeur semblable à celle de la tempête. Antonia remonta, ouvrit sa fenêtre et regarda la mer. Elle y remarqua

un grand nombre de petits bâtiments ou de nacelles pareilles à celles des pêcheurs, qui semblaient cerner le pied de la forteresse.

Toutes ces impressions furent assez vives d'abord; mais elles s'effacèrent promptement. La nuit était tombée, l'air était serein, les flots tranquilles, le ciel peuplé de myriades d'étoiles resplendissantes, comme dans la nuit où le bateau d'Antonia avait été arrêté sur les côtes d'Istrie en sortant des lagunes. Elle prit quelque temps plaisir à le contempler.

Cependant le bruit qu'elle avait entendu s'augmentait derrière elle d'une manière menaçante. Elle crut distinguer un cliquetis d'épées, des imprécations, des gémissements, qui faisaient place, de moment en moment, à un silence de mort. Elle était trop malheureuse pour craindre, si elle avait eu l'usage de sa raison, car son sort ne paraissait pas susceptible de changer en mal; mais elle ne vit dans la catastrophe qui s'annonçait que le danger de souffrir, et les plaintes qui frappaient son oreille lui donnaient une idée affreuse des douleurs auxquelles elle allait être exposée.

Les galeries du château n'avaient pas été éclairées, et l'obscurité était devenue profonde. Elle s'y engagea cependant, et se glissa le long des murailles ténébreuses, en les suivant de la main. Quand elle fut au haut de l'escalier, elle écouta. Les cours étaient remplies d'hommes d'armes qui parlaient confusément.

On ne se battait plus.

La crosse des fusils résonnait seule en tombant sur les dalles du pavé.

Tout-à-coup elle entendit un tumulte horrible, au milieu duquel s'élevait le nom de Jean Sbogar. Un homme poursuivi s'élança dans l'escalier, et passa au-

près d'elle comme l'éclair. Quelques flambeaux commençaient à luire sur les premiers degrés. Les baïonnettes se choquaient. Les marches de pierres retentissaient sous les pas des soldats. Antonia courut vers sa chambre; et, en y rentrant, il lui sembla qu'on la nommait d'une voix sourde.

— Qui m'appelle ? dit-elle en tremblant.

— C'est moi, répondit Jean Sbogar, ne t'effraie point. Adieu pour toujours.

Il s'était approché de la fenêtre, et déjà la troupe qui était à sa recherche remplissait l'extrémité opposée de la galerie.

Le voleur revint vers Antonia, et la saisit.

— C'est moi, c'est moi ! dit-il; adieu pour toujours !

Antonia éprouvait un sentiment vague d'horreur et de tendresse qu'elle ne comprenait point.

Sbogar frémissait.

Il la pressa d'un de ses bras contre son cœur.

— Antonia, chère Antonia ! s'écria-t-il; adieu pour toujours ! Oh ! pour la dernière fois, plus que cette minute dans tous les siècles ! Antonia, chère Antonia !

Son voile était tombé; mais Antonia ne voyait point son visage. Elle le touchait, elle avait senti le feu de son haleine. Au même instant les lèvres du brigand s'attachèrent aux siennes, et leur imprimèrent un baiser qui répandit dans les sens d'Antonia une ivresse inconnue, une volupté dévorante qui participait du ciel et de l'enfer.

— Profanation ou sacrilége ! dit Sbogar. Tu es ma maîtresse et ma femme, et que le monde périsse maintenant !

En prononçant ces mots, il la déposa sur le degré élevé qui montait à la fenêtre, et s'élança dans la mer.

Les soldats étaient arrivés avec leurs torches. Ils s'étonnèrent de ne pas voir le voleur, et demandèrent à Antonia si elle l'avait aperçu.

— Paix, leur dit-elle, en appliquant son doigt sur sa bouche, il est allé le premier au lit nuptial ; — et voilà, continua-t-elle en montrant le crêpe qu'il avait laissé à ses pieds, voilà son présent de noces.

XVII.

> Celui que l'Ange me fit voir alors était monté sur un cheval pâle, et traînait tous les vivants a sa suite. Il s'appelait LA MORT.
>
> APOCALYPSE.

Les troupes françaises venaient d'entrer dans les provinces vénitiennes. Le premier soin des généraux fut de purger ce pays des brigands qui l'infestaient, et qui pouvaient devenir pour une armée opposée le plus redoutable auxiliaire. C'est ce motif qui avait déterminé l'attaque du château de Duino. Presque tous les bandits périrent les armes à la main. On ne put avoir vivants qu'un petit nombre d'entre eux, que des blessures graves venaient de mettre hors de combat ou qui s'étaient précipités dans la mer, et qui devaient avoir été recueillis par ces nacelles qu'Antonia avoit observées. On présumait que Jean Sbogar se trouverait parmi eux ; mais comme ses traits n'étaient pas connus des brigands eux-mêmes, rien ne pouvait fixer sur ce point les doutes de leurs vainqueurs. Fitzer, Ziska et la plupart des principaux affidés du capitaine étaient morts à ses côtés avant qu'il rentrât dans le château.

Les prisonnniers furent envoyés à Mantoue pour y être jugés. On préféra cette ville assez éloignée à toute autre, parce qu'elle les mettait hors de la portée et

des tentatives de leurs complices, et que son heureuse position militaire la défendait d'un coup de main. Antonia y fut conduite dans une voiture séparée. Son état de démence étant bien manifeste, on la confia dans un hôpital aux soins d'un médecin célèbre par les progrès qu'il avait fait faire à la connaissance et au traitement de cette triste maladie.

Ses efforts furent couronnés d'un funeste succès; Antonia guérit, et comprit toute l'étendue de son malheur.

Pendant le temps qu'elle avait passé dans cette maison elle ne cessa d'être l'objet de ces pieuses sollicitudes dont la religion seule peut enseigner le secret à la charité. A mesure qu'elle s'y était fait connaître, et que son esprit dégagé des ténèbres qui l'obscurcissaient avait repris ce charme liant qui enchaîne le cœur, elle avait excité autour d'elle, et surtout parmi les saintes filles qui desservaient cet hospice, un sentiment plus doux que la pitié.

Elle était aimée.

Comme aucune affection ne la rappelait dans le monde, et que cet asile paisible était désormais tout pour elle, il lui fut aisé de s'accoutumer à l'idée d'y finir sa vie. Un peu plus tard elle aurait été forcée de s'y résoudre.

Quelques démarches pour rentrer dans ses grands biens restèrent inutiles. Des collatéraux avides, arrivés à la suite de l'armée, avaient fait constater la mort de madame Alberti avaient supposé la sienne, et s'étaient emparés de son héritage. Ils étaient puissants. Cette spoliation les rendait riches. Les réclamations d'Antonia ne pouvaient être entendues. Elle n'était plus aux yeux des hommes qu'une orpheline sans nom et sans

aveu. Ce fut la moindre de ses infortunes, et son cœur ne la ressentit qu'en pensant au bien qu'elle aurait pu faire dans son nouveau genre de vie si elle y avait apporté les ressources de l'opulence. Ses bijoux suffirent du moins à sa dot et à la distribution des aumônes qui devaient faire connaître aux pauvres qu'il leur était venu à l'hôpital de Sainte-Marie une bienfaitrice de plus.

Le jour de sa profession, long-temps retardé à cause de son extrême faiblesse, était enfin arrivé, quand deux sbires vinrent la mander au nom de la justice.

L'instruction du procès des brigands était achevée. Ils avaient été condamnés à la peine capitale au nombre de quarante; mais rien ne prouvait que Jean Sbogar fût parmi eux, et la terreur de ce nom formidable planait encore sur les provinces vénitiennes, où il pouvait seul rallier de nouvelles bandes aussi dangereuses que la première.

Dans cette incertitude, on se rappela la jeune fille folle qui avait été trouvée au château de Duino, et que tous les témoignages s'accordaient à présenter comme le seul objet qui eût jamais attendri l'implacable férocité de Jean Sbogar. On pensa qu'elle le reconnaîtrait sans doute parmi ses complices, s'il se trouvait avec eux, et que son premier mouvement l'indiquerait d'une manière certaine; c'est pour cela qu'on avait jugé à propos de la faire placer dans la grande cour des prisons, au moment où les condamnés y passeraient pour la dernière fois.

Antonia était revêtue de son habit de noviciat; ses cheveux étaient déjà attachés sous le bandeau des vierges, dont son teint pâle effaçait la blancheur : deux sœurs hospitalières l'accompagnaient. Presque incapa-

ble de se soutenir, elle s'appuyait sur le bras de l'une d'elles; sa main était fixée sur l'épaule de l'autre, et sa tête retombait sur sa poitrine.

Bientôt un bruit étrange se fit entendre ; c'était l'exclamation d'une horrible impatience qui se voyait enfin satisfaite : elle leva les yeux et crut distinguer quelque chose d'extraordinaire ; mais sa vue la servait mal. Un officier de justice qui s'en aperçut la fit avancer de quelques pas : elle vit plus distinctement, sans comprendre ce qu'elle voyait ; c'étaient des hommes dont le costume hideux la navrait de terreur, et qui s'avançaient sur une seule ligne devant une haie de soldats. Leurs pas étaient mesurés, leurs stations fréquentes. A chacun d'eux elle sentait s'accroître son affreuse inquiétude ; enfin elle fut frappée d'une illusion effroyable, et crut retomber en proie au délire dont elle venait d'être sauvée.

C'était lui.

C'était ce tableau qui lui avait inspiré une terreur si profonde à Venise, quand la tête de Lothario apparut dans une glace au-dessus de son schall rouge.

Elle s'avança d'elle-même pour convaincre ou pour détromper ses yeux ; sa physionomie avait le même caractère. Il était enveloppé d'une robe ou d'un manteau de la même couleur.

C'était lui.

— Lothario ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, en se précipitant vers lui.

Lothario se détourna et la reconnut.

— Lothario ! dit-elle en s'ouvrant un passage au travers des sabres et des baïonnettes; car elle concevait qu'il allait mourir.

— Non, non, répondit-il, je suis Jean Sbogar !

— Lothario ! Lothario !....

— Jean Sbogar ! répéta-t-il avec force.

— Jean Sbogar ! cria Antonia. O mon Dieu !... et son cœur se brisa.

Elle était par terre, immobile; elle avait cessé de respirer.

Un des sbires souleva sa tête avec la pointe de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids.

— Cette jeune fille est morte, dit-il....

— Morte, reprit Jean Sbogar en la considérant fixement. — Marchons !

FIN DE JEAN SBOGAR.

LE PEINTRE

DE

SALTZBOURG.

1803

PRÉFACE.

Le Peintre de Saltzbourg est antérieur de dix ans à *Jean Sbogar*. Je n'avais pas vingt ans quand je l'écrivais, et toute ma confiance dans le talent qu'on se croit à vingt ans n'allait pas jusqu'à croire qu'il arriverait un jour à sa quatrième édition. Il est vrai de dire que celle-ci n'était pas fort demandée par le public, et que je n'aurais pas couru grand risque d'être démenti si je l'avais donnée pour la première. Je serais toutefois bien fâché qu'on la prît pour telle ; si fâché que j'ai eu besoin de le dire, et je ne connais pas d'autre raison déterminante pour faire une préface au *Peintre de Saltzbourg*.

Il faut que je le déclare cependant, ce genre de livres avait un mérite de révélation ou d'instinct qui n'était pas encore commun. Le gouvernement du Directoire avait été réparateur, mais il ne passait pas pour sentimental. Les hommes de génie étaient fort occupés de leur gloire, et les hommes d'esprit de leur fortune. Le langage de la rê

verie et des passions, accrédité une trentaine d'années auparavant par quelques pages sublimes de Jean-Jacques Rousseau, malheureusement trop empreintes de l'amour physique, qui est extrêmement joli, mais sur lequel il ne faut jamais écrire ; cette expression mélancolique d'une âme tendre qui cherche sa pareille en pleurant, et qui pleure encore quand elle l'a trouvée, parce que toutes les joies du cœur humain ont des larmes; cet élan de la sensibilité, qui est tentée de tout et que rien ne satisfait, tout cela était, surtout en France, le secret d'un petit nombre, et ce secret sympathique, celui de la vague destinée que nous avons pour la plupart cherchée dans la vie, prêtait un peu au ridicule à cette époque de réalités matérielles où nous voilà bientôt revenus par les bénéfices dela civilisation. Je ne dirai pas aujourd'hui que le ridicule fût de trop, car je commence à me désintéresser beaucoup de ces mystères.

Il n'en était pas de même dans cette merveilleuse Allemagne, la dernière patrie des poésies et des croyances de l'Occident, le berceau futur d'une forte société à venir, s'il reste une société à faire en Europe ; et l'influence littéraire de l'Allemagne commençait alors à se faire sentir chez nous, même avant l'influence de sa philosophie; mais elle n'avait pas franchi jusque la les barrières inamovibles du classique. Tout son empire s'étendait sur quelques femmes nerveuses et sur quelques jeunes gens exaltés. Nos aînés avaient lu *Faublas*, digne Télémaque de cette génération de malheur. Nous lisions *Werther*, *Goëtz de Berlichingen* et *Charles Moor* ; et notre génération, à nous, préludait à d'autres misères, au moins rachetées par des illusions plus touchantes et plus énergiques. Je ne dirai pas ce qui vaut le mieux dans toutes ces chimères de la pensée, dont on existe quand on commence à exister; mais si j'avais à renouveler mes jours, à mon grand

regret, je ne ferais pas maintenant un autre choix. Sous le rapport même des voluptés les plus intimes, nous n'avions rien à envier aux heureux, si leurs succès se comptent par le nombre des cœurs qu'ils ont fait palpiter.

Je reviens à ma préface, dont je m'éloignais trop volontiers pour retomber dans mes romans. Celui-ci n'est donc qu'un pastiche du roman allemand, et, s'il m'en souvient, il fut plus particulièrement inspiré par la lecture du *Chant de Schwarzbourg* de Ramond, dont j'ai donné une édition chez Téchener. *Le chœur des Pelerins* en est imité presque littéralement.

On peut, d'après cela, juger du style, qui réunit au suprême degré les deux grands défauts de l'école germanique, exagérés par l'inexpérience d'un débutant, la naïveté maniérée et l'enthousiasme de tête. Quant à l'amour, les femmes jugeront aisément, à supposer qu'il s'en trouve quelques-unes pour me lire, que la notion m'en était tout au plus parvenue alors comme celle des délices du ciel aux enfants morts à la vie avant d'être nés au salut, et qui n'ont pas reçu du baptême le privilége de passer les limbes d'un paradis. Il est vrai que je n'en ai jamais su beaucoup davantage, et que, si j'ai conservé un peu de jeunesse de cœur, je la dois en grande partie à la crainte de me détromper de quelques mensonges plus doux que la vérité.

Le hasard seul m'a fait tomber dans cette composition sans art sur le seul artifice qui puisse la justifier aujourd'hui. Mon héros a vingt ans; il est peintre; il est poète; il est ALLEMAND. Il est exactement l'homme avec lequel je m'étais identifié à cet âge, et il y avait tant de vérité au fond de cette fiction, dans ses rapports avec mon organisation particulière, qu'elle me faisait prévoir jusqu'à des malheurs que je me préparais, mais que je n'avais pas encore subis. Son langage, tout faux qu'il soit sans doute, a

donc au moins le mérite de propriété qu'on recherche dans la représentation d'un personnage ; et, tout réfléchi, si j'avais à recommencer *le Peintre de Saltzbourg*, je ne sais si je l'écrirais autrement.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'écrirais pas.

LE PEINTRE
DE SALTZBOURG.

Le 25 août.

Oui, tous les événements de la vie sont en rapport avec les forces de l'homme, puisque mon cœur ne s'est pas brisé.

Je me demande encore si ce n'est point quelque mauvais songe qui m'ait apporté ce blasphème : — Eulalie épouse d'un autre ! — et je regarde autour de moi pour m'assurer si je veille ; et je suis désespéré quand je retrouve la nature dans le même ordre qu'auparavant. Il vaudrait mieux que ma raison fût égarée. Quelquefois aussi je voudrais me reposer dans mon courage ; mais voici tout-à-coup cette nouvelle incroyable qui vient retentir à mon oreille, et qui me ressaisit des angoisses de la mort.

J'ai compté beaucoup d'infortunes ; mais cette infortune est trop amère ! Banni de la Bavière comme un misérable factieux, proscrit, fugitif, errant pendant deux ans des rives du Danube aux montagnes de l'Écosse, on m'avait tout dérobé, la patrie et l'honneur ! Eulalie me restait cependant ! ce souvenir ineffable en-

chantait ma misère et peuplait ma solitude. J'étais heureux par l'avenir et par elle. —

Hier encore, palpitant de désir, d'impatience, d'amour, je venais, — je croyais, — et aujourd'hui !...

Le 26 août.

Il y a une idée qui resserre mon cœur, une idée douloureuse et mortelle !

Comment se fait-il que nos impressions les plus profondes soient quelque chose de si vague et de si incertain, que la révolution de quelques mois, de quelques jours, qu'un instant presque indivisible les efface ? Quelle est la nature de ce sentiment, si violent dans son ivresse, si rapide dans sa durée, qui aspire à embrasser l'avenir, et qu'une année dévore ? Serait-il vrai que les affections de l'homme ne fussent qu'un sablier renversé qui laisse échapper peu à peu tout ce qu'on lui donne à conteuir ? et faudra-t-il que nous mourions partout où nous avons vécu, — là même où l'on trouverait tant de douceur à s'immortaliser, — dans le cœur de ceux qui nous aiment ?

Oh ! combien la Providence fut sage quand elle assigna une si courte carrière aux voyageurs de la vie ? Si elle avait été plus prodigue de jours, et que le temps eût amené plus lentement l'heure de notre destruction, quel homme aurait pu se flatter d'entraîner avec lui quelques souvenirs de sa jeunesse ? Après avoir erré dans un cercle sans fin de sensations toujours nouvelles, il arriverait, seul, au monument ; et en jetant un regard éteint sur la scène obscure et confuse du passé, il y chercherait inutilement une des émotions de son pre-

mier âge : il aurait tout oublié! tout ! jusqu'au premier baiser de sa bien-aimée, jusqu'aux cheveux blancs de son père !

Mais si le vulgaire use ses jours dans ces misérables irrésolutions, il me semblait, du moins, qu'il était donné à certaines âmes d'éterniser leurs sentiments. Une fois je crus l'avoir trouvée, cette âme voisine de mon âme, et je lui confiai mon bonheur ! Qui pourra redire tout ce qu'elles ont eu de charme, ces heures d'ivresse, où, penché sur le sein d'Eulalie, respirant son haleine, attentif au moindre battement de son cœur, toutes mes facultés s'abîmaient dans un seul de ses regards ? C'est pourtant celle-ci qui m'a trompé ! et lorsqu'en la pressant des tristes étreintes d'un long adieu, je lui demandais le titre d'époux, elle me le promettait devant le père de tout amour. De quel droit me l'a-t-elle ravi ? Pourquoi m'a-t-elle réduit à ce néant ?

Ils m'oubliaient donc tous ! car je pense que si quelque voix amie avait fait vibrer mon nom au milieu de la solennité parjure.... — Mais ils m'oubliaient tous, et personne ne lui disait : — Tremblez, Eulalie, Dieu vous voit ! — Ils m'oubliaient tous, et cette trahison fut consommée !

Le 28 août.

Ce soir, je marchais au hasard ; et je ne sais comment cela s'est fait, — j'ai senti un poids qui m'oppressait, un nuage qui troublait ma vue, un feu qui parcourait mon sang, et je me suis assis. Un instant après, j'ai levé les yeux, et j'ai reconnu. dans la maison qui m'était opposée, la demeure d'Eulalie. Sa chambre

était éclairée. Eulalie est venue, et s'est arrêtée derrière la fenêtre, dans une contemplation silencieuse. Elle souffrait, car elle a regardé le ciel. Sa poitrine paraissait gonflée, ses cheveux étaient épars ; elle a porté sa main sur son front : il brûlait sans doute. Ensuite elle s'est retirée sans m'avoir aperçu, et j'ai vu son ombre s'agrandir sur la muraille, et se confondre avec toutes les ombres. J'ai voulu parler; mais je n'ai point trouvé de voix, et j'étais muet de saisissement, comme un voyageur de nuit qui a rencontré quelque apparition.

Après cela, je me suis approché de cette fenêtre, et je me suis plongé dans la lumière qui en descendait. Mais je n'ai pu supporter long-temps ces agitations ; j'ai repris tristement ma route, et quand je suis arrivé chez moi, mes jambes ont défailli ; je me suis laissé tomber contre terre, et j'ai fondu en larmes.

Le 29 août.

Tout conspire à m'accabler. En m'égarant dans ces campagnes, j'ai vu, au-devant d'une jolie ferme, une femme proprement vêtue ; et, avant que j'eusse distingué ses traits, elle s'est jetée dans mes bras, et a mouillé mes joues de pleurs. Et comme j'hésitais : Vous ne me reconnaissez pas ? a-t-elle dit; c'est moi, c'est moi qui suis cette jeune fille que le désespoir avait poussée au suicide, et que vous sauvâtes au péril de vos jours ; c'est moi que vous avez comblée de tant de biens, que vous avez arrachée à la misère, que vous avez rendue au bonheur; c'est à vous que je dois et la vie dont je jouis, et mon cher époux, et mes enfants bien-aimés ; et

je veux... — Elle voulait que je visse ses enfants. Cessez, cessez, lui ai-je dit en pressant sa main contre mon cœur, vous ne savez pas si je suis assez fort pour tout ceci. — Et cette jeune dame, a-t-elle ajouté mystérieusement ? que le Ciel vous soit propice à tous deux ! Si belle, et une âme si grande ! Oh ! de combien de joies ne doit-elle pas maintenant embellir votre existence ! — A ces mots, j'ai détourné mon visage, en frissonnant d'indignation et de douleur ; — et cette femme a cru... — Oui, tuée, morte, perdue à jamais ! me suis-je écrié ; et je l'ai abandonnée à l'erreur de ses regrets.

De retour ici, j'ai appris qu'Eulalie était partie aujourd'hui pour la campagne. Partie ! savait-elle !.... Oh ! je partirai, je veux partir aussi, et, mille fois déjà j'ai tourné le couteau contre mon sein ; et, mille fois, j'ai demandé à Dieu la mort et le néant, — le néant ; car de revivre encore, et se rappeler que l'on a vécu, j'aimerais autant ne pas m'en aller. Mais je ne reviendrais peut-être pas comme je suis ; — et le changement ! — et puis, d'ailleurs, il faudrait un peu de temps pour m'ajuster d'une autre manière.

Ce sont là de grandes considérations.

Le 2 septembre.

La journée a été calme, le ciel pur et pacifique ; mais à l'instant où le soleil descend dans sa pompe occidentale, l'horizon s'est tout-à-coup enveloppé de nuages, comme d'une ceinture ; et peu à peu, de grandes ténèbres ont dévoré la lumière du crépuscule.

Ainsi, ai-je dit, j'ai commencé dans une aurore douce et brillante ; et je vais finir, comme cette journée, dans

le trouble d'un soir nébuleux. A cette idée, je me suis représenté, avec beaucoup de force, les sensations neuves et superbes du bel âge ; j'ai recherché dans ma mémoire les jeunes désirs, les espérances naïves d'une âme vierge, et je me suis rebercé dans ces ouvenirs.

Cependant des éclairs fréquents parcouraient l'atmosphère, et ouvraient dans les nuages déchirés d'éclatantes avenues et de vastes portiques de feu. La foudre glissait sous les voûtes de la nuit, comme une épée flamboyante ; et à sa lueur passagère, on voyait quelquefois des ombres sinistres se balancer sur le vallon, semblables à ces esprits de vengeance qui sont envoyés sur les ailes de la tempête, pour effrayer les enfants des hommes. Les vents frémissaient dans les forêts, ou grondaient dans les abîmes ; et leurs voix impétueuses se confondaient, dans les profondeurs de la montagne, avec les sons graves du tocsin, le tumulte de la cascade et le fracas des tonnerres ; et dans le silence même qui succédait, triste et terrible, à ces harmonies imposantes, on distinguait des bruits étranges et des concerts mystérieux, comme ceux qui doivent s'élever dans les solennités du ciel.

Dans ces bouleversements qui désolent la création, il y a un baume pour les plaies du cœur, parce que nos afflictions sont absorbées par des afflictions si augustes, et que notre compassion est obligée à se répartir sur un monde. Tout-à-l'heure, par exemple, je m'identifiais avec cette nature souffrante, et je l'embrassais tout entière de ma pitié. J'ai essayé de me maintenir dans cet état ; mais depuis que je souffre seul, il a bien fallu que ma pitié réagît sur moi-même.

Le 3 septembre.

J'avais souvent désiré de revoir ce monastère abandonné, où j'ai recueilli jadis de touchantes inspirations dans le silence des cloîtres. Il me souvenait de m'être promené avec Eulalie parmi ses ruines confuses et ses bâtiments délabrés ; et, en apercevant au sommet de la colline la longue flèche de l'église, hardiment élancée dans les airs, j'ai tressailli de joie, comme à l'approche d'un ami. Seulement, j'ai observé, non sans douleur, qu'on avait réparé les brèches de la muraille, et que les haies venaient d'être émondées. Le désastre des clôtures démolies, et l'énergie d'une végétation libre et sauvage, m'avaient imprimé des sensations d'une tout autre grandeur. Mais comme elles ont assiégé ma pensée, quand, arrivé à l'antique vestibule, j'ai entendu le bruit de mes pas, retentissant dans les échos des chapelles et du sanctuaire ; et comme les portes tremblantes criaient, en tournant difficilement sur leurs gonds ! avec quels serrements de cœur et quelle volupté de larmes j'ai traversé les corridors résonnants et les cours dévastées, pour parvenir au pied du grand escalier de la terrasse ! Là s'échappaient, du milieu des marches rompues, les cylindres veloutés du verbascum, les cloches bleues des campanules, des bouquets d'arabette et des touffes d'éclaire dorée ; la jusquiame y croissait aussi, avec ses couleurs âtres et ses fleurs meurtries. Je me suis appuyé contre une colonne qui, seule, était restée debout, comme quelque noble orphelin d'une famille malheureuse ; et près de moi, il y avait encore un grand orme qui paraissait à peine au-dessus des

vieux débris, mais dont le feu céleste avait déjà brûlé la cime.

J'ai dit : Pourquoi mon génie lui-même n'est-il plus qu'une ruine? Pourquoi la nature que je trouvais toute belle s'est-elle décolorée avant le temps? Que n'ai-je encore ce pouvoir créateur, cette délicatesse exquise et cette fleur du sentiment qui inspiraient mes premiers ouvrages? Maintenant mes crayons sont froids, mes toiles inanimées, et mon âme s'est éteinte dans les douleurs. Si quelquefois une idée forte et magnifique m'apparaît, je cherche en vain à la fixer. Bientôt mon sang fermente, et je ne la retrouve plus qu'à travers des teintes bizarres et des formes gigantesques ; ou bien, je me lasse de sentir, et alors, elle se dégrade et pâlit sous mes pinceaux, c'est, peut-être, que l'image d'Eulalie repose avec trop d'empire devant ma mémoire, et que cela me distrait.

Pendant ce temps-là, je me suis approché de l'ancien cimetière des moines, et j'ai vu une femme qui dessinait, assise sur une tombe. Elle a jeté les yeux sur moi ; et quand les miens les ont rencontrés, j'ai été ébloui, comme si un météore avait passé contre ma vue, et je suis tombé sur mes genoux. Alors, Eulalie, — c'était elle, — Eulalie s'est avancée, a soulevé ma main tremblante, et m'a adressé des paroles de consolation. Quand je suis revenu à moi, et que j'ai pu me rendre compte de cet événement; quand j'ai réfléchi sur le hasard sinistre qui nous avait préparé ce rendez-vous sépulcral ; quand j'ai prévu ce que notre entretien devait avoir de pénible, et quelles nouvelles impressions allaient tourmenter mon cœur, — j'ai désiré qu'un abîme s'ouvrît sous nos pieds, et nous ensevelît tous les deux. Vous ici !ai-je dit enfin. — Ici, a-t-elle répondu;

— c'est dans ces lieux pleins de vous, c'est au milieu de mes souvenirs heureux que j'ai voulu habiter; et cette pensée même fût-elle coupable aujourd'hui..... Coupable ! a-t-elle ajouté vivement ; que le ciel ait pitié de nous ! — Mais elle a prononcé ces mots avec un son de voix, un soupir et un regard qui n'étaient plus faits pour moi.

Cependant je me suis assis à ses côtés, en m'abandonnant à tous mes regrets ; je me suis répandu en imprécations contre la destinée et contre elle-même ; je lui ai rappelé le jour de mon bannissement, l'heure plus funeste de notre séparation, et les serments qu'elle a violés, serments scellés par tant de baisers et de larmes! J'ai pleuré encore avec beaucoup d'amertume, et les sanglots qui me suffoquaient m'ont empêché de continuer.

Que la volonté de Dieu soit faite, a repris Eulalie ; mais qu'il ne permette pas que vous me condamniez sans m'avoir entendue ! Savez-vous ce que j'ai souffert ? Marchiez-vous près de moi quand j'épiais les dernières traces de votre passage, et que mon œil, troublé de pleurs, ne pouvait plus distinguer l'endroit d'où vous étiez parti ? Avez-vous assisté à ces longues veilles que je passais à gémir en m'occupant de vous ? M'avez-vous vue, enfin, — et pourquoi ne suis-je pas morte ce jour-là ? Je croyais, j'espérais mourir ; car je ne pensais pas que le faible cœur d'une femme pût contenir tant de douleurs. — Dites, m'avez-vous vue, prête à expirer de désespoir à la nouvelle de votre mort ?

A ce mot, qui me frappait pour la première fois, j'ai soupiré ; tant la seule pensée que j'aurais pu mourir de la sorte, emportant son amour et regretté par elle, m'offrait de charmes et m'inspirait de désirs ! Elle a poursuivi ainsi :

M. Spronck arriva de Carinthie à Saltzbourg; il nous fut présenté. Je le vis. Il plut à ma mère. Moi-même, — je ne sais, — mais je lui trouvais, — comme elle, — quelque chose de votre air et de votre manière de sentir; et, surtout, cette empreinte de mélancolie, ce caractère touchant d'une âme qui nourrit des peines cachées, ce je ne sais quoi qui impose avant que nous ayons entrepris de le définir. Il avait, d'ailleurs, éprouvé de grands chagrins. L'intérêt qu'il m'inspira, il l'aurait obtenu de vous. N'est-il pas vrai qu'il y a une tendre pitié qu'on ne peut refuser au malheur ?

Vous le savez, Charles, pendant votre absence j'ai perdu ma mère. Quand elle vit s'avancer le moment fatal, elle nous appela autour d'elle, — lui aussi; — d'abord elle me regarda, et un nuage d'inquiétude sembla ternir l'éclat qui commençait à briller sur son visage. Ensuite elle nous regarda tous deux ensemble; elle engagea la main de Spronck dans la mienne, et l'expression d'une volonté irrésistible s'arrêta sur ses lèvres mourantes; puis elle passa si doucement de cette vie dans l'éternité, qu'on aurait cru qu'elle sommeillait, si notre douleur n'avait pas témoigné qu'elle n'était plus. Voilà comment, déplorable héritage de l'infortune et de la mort, je suis devenue l'épouse d'un autre; c'est ainsi que j'ai trahi votre mémoire pour obéir à la voix de la nature et du tombeau; et ce que toutes les puissances du monde ne m'auraient pas contrainte à faire, c'est ainsi que le dernier regard de ma mère l'a obtenu. —

Ceci achevé, Eulalie s'est tournée vers moi avec une douce compassion : Charles, a-t-elle dit, nous voilà comme deux voyageurs du désert qui avaient rêvé du repos et de la patrie, et qui reprennent parmi les sa-

bles un chemin laborieux. Tout s'est évanoui ; — mais armez-vous de courage, et soyez sûr, ô Charles, que mon amitié vous suivra. —

En prononçant ces paroles, elle s'est échappée, disparaissant à la faveur des ténèbres qui descendaient sur le monastère. Je me suis attaché à ses pas ; je voulais la retrouver et la voir une fois encore ; mais le bruit que j'entendais, c'était celui du saule-pleureur qui frémissait dans ses rameaux épars et dans sa chevelure mélancolique. Tout-à-coup j'ai répété ces mots, *son amitié me suivra;* et avec quelle douceur je les ai répétés jusqu'ici ! Cette idée rassérénait mes sens, embaumait l'air, et jetait sur toute la nature un charme indéfinissable qui tenait de l'enchantement. J'ai été plus heureux, — pourquoi pas ? J'étais avide d'affections ; et Dieu sait de quelles chimères je remplis quelquefois le néant de mon cœur !

Le 4 septembre.

Son amitié ! — Jusqu'à quel point ce sentiment me suffit, — voilà la question. Que peut-il y avoir de commun entre une société froide et austère, qui n'a que des joies sérieuses et des plaisirs compassés, et cette union, pleine d'ivresse et de voluptés, où deux êtres prédestinés à se chérir viennent confondre toute leur existence ? — entre cet aliment de quelques âmes appauvries, et le feu pur et régénérateur qui dévore la vie et qui la reproduit ? L'amitié ! eh quoi ! à l'enfant opiniâtre qui redemande l'objet qu'on veut lui soustraire, on jette quelque hochet pour amuser sa douleur.

A vingt-trois ans, je suis cruellement désabusé de

toutes les choses de la terre, et je suis entré en un grand dédain du monde et de moi-même; car j'ai vu qu'il n'y avait qu'affliction dans la nature, et que le cœur de l'homme n'était qu'amertume. Il arrive, il jette sur ce qui l'entoure un regard inexpérimenté, et son immense affection embrasse avidement toutes les créatures. A lui seul, il croit pouvoir animer un autre univers, tandis qu'il marche, hélas ! au milieu d'un monde mort, et qu'il prodigue inutilement ses journées fugitives et son amour inconsidéré. Bientôt il observe, il apprend, il juge; déjà son imagination s'éteint, ses illusions se flétrissent, sa sphère se rétrécit, toutes ses relations se resserrent autour de lui-même, jusqu'à l'instant où une expérience douloureuse brille à ses yeux, comme une torche allumée sur des tombeaux, et achève de l'éclairer sur son néant. Enfin il ne trouve plus que des âmes sourdes et réfractaires; l'amitié l'oublie, l'amour le trahit, la société le rebute; il sent que tous les liens vont se rompre : — ils se rompent en effet; et heureux s'il cède lui-même à ce grand déchirement ! Après cette époque, je ne vois plus que des égoïstes qui sont parvenus à dessécher leur cœur, et des enthousiastes qui l'épuisent sur des chimères.

Tournoyer dans un océan d'inquiétudes et de douleurs; et quand on se délasse à peine de tant d'émotions violentes, quand les appréciations exagérées commencent à peine à se rectifier; — voici venir la mort, célère et inattendue, qui vous étreint de ses bras inflexibles, et qui vous endort tout entier dans le silence du tombeau !...

Le 6 septembre.

Encore un douloureux souvenir ! J'ai retrouvé ce soir, sur les bords de la rivière, l'angle d'un bastion à demi démoli, au pied duquel nous nous reposions de nos promenades dans les belles soirées de l'été. Le tapis de mousse où nous fûmes si souvent assis a conservé sa fraîcheur ; la ruine menaçante qui le surmonte est encore debout. J'ai pensé quelquefois qu'elle pouvait nous ensevelir dans sa chute ; et maintenant, elle survit à l'amour immortel qu'Eulalie m'avait juré, à l'immortelle félicité que je m'étais promise. Là, peu de jours avant mon départ, en suivant des yeux le mouvement de l'onde, en me transportant par la pensée au milieu de ces mers lointaines où j'allais la suivre ; — pénétré de douleur à l'idée d'une séparation peut-être irréparable, — je saisis la main d'Eulalie, et je l'inondai de larmes. Aussi troublé que moi, elle essaya de me distraire d'un sentiment trop pénible, en chantant une de ces romances qui avaient tant de fois charmé nos soirées. C'était, — puis-je l'oublier jamais ! — Ah ! Il n'y a pas un son de sa voix qui ne retentisse encore dans mon cœur !

Claire et Paulin avec simplesse
Coulaient leurs jours,
Et voyaient fleurir leur jeunesse
Et leurs amours.
Rien ne pouvait en apparence
Les désunir ;
Le temps cher à leur espérance
Allait venir.

Ils ne rêvaient qu'hymen et joie,
Loisirs heureux,
Qu'un Dieu consolateur envoie
Aux amoureux.
Mais de Paulin voici le père :
— Il faut partir,
Et de l'amour de votre Claire
Vous départir. —

Il s'en alla vers sa future
En grand émoi,
— Déplorable mésaventure !
C'est fait de moi !
Mon père veut que je le suive,
Et dès ce soir !
Mais jurons-nous, quoi qu'il arrive,
De nous revoir.

Si quelqu'un d'un amour coupable
Veut te lier,
Tu répondras : Suis-je capable
De l'oublier ?
Bientôt, mon ami va me dire :
Éveillez-vous !
C'est enfin l'heure de sourire
A votre époux.

Mais si l'un de nous, dans l'attente,
Est trépassé,
Que son âme reste constante
Au délaissé.
Qu'avec doux regard, doux visage,
Et doux parler,
Elle vienne, du noir rivage,
Le consoler. —

Paulin partit. Un cœur novice
Est si léger !

Un rien, un désir, un caprice,
Le fait changer.
Claire est bien loin ! Rose est jolie !
Un trait l'atteint.
Le temps fuit ; le serment s'oublie ;
L'amour s'éteint.

Claire apprenant par renommée
Ses nouveaux feux,
Lui mande : — Une autre bien-aimée
Obtient tes vœux ;
Celui qui m'occupe à toute heure
M'a pu trahir !
Claire lui pardonne, le pleure,
Et va mourir. —

D'abord, à de grandes alarmes
Il se livra ;
Mais Rose d'un air plein de charmes
Le rassura.
— Pourrais-tu croire à la nouvelle
De ce trépas ?
On se lamente, on se querelle,
On ne meurt pas.

La joie est si vite ravie
A nos désirs !
Faut-il consumer notre vie
En déplaisirs ?
Viens à la fête qu'on dispose,
Finir le jour ;
Et tu recevras de ta Rose
Merci d'amour. —

Il vole au bal et fend la presse
Pour la chercher ;
Il lui semble que tout s'empresse
A la cacher ;

Il croit l'entendre dans la foule
Au moindre bruit,
Et voit son espoir qui s'écoule
Avec la nuit.

Mais, voilà bien de son amante
Le domino,
Son cou de lis, sa main charmante,
Et son anneau :
— Rose, un heureux projet t'appelle ;
Il t'en souvient !
Tu me diras, trop tôt, cruelle,
Que le jour vient.

Disparaissez, forme empruntée,
Masque envieux ! —
Il dit ; et Claire ensanglantée
S'offre à ses yeux,
Le bras armé d'un glaive humide,
L'œil égaré,
Le teint meurtri, le sein livide
Et déchiré ;

Sans le délivrer de cette ombre,
Le jour a lui ;
Elle promène un regard sombre
Autour de lui.
Dès que ses sens, chargés de veilles,
Vont s'assoupir,
Elle murmure à ses oreilles
Un long soupir.

Mais quand sa peine fut comblée
Il eut merci,
Et rendit son âme accablée
D'un noir souci. —
Puisse comme lui tout parjure
A son serment,

Subir de sa lâche imposture
Le châtiment.

En me rappelant cela, je me suis surpris à répéter cette imprécation d'une voix haute avec l'accent de la colère, et je me suis enfui, plein de terreur, car je craignais que le ciel ne m'eût entendu.

Le 8 septembre.

A quelques pas de Saltzbourg, il y a un petit village découpé d'une manière agreste et légère au revers de la montagne. Plusieurs ruisseaux descendus des rochers se réunissent au-dessous de l'enclos du presbytère, et forment ensemble un canal qui se déroule au travers de la plaine, comme un large sillon d'argent, et va se perdre dans la rivière. Le murmure des petits flots, le mugissement éloigné des ondes, et le frissonnement des peupliers émus par le vent, s'harmonient avec une douceur inexprimable, et portent à l'âme je ne sais quelle langueur, quel trouble délicieux qu'on aime à entretenir. Mais jamais ce tableau n'a un charme plus indicible qu'à l'heure où le ciel, orné des couleurs de l'aube, sourit à l'approche du jour, quand un brouillard humide et blanchâtre nage sur le vallon, et que les premiers feux du soleil commencent à dorer les plombs du clocher.

Ce matin, je me promenais de ce côté, en proie à des rêveries plus heureuses que d'habitude, quand les sons lugubres, distants et prolongés de l'airain mortuaire, sont venus me distraire de tous les songes du passé. Je me suis tourné vers la ville, et j'ai vu, à l'an-

gle du chemin, un convoi qui s'avançait avec lenteur, en récitant des prières à voix basse. Quatre hommes qui portaient une bière couverte d'un grand linceul ouvraient ce funeste cortége. Près d'eux marchaient autant de jeunes filles vêtues de blanc, les cheveux épars, les yeux rouges de larmes, le sein haletant de soupirs; et, d'une main, elles soulevaient les extrémités du drap funèbre. Ensuite venaient pêle-mêle des femmes, des enfants et des vieillards qui paraissaient tous pénétrés de douleur, mais d'une douleur muette et résignée; ce qui m'a fait penser que l'être infortuné qu'on allait déposer dans sa dernière demeure n'y était point accompagné par ses parents; car les regrets de la nature ont un autre caractère. J'oubliais de dire que le linceul était blanc, et qu'on y avait attaché une petite couronne de fleurs, semblable à celles dont on pare le front des vierges.

Lorsque la foule a été écoulée, je me suis adressé à une femme presque octogénaire qui suivait d'un pas plus tardif, à cause de son grand âge; et je lui ai demandé le nom de la personne qu'on emportait dans cette bière. — Hélas! monsieur, m'a-t-elle reparti en sanglotant, vous n'avez pas manqué d'entendre parler de la bonne Cordélia. Si jeune encore, elle était déjà la mère des pauvres et l'édification des sages. C'est elle qui est morte hier. — Mais comme j'ai témoigné à cette bonne femme que le nom de Cordélia m'était inconnu, et que, depuis quelques années, j'étais étranger à Saltzbourg, elle m'a raconté ce qui suit, pendant que je prenais son bras pour lui adoucir les fatigues du voyage.

« Cordélia était née d'une famille opulente; mais elle était si humble et si compatissante pour la misère,

qu'on ne s'était jamais aperçu de sa fortune qu'à ses libéralités. La mère de Cordélia se glorifiait de sa fille; les pères la donnaient pour modèle à leurs enfants; ses amies la nommaient avec orgueil; les pauvres la bénissaient; et l'envie elle-même se taisait quand on parlait d'elle; car tout le monde l'aimait, tant elle était douce et bonne, la pauvre Cordélia! Il faut bien que les anges en aient été jaloux, pour que Dieu l'ait éprouvée à ce point. Il y a déjà long-temps que sa mère s'aperçut qu'elle dévorait un chagrin caché, et qu'elle s'efforça de pénétrer le mystère de son cœur. Qu'as-tu, ma Cordélia? lui disait-elle; et Cordélia se penchait sur le sein de sa mère, et gémissait. Tu aimes? ajouta sa mère un jour. Cordélia ne répondit rien. C'est que c'était là son secret, et qu'elle n'osait ni le taire ni l'avouer.

» Cependant elle n'avait point à rougir du choix qu'elle avait fait, car Guillaume est un digne garçon; mais elle croyait qu'on ne voudrait point consentir à son mariage avec lui, parce que Guillaume était pauvre. Voilà pourquoi elle dérobait la connaissance de son mal, quoiqu'il s'accrût tous les jours. Enfin, elle fut atteinte d'une maladie effrayante, et dans les accès de délire qui la saisissaient, elle prononçait souvent le nom de Guillaume. Quand la fièvre commençait à se calmer, et que Cordélia reprenait ses sens, sa mère s'asseyait auprès d'elle, et l'interrogeait de nouveau. Une fois elle convint de tout, parce qu'on lui apprit comment elle s'était trahie. Ses parents se réunirent; et après y avoir mûrement réfléchi, ils résolurent de la marier à Guillaume, puisqu'elle lui avait donné son amour.

» On profita d'un de ces moments paisibles où Cor-

délia laissait quelque espoir de convalescence pour lui en apporter la nouvelle, et comme on pensait que sa parfaite guérison pouvait dépendre de cette union tant désirée, on prit jour, pour y procéder, dans une chapelle voisine de la maison. C'était hier, à pareille heure que maintenant, et précisément comme elle venait d'atteindre à sa dix-septième année. Elle se leva, s'habilla, et se rendit à la chapelle, entre sa mère qui était toute consolée, et Guillaume qui ne se sentait pas de joie. Ces amies qui l'entourent encore marchaient à ses côtés. On disait en la voyant passer : Voyez Cordélia ! elle est plus pâle ; mais elle est au moins aussi belle. En effet, son air était plein de noblesse, de grâce et de sérénité. Seulement, au pied de l'autel, elle prononça tout bas ces mots, en s'appuyant sur Guillaume : Je me trouve mal. On la ramena ; mais le coup était porté, et il avait détruit toutes les ressources de la vie. Quelques minutes après midi, son œil sembla se ternir et s'éteindre. Elle le fixa tendrement sur son mari et sur sa mère, soupira et sourit. Ensuite elle détourna la tête, et demeura immobile. Guillaume effrayé prit sa main ; elle était froide. Cordélia venait de mourir ! »

Nous marchions déjà dans le village que Cordélia, pendant le cours de sa maladie, avait marqué pour le lieu de sa sépulture ; et je m'informais encore, avec une triste curiosité, de tous les détails de cet événement. J'aimais à entendre comment cette âme sensible et généreuse s'était fait connaître des malheureux pendant son trop rapide séjour sur la terre. Je plaignais Guillaume surtout ; car, de survivre à ce qu'on aime... — Que dis-je? Il en mourra, sans doute !

Et cependant nous arrivons devant l'église. La porte s'ouvre, le corps est déposé sur le seuil ; et le prêtre

debout, les yeux levés au ciel, le front calme, les bras étendus, l'aspersoir à la main, laisse tomber quelques gouttes d'eau consacrée sur la prison étroite et mystérieuse qui renferme Cordélia. Ensuite on introduit le cercueil; le convoi l'accompagne, silencieux, sous la nef antique, et se divise en deux rangs, auprès des grilles du chœur; le peuple se prosterne, et le sacrifice commence.

Quel spectacle elle offrait à mes yeux, et de quelles idées elle venait assaillir mon cœur, cette pompe touchante que la religion a placée comme un point de repos entre le trépas et l'éternité! La sainteté du lieu; la grandeur des cérémonies; la mélodie imposante qui retentit dans l'enceinte sacrée; les vapeurs de l'encens qui se mêlent à la fumée des flambeaux funéraires; un prêtre auguste qui apporte au Tout-Puissant les prières de la multitude; une foule pieuse qui appelle les miséricordes inépuisables du Créateur sur le tombeau de la créature; Dieu lui-même, descendu en victime expiatoire pour la rédemption des hommes, et ramenant les fidèles au pied du trône de son père; — et près de moi, dans cette bière, — sous ces tristes livrées de la mort, — une jeune fille qui avait à peine rêvé les embrassements d'un époux, et qui échange si vite ses roses contre des cyprès, les délices de son printemps contre les secrets de l'avenir, son lit nuptial contre une fosse! une vierge qui n'était pas encore dépouillée de sa robe d'hymen, et qu'ils vont jeter à jamais dans la terre humide et profonde, à la merci de toutes les intempéries des saisons et de tous les ravages du temps! Cette innocente Cordélia, hier, hélas! si ravissante de perfections et de beautés; aujourd'hui, un cadavre!

Tandis que je me livrais à ces réflexions, le cortége

s'est porté au cimetière, où il devait laisser Cordélia ; et les regrets qu'elle inspirait ont éclaté avec plus d'amertume. C'est alors qu'on aurait pu penser que chacun pleurait en elle une fille ou une sœur chérie, tant l'idée de s'en séparer pour toujours, et de perdre bientôt de vue le peu qui en restait, avait augmenté le développement de toutes les douleurs !

Dans ce moment même, un étranger s'est approché, et quel homme ce devait être que celui-ci ! Il paraissait toucher à l'âge mûr ; mais quelque grande douleur avait déjà gravé sur son front les empreintes d'une vieillesse anticipée. Son regard doux et fier, tendre et cependant un peu sombre, commandait le respect, l'admiration et l'amour; et je ne sais quoi de céleste et d'éblouissant flottait sur son visage avec une majesté incomparable. Il est venu à moi, il m'a interrogé d'une voix émue, et je lui ai répété en peu de mots ce qu'on m'avait raconté de Cordélia et de sa mort ; mais quand j'en suis arrivé à la fin de ce récit, il a cessé de m'interroger, et, peut-être, de me voir ; ses joues se sont enflammées, ses membres se sont raidis, tout son corps a tremblé d'une convulsion subite ; il s'est précipité vers la fosse, il y a attaché un regard avide : et quand on y a poussé le cercueil, et que les ais ont crié en glissant le long des cordes, ses bras, qui cherchaient un appui, se sont enlacés autour de moi : — Oh ! vous ne savez pas, s'écriait-il, vous ne saurez jamais ce que cette matinée me rappelle de tourments ! Vous ne savez pas qu'autrefois j'ai vu mourir et tomber ainsi sur la terre celle qui était, à elle seule, toute ma joie et tout mon amour, — ma sœur d'adoption, — l'amie de ma jeunesse, — l'épouse qu'on allait me donner. — Et il a perdu connaissance Dès que nos soins empressés ont eu ravivé son

cœur, je l'ai entraîné loin de cette scène d'affliction ; et, marchant à grande hâte du côté de la ville, nous ne nous sommes arrêtés qu'au détour de ce chemin d'où j'avais vu descendre le convoi, et lorsque le village s'est caché derrière le pied des coteaux boisés, comme sous un rideau.

Là, nous nous sommes séparés ; mais avant de me quitter, — en me pressant contre son sein avec une ferveur d'amitié dont j'étais tout enorgueilli, en me prodiguant des témoignages si affectueux de reconnaissance pour une action si simple, il s'est nommé ; et cet inconnu, vers qui mon cœur avait volé d'abord, — c'est l'époux d'Eulalie !

Quand je me souviens, après cela, qu'Eulalie avait cru découvrir quelques rapports entre nous ; et quand je me le représente avec sa physionomie de demi-dieu, il me semble que c'est une faculté qui a été accordée aux âmes tendres, en dédommagement de la vicissitude de nos affections, que de pouvoir retrouver partout des images de ce qu'elles ont aimé.

Le 9 septembre.

C'est encore ici une marque de faiblesse de notre esprit, et de l'inutilité des efforts que nous employons à combattre nos penchants. Il m'est bien démontré que notre vie a été prévue et ordonnée avec toutes ses harmonies ; que toutes les habitudes, toutes les relations que nous contractons dans le commerce du monde sont des conséquences nécessaires de notre organisation ; et qu'il ne nous appartient ni d'expliquer ni de vaincre les sympathies dont nous nous trouvons quelquefois

liés. Par quel autre ascendant que celui d'une fatalité toute-puissante ce ravisseur, qui m'a dépossédé de mes plus chères espérances, serait-il venu me séduire et me subjuguer, quand tout m'était odieux en lui, et que j'aurais voulu pouvoir mettre un monde entre nous deux? N'est-il plus l'époux d'Eulalie, et Eulalie, ne l'aimé-je plus?

Qui empêchait cependant que je passasse ma vie entre eux? Idée si riche en délices que ma faible imagination s'en étonne! qui empêchait que je fusse son époux comme lui, et qu'elle nous partageât sa tendresse? Une âme d'une sensibilité si vive et si tendre ne nous aurait-elle pas facilement confondus dans son amour? et fallait-il que le bonheur des autres ne s'enrichît que de mes pertes et de mes douleurs?

Il le faut avouer, c'est une condition bien digne de pitié que la mienne! car tout maltraités du sort que soient la plupart des hommes, j'ai vu, du moins, qu'ils pouvaient se dédommager de la sévérité de leur fortune dans quelques sentiments consolants. Moi seul, sur cette terre misérable, je réunis toutes les misères de l'humanité; et tout ce qui les charme ou les soulage m'est cruellement interdit. Mes affections les plus douces deviennent des tourments insupportables; et, sur mes lèvres, l'air même que je respire s'empoisonne depuis que Dieu m'a déshérité de sa providence!

Le 10 septembre.

Cependant il en a aimé, il en aime, il en regrette une autre. Il ne sait point l'aimer comme je l'aimais. Il ne rapporte pas à elle seule tous ses souvenirs, toutes

ses pensées, toute sa vie ; et sur le sein d'Eulalie, il rêve un autre amour et une autre félicité. Désabuse-toi de ton bonheur, âme tendre et confiante ! Cet époux ne t'était pas destiné. Ses transports, ses soupirs, ses larmes ne sont point pour toi. Ce n'est point toi qu'il désire, qu'il cherche à son réveil ; mais celle que les prestiges de la nuit lui avaient montrée, et qui enchantait son sommeil adultère. Infortunée ! ce n'est point toi qu'il aime ! et de quel droit exigerait-il de toi l'affection qu'il ne peut plus te donner ? n'est-il pas nul l'engagement qui a violé tous les engagements du cœur, et qui a trahi la nature ?

Je pourrais donc — jamais. Cette idée a beau fermenter dans mon sein, — jamais ! Chimère ! illusions de ténèbres ! Qui suis-je, hélas ? un captif dont l'imagination s'est reposée un moment dans des songes voluptueux ; qui croyait marcher sur des routes de verdure et sous des bocages de roses ; qui ne s'occupait que d'espérances faciles et de pensées riantes, et qui retrouve tout-à-coup autour de lui ses chaînes et son cachot.

Quand je me vois ainsi séparé de tout bonheur par un océan sans rivage ; quand je me sens froissé, anéanti par le désespoir ; quand j'observe comment toutes mes facultés se dégradent et s'irritent tour à tour dans cet état de convulsion et de douleur ; quand j'essaie de calculer jusqu'à quel point de légères modifications de circonstances ou de tempérament peuvent influer sur nos résolutions les plus graves, et que je réfléchis sur tant de misérables que le ciel a jetés, avec une sensibilité brûlante, au milieu des contraintes et des luttes de la vie, — je m'étonne moins de compter un si grand nombre de réputations écrites avec du sang, et je m'indigne

des jugements insensés de la foule. Interrogez ces fiers, ces aveugles dispensateurs de gloire et de châtiments : ils ont tout apprécié, tout mesuré, tout prévu. Il n'est pas un crime, pas une pensée qui échappe à leurs lois, à leurs inquisitions, à leurs bourreaux; — et cependant ils ne savent pas, ils ne sauront jamais combien est faible, étroite, imperceptible, la distance qui sépare un révolté de son empereur, et le supplice d'un proscrit de l'apothéose d'un demi-dieu.

Le 11 septembre.

Pour la seconde fois je l'ai vu, — j'entrais dans une maison étrangère; on m'annonce, et M. Spronck vole à moi avec les marques de la plus vive affection. — Charles Munster ! a-t-il dit, hélas ! c'est donc vous ! — et il n'a point achevé ; mais son silence même parle à mon cœur. Il semblait me plaindre et se justifier ; il voulait se défendre de ma haine ! et moi, pendant ce temps-là, frémissant, interdit, et les yeux trempés de pleurs, j'ai été vingt fois tenté de me jeter à ses genoux — ou dans ses bras.

Le 12 septembre.

Il y a des plaisirs que nous avons goûtés avec tant de délices, que nous croirions volontiers que le souvenir qui nous en reste doit suffire à nourrir notre cœur d'idées riantes et heureuses pendant tout le cours de la vie; et quand nous nous retrouvons long-temps après dans les mêmes circonstances, il arrive cependant que

ces émotions, si agréables et si regrettées, ont perdu presque tout ce qu'elles avaient d'ivresse. Nous nous plaignons alors de l'instabilité des choses de la terre; et, parce que nous ne savons plus jouir de beautés qui nous transportaient, nous accusons follement la nature d'avoir changé.

Est-il rien de plus doux, disais-je, que de pouvoir, après de grandes traverses et des années d'exil et de douleur, se reporter par la pensée aux jours si purs de l'heureuse enfance; que de revoir les lieux qui ont été le théâtre de nos premiers jeux, de nos premiers travaux et de nos premiers succès, les perspectives qui ont exercé nos premiers crayons, le toit natal et les domaines héréditaires; que de reconnaître le champ que notre père a défriché, l'arbre dont il aimait l'ombrage, sa charrue, son foyer rustique et le lit de paix d'où il nous a béni? On se rappelle avec tant d'envie ce temps, riche d'ignorance et de simplicité, où une médiocrité laborieuse bornait nos désirs, et un horizon étroit notre univers! Nous avons tant de fois souhaité de rassembler autour de nous tous ceux avec lesquels nous avons fait l'apprentissage de la vie, et nous espérions tant de ravissements dans leur entretien! J'ai quitté Saltzbourg pour venir réchauffer mon cœur à ce foyer d'innocentes voluptés; et au lieu des consolations que j'y cherchais, tout ce que j'ai vu n'a servi qu'à redoubler mes chagrins. Plaisirs péniblement achetés que ceux qui ont de tels retours! le bonheur passé peut donc être un tourment de plus!

Je me figure un de ces anges réprouvés qui consument leur éternité dans d'inutiles repentirs. Quelquefois il s'élève pensif jusqu'aux confins de sa première patrie; il contemple avec une tristesse profonde, le

ciel dont il a été banni et les biens dont sa rébellion l'a frustré : son infortune s'en augmente ; et, rugissant de désespoir, il se replonge dans les abîmes.

Le 14 septembre.

Combien de gens qui se plaignent de la monotonie de la nature, qui n'y voient que des tableaux stériles et fastidieux, qui pensent d'un coup d'œil tout apercevoir et tout embrasser, et qui ne devraient s'en prendre de l'imperfection de leurs jouissances qu'à la pauvreté de leur imagination et de leurs organes ; pendant que l'artiste gémit de l'impuissance de ses ressources et maudit ses toiles et ses palettes, quand il remarque tant de nuances inimitables, tant d'aspects mobiles, tant d'expressions variées dans le grand tableau de la superbe création. — Et quel sujet d'incertitudes pour lui que de voir un seul point de l'horizon modifié par toutes les influences des saisons, par tous les accidents de la lumière et par toutes les émotions de son propre cœur !

Je me suis arrêté ce matin sous un vieil orme autour duquel, à certains jours de fête, les jeunes gens, rassemblés par les simples concerts du ménétrier, faisaient briller à l'envi leur force et leur légèreté, tandis que les anciens du village, tout émus de délicieux souvenirs, se rappelaient entre eux quelque notable événement de leur jeunesse arrivé à pareil anniversaire. On a sans doute conservé cette tradition heureuse ; car j'ai vu, sur l'herbe foulée en rond, des fleurs éparses et des pâquerettes effeuillées. Heureux ceux-ci, du moins, qui

sont encore fidèles à leurs premiers plaisirs et à leurs premières mœurs !

De cet endroit, la vue s'étend sur une immense vallée qui se creuse et se déploie avec grâce entre les revers des forêts, et dont l'aspect riant et calme enchante le cœur. Quelques ruisseaux bordés de saules s'égarent dans la plaine sans trop s'éloigner les uns des autres, se divisent en compartiments élégants, se cherchent et se fuient tour à tour, et les voici bientôt qui reviennent, tous ensemble, embrasser les bocages de leurs contours indécis. A droite, parmi des cabanes de paysans, on distingue les tourelles d'un château gothique dont les ailes ruineuses s'étendent pesamment sur une large plate-forme; et, plus bas, la rivière qui sort tout-à-coup de derrière la colline comme si elle y avait pris sa source, et qui va se perdre ensuite, à de grandes distances, dans les fonds bleuâtres du ciel. Le pont qui la traverse au loin ressemble à un petit croissant noir appliqué sur un champ d'azur.

L'orient commence-t-il à se colorer des premières teintes du jour, tout est douteux, vague et indéfini. Le paysage, à peine ébauché, n'offre que des couleurs incertaines, des traits confus et des formes capricieuses. A mesure que le jour s'élève, les montagnes naissent, les perspectives se reculent, les plans se détachent et se caractérisent; des nuées d'oiseaux de toute couleur parcourent l'air avec toutes sortes de vols et de ramages. Bientôt l'heure des travaux peuple les routes et les champs. L'agriculteur descend du hameau, le muletier suit ses charges et le pâtre ses brebis. Chaque heure qui s'approche amène d'autres scènes. Quelquefois un seul coup de vent suffit pour tout changer. Toutes les forêts s'inclinent, tous les saules blanchis-

sent, tous les ruisseaux se rident, et tous les échos soupirent.

Le soleil descend-il, au contraire, vers l'occident, le vallon s'obscurcit, les ombres s'étendent. Quelques points plus élevés se font encore remarquer avec leurs reflets d'or parmi les nuages de pourpre; mais ces lueurs mourantes ne brillent nulle part avec plus d'éclat que sur la surface de la rivière, qui se précipite étincelante, et enveloppe tout le couchant d'une vaste écharpe de feu.

La lune enfin s'ouvre-t-elle un passage dans les espaces du ciel : soit que sa lumière, tendre et craintive comme les regards d'une vierge, repose endormie sur les plaines; soit qu'elle tremble sous les ombrages transparents; soit qu'elle se déroule en gerbe ou se berce en réseau d'argent sur les vagues agitées, c'est alors qu'on croit trouver à tous les objets des charmes inexplicables et des douceurs infinies; c'est alors que tous les bois ont des bruits religieux, des pompes et des secrets. Tous les aspects du ciel et de la terre prennent je ne sais quoi d'idéal. L'air est chargé d'émanations très-pures et de parfums très-agréables. Le son du cor, le tintement de la cloche lointaine, l'aboiement du dogue attentif qui veille au-devant de l'habitation de l'homme, un rien vous trouble et vous pénètre; il semble que cette nuit imposante jette quelque chose d'imposant sur toutes vos sensations.

Que dis-je? les inspirations superstitieuses et les rêveries crédules sont filles de la solitude et des ténèbres. Qui m'empêche de donner à ce château des habitants et des mystères? de gémir sur le sort d'une épouse opprimée, qui se meurt dans ces souterrains, et d'évoquer sur ces tours les vieilles ombres de leurs anciens possesseurs?

Ces chaumières ne peuvent-elles pas me cacher un couple de vrais amants qui ont préféré le simple toit de leurs pères, un petit champ cultivé par leurs mains, et des plaisirs sans regrets, à toutes les séductions de la ville ?

Rêvons, rêvons cette félicité dans ce qui nous environne, puisqu'elle ne doit jamais devenir notre partage.

Le 17 septembre.

Ce village n'est séparé de celui où j'ai vu Eulalie pour la première fois, que par une hauteur plantée de différents arbres, entre lesquels on a placé mille petits sentiers. Soit prédilection, soit hasard, mes rêveries solitaires me ramenaient toujours à une jolie esplanade, tapissée d'une molle verdure, et que de larges érables recouvrent de leurs voûtes fraîches et ombreuses. Sur la pente de la colline, un clocher, noirci par un incendie encore récent, élevait sa tour enfumée du milieu de quelques masures grossièrement groupées en amphithéâtre, et sur les bords de la plaine on comptait quelques métairies avec leurs champs, et quelques maisons de plaisance avec leurs jardins.

Dans un enclos d'une coupe agréable et d'une exposition heureuse, j'avais souvent remarqué Eulalie s'égarant pensive à travers les vergers, et laissant flotter au gré des vents les plis de sa robe blanche et les ondes de sa chevelure ; ou venant, au déclin du jour, arroser d'une eau pure les fleurs de ses parterres, quand elles se penchaient toutes fanées des ardeurs du soleil, comme de touchants symboles d'une âme tendre qui se consume

dans ses langueurs ; — et chaque fois un désir inquiet, un sentiment mêlé de trouble et de volupté se glissait dans mes veines et faisait bouillonner mon sang. Mon âme brûlait de s'allier, à travers l'espace, à l'âme de cette inconnue; si elle s'éloignait, je la suivais de mes regards jusqu'à ce qu'elle m'échappât, je l'attendais jusqu'à ce qu'elle revînt; et dès qu'elle paraissait, je cherchais à m'emparer de son image, à me l'approprier tout entière, à l'identifier avec moi pour ne la reperdre jamais. Fixe, debout, sans respiration, sans mouvement, sa présence était un mystère que je craignais de troubler. Quelquefois aussi de noirs pressentiments s'étendaient sur mon avenir comme un voile de douleurs; et alors j'éprouvais un déchirement dans le cœur, un malaise partout. Des nuages de sang flottaient devant mes yeux, et m'offusquaient le ciel; des larmes, tièdes et pesantes comme les premières gouttes d'une pluie d'orage, roulaient de mes paupières, et la terre fuyait sous moi. Voulais-je partir? j'avais tout oublié, mon papier, mes crayons et mon Ossian.

Puis, je m'engageais au hasard dans le bois, et je me frayais des chemins nouveaux, en écartant des mains les branches humides et les arbrisseaux épineux. Je me plaisais à parcourir des lieux où l'homme n'a pas coutume de pénétrer, tant j'étais jaloux du sentiment qui remplissait mon âme, et tant il m'eût été pénible d'en être distrait! Je parlais d'elle sous mille noms imaginaires; je les gravais sur l'écorce ou sur le sable, et souvent j'y joignais le mien. Si quelque temps après je venais à passer dans le même endroit, et à reconnaître ces chiffres, je palpitais de joie, comme si j'avais pu croire qu'elle les eût entrelacés elle-même. Souvent je courbais de jeunes arbres pour en faire des dômes de

verdure; ou bien je les arrondissais en portiques, j'en tressais les rameaux, et j'y suspendais encore de fraîches guirlandes de liane, avec leurs feuilles en fer de piques, et leurs cymbales d'ivoire toutes brillantes de rosée.

Peut-être un jour, disais-je alors, je la conduirai sous mes berceaux, je la ferai passer sous mes voûtes de fleurs, et je la couronnerai de mes lianes. C'étaient les douces chimères et les illusions présomptueuses de l'amour sans expérience.

Aujourd'hui, j'ai voulu revoir tout cela; mais la magie des beaux jours n'y est plus. La maison est abandonnée à de nouveaux propriétaires; et ceux-ci, sans respect, ont ravagé ses parterres et arraché ses chèvrefeuilles. Ils n'ont rien épargné de ce qu'elle aimait : ce qu'elle aimait! ces étrangers le savaient-ils?

Cependant j'ai cédé au prestige de mes souvenirs avec tant de confiance et d'abandon, qu'avant de quitter l'esplanade je me suis machinalement détourné pour savoir si Eulalie ne venait pas. — Après quoi, en réfléchissant sur cette erreur, je me suis pris à pleurer; mais combien plus amèrement, quand j'ai aperçu mes berceaux désolés et détruits par le vent, mes petits arbres abattus par la coignée, et la terre jonchée de leurs branches! A cette dernière perte, si légère qu'elle paraisse, je me suis rappelé tout ce que j'avais perdu; je me suis contemplé avec effroi dans ma solitude et dans ma misère; sans amis, sans famille et sans patrie; sans appui et sans espérance; trahi par le passé, accablé du présent, et dépossédé de l'avenir; abandonné d'Eulalie et du Ciel!

Là même, j'avais autrefois résolu de consacrer à mon cher Werther une fosse couverte d'herbe ondoyante, comme il l'a souvent désirée; et aujourd'hui j'ai senti

une secrète envie d'y creuser bientôt la mienne. C'est une destinée si cruelle que de mourir loin de ce qui nous fut cher, — et de laisser le soin de sa sépulture à la pitié d'un passant !

Le 24 septembre.

Oui, au feu qui parcourt mes veines, je sens qu'il n'y avait de bien pour moi sur la terre que dans cette autre moitié de moi-même, dont le sort injuste m'a séparé ! Et qui me rendrait ces jours de délices et de gloire ? Quel dieu me fera revivre ce passé jaloux qui a dévoré mon avenir ? Ce temps, hélas ! où mon cœur était inondé d'affections si heureuses ! où toutes mes facultés jouissaient d'une activité si puissante; où, à sa seule approche, au seul bruit de sa voix, au plus petit frémissement de sa robe, je sentais la vie prête à me manquer partout, et mon âme se renverser dans tous mes nerfs; où je me plaignais de n'avoir pas assez de forces pour suffire à mon bonheur, ou pas assez d'amour pour y succomber! Qu'il m'eût été doux de finir ainsi, et d'exhaler mon dernier soupir dans cette béatitude ! Pourquoi n'osai-je pas la ceindre de mes bras, la ravir comme une proie, l'entraîner hors de la vue des hommes, et la proclamer mon épouse devant le ciel ? Ou si ce désir même est un crime, pourquoi s'est-il si étroitement uni au propre sentiment de mon existence, que je ne puis plus l'exiler sans mourir ? Un crime? ai-je dit. Dans des jours de barbarie, dont le souvenir est lié à toutes les idées d'ignorance et de servitude, le vulgaire s'est avisé d'écrire ses préjugés, et il a dit : Voici des lois Étrange aveuglement de l'humanité ! spectacle digne du mépris, que

celui de tant de générations gouvernées par les caprices d'une génération éteinte, et de tant de siècles dont un siècle obscur a décidé !

Après avoir long-temps gémi sous le poids de ces odieuses contraintes, qui ne voudrait abréger le pénible essai de la vie, si cette joie restait du moins en notre puissance? Mais le ciel et les hommes s'accordent à nous la défendre, et nous ne nous affranchissons de nos jours que pour recommencer la douleur. Elle veille à la porte des tombeaux, comme ces monstres qui se nourrissent de cadavres ; elle nous désenchante du sommeil de la mort, et s'empare de notre éternité comme d'un héritage. Quel que soit cependant le terrible avenir, l'avenir de sang et de larmes que vous gardez à vos réprouvés, souffrez, souffrez, ô Dieu ! qu'Eulalie me soit un moment rendue! qu'un seul moment ce cœur palpite contre son cœur ! que ma faible existence puisse s'évanouir dans l'ivresse de ses regards et de ses baisers ! que je meure dans son amour ! — Et un enfer à ce prix !

Le 9 octobre.

C'est une chose admirable et pleine de charme que de suivre un grand génie dans sa course, d'être en quelque sorte associé à ses découvertes, et de parvenir avec lui à des distances auxquelles on n'aurait jamais pu atteindre sans guide, comme le navire accoutumé à des voyages de peu de cours, quand un pilote habile le fait cingler tout-à-coup au milieu des mers immenses et vers des ports inconnus. Ainsi notre imagination entraînée dans le sublime essor de ta muse, ô divin Klopstock, et parcourant sur ses pas les espaces que tu as

peuplés, s'étonne des miracles qui l'entourent, et s'arrête saisie d'effroi. Avec quelle magnificence tu rassembles sous nos yeux tout ce que la poésie a de merveilles; soit que tu nous introduises dans les conseils du Très-Haut, quand les premier-nés des anges célèbrent les mystères du ciel, et que les chérubins, pénétrés d'une religieuse frayeur, se voilent de leurs ailes d'or; soit que tu perces devant nous les voûtes ténébreuses des enfers; que tu évoques, avec une autorité incroyable, ces puissances déchues qu'une éternelle vengeance poursuit de tourments éternels, et que tu nous les montres frémissant sous le poids de leurs chaînes brûlantes et de leurs rochers foudroyés; soit que tu nous transportes au grand sacrifice de Golgotha, quand le Créateur du monde se dévoue aux angoisses de la mort pour racheter ses bourreaux!

Mais la lecture de la Bible m'offre encore de plus délicieuses jouissances. Il n'est point de circonstances dans la vie de l'homme où elle ne mèle quelque douceur; point de revers qu'elle ne solennise; point de prospérité qu'elle n'embellisse : voilà le caractère que devait avoir un livre émané du ciel même.

Souvent, quand la nature, dans tout l'éclat de sa parure automnale, et avec toutes ses forêts diaprées d'or et de pourpre, sourit au soleil couchant, je m'assieds sur la pente d'un coteau, sous quelque vieux chêne, et je relis les bucoliques ingénues des premiers temps, la naïve histoire de Ruth et les chants d'amour de Salomon. D'autres fois, sous les arches gothiques d'une église en ruine qui élève ses tours solitaires dans le vallon, j'écoute; — et, dans le gémissement des vents, qui grondent au travers de ces murailles, comme des voix d'airain, je crois saisir la parole prophétique d'un

Daniel ou d'un Jérémie. De temps en temps, sur la fosse de mon père, et à l'ombre mélancolique des arbres que j'y ai plantés, je me rappelle, avec des pleurs très-abondants, l'histoire de Joseph et de ses frères ; car moi aussi qui voyais des frères dans tous les hommes, j'ai été vendu par eux, et ils m'ont envoyé dans un exil lointain. Mais plus souvent, quand la nuit, voilée de crèpes obscurs, s'avance dans ses voies silencieuses, — debout, sur un rocher couvert de mousse, je répète avec Job, dans toute l'effusion de ma douleur, ce cri profond de l'âme désabusée : —

Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?

Le 10 octobre.

De dépit je briserais volontiers mes pinceaux, quand je pense à quel point la nature de ce triste Occident est chétive et disgraciée! — quand je rêve ces climats favorisés, ces ciels purs et ce soleil sans nuages du magnifique Orient, et que j'erre, en idée, sous les huttes nomades et patriarcales des pastorales oasis, ou parmi les monuments augustes de la vieille Égypte; quand le magnanime habitant de ces régions heureuses s'élève à mes yeux dans toute l'énergie de sa première grandeur et de ses formes originaires ; — tandis que j'observe ici comment on a comprimé toutes les forces et restreint toutes les facultés; — lorsqu'il me semble voir cet Arabe, seul avec son coursier, qui respire, comme lui, toute la liberté des solitudes; lorsqu'il me semble, dis-je, le voir franchir les sables torrides, ou bien se repo-

sant sous l'ombrage réparateur de ses palmiers : — en rassemblant ces traits devant ma pensée, je me plains quelquefois à la Providence qu'elle m'ait exilé sur une zone froide, au milieu d'une création timide, et si loin des superbes regards du soleil inspirateur ; — et je m'écrie : Pourquoi les hommes m'ont-ils fait leur captif, et pourquoi m'ont-ils amené prisonnier dans leurs cités ? vous l'eussiez vu ce lion, dans le désert, se jeter sur la terre altérée, oublier qu'elle brûle, et la goûter long-temps entre ses dents.

Dans le désert ! ai-je dit ; — car dans les liens de fer de la société, et sous le poids de ses institutions ignominieuses, — pauvres esclaves que nous sommes ! — nos organes lassés ne pourraient pas supporter long-temps l'éclat de cette nature exubérante. Ses riches prodigalités ne sauraient appartenir à l'homme qui s'est laissé dégrader de la dignité de son espèce, et qui a lâchement trafiqué de son indépendance. Et comme elle se sent profondément humiliée, l'âme généreuse qui a engagé toutes ses forces dans ce contrat, quand elle vient à savoir à quel prix, et pour quels pitoyables avantages, elle en a fait le sacrifice ; quand elle se trouve subjuguée par l'ascendant audacieux de ses insolents dominateurs, et qu'elle se reporte à ces âges fortunés de la jeunesse du monde, où les sociétés circonscrites dans l'étroite enceinte des familles ne reconnaissaient d'autres pouvoirs que ceux qui ont été conférés par la divinité, d'autre chef que celui qu'elles tenaient de la nature !

C'est alors qu'on sent le besoin de choisir parmi les harmonies de la terre celles qui ont une affinité plus particulière avec notre misérable condition ; c'est alors, et je l'ai souvent éprouvé, qu'on préfère à la pompe radieuse du soleil les douteuses clartés de la lune et les

mystères de la nuit ; à l'appareil des étés, aux grâces du printemps, aux opulentes faveurs de l'automne, la triste nudité de l'hiver, les brises froides et les noirs frimas.

Ainsi, quand mon âme vint à se détacher de ses jeunes illusions, et qu'elle ne trouva plus rien qui pût la fixer parmi les hommes, elle épia les secrets des ténèbres, et les joies silencieuses de la solitude; elle s'égara dans les demeures de la mort, et sous les gémissements de l'aquilon, elle aima les ruines, l'obscurité, les abîmes, — tout ce que la nature a de terreurs ; et voilà comment elle a étudié en elle-même quelques-uns des caractères de l'infortune.

Oui, je le répète, l'hiver dans toute son indigence, l'hiver avec ses astres pâles et ses phénomènes désastreux, me promet plus de ravissement que l'orgueilleuse profusion des beaux jours. J'aime à voir la terre dépouillée de sa parure féconde, et nageant dans ses horizons brumeux comme dans une mer de nuages. Au milieu de ces grandeurs évanouies et de cette végétation réprimée, tout semble prendre des voix gémissantes et des aspects funèbres, tout devient sévère et terrible. A travers les voiles grisâtres, et les nuées formidables dont il est enveloppé, on prendrait le soleil pour un météore qui s'éteint. Les rivières n'ont plus de frissonnement, les forêts n'ont plus d'ombrage ni de murmure. On n'entend que le cri de la branche morte qui se rompt et le bruissement des vents qui se glissent en sifflant sous les landes sèches. — Plus de verdure que celle du lierre, qui déploie ses larges tentures sous les parois des rochers, qui les attache aux murailles rustiques ou les roule autour des vieux chênes, et celle du houx au feuillage armé, qui groupe ses bou-

quets épineux sur la lisière des bois. Seulement, quelques sapins dessinent çà et là, contre la neige des montagnes, leurs obélisques foncés, comme autant de monuments dédiés à la mémoire des morts... — Et vous voyez de temps en temps, dans le lointain, des voyageurs qui traversent précipitamment la plaine, — ou des pèlerins qui prient sur une tombe.

Le 17 octobre.

Après des pluies abondantes, un torrent large et rapide, grossi de tous les ruisseaux et de toutes les ravines, descend du haut de nos montagnes, tombe avec le bruit de la foudre, s'élance furieux dans la plaine, la remplit d'épouvante et de désastres, brise, envahit, dévore tout ce qui contrarie son passage; et, chargé d'arbres déracinés, de rocs et de décombres, il roule, et se précipite en grondant dans la Salza.

Si vous trouvez par hasard, sur ses bords, quelque bouquet de peupliers, qui oppose doucement sa tranquille majesté à l'agitation véhémente de l'onde, votre âme s'ouvre à des pensers graves et religieux; et vous méditez tristement sur ces vaines grandeurs du monde qui apparaissent tout-à-coup, comme le torrent, sans qu'on en sache la source; qui, comme lui, s'écoulent avec beaucoup de bruit et de ravages, et, comme lui, s'abîment sans laisser de nom!

Quant à moi, je souris de pitié aux soins puérils que les hommes se donnent, pendant que le temps emporte, dans son avenir toujours naissant, le court présent dont ils jouissent; et je sens mes peines s'a-

doucir, en considérant que la vie n'est qu'un moment qui fuit au milieu de l'immense éternité.

Le 19 octobre.

Cette nuit, — je me trouvais dans cette situation indéfinissable qui n'a presque rien de l'activité de la vie, mais qui n'est pas tout-à-fait le sommeil. Je crus entendre une musique très-mélodieuse, d'une expression suave et touchante, et dont les sons étaient modulés avec tant de douceur, que la harpe elle-même n'a point d'accents plus tendres et plus séduisants. Vous auriez dit quelques concerts angéliques ! mais leur harmonie inconstante et capricieuse ne multipliait mes joies fugitives que pour multiplier mes regrets ; et je l'avais à peine saisie, qu'errant au gré de tous les souffles de l'air elle m'échappait de nouveau. Enfin, avec une cadence gémissante qui retentit profondément dans mon âme, elle cessa, et je n'entendis plus qu'un bruit sourd, à peu près pareil à celui d'un fleuve éloigné. Alors une main froide s'imprima pesamment sur mon cœur ; un fantôme se courba vers moi, en me nommant de sa voix grêle ; et je sentis que le souffle de sa bouche m'avait glacé. Je me détournai, et je pensai voir mon père, — non tel qu'il me paraissait jadis, — mais d'une forme vague et sombre ; pâle, défiguré, l'œil enfoncé, la prunelle sanglante, et les cheveux épars comme un petit nuage ; puis il s'éloigna, devenant à chaque pas moins distinct, et décroissant dans l'obscurité, comme une lumière prête à s'éteindre. Je voulus m'élancer pour le suivre ; mais, au même in-

stant, cette lumière, cette voix, ce fantôme, tout s'évanouit avec mon rêve, et je n'embrassai que les ténèbres.

Le 23 octobre.

Puisqu'il est vrai que, dès le commencement de ce court passage de la vie, tout ce que nous avons vu autour de nous ne nous a laissé que des regrets, heureux le sage qui s'enveloppe de son manteau, qui s'abandonne à son esquif, et qui ne tourne plus les yeux vers le rivage ! — Mais ce courage difficile ne m'a pas été donné.

Je m'étonne moi-même des irrésolutions de mon cœur et de l'aveugle facilité avec laquelle il embrasse tous les jours d'autres chimères. Tout ce qui a une apparence de nouveauté le séduit, parce qu'il ne sait rien de pire que son état ordinaire, et qu'il se fie au changement. Il veut des émotions inégales et distraites, une manière d'être diverse et fortuite, parce qu'il a observé qu'il gagnait plus sur ce qu'il laissait au hasard que sur ce qu'il donnait à la prévoyance. Telle est pourtant son inquiétude, qu'au milieu des agitations qu'il cherchait il désire encore le repos, uniquement, peut-être, parce que le repos est autre chose que ce qu'il éprouve habituellement ; mais il ne tarde pas à se fatiguer du repos lui-même. Il ne voit le bonheur que loin de lui ; et dès qu'il croit l'avoir vu quelque part, il brise, pour atteindre à ce point, les nœuds qui l'attachaient ailleurs; plus heureux, du moins, s'il pouvait les briser tous ! — Qu'arrive-t-il, cependant ? Avant que la route qui nous mène au but désiré soit parcourue à demi, le prestige cesse et le fantôme s'en-

vole, en se jouant de nos espérances. Dieu me préserve d'exister long-temps de cette manière !

Me rapprocher d'Eulalie ! — disais-je ce matin : — oui, vivre, près d'elle ! habiter où elle habite ! respirer l'air qu'elle respire ! — Et, depuis ce temps-là ; tout ce que je vois ici m'importune.

Le 30 octobre.

L'autre jour, je m'étais presque involontairement acheminé vers Saltzbourg ; mais dès que j'aperçus la forteresse de la montagne, les flèches des églises, les dômes des palais, et dès que je pus renouer la sensation que j'éprouvais avec tous mes souvenirs, je me trouvai si puissamment entraîné, qu'à quelque prix que ce fût, je n'aurais pas changé de direction. Cependant la nuit s'approchait, et les brumes épaisses et pluvieuses de cette saison avaient hâté les ténèbres. J'avais besoin, d'ailleurs, de recueillement et de liberté, et je ne voulais entrer dans la ville qu'après avoir exercé mon âme à supporter les agitations qui la menacent. Je m'emparais avec volupté de cette nuit longue et rigoureuse où rien ne limitait plus l'indépendance de ma pensée. Tous ces tableaux que le jour anime et colore, tout ce qui me rappelle la vie me froisse et me contraint. S'il y a en moi quelque activité toute-puissante, si je me sens quelquefois une force au-dessus de l'homme, c'est dans l'isolement de la nuit et dans la contemplation des tombeaux. Toutes les idées sublimes naissent du cœur, et le cœur de l'homme est sombre et souffrant.

En passant dans le village où j'ai vu enterrer Cordé-

lia, où j'ai rencontré le mari d'Eulalie, — je pénétrai dans le cimetière par les brèches de la muraille. L'obscurité était profonde. Les hibous de la vieille église pleuraient ou sifflaient sur les corniches. La cloche, lentement vibrée par le vent, rendit des sons plaintifs; et je ne sais quels accents lugubres s'élevèrent auprès de moi. Alors un homme s'élança sur mon passage; puis, s'arrêtant tout-à-coup, et laissant reposer sa tête sur son sein, il nomma tristement Cordélia. — C'était Guillaume, et le ciel me permit de lui donner quelques consolations; car la voix des malheureux parvient facilement au cœur des malheureux; et on a dit que ceux qui avaient beaucoup souffert savaient des paroles pour charmer la douleur. Nous conversâmes long-temps.

« Si j'avais voulu, me dit-il, — la vie est facile à quitter, et les jours de l'homme se dépouillent comme un vêtement. — Mais, vous le dirai-je? il était minuit; j'étais assis sur ces pierres, et prêt à briser ce fragile talisman de l'existence; je m'égarais dans la contemplation des temps, je les embrassais de ma pensée. Déjà tous les événements écoulés se succédaient devant ma mémoire, comme les réminiscences d'un rêve; mais j'aspirais encore à l'avenir; et cet avenir incertain, je le peuplais de mes chimères : — quand, tout-à-coup, — une idée horrible me frappa! Écoutez ce que le Ciel m'avait inspiré. L'avenir! m'écriai-je; et de quel droit, misérable suicide, oses-tu compter sur l'avenir? Tu as voulu cesser d'être avant ton heure; et qui sait si ta punition ne sera pas de n'être jamais? Tu t'ouvres une issue pour échapper aux douleurs de la vie; mais qui sait si tu ne te fermes pas l'éternité? Cordélia, cependant, la plus pure des filles de la terre,

t'attendait parmi les justes ; et, avec une joie ineffable, elle se préparait à t'initier aux délices du ciel.... Mais celui qui a détruit l'image de Dieu ne vivra plus ; il a semé la mort, et il recueillera le néant.

» Depuis j'y ai beaucoup réfléchi, reprit Guillaume après un moment de silence ; je crois que celui qui se donne la mort a trompé l'intention de la divinité ; et, en réfléchissant à cette foule de relations qui rattachent l'homme à tous les objets d'ici-bas, je l'ai considéré comme le centre d'une multitude d'harmonies qui naissent et qui périssent avec lui, de sorte qu'il ne peut tomber sans entraîner toute une création dans sa chute, et que le dernier soupir qu'il exhale met en deuil toute la nature. En méditant sur ces choses, j'ai reconnu que la suprême vertu était à aimer ses semblables, et la suprême sagesse, à supporter sa destinée.

» Je sais pourtant que la raison de l'homme est un roseau qui cède à beaucoup d'orages ; moi-même, hélas ! j'ai péniblement appris qu'il est difficile de lutter avec la douleur, quand on ne lui oppose pas l'absence et surtout la religion ! C'est pourquoi j'ai résolu de m'exiler d'ici et de chercher ailleurs une tombe. Il y a auprès de Donnawert un monastère ancien, dont les murailles sont baignées par le Danube, et auquel on arrive par un bois de sapins d'un aspect triste et formidable. Ce lieu est plein de mystères et de solennité ; et l'âme s'y abandonne à des sentiments d'un ordre si sublime, qu'ils absorbent, dit-on, par un privilége miraculeux, toutes les anciennes émotions de la vie. Ce monastère sera mon asile. »

Le jour nous surprit dans cet entretien. Le soleil se levait derrière la tour de l'église et la couronnait de ses rayons comme d'une pâle auréole ; l'air était chargé de

vapeurs humides, et à travers le brouillard dont nous étions enveloppés, on aurait pu nous prendre pour des ombres qui erraient, avec leurs robes de nuages, au milieu des sépultures. Je compris qu'il était l'heure de se séparer ; j'embrassai tendrement Guillaume, et je franchis les murs du cimetière.

Mais, en entrant à Saltzbourg, — je ne sais quel pressentiment affreux.....! — mon cœur s'est serré, mes yeux se sont obscurcis, et le sentiment de ma vie est demeuré suspendu.

CONCLUSION.

C'est ici que finit le journal de Charles Munster. Il paraît qu'il eut à éprouver des agitations si violentes qu'il ne lui resta pas même la force de s'en rendre compte; et nous ne retrouvons de lui que des notes de peu d'importance sur ses relations multipliées avec Guillaume, jusqu'au départ de celui-ci pour le couvent de Donnawert. Ce que nous allons ajouter à ces mémoires est écrit d'une autre main dans l'original.

Depuis long-temps la mélancolie de M. Spronck n'avait fait qu'augmenter : il avait entendu parler de Charles Munster avant son mariage ; il le croyait mort quand il épousa Eulalie, et à la nouvelle de son retour, il pressentit tout ce que ces infortunés auraient à souffrir. L'événement qui lui représenta d'une manière si vive la perte qu'il avait faite peu d'années auparavant, et qui remit sous ses yeux la pompe funèbre de sa prétendue, porta les derniers coups à son cœur ; poursuivi du sentiment de ses propres douleurs et de celles dont il était l'occasion, son caractère contracta quelque chose

de sinistre et d'effrayant. Les soins d'Eulalie elle-même envenimaient ses chagrins ; et quand elle s'approchait de lui avec un regard plein de tendresse et de douceur, il détournait tristement les yeux et la repoussait en gémissant. Vers ce temps-là, le hasard lui apprit que Charles, qu'on avait cru reparti pour des pays lointains, était revenu à Saltzbourg, après avoir passé quelques semaines dans son village natal. Cette nouvelle sembla d'abord lui apporter beaucoup de consolation ; mais, le soir même, son état empira tout-à-coup ; son teint se plomba, ses yeux s'égarèrent, toute sa force l'abandonna, et on s'attendait à chaque instant à le voir expirer, quand Charles arriva au monastère, où une lettre du malheureux époux d'Eulalie l'avait mandé. M. Spronck était étendu, sans connaissance et presque sans vie. Eulalie, à genoux devant son lit, baignait ses mains de pleurs ; et une lampe qui allait s'éteindre jetait seule quelque lumière sur cette scène de douleur. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, le mourant donna des signes d'existence ; la vue fixe et la physionomie immobile, il était dans la situation d'un homme qui sort d'un songe pénible, et qui cherche à réconcilier ses sens avec les objets qui l'entourent. Enfin il parut frappé d'un puissant souvenir, et il prononça, d'une voix forte et empressée, le nom de Charles Munster. A peine l'eut-il nommé qu'il le reconnut à quelques pas ; et aussitôt il le salua avec un sourire si tendre et si paternel, que Charles attendri se laissa tomber à genoux devant lui. Alors M. Spronck imposa ses mains sur son ami et sur sa femme ; et après avoir rassemblé toutes les puissances de son âme, il leur peignit d'une manière touchante les adversités qui avaient empoisonné sa jeunesse, la grandeur de ses pertes, la douleur de ses

épreuves, et surtout l'acharnement de cette fatalité funeste qui les avait enveloppés tous deux dans les horreurs de sa propre destinée. Il leur demanda grâce du mal involontaire qu'il leur avait fait ; il leur parla de sa fin prochaine ; et les enlaçant de ses bras, il termina en ces termes : — Soyez heureux, dit-il, — maintenant que ma misérable vie ne peut plus y porter d'obstacle ! soyez heureux, maintenant que je vais rendre à la terre ce cœur brisé de désespoir ! soyez heureux, et n'ayez point de regrets aux jours que le sort m'avait peut-être encore réservés ; car je ne pouvais pas en espérer de plus doux que celui-ci, où il m'est permis de vous léguer un avenir sans alarmes, et de vous dédommager des peines que je vous ai causées ! En permettant que ma mort fût un bienfait pour ceux que j'aime, le ciel avait placé dans ma mort la seule joie que je dusse goûter ici-bas. Il me pardonnera sans doute d'en avoir hâté l'heure, et il ne me condamnera pas, — comme les hommes ! Aimez-moi, du moins, et pardonnez-moi ! —

A ces mots, sa poitrine se souleva avec un grand effort, son corps se raidit, et la parole expira sur ses lèvres. Eulalie s'échappa de la chambre en poussant des cris affreux, et Charles perdit connaissance. Quelque temps après, celui-ci reprit ses sens ; mais la lampe ne brillait plus, et il ne lui restait de tout ce qui s'était passé que des idées vagues et incertaines comme les illusions de la nuit. Il étendit les bras en tâtonnant, et rencontra un corps immobile et froid. Les hommes qui venaient chercher cette dépouille pour le tombeau le reconduisirent à Saltzbourg !

Les profondes impressions qu'il avait reçues n'étaient pas de nature à s'effacer promptement. Un mois entier se passa sans que son âme se fût remise de ces violentes

émotions. Dans ce temps-là on lui apporta une lettre d'Eulalie; au seul aspect de cette écriture si chère, il changea d'abord de contenance et de couleur; ses joues s'enflammèrent; toute sa vie se fixa dans ses yeux, et à l'inquiétude qui l'agitait, on aurait vu aisément qu'il était balancé entre la crainte d'apprendre son sort et le tourment de l'ignorer. Enfin il reprit peu à peu du calme et de l'assurance. Il s'était attendu à tout; et une résolution qui l'occupait secrètement le détourna de sa douleur. Eulalie lui déclarait, comme il l'avait prévu, qu'elle ne pouvait envisager sans horreur l'idée de passer à un nouvel engagement après la mort volontaire de son premier mari; qu'elle augurait assez bien de lui-même pour être certaine qu'il ne voudrait jamais d'un bonheur qui aurait coûté si cher, si toutefois il était permis d'appeler heureuse l'union qui dépendrait d'une telle cause et qui entretiendrait de telles pensées; que profiter du généreux attentat de M. Spronck, c'était se le rendre personnel, et en appeler sur soi la punition; qu'il leur convenait, au contraire, de passer leur vie à l'expier, et de se placer, comme de justes holocaustes, entre la colère de Dieu et cette ombre dévouée qui allait se livrer à ses châtiments. Elle finissait par lui dire que le jour où cette lettre lui parviendrait, elle se serait déjà séparée du monde par une barrière qu'il n'est plus possible de franchir quand on l'a fermée derrière soi, et qu'elle entrait en religion. Charles recommença plusieurs fois cette lecture avec la même résignation; puis il ferma la lettre, y imprima un ardent baiser, et l'attacha sur son cœur à un ruban qu'il avait eu jadis d'Eulalie. Ensuite il écrivit à Guillaume pour lui faire part du projet qu'il avait formé de se retirer chez les moines de Donnawert; et il disposa de

son patrimoine en faveur de quelques pauvres familles de Saltzbourg ; car il ne lui restait plus de parents.

Il se mit en voyage un des premiers jours de janvier. Quand il fut arrivé auprès du couvent d'Eulalie, qui est à une lieue de la ville, il s'assit devant les murailles du cloître, et il s'y arrêta plusieurs heures ; mais il ne vit et n'entendit rien. Quelques personnes de sa connaissance passèrent devant lui sans qu'il les aperçût. Il avait les cheveux épars, la barbe longue, le teint hâve, les yeux égarés ; et, malgré la rigueur de la saison, il ne portait pour vêtement qu'une espèce de tunique grossière, fermée sur la poitrine avec une ceinture de laine. La neige, balayée par le vent, roulait en tourbillons sur sa tête, et un aquilon glacé sifflait dans les plis de sa robe. Enfin, au déclin du soleil, il se leva de cette place et s'éloigna d'un pas précipité. Le ciel était devenu plus pur, la lune se leva sans nuages ; la nuit fut calme.

Peu de jours après, la température changea encore et tourna aux pluies ; les neiges et les glaces fondues tombèrent des montagnes, et grossirent toutes les rivières. Tous les travaux furent arrêtés, toutes les routes désertes. Vers cette époque, cependant, on vit Charles dans un village assez voisin de Donnawert ; il fut rencontré par une noce rustique. Son visage était en partie voilé de sa chevelure ; ses pieds étaient nus, et son habillement tombait en lambeaux. Il eut occasion de parler à quelqu'un : sa voix, ses gestes, ses regards annonçaient une profonde aliénation d'esprit. Il est probable que la solitude avait laissé plus d'activité à la douleur, et que sa raison, mal guérie des fortes atteintes qu'elle venait d'essuyer, y avait enfin cédé. On ajoute que quelques âmes compatissantes s'efforcèrent de le

retenir, en lui faisant observer que les environs du village étaient impraticables, et qu'il ne serait pas sans danger pour lui de poursuivre son voyage; mais il s'obstina dans sa résolution.

Le lendemain, le Danube se déborda.

Cependant Guillaume s'étonnait que Charles n'arrivât pas; et il comptait impatiemment les jours écoulés, depuis le jour où son ami était attendu. Mais ses regrets s'accrurent encore, quand il vit que l'inondation, parvenue jusqu'au pied du monastère, devait couvrir toute la campagne et rompre toutes les communications. Tantôt il regardait d'un œil inquiet cette mer presque immobile; tantôt il la suivait dans ses décroissements, en se flattant qu'elle n'avait plus qu'un faible espace à parcourir pour redescendre dans ses limites; et à mesure que les terres commençaient à s'élever çà et là comme de petites îles, son cœur renaissait à l'espérance. Une fois, parmi les débris dont le fleuve était chargé, il crut apercevoir je ne sais quoi d'informe et de livide, que les flots venaient heurter contre leurs grèves et contre leurs rescifs, et qui, tour-à-tour englouti et repoussé, finit par échouer sur un banc de sable où l'onde l'abandonna tout-à-fait.

Poussé par une curiosité vague, mais invincible, il descendit du cloître, il traversa l'église, et, arrivé au-dessous des murs, il reconnut l'objet qui l'avait frappé. Il s'approcha, et tressaillit d'horreur. Un cadavre presque nu, pâle, déchiré, couvert de meurtrissures et de fange, les membres crispés, la tête pendante, les cheveux raides et sanglants, et à travers le désordre de ses traits défaits et souillés, un aspect plein de noblesse encore et de douceur : — c'est ainsi que Charles Munster s'offrit à sa vue. Guillaume alors, sans pousser une

plainte et sans verser une larme, étendit sa robe noire sur ce corps privé de vie, l'enveloppa, le chargea sur ses épaules, et rentra dans le monastère. Il s'y arrêta sur le parvis du grand escalier ; et après avoir déposé son triste fardeau, il convoqua, au bruit de la cloche, les religieux du couvent. Quand ceux-ci furent rassemblés autour de lui, et qu'il les vit disposés à l'entendre, il souleva brusquement le voile sous lequel Charles était caché, et, d'une voix pénible et douloureuse, il dit : C'est ici Charles Munster. Mais la parole expira sur ses lèvres, il sentit ses forces défaillir, et il tomba sur le cadavre. En rouvrant les yeux, il n'aperçut plus qu'un frère qui lui apprit que la communauté n'avait pas cru devoir accorder à l'étranger la sépulture catholique ; et que, dans le doute qui restait sur la nature de sa mort, elle craindrait de transgresser ses devoirs, en entourant le cercueil de cet infortuné des pompes de la religion.

A ces mots, il reprit son ami entre ses bras, et retourna silencieux sur le rivage, où il lui creusa une fosse. Au-dessus, il avait placé un bloc de pierre, et il y avait gravé une courte inscription; mais le premier coup de vent chargea l'inscription de sable et de poussière, et le premier débordement du Danube entraîna la pierre, la fosse et tout.

Guillaume mourut l'année suivante.

Eulalie existe; elle a maintenant vingt-huit ans.

FIN DU PEINTRE DE SALTZBOURG.

NOTE.

LE SUICIDE ET LES PÈLERINS,

IMITÉ

DU CHANT DE SCHWARZBOURG.

UN PÈLERIN.

Qu'est devenu l'étranger
Qui respirait l'amour, la liberté, la gloire ?
Quels bords ont recueilli son esquif passager ?
Son nom s'est-il éteint sans laisser de mémoire,
Ainsi qu'un rêve léger ?

UN JEUNE ERMITE.

Sa jeunesse fut rapide ;
Le feu qui l'animait n'a brillé qu'un moment
Et voici que l'onde avide
Roule sur son monument.
Il a dit à la mort : Vous êtes mon égide !
Il a dit au sable humide :
Vous serez mon vêtement !

LE PÈLERIN.

Qu'est-il resté de lui ?

L'ERMITE.

Sa dépouille livide
Et quelque pâle ossement.

LE PÈLERIN.

En vain l'humble violette
S'enrichit d'appas naissants :
Sa vapeur tendre et discrète
Ne charmera plus tes sens.
En vain l'aube matinale
Ouvre ses portes d'opale
Au char pompeux du soleil :
Jamais sa douce lumière
N'affranchira ta paupière
Des froids liens du sommeil.

LES PÈLERINS.

Quand ils s'éveilleront aux lueurs de la foudre,
Les morts des temps écoulés ;
Quand leurs fronts soucilleux diviseront la poudre
De ces mondes écroulés,
O père de la nature,
Retiens sur la sépulture
De ta faible créature
Ton courroux prêt à tonner ;
Et si l'âme du transfuge
Va demander un refuge
Entre les bras de son juge,
Souvieus-toi de pardonner !

LES

MÉDITATIONS

DU CLOITRE.

1803.

LES MÉDITATIONS DU CLOITRE*.

L'existence de l'homme détrompé est un long supplice; ses jours sont semés d'angoisses, et ses souvenirs sont pleins de regrets.

Il se nourrit d'absinthe et de fiel; le commerce de ses semblables lui est devenu odieux; la succession des heures le fatigue; les soins minutieux qui l'obsèdent l'importunent et le révoltent; ses propres facultés lui sont à charge, et il maudit, comme Job, l'instant où il a été conçu.

Chancelant sous le poids de la tristesse qui l'accable, il s'assied au bord de la fosse; et, dans l'effusion de la douleur la plus amère, il élève ses yeux vers le ciel, et demande à Dieu si sa providence l'abandonne.

Si jeune encore et si malheureux, désabusé de la vie et de la société par une expérience précoce, étranger aux hommes qui ont flétri mon cœur, et privé de toutes les espérances qui m'avaient déçu, j'ai cherché un asile dans ma misère, et je n'en ai point trouvé.

Je me suis demandé si l'état actuel de la civilisation était si désespéré, qu'il n'y eût plus de remède aux calamités de l'espèce, et que les institutions les plus

* Nous avons cru devoir joindre au *Peintre de Saltzbourg* cette pièce qui s'y rapporte par l'époque et par le sujet.

(*N. de l'Ed.*)

solennellement consacrées par le suffrage des peuples eussent ressenti l'effet de la corruption universelle.

Je marchais au hasard, loin des chemins fréquentés; car j'évitais la rencontre de ceux que la nature m'a donnés pour frères, et je craignais que le sang qui coulait de mes pieds déchirés ne leur décelât mon passage.

Au détour d'un sentier creux, dans le fond d'un vallée sombre et agreste, j'aperçus un jour un vieil édifice d'une architecture simple, mais imposante, et le seul aspect de ce lieu fit descendre dans mes sens le recueillement et la paix.

Je parvins au-dessous des murailles antiques, en prêtant une oreille curieuse aux bruits de cette solitude, et je n'entendis que le vent du nord qui grondait faiblement dans les cours intérieures, et le cri des oiseaux de proie qui planaient sur les tours. Je ne trouvai au-dedans que des portes rompues sur leurs gonds rouillés, de grands vestibules où les pas de l'homme n'avaient point laissé de traces et des cellules désertes. Puis, descendant par des degrés étroits, à la lumière d'un soupirail, dans les souterrains du monastère, je m'avançai lentement parmi les débris de la mort dont ils étaient encombrés; et pressé de me livrer sans distraction au trouble vague et presque doux que m'inspirait la solennité de ces retraites, je m'assis sur les ais d'un cercueil détruit.

Quand je vins à me rappeler ces associations vénérables que je devais voir si peu de temps et regretter tant de fois; quand je réfléchis sur cette révolution sans exemple qui les avait dévorées dans sa course de feu, comme pour ravir aux gens de bien jusqu'à l'espoir d'une consolation possible; quand je me dis, dans

l'intimité de mon cœur : Ce lieu serait devenu ton refuge, mais on ne t'en a point laissé ; souffrir et mourir, voilà ta destination ! Oh ! comme elles m'apparurent belles et touchantes, les grandes pensées qui présidèrent à l'inauguration des cloîtres, lorsque la société, passant enfin des horreurs d'une civilisation excessive aux horreurs infiniment plus tolérables de la barbarie, et dans cette hypothèse où le retour de l'état de nature et nième du gouvernement patriarcal n'était plus que la chimère de quelques esprits exaltés, des hommes d'une austère vertu et d'un caractère auguste érigèrent, comme le dépôt de toute la morale humaine, les premières constitutions monastiques.

Ces hospices conservateurs furent autant de monuments dédiés à la religion, à la justice et à la vérité.

La manie de la perfectibilité, d'où dérivent toutes nos déviations et toutes nos erreurs, était déjà près de renaître ; le monde allait se policer peut-être encore une fois. Toutes les pensées généreuses, toutes les affections primitives allaient s'effacer encore, et des solitaires obscurs l'avaient prévu.

Modestes et sublimes dans leur vocation, ils n'aspirent qu'à nous conserver la tradition du beau moral, perdu dans le reste de l'univers.

Celui qui était riche fait de ses biens le patrimoine des pauvres.

Celui qui était puissant, et qui imposait autour de lui des ordres inviolables, se revêt d'un rude cilice, et entre avec soumission dans les voies qui lui sont prescrites.

Celui qui était brûlant d'amour et de désirs, renonce aux plaisirs promis, et creuse un abîme entre son cœur et le cœur de la créature.

Le moindre sacrifice du plus faible de ces anachorètes ferait la gloire d'un héros.

Examinons cependant avec une scrupuleuse attention, ce que cette milice sacrée pouvait avoir de si révoltant pour les sages de notre siècle, et par quels crimes, d'humbles cénobites s'attirèrent cette animadversion furieuse, unique dans les annales du fanatisme.

C'étaient des anges de paix qui s'adonnaient dans le silence de la solitude à la pratique d'une morale excellente et pure, et qui ne paraissaient au milieu des hommes que pour leur apporter quelque bienfait.

Leurs loisirs mêmes étaient voués à la prière et à la charité.

Ils dirigeaient la conscience des pères; ils présidaient à l'éducation des enfants; ils protégeaient, comme les fées, les premiers jours du nouveau-né; ils appelaient sur lui les dons du ciel et les lumières de la foi. Plus tard, ils guidaient ses pas dans les sentiers difficiles de la vie; et quand elle touchait à son période suprême, ils soutenaient ce débile voyageur dans les avenues du tombeau et lui ouvraient l'éternité.

Qu'on ne dise plus que le malheureux est un anneau brisé dans la chaîne des êtres.

Le pauvre, expirant sur la paille, était du moins entouré de leurs exhortations et de leur secours.

Ils enchantaient de leurs consolations l'agonie des malades et la tristesse des prisonniers.

Ils embrassaient tous les affligés d'une égale compassion. Leur vive charité s'informait moins de la faute que du malheur; et si l'innocent leur était cher, le coupable ne leur était point odieux. Le crime aussi n'a-t-il pas besoin de pitié!

Quand la justice avait choisi une victime, et que le patient, abandonné de toute la terre, s'avançait lentement vers son échafaud, il retrouvait à ses côtés ces divins émissaires de la religion, et ses yeux près de s'éteindre lisaient dans leurs yeux résignés la promesse du salut.

Leurs fastes modestes s'enrichissaient toutefois des plus illustres souvenirs. Ils avaient vu de puissants monarques abdiquer la pourpre devant leurs autels, et ils gardaient, dans leurs reliquaires, le sceptre d'Amédée et la double couronne de Charles-Quint.

Ils avaient donné des chefs au monde chrétien; à l'église, des pères et des orateurs; à la vérité, des interprètes et des martyrs.

Leurs fondateurs étaient des élus que Dieu avait inspirés; leurs réformateurs, de courageux enthousiastes que l'infortune avait instruits.

C'est au milieu d'eux que mûrit le génie de cet Abailard, dont la mémoire est liée à tous les sentiments de piété et d'amour.

C'est dans l'obscurité de leurs cellules que Rancé cacha ses regrets, et que cet esprit ingénieux, qui avait deviné à douze ans les beautés délicates d'Anacréon, embrassa librement, à l'âge du plaisir, des austérités dont notre faiblesse s'étonne.

Enfin, leurs habitudes, leurs mœurs, et jusqu'à leurs vêtements, participaient du caractère noble et sévère de leur mission.

Presque contemporains du vrai culte, leur origine remontait d'ailleurs aux esséniens de la Syrie, aux thérapeutes du lac Mœris.

Les déserts de l'Afrique et de l'Asie parlaient de leurs grottes et de leurs thébaïdes.

Ils vivaient en commun comme le peuple de Lycurgue, et se traitaient de frères comme les jeunes guerriers thébains.

Ils avaient des remèdes comme les psylles, et des secrets comme les prêtres d'Isis.

Quelques-uns s'abstenaient de la chair des animaux et de l'usage de la parole, comme les élèves de Pythagore. Il y en avait qui portaient la tunique et le bonnet des Phrygiens, et d'autres qui ceignaient leurs reins, comme les hommes des anciens jours.

Les ordres de femmes ne présentaient pas des harmonies moins merveilleuses.

Leur vie était chaste comme celle des Muses. Elles chantaient d'une voix mélodieuse, et habitaient des lieux retirés, comme elles.

Certaines avaient des voiles et des bandeaux comme les vestales, ou des robes traînantes comme les veuves romaines, ou des casques et des armures comme les filles sarmates.

On en voyait qui prenaient soin des petits enfants délaissés, comme autant de nouvelles mères données par la Providence, et d'autres qui pensaient les blessures des braves, comme les princesses des siècles héroïques et les châtelaines des vieilles guerres.

Elles gardaient la mémoire des Héloïse et des Chantal, des Louise et des La Vallière; elles citaient les noms de plusieurs filles, de plusieurs amantes de rois qui avaient échangé parmi elles les atours du faste et les illusions de la volupté contre la bure et les travaux de la pénitence.

Enfin, plus j'approfondis l'histoire de ces moines si décriés, plus l'étendue de leurs travaux m'impose d'admiration et de respect.

Chevaliers de la foi à Rhodes et à Jérusalem ; holocaustes de la foi chez les idolâtres ; conservateurs des lumières dans toute l'Europe, et propagateurs de la morale sur les deux hémisphères ; artistes et lettrés à la Chine ; législateurs au Paraguai ; instituteurs de la jeunesse dans les grandes villes, et patrons des pèlerins dans les bois ; hospitaliers sur le mont Saint-Bernard, et rédempteurs des captifs sous le froc de la Merci, je ne sais si les torts qu'on leur reproche pourraient balancer tant de services ; mais il m'est démontré qu'une institution parfaite serait contradictoire à notre essence, et que s'il est vrai que les associations monastiques ne soient pas elles-mêmes sans inconvénients, c'est parce que le génie du mal a imprimé son sceau à toutes les créations humaines.

Qu'espérais-tu donc de tes orgueilleuses tentatives, novateur séditieux ? anéantissement ou perfection ? Le premier de ces desseins est peut-être un crime ; le second n'est à coup sûr que la plus vaine et la plus dangereuse des erreurs. Porte, si tu le veux, le flambeau d'Érostrate dans l'édifice social, mon cœur est assez aigri pour t'approuver ; mais puisque le ciel a voulu que nous habitassions cette terre imparfaite, où rien n'est achevé que la douleur, n'essaie plus désormais, aux dépens de l'expérience de tous les temps, ces réformes partielles qui ne doivent servir de monuments qu'à ta nullité.

Eh quoi ! ils ont analysé le cœur de l'homme, ils en ont sondé toutes les profondeurs, ils en ont étudié tous les mouvements, et ils n'ont pas pressenti une seule de ces occasions trop nombreuses, pour lesquelles la religion avait inventé les cloîtres ! Terreurs d'une âme timide qui manque de confiance dans ses propres

forces; expansion d'une âme ardente qui a besoin de s'isoler avec son créateur; indignation d'une âme navrée qui ne croit plus au bonheur; activité d'une âme violente que la persécution a aigrie; affaissement d'une âme usée que le désespoir a vaincue; quels spécifiques opposent-ils à tant de calamités! Demandez aux suicides.

Voilà une génération tout entière à laquelle les événements politiques ont tenu lieu de l'éducation d'Achille. Elle a eu pour aliments la moelle et le sang des lions; et maintenant qu'un gouvernement qui ne laisse rien au hasard, et qui fixe l'avenir *, a restreint le developpement dangereux de ses facultés; maintenant qu'on a tracé autour d'elle le cercle étroit de Popilius, et qu'on lui a dit, comme le Tout-Puissant aux flots de la mer : Vous ne passerez pas ces limites, sait-on ce que tant de passions oisives et d'énergies réprimées peuvent produire de funeste? sait-on combien il est près de s'ouvrir au crime, un cœur impétueux qui s'est ouvert à l'ennui? Je le déclare avec amertume, avec effroi! le pistolet de Werther et la hache des bourreaux nous ont déjà décimés!

CETTE GÉNÉRATION SE LÈVE ET VOUS DEMANDE DES CLOITRES.

Paix sans mélange aux heureux de la terre! mais malédiction à qui conteste un asile à l'infortune! Il fut sublime le premier peuple qui consacra au nombre de ses institutions un lieu de repos pour les malheureux. Une bonne société pourvoit à tout, même aux besoins de ceux qui se détachent d'elle par choix ou par nécessité.

* Il est inutile de rappeler au lecteur que ceci a été écrit sous le règne de Napoléon.

J'étais de retour dans les bâtiments supérieurs; et en m'appuyant contre un pilier gothique, orné de tristes emblèmes, je remarquai des caractères péniblement gravés sur une des faces de sa base. On y lisait ce qui suit :

« En voyant l'aveuglement et les misères de l'homme, » et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans » sa nature, et regardant tout l'univers muet, et » l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et » comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir » qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il de- » viendra en mourant, j'entre en effroi comme un homme » qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et » effroyable, et qui se réveillerait sans connaître où il » est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir; et sur » cela, j'admire comment on n'entre pas en désespoir » d'un si misérable état. »

C'est Pascal qui a crayonné dans ces lignes toute l'histoire du genre humain.

FIN DES MÉDITATIONS DU CLOITRE.

ADÈLE.

PRÉFACE *.

Nous sommes loin de l'époque où le lecteur désirait dans les romans ces développements habilement ménagés qui augmentent l'intérêt d'une action de toutes les circonstances qui la préparent ; ces détails de mœurs et de caractères, qui rendent présentes à l'esprit les choses et les personnes ; l'attrait extraordinaire et piquant des combinaisons libres de l'imagination, concilié à force d'art avec la vraisemblance de l'histoire. La génération actuelle, impatiente de sensations fortes et variées, se soucierait peu de trouver dans les productions de l'esprit cette heureuse mesure, cette exquise bienséance de composition, ce fini si pur et si délicat de style, qui distinguent les inimitables romanciers de la France et de l'Angleterre, les Lesage et les Fielding, les Rousseau et les Richardson. L'âme ne se déplace guère de sa situation habituelle que pour changer l'ordre de ses émotions, pour en renouveler l'espèce, pour s'en distraire par des émotions plus puissantes ; et il est certain que les émotions purement sociales de notre siècle ont dû nous rendre extrêmement difficiles sur les émotions romanesques. Maintenant, si notre

* Cette préface a été composée pour la première édition d'*Adèle*.

curiosité, blasée par une incroyable variété de tableaux qu'elle n'a point cherchés, se décide à chercher quelque chose hors de la sphère des idées positives, il est naturel qu'elle s'attache moins aux faits qu'aux passions, aux circonstances matérielles d'un récit qu'au sentiment indéfini qu'il fera naître, aux aventures vraies ou fausses d'un personnage indifférent qu'à je ne sais quelles *idéalités* qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou moins avec les besoins, les affections, les illusions du grand nombre, dans les âges malheureux de la société. Cet ordre d'idées est ce qu'on appelle depuis quelque temps, *le vague* en littérature, et il résulte d'un grand vague dans la morale, dont la littérature est l'expression écrite. Voilà ce que j'avais à dire pour justifier le genre de cet ouvrage, où l'on ne trouvera que des caractères indiqués, que des faits entrevus, que le cadre défectueux d'un ouvrage plus que médiocre, que je n'avais ni le temps, ni le talent, ni la force de faire meilleur.

Comme c'est mon héros qui parle avec toutes ses erreurs et toutes ses passions, je demande seulement au lecteur la permission de parler de lui. Gaston n'appartient plus à l'âge des illusions. Son cœur n'est pas fatigué, mais il est exercé par l'expérience. L'habitude des chagrins l'a rendu sombre et timide. L'habitude des méprises l'a rendu défiant. Il est comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert. Il craint des émotions nouvelles, parce qu'il n'a jamais gagné au changement ; mais il en éprouvera nécessairement, parce qu'il y a des âmes qui en ont besoin et qui en cherchent en dépit d'elles-mêmes. Sa sensibilité s'est refroidie à défaut d'aliments. Il la croit éteinte. Son style même sera plus simple, plus négligé qu'à l'ordinaire. La poésie des expressions se décolore avec la poésie des sentiments. Cependant la première étincelle qui viendra ranimer ce volcan fera jaillir de son sein des éclairs

plus menaçants qu'autrefois. Ce ne sera plus une suite non interrompue d'idées et d'actions véhémentes, une manière continuellement violente d'être et de sentir ; ce seront des mouvements rares, mais impéteux et terribles, qui toutefois n'aboutiront jamais au mal absolu, exception distinctive et certaine en faveur des passions qui prennent leur source dans une organisation élevée. Je ne me défendrai pas d'avoir affectionné ce caractère, et je ne dirai pas les raisons particulières qui m'ont décidé à le peindre sous plusieurs aspects différents. L'intérêt que j'y prenais malgré moi n'excuserait pas la multiplicité de mes essais. Pour avoir vécu dans un ordre de sensations heureusement peu commun, on n'a pas acquis le privilége de faire de mauvais romans.

Celui-ci exige une justification plus spéciale. Avec un cœur droit, mais très-exalté, Gaston n'a pu se défendre de l'influence de l'esprit de paradoxe qui a présidé à l'éducation tout entière des dernières générations. Cet esprit se développe en raison de la situation de Gaston, quand le bonheur de sa vie vient à dépendre d'une règle de convenance sociale, et qu'il sent la possibilité de justifier à ses propres yeux une faute par un sophisme. Il n'y a rien à conclure d'un roman, et surtout des opinions d'un personnage de roman, qui n'est pas donné pour éminemment raisonnable, contre des bienséances publiques dont la raison des siècles a reconnu l'importance. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qu'on accusera d'être uni d'intention aux hommes qui déclament contre certaines conséquences par aversion pour tous les principes, et qui ne combattent, dans le fantôme de la noblesse actuelle, que l'existence encore positive de la monarchie. Il faut avouer que ce genre d'agression n'aurait jamais été plus déplacé.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il importe fort peu au public que j'aie fait tel ou tel roman; mais il m'importe

infiniment de n'avoir fait que les miens. Puisque mon nom, auquel je ne croyais pas tant de crédit, a pu devenir pour quelques libraires un objet de spéculation, je saisis cette occasion de déclarer que ce dernier ouvrage est, avec *Jean Sbogar*, *Thérése Aubert*, et les volumes publiés chez M. Gide sous le titre de *Romans*, *Nouvelles et Mélanges*, tout ce que jai fait en ce genre. Ces faibles écrits ne méritent certainement pas mieux d'être avoués que ceux qu'on a trouvé bon de m'attribuer ou qu'on m'attribuera dans la suite; mais ils sont de moi.

ADÈLE.

GASTON DE GERMANCÉ A ÉDOUARD DE MILLANGES.

Germancé, le 12 avril 1801.

Je te sais bon gré, mon cher Édouard, de m'avoir suggéré cette idée. Accoutumé à partager avec toi toutes mes peines et tous mes plaisirs, à puiser dans ton cœur toutes mes consolations et toutes mes espérances, à ne me croire sûr de la possession d'une pensée ou d'un sentiment qu'autant que tu t'y trouves associé en quelque chose; et maintenant, séparé de toi par la force des événements, jeté sur un nouveau théâtre et au milieu d'une existence nouvelle, il m'en coûterait trop de ne plus savoir où déposer chacune des émotions que cet ordre de choses me destine. Nous avons heureusement pourvu à la tristesse de cette vie solitaire, en nous prescrivant de tenir un compte fidèle de nos journées, de nos aventures, de nos projets, de nos secrètes et douces rêveries, de manière que chacun de nous, en recevant à la fin de chaque mois le journal sincère de son ami, puisse encore s'identifier avec lui comme autrefois, revivre toutes ses heures et se rendre toutes ses actions présentes. Il n'y a point de temps, point de distance dont cet échange continuel de secrets, dont cette con-

fiance de tous les moments, ne doivent abréger l'espace, point d'absence dont elles ne doivent diminuer la rigueur.

Nous avons prévu que le calme de ton caractère, la douceur de tes mœurs et la gravité de ton esprit, t'assureraient des jours simples et tranquilles, dont les orages du monde troubleraient peu du moins la paisible uniformité. L'exaltation de ma tête, l'ardeur de mes passions, mon penchant à l'enthousiasme, et peut-être à la folie, comme tu dis quelquefois, t'ont donné lieu de conjecturer que mes récits seraient bientôt plus variés et plus animés que les tiens. D'après ce calcul, tu serais chargé de la partie philosophique, de la partie raisonnable de notre correspondance, et je te fournirais un journal romanesque assez extravagant. Ne compte pas là-dessus. L'hypothèse était fondée en vraisemblance dans le passé; elle est fausse, elle est certainement fausse pour l'avenir.

J'ai vingt-huit ans, mon Édouard, et, ce qui est rare à cet âge, l'expérience d'une douzaine d'années de malheurs. J'ai vécu vite, parce que ma sensibilité, qui était ma vie, s'est usée en essais infructueux et en affections stériles. Les calamités de la révolution, les dangers de la proscription et de la guerre, les agitations toujours renaissantes d'une vie incertaine et mobile, des pertes bien multipliées, bien vives, bien douloureuses, tout cela, sans doute, a pu imprimer à mon organisation, à mon caractère, au mouvement de mes pensées, au tour de mes expressions, je ne sais quoi de singulier, d'inusité, de bizarre, cette espèce d'exagération dont tu blâmes avec tant de raison les écarts ; mais, en vérité, je n'avais besoin que d'être rendu à la nature et à moi-même, que de me trouver libre de toutes les impres-

sions étrangères qui fatiguaient mon cœur, que de rentrer dans le repos délicieux de la solitude, et dans le cercle des devoirs faciles, pour me renouveler. Tu ne saurais croire de quelle tranquillité je conçois l'espérance, depuis que j'ai repassé le seuil du vieux château paternel, et que je parcours de l'œil, à travers la croisée de ma petite chambre natale, ces bois, ces champs magnifiques, ces belles pièces de verdure, lieux si familiers et si chers à mon enfance.

Ma mère m'a reçu avec tendresse, mais avec une tendresse mêlée de ces airs de faste et de cérémonie que tu lui connais, et qui refoulent, pour ainsi dire, jusques au fond de l'âme, un sentiment prêt à éclater. Qu'il est cruel, Édouard, de ne pas pouvoir exprimer ce qu'on éprouve à une personne que l'on aime et qu'on a le droit d'aimer, de ne pouvoir lui dire qu'on l'aime, sans violer une bienséance ! Je me suis contenu.

Il m'a fallu recueillir toutes mes forces d'homme pour visiter l'appartement de mon père, l'endroit où je l'ai quitté, où j'ai reçu ses dernières instructions et ses derniers embrassements, celui d'où il me suivit d'un regard si triste et si doux ! et où cependant j'espérais le revoir et l'embrasser encore, quand j'aurais payé ma dette au prince et à la patrie. Quel père j'ai perdu en lui ! tu le sais, toi qui as pu apprécier la grandeur de ses qualités, l'élévation de son esprit, la pureté, la simplicité de ses mœurs, et cette philosophie calme et religieuse qui le rendait si supérieur à l'adversité, que toutes les vicissitudes fâcheuses paraissaient pour lui des sujets de triomphe. Dieu n'a pas permis qu'il m'assistât plus long-temps de ses conseils, et qu'il me guidât plus avant parmi les écueils de la vie. Il m'a laissé seul sur cette terre, et je sens que cette idée, la conviction

de l'abandon total où me voilà, est près de briser mon cœur. Je te quitte un moment pour pleurer.

Le 17 avril.

Je me suis tracé un plan de vie auquel tu ne t'attends guère. D'abord, mon intention est de voir très-peu de monde, le moins de monde possible. Je veux me retremper, me refaire tout entier, et j'ai besoin pour cela de recueillement et de solitude.

Tout mon domestique se borne à Latour, que tu connais, à ce brave Latour, qui a fait avec moi les campagnes de la Vendée, et qui est moins un domestique qu'un camarade sûr, qu'un ami fidèle, dont mon cœur ne pourrait plus se passer. Sa présence d'esprit m'a sauvé la vie dans deux occasions, où il se distingua d'ailleurs par des prodiges de valeur qui lui attirèrent l'amitié des officiers, l'estime de l'armée, et qui l'assimilèrent à mes yeux à ce que je connais parmi les hommes de plus noble, de plus généreux, de plus éminent. S'il avait désiré un autre état, un autre genre d'établissement, j'étais heureusement assez riche pour le lui donner. Il est ici par choix.

Comme il est difficile de vivre long-temps sans occupations, ou plutôt comme je ne peux me passer de contracter, de temps en temps, quelques goûts plus ou moins vifs pour me distraire de vivre, je suis revenu à la botanique, autrefois ma plus douce étude. Je vais recommencer mes herbiers détruits, et renouer connaissance avec ces riches familles de végétaux, parmi lesquelles une longue inhabitude m'a rendu presque étranger. Est-il besoin de te dire quelles jouissances inexpri-

mables me procurent ces heureux souvenirs auxquels se lient tant de souvenirs délicieux, et tant d'harmonies charmantes ? Privilége enchanteur des plaisirs simples et purs de l'adolescence, qu'on ne puisse en réveiller un seul sans qu'ils viennent tous se rattacher à lui pour l'embellir encore !

Puis-je retrouver, par exemple, cette jolie pervenche, si aimée de Rousseau, sans me rappeler qu'à ton premier voyage dans nos campagnes, nous aimions à la cueillir sur le revers frais et ombragé de ce petit bois, en mémoire d'un écrivain dont nous adorions les ouvrages ? L'ancolie n'est pas rare dans les terres légères et sablonneuses à la lisière des forêts, mais Lucie, que je pleure toujours, l'aimait par-dessus toutes les fleurs. Une églantine frappée des rayons brûlants du midi, ou pendante à un rameau brisé par l'orage, me représentera celle que Fanny m'avait donnée, et qui se dessécha, qui pâlit ainsi sur mon cœur. Un bosquet de sorbiers me fera souvenir de ceux que j'arrondis en berceaux sur le passage de Victoire ; et jamais je ne verrai, ô le plus joli des arbres ! tes petites feuilles ailées, si fines et si légères, et tes larges corymbes de fleurs blanches ou de fruits pourprés, sans le sentir encore brûler mes lèvres et mon sang, le premier baiser de l'amour que je reçus sous ton ombrage !

Le 18 avril.

J'occupe la dernière chambre de l'aile droite du château, celle qui donne sur cette pièce d'eau circulaire où nous avons tant navigué dans notre enfance.

Il n'y a de luxe dans mon ameublement que deux ta-

bleaux, le portrait de mon père et le tien, un forte-piano et quelques livres. J'ai fait de grandes économies en ce dernier genre surtout, car je suis convaincu qu'à part un très-petit nombre, les livres ne sont bons qu'aux oisifs et à certains esprits paresseux, qui ne pensent point sans véhicule. Je vais plus loin; la BIBLE est le seul corps d'ouvrage absolument indispensable que je connaisse, et il me semble qu'en la donnant à l'homme, Dieu a tout fait pour les besoins de son intelligence. Aussi ai-je conservé l'usage d'en lire tous les soirs un chapitre, suivant la situation de mon cœur. Tout-à-l'heure, par exemple, l'imagination enchantée par mille rêveries pastorales qui m'ont bercé dans le cours de ma promenade, j'égarais mes pensées sous les tentes des patriarches ou parmi les moissonneurs de Bethléem, et j'assistais en idée aux fiançailles de Ruth.

J'ai rabattu quelque peu de mon enthousiasme pour Ossian, et même pour Shakspeare. En général, je m'affranchis autant qu'il est en moi de l'influence des sentiments romanesques, sans chercher cependant un genre d'illusions mille fois plus misérable dans ces superbes vanités della philosophie qu'on appelle des connaissances positives, comme s'il y avait quelque chose de positif sur terre, et comme si le peu que Dieu nous permet de voir dans ses ouvrages était autre chose qu'une pâture livrée à l'orgueilleuse ignorance de l'homme déchu.

Je ne puis me passer de quelques méthodes de botanique; mais, comme la collection de mes espèces ne deviendra jamais fort considérable, je m'en tiens maintenant aux méthodes les plus anciennes et les plus simples. Je trouve que les hommes des temps passés avaient de la nature des idées bien plus belles et bien plus touchantes que nous, et que cette manière religieuse et in-

tellectuelle de pénétrer dans ces mystères, qui distingue nos vieux écrivains, valait bien les stériles avantages que nous retirons du perfectionnement de l'analyse. Les hommes des siècles éclairés ressemblent à des enfants qui rompent leurs joujoux pour savoir le secret de leur construction; l'instrument brisé, que reste-t-il? un ressort d'acier, un morceau de verre, un grelot : quant à la merveille, elle n'y est plus.

Le 21 avril.

Me renouveler, disais-je l'autre jour !... hélas ! si je pouvais seulement me distraire... ou m'oublier !... Je ne désire pas, je n'espère pas le bonheur, mais un repos durable et profond, une liberté sans réserve. Je te l'ai répété souvent, je ne hais pas la vie pour les choses qu'on y trouve, et qui, en général, m'attachent et me retiennent. Je comprends ses illusions; je les chercherais volontiers. Je hais la vie telle que les hommes l'ont faite, comme une obligation mutuelle, comme un devoir social qui soumet mon indépendance à des intérêts reconnus, à des conventions établies sans moi. Je la hais, comme tout ce qui n'est pas spontané dans la volonté d'une créature sensible, forte et intelligente, que Dieu a daigné former à son image. Conviens qu'il est affreux de penser que vivre n'est pas une action libre, et que l'âme est condamnée d'avance à l'existence.... que dis-je? à l'immortalité, sans y avoir consenti....

Cette disposition d'esprit où je suis tombé depuis quelques jours, m'a cependant procuré une émotion douce, une émotion d'autant plus agréable, qu'elle ne m'est pas bien familière. Ma mère, alarmée de ma mé-

lancolie, a fait quelques frais pour en pénétrer le motif, et pour opposer aux peines de mon cœur le charme des consolations et des espérances. J'ai tressailli d'une joie involontaire en pensant qu'elle m'aimait assez pour me plaindre, et puis j'ai regretté amèrement de lui avoir donné un sujet de chagrin si peu fondé ; car je serais bien embarrassé de m'expliquer à moi-même ce qu'elle appelle ma douleur. Croirais-tu qu'elle a supposé que l'amour.... l'amour !... de misérables illusions d'enfant, dont j'ai tant de fois reconnu la frivolité !... l'amour !... Ah ! sans doute, j'aime les femmes dans leurs brillantes harmonies avec la nature, comme un des ouvrages les plus enchanteurs, comme un des plus séduisants ornements de la création ; je les aime comme les fleurs, comme j'aimerais des créatures animées et pensantes qui auraient, dans le développement de leurs idées et de leurs sentiments, la grâce, la délicatesse des fleurs. Il y en a quelques-unes que je distingue davantage, et j'éprouve alors le besoin d'occuper leur esprit ou d'intéresser leur cœur. Si un de leurs regards tombe sur moi, s'il se rencontre avec les miens, je sens, comme autrefois, mon cœur battre plus vite, mes yeux se troubler, mon sang tourner dans mon sein ou monter à mes joues, mes nerfs ébranlés par je ne sais quel mélange vague et doux de honte et de plaisir, d'inquiétude et de tendresse. Je me souviens en effet du temps.... Quel homme n'a pas été en proie à son tour aux erreurs de l'adolescence frivole, crédule, inoccupée?... Le froissement d'une robe ou d'un schall qui m'effleurait en passant, le mouvement d'une plume qui flottait sur les cheveux d'une femme, le jeu de la lumière qui étincelait sur les pierres de son peigne ou de son agrafe, la mélodie d'une voix d'ange que l'air apporte de loin à

travers tous les bruits, et dont le son vibre long-temps à votre oreille, la moindre chose suffit alors pour absorber toutes vos pensées, pour suspendre toute votre existence. Il y a des instants, des heures, des jours entiers où vous êtes distrait malgré vous par une image charmante qui vous appelle, qui vous poursuit, que vous évitez vainement, que vous retrouvez partout, et dont la perfection idéale se compose des traits qui appartiennent à mille femmes différentes, ou, tout au plus, à une femme inconnue que vous ne verrez jamais. Combien faut-il avoir vécu d'années, mon cher Edouard, pour sentir le néant de ces chimères....

O mon ami! sois sûr qu'il y a dès le monde que nous habitons des âmes punies d'une faute ancienne, punies peut-être par anticipation d'une faute à venir indispensable, des âmes d'expiation qui portent pour une génération tout le poids des vengeances de Dieu, et qui sont condamnées à l'amour de l'impossible, comme si la suprême puissance, qui ne peut sans contrevenir à ses décrets leur ôter l'infini dans l'éternité, avait voulu leur donner le néant dans le présent; qui ont la faculté déplorable de concevoir, d'embrasser en imagination des voluptés devant lesquelles toutes celles de la terre se dégradent et s'anéantissent! Ainsi tout ce que je comprends maintenant de l'amour n'appartient pas au temps, à l'espace où ma vie est enfermée. C'est en moi le goût prématuré d'un bonheur futur qui n'a rien de terrestre, rien de borné, qui remplira un jour le vide immense de mon cœur, qui comblera toute l'ambition de mes désirs. Que voulez-vous que je demande, grands dieux! à la femme qui consentirait à m'aimer? que pourrais-je attendre d'elle? l'engagement de deux êtres si faibles, si passagers, qui ne connaissent, qui

n'apprécient du moins de leurs facultés que l'instant dont ils jouissent, qui ne peuvent répondre de la plus prochaine de leurs émotions, qui s'étonneraient tous les jours d'eux-mêmes si tous les jours ils devinaient leur lendemain ? Une transaction, un bail de quelques années ou de quelques mois, qu'une circonstance imprévue, une jalousie, un dépit, une heure d'absence modifie, qui s'altère par sa durée, qui se dissout par la mort, et qu'une méprise, un caprice, une maladie changerait en aversion !... Non ! Non !...

Rien de fini, rien de périssable ne peut suffire au besoin d'aimer qui me tourmente. — Il faut que j'use, vois-tu ! il faut que je dépose tous les liens qui m'attachent aux affections d'un jour pour en reprendre possession dans cette vie assurée de l'avenir dont ma vie est la fatigante préparation. Il faut, pour jouir pleinement de ce que j'aime, que je trouve dans le bonheur d'aimer et d'être aimé la sécurité d'une éternité entière, et l'éternité même sera-t-elle jamais trop longue pour aimer ?

L'amour d'une femme !... d'une femme mortelle !.. qu'entendez-vous par-là ?..... Un sourire plein de charme ; un son de voix qui trouble et qui bouleverse les sens, le serrement d'une main de feu qui brûle la vôtre..... Je sais bien. Mais cette main et ce cœur deviendront poussière, et la poussière de mon cœur éteint ne sera pas confondue avec elle, et ce qui vivra de moi restera pour toujours étranger à cette âme qui a un moment remplacé la mienne ! Cela n'est pas possible, et l'amour dont nous parlons, Édouard, n'est qu'une invention de notre vanité. Ce n'est pas une chose de la terre que l'amour ! C'est la première conquête de l'homme qui ressuscite. Laissez-moi partir.

Le 23 avril.

J'étais prévenu, depuis quelques jours, que nous irions rendre visite hier au soir à mademoiselle de Valency, seul rejeton de cette illustre famille et propriétaire du château voisin. J'avais perdu de vue cette jeune personne qui n'a pas plus de vingt ans, et qui était tout-à-fait une enfant lors de mon émigration ; mais je conservais respectueusement le souvenir de sa tante la prieure, madame Adélaïde, femme d'un esprit sage et d'une haute vertu, dont ma plus tendre jeunesse a goûté les leçons, et à qui je suis peut-être redevable de ce fonds de piété qui m'a, sinon préservé de bien des erreurs, du moins consolé de bien des revers. Je n'avais pas appris sans la joie la plus vive que le ciel eût protégé son existence au milieu des funestes événements qui ont enlevé tous les siens.

Eudoxie de Valency est d'une taille élevée et bien prise; son port est plein de majesté, mais d'une majesté qui n'est pas sans affectation. Ses traits ont une expression remarquable, mais fixe, et qui ne paraît pas sans étude. Le sourire, cet aimable indice du contentement de soi-même, s'arrête quelquefois sur ses lèvres ; mais il n'y figure presque jamais que le dédain. J'ai inutilement cherché, inutilement attendu dans sa conversation un mouvement, un geste, une inflexion qui révélât quelque pensée du cœur. Son abandon même, car elle a une sorte d'abandon, est si soigneusement négligé ; il y a tant de mesure dans sa liberté, tant de circonspection dans sa franchise, que tu éprouverais, en la voyant, le sentiment pénible qu'inspirent ces imitations trop exactes de la nature qui ne sont pas la na-

ture, et qui choquent à force de lui ressembler. Je te demande si ses termes sont choisis, son élocution ornée, ses moindres discours brillants de citations et de traits! Elle sait trois langues et fait des vers. Quand nous entrâmes, elle semblait méditer profondément je ne sais quel passage d'un livre ouvert sur son pupitre, et, en m'approchant, j'ai reconnu ce livre pour un des chefs-d'œuvre de notre métaphysique moderne, chef-d'œuvre, en effet, de toute l'aridité du cœur alliée à toute la présomption de l'esprit. Je donnerais sur-le-champ une bonne partie de ma vie pour être persuadé qu'il n'y a point de femme qui lise Condillac, comme je suis convaincu qu'il n'y a point de femme qui l'entende; et je crois qu'il ne fallait plus que ce travers pour me brouiller irrévocablement avec tout le sexe.

Ma mère a remarqué que mademoiselle de Valency avait changé d'appartement; mais tu n'en devinerais jamais la raison! Imagine-toi qu'à l'extrémité du jardin anglais sur lequel s'ouvraient son salon et sa chambre de toilette, il y a une chute d'eau, à la vérité peu bruyante, mais dont le murmure sourd a quelque chose d'importun. On a planté sur les bords de la pièce d'eau qu'elle forme, et qui se divise ensuite en petits ruisseaux, de tristes saules pleureurs, et c'est l'arbre d'aversion de mademoiselle de Valency. Enfin, l'exposition de tout ce logement est au soleil levant, dont les premiers rayons venaient, malgré tous les obstacles, offenser chaque matin ses paupières encore chargées de sommeil. Je te laisse à penser de quel genre est l'impression que m'a laissée une femme qui n'aime ni le soleil levant, ni le feuillage des saules pleureurs, ni le bruit des eaux lointaines, et qui, de plus, lit Condillac ou veut passer pour le lire.

Madame Adélaïde est retenue au lit par une maladie de langueur qui mine, qui consume sa vie, et qui ravira bientôt peut-être au monde les exemples de cette sainte. J'ai obtenu d'être introduit dans sa chambre, ou plutôt dans la modeste cellule qu'elle s'est fait donner au château. Elle était couchée, mais vêtue, les mains déployées sur sa poitrine. Un crucifix de bois noir s'élevait au-dessus de sa tête. Près d'elle, il y avait une petite table couverte de livres pieux à son usage, et surmontée de quelques rameaux bénits à demi desséchés, qui se croisaient contre la muraille. Au bruit que j'ai fait en entrant, elle s'est tournée vers moi et m'a souri tout de suite. — Est-ce vous, m'a-t-elle dit, mon cher Gaston? A mon âge, et après une si longue absence, pouvais-je espérer de vous revoir encore? Dieu soit loué pour cette nouvelle grâce qu'il m'a faite! — Mais croyez que ce n'est pas sans motif que sa Providence vous a sauvé de tant de dangers. Vous promettiez d'être bon, généreux dans vos penchants, modéré dans vos passions, et l'exemple des gens de bien est un trésor pour le siècle. — J'étais attendri jusqu'aux larmes. Sa pâleur, sa débilité, la faiblesse de sa voix me tourmentaient de l'idée d'une autre absence, d'une séparation prochaine et éternelle. Je voyais qu'elle s'efforçait de paraître bien pour me causer moins de peine. Je me suis retiré fort ému.

Je t'avoue que mademoiselle de Valency ne gagne pas à être vue si près d'une telle femme. Cependant le jugement que je porte de cette jeune Eudoxie, après un quart d'heure d'entretien vague, de rapports insignifiants, au milieu des bienséances embarrassantes et de la contrainte d'une première visite, pourrait bien n'être aussi que l'effet d'une prévention mal fondée. Je suis si

facile à me laisser surprendre par je ne sais quelles apparences de sympathie ridicule ou d'antipathie injuste! mais je te parle comme à ma pensée. — Et l'on en dira ce que l'on voudra, Eudoxie est certainement fort bien; j'admets qu'elle est parfaitement belle; je doute qu'on puisse avoir autant d'esprit; j'aime à croire, avec tout le monde, qu'il est difficile de pratiquer la vertu d'une manière plus exacte et plus irréprochable; mais elle a une sorte de vertu, une sorte d'esprit et une sorte de beauté que tu me permettras de n'aimer jamais.

Le 29 avril.

Il y a des gens que la manie de paraître grands fait descendre à des petitesses qu'on aurait de la peine à croire, s'ils ne vous forçaient pas eux-mêmes à en être témoin tous les jours. Quant à moi, cela me cause une indignation si violente que je ne suis pas maître de la contenir, et qu'il faut absolument que j'éclate quand quelque chose de pareil me tombe sous les yeux.

Mon père s'honorait tout particulièrement d'un de ses aïeux, simple homme de loi, vers la fin du seizième siècle, mais écrivain d'une science et d'une érudition peu communes, qui s'est distingué par des ouvrages très-précieux sur la jurisprudence et les usages des temps reculés, et qui a débrouillé avec une sagacité exquise des textes importants, mais confus, dont les plus habiles n'avaient osé entreprendre l'interprétation. Il est à remarquer, en passant, que c'est à ce grand homme que notre famille doit son illustration, et que ma noblesse date de lui, ce qui ne prouve pas qu'elle

vienne de loin ; mais ce qui prouve qu'elle ne vient pas d'une source indigne, et c'est cela qui serait un véritable malheur.

Le hasard m'a conduit aujourd'hui dans un salon du château, que j'avais vu jadis tapissé de portraits de famille, et où j'ai reconnu toutes les augustes images des ancêtres de ma mère, avec leurs armoiries, leurs décorations et leurs hermines ; mais j'y ai cherché inutilement ce qui m'intéressait le plus dans cette tenture généalogique, l'image du savant respectable dont les vastes et utiles travaux ont fondé ma fortune, et doté mon berceau de l'héritage d'un nom cher à la société. La mémoire de ce tableau m'était d'autant plus présente que mon père l'avait, comme je t'ai dit, en singulière vénération, et le montrait toujours de préférence aux étrangers dont nous recevions la visite. J'aurais marqué du doigt la place où je l'avais vu, mais elle est décidément vide, et je te laisse à deviner la cause de sa suppression. Je rougirais de te l'apprendre, tant j'y trouve de ridicule et d'ingratitude.

En rentrant dans l'appartement de ma mère, je me suis informé des motifs d'un changement si étrange ; elle m'a répondu, hélas ! comme je m'y attendais ; mais j'ai insisté avec une fermeté respectueuse, et le portrait est replacé.

Le 2 mai.

Eudoxie nous a rendu ce matin la visite que nous lui avions faite dernièrement. Elle était accompagnée d'un gentilhomme des environs, nommé Ferréol de Montbreuse. Je ne t'ai pas encore parlé de Ferréol de

Montbreuse, quoique tout le monde en parle ici. C'est un homme de trente-six ans au plus, mais dont la politesse calme, la gravité inaltérable et la sévérité reconnue de mœurs et de principes feraient honneur à un âge plus avancé. On m'avait parlé de sa fréquentation comme de l'avantage le plus réel de mon séjour en Touraine, et cependant je l'ai peu recherchée. J'estime singulièrement la perfection, mais elle n'a pas pour moi cet attrait qui s'empare du cœur, et que mon cœur a besoin d'éprouver; car il ne s'attache à rien par des liens ordinaires, et quand il ne sent pas qu'il aime. Tu es le seul des amis que j'aie reçus de la société (la nature m'en avait donné un autre), tu es le seul, dis-je, qui m'ait réduit à souffrir, à pardonner ce défaut désolant et inimitable de la perfection; mais la tienne a quelque chose de si naturel, de si involontaire, de si inconnu de toi-même; elle est si inséparable de toi, qu'on s'y accoutume sans s'en apercevoir, et qu'on n'arrive à s'en douter que lorsqu'on n'a plus la liberté de l'indifférence ou la force de l'oubli. Quoi qu'il en soit du mérite de M. de Montbreuse, on prétend qu'il avait eu le bonheur d'occuper un moment les nobles pensées d'Eudoxie; et deux âmes si solennelles étaient dignes de se rapprocher. Le délabrement de leur fortune a empêché cet établissement. C'est une chose fâcheuse qu'à la fin d'une révolution les familles qui ont couru les mêmes chances, que des voisins, des parents, des amis, frappés du même malheur, n'imitent pas les navigateurs jetés par la tempête dans une île déserte, et ne remettent pas tout ce qu'ils possèdent en commun. Avais-je besoin de rester si riche!

La nouvelle du rétablissement presque total de madame la prieure m'a causé une joie si vive que je n'ai

pu attendre à demain pour aller la lui témoigner. J'ai reconduit mademoiselle de Valency au château avec un empressement qu'elle a probablement attribué à d'autres motifs. Sa tante était assise dans un grand fauteuil à bras, à un endroit de la terrasse où les rayons du soleil, faiblement balancés entre quelques touffes de lilas, répandaient une agréable chaleur. Elle voulait se lever à mon approche ; mais je me suis hâté d'aller à elle pour l'en empêcher. Nous avons conversé gaîment et long-temps de mille choses différentes. Elle m'a fait promettre de lui raconter mes voyages, et de lui parler de mes amis. Je t'ai déjà nommé. De son côté elle m'a recommandé, avec quelque autorité, de cultiver la connaissance de M. de Montbreuse, dont elle trouve seulement l'austérité un peu rigoureuse pour son âge. Enfin il était déjà tard que nous causions encore, et je ne me suis aperçu qu'à la fraîcheur de l'air du soir qu'il était temps qu'elle rentrât. Elle s'est appuyée d'un côté sur mon bras et de l'autre sur l'épaule d'une petite fille qu'elle aime beaucoup, et dont elle ne cesse de répéter les louanges. Elle l'appelle son amie, sa bienfaitrice, son ange sauveur, en reconnaissance de quelques soins qu'elle en a reçus pendant sa maladie, et c'est un ange en effet que cette enfant. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi gracieux, d'aussi doux que ses traits, rien qui reposât plus agréablement le cœur. C'est un de ces ensembles ravissants d'harmonie et de calme, qui font plaisir à regarder. As-tu quelque idée de cela ? N'en as-tu jamais rencontré de ces visages célestes où se lisent tant de paix, tant de bonheur, et dont l'expression surnaturelle fascine l'âme ? Je donnerais beaucoup pour que tu visses celui-ci.

Une circonstance charmante ! mes regards ont ren-

contré par hasard ceux de l'ange. Alors, si tu avais vu ses beaux yeux se baisser, ses longs cils ombrager timidement sa paupière, son teint se colorer d'un éclat vif et subit ! L'ange a rougi, et ce n'était plus qu'une mortelle, mais une mortelle adorable, et j'allais dire adorée! quelle folie!

Voici ce qu'on raconte. C'est une pauvre orpheline que ses parents ont délaissée sans qu'on en dise trop la cause. Il y a huit ou dix ans qu'ils ont quitté ce village où ils vivaient de leur travail, pour aller on ne sait où. Certaines personnes veulent même qu'ils aient fini assez misérablement; mais je te parle d'après des gens qui sont probablement mal instruits. Ce qu'il y a de certain, c'est que madame la prieure a recueilli la petite Adèle dont elle était marraine, et lui a fait donner une espèce d'éducation. Si mon Adèle t'intéresse, une autre fois je t'en dirai davantage, quoiqu'il ne s'agisse au fond que de la femme de chambre de mademoiselle de Valency; car j'oubliais d'ajouter que c'était à ce titre qu'Adèle vivait au château.

Comme j'étais allé dans la voiture de mademoiselle de Valency, je suis revenu à pied à travers le bois, qui est magnifique et en pleine végétation. La soirée était d'une sérénité délicieuse, le coucher du soleil bien pur et bien lumineux. Des prestiges enchanteurs, qui se succédaient dans mon esprit comme les idées d'un beau rêve, égaraient tous mes sens dans le vague le plus doux. — Je ne sais pas maintenant pourquoi je me trouvais si heureux, car il n'y a rien de changé depuis ce temps-là dans mon état, et cependant!... Que l'homme est difficile à expliquer!

Ce bien-être que je goûte ici prouve du moins que je ne me trompais pas quand je t'écrivais que la paix de

la campagne convenait à merveille à ma situation actuelle, et que je mettais tout mon bonheur à y couler obscurément mes jours. Tu vois bien que le tour romanesque et l'exaltation de mes idées tenaient à des causes fort indépendantes des folles passions de la jeunesse, et voilà ce que vous n'avez jamais voulu comprendre. J'ai une conscience de moi-même qui me trompe rarement.

Le 3 mai.

Hier au soir, comme j'achevais d'écrire, Latour est entré dans ma chambre avec un air inquiet et même un peu effaré. Il s'est assis à l'écart et a gardé quelque temps un silence morne, et puis il s'est mis à murmurer je ne sais quoi entre ses dents. — De quoi s'agit-il, lui ai-je dit, mon pauvre Latour? Te voilà bien occupé! —Qu'on ne m'appelle jamais Latour, dit Cœur-de-Roi, a-t-il repris, si ce n'est pas le Maugis, l'infâme, l'exécrable Maugis! Monsieur se rappelle-t-il cet aventurier qui se présenta au général avec de faux pouvoirs, qui s'en servit, le lâche! pour livrer à l'ennemi un détachement considérable des nôtres, et qui se déroba malheureusement par une prompte fuite au châtiment qu'il méritait? — J'ai entendu parler de ce misérable, et je crois comme toi, Latour, qu'il s'appelait effectivement Maugis soit dans la seule intention de déguiser son nom véritable, soit pour se conformer à la méthode assez bizarre de nos officiers; mais quel rapport?... — Quel rapport! s'est-il écrié. Cet infernal Maugis, que j'aurais reconnu entre mille, et que je peindrais au besoin, n'est autre chose que l'honnête Ferréol de Montbreuse, que vous avez vu aujourd'hui, et au péril d'un million

de morts, j'affirmerais qu'il n'y a point d'autre Maugis. Rage et malédiction! c'est une honte pour la Providence que de voir des gens tels que celui-ci jouir de l'air et du soleil! —

J'ai eu beaucoup de peine à apaiser la colère de Latour, et à lui faire comprendre qu'il était impossible que ses soupçons fussent bien fondés. Il est sorti plus étonné de mon incrédulité que satisfait de mes raisons.

J'étais réservé à soutenir aujourd'hui une discussion plus difficile, une discussion à laquelle ce que je t'écris depuis quelques jours t'a cependant plus préparé peut-être que je ne l'étais moi-même. Ma mère m'avait fait demander chez elle pour m'entretenir de choses sérieuses, très-sérieuses en effet. Il s'agissait de perpétuer mon nom en l'illustrant par de nobles alliances. Tu comprends bien; illustrer le nom de mon père! Je devais savoir, a-t-on ajouté, que la noblesse de ma famille, du côté paternel, ne répondait pas tout-à-fait à l'éclat de ma fortune; et si la fortune a quelque avantage, n'est-ce pas surtout celui de favoriser des établissements honorables qui relèvent la splendeur de nos propres titres et qui les transmettent plus glorieux à nos enfants? On m'a fait sentir ensuite modestement que c'était à ces sages combinaisons de convenances que je devais ma mère. Je croyais ne la devoir qu'à l'amour et à la nature. Que te dirai-je? les Valency sont moins riches que moi, Eudoxie est moins riche que moi; mais elle est noble comme ma mère à qui elle a l'honneur d'appartenir. Tu devines le reste.

Tout cela m'a frappé d'une surprise si vive et si douloureuse que j'ai été long-temps à chercher une idée, et plus long-temps encore à trouver une expression. Ce que je me rappelle bien imparfaitement des propos

confus qui ont dû m'échapper dans cet instant de trouble et d'accablement, c'est qu'ils avaient pour but de solliciter, je crois, quelques mois de délais que je voulais donner à la réflexion, et j'ai sans doute ajouté qu'on n'obtiendrait rien de moi autrement, de manière à lever tout soupçon à cet égard; car ma mère est sortie en me lançant un regard plus sévère encore que de coutume. Il est cependant probable qu'elle n'a pas espéré gagner beaucoup à faire violence à mon cœur, puisqu'elle vient d'accéder à ma demande, avant que je me fusse trouvé la force de la renouveler. Au reste, elle attend ma résolution dans six semaines, et il n'est guère à supposer que j'en doive changer d'ici là.

C'est te dire que ma résolution est prise à l'heure même, et qu'elle est invariable comme les principes qui ont, jusqu'à ce jour, dirigé ma vie. Non, je n'achèterai pas de mon bonheur, et je suis certain qu'Eudoxie ne me rendrait point heureux, je n'achèterai pas de mon repos, de ma liberté, de l'incertitude délicieuse de mes espérances, le ridicule honneur d'associer mon nom à celui d'une femme que je ne puis jamais aimer. Si j'attache quelque prix à ma fortune et à l'état que je tiens dans la société, c'est surtout à cause de l'indépendance qu'il me donne et de l'immense latitude qu'il laisse à mes choix : car enfin..... pourquoi ne le dirais-je pas? J'aimerais mieux cent fois me mésallier pour quelqu'un, que de souffrir que personne se mésalliât pour moi. Je suis trop fier pour consentir à augmenter par un emprunt aussi lâche la somme de ma valeur personnelle, et pour donner cette prise-là sur moi à la vanité d'une femme. Plutôt que de subir cette humiliation, j'épouserais Adèle même — Adèle! — Vraiment, je le crois bien!

Le 5 mai.

Il y a de certains jours, des jours trop vite écoulés, que le hasard, que la Providence nous ménage, quand notre cœur, trop fatigué de chagrins, a besoin pour ne pas céder de reprendre la trempe du bonheur, et qui compenseraient à eux seuls une éternité d'abandon et de misères. Oui, je dirais : Que ce jour me soit rendu, qu'il recommence avec tous ses charmes, avec toutes ses illusions ; qu'il me soit permis de le vivre comme la première fois sans que rien en détourne ma pensée, d'en goûter les plaisirs avec la même confiance, avec le même abandon, d'en épuiser encore les délices ; — et puis que le néant commence !

Près du château de Valency, j'avais remarqué dans le bois un site frais et enchanteur, où aboutissent de jolis sentiers qui partent de l'un et de l'autre village, et qui, de là, se distribuent au loin dans la plaine. Cette espèce de vestibule de verdure, agréablement ombragé d'une large voûte de feuillage, et tapissé d'un gazon fleuri d'où s'exhalent les plus douces odeurs, offre de tous côtés des petits siéges naturels aussi commodes que si l'art les avait façonnés. A une faible distance, on voit briller à travers les rameaux la surface polie d'un étang de l'eau la plus claire, qui renferme le bois entre ses détours comme dans une vaste enceinte de cristal, et qui attire sur ses bords une foule innombrable d'oiseaux.

C'est là que j'étais assis, comptant scrupuleusement les étamines d'une fleur douteuse, quand le bruit d'un pas léger et le frémissement d'une robe de femme ont

tourné mon attention sur un autre objet. Cette femme, c'était Adèle! et quoiqu'il n'y eût rien d'étonnant à la voir là; quoique je me fusse même attendu, je ne sais comment, à l'y rencontrer; quoiqu'Adèle, d'ailleurs, ne fût pour moi qu'une jeune fille intéressante, mais à peu près inconnue, les palpitations de mon cœur se sont multipliées avec violence; j'ai frémi, j'ai tremblé, un nuage varié de différentes sortes de couleurs a troublé mes yeux, une défaillance vague a parcouru mes membres et ralenti mes pas, car je m'étais levé, j'étais parvenu près d'Adèle sans la regarder, ou du moins sans la voir, et je lui avais présenté mon bras, sans m'informer de l'endroit où elle allait. Quand le voile qui obscurcissait mes paupières a commencé à s'éclaircir au point de me permettre d'observer distinctement les traits et la physionomie d'Adèle, j'ai remarqué qu'elle s'étonnait de ma proposition, et, à te dire vrai, je me suis étonné aussi de l'avoir faite, mais je l'ai répétée d'une voix sans doute plus assurée. Après quelques moments d'une hésitation pleine de grâce, Adèle a paru céder à un ordre plutôt que déférer à une prière, en appuyant légèrement sa main sur mon bras; alors j'ai fixé cette main avec force, en rapprochant étroitement de mon sein le bras sur lequel elle était engagée, et je me suis mis à marcher assez précipitamment dans la direction qu'Adèle semblait suivre.

Lorsque mon agitation, à demi calmée, a laissé quelque liberté à mon esprit, je me suis aperçu que l'agitation d'Adèle n'était guère moins forte que la mienne, non pas à ses regards que j'évitais encore, mais au frémissement de ses doigts que ma main droite avait saisis par je ne sais quel mouvement involontaire et tenait déployés contre mon cœur. Rien n'était plus

propre à nous distraire tous deux de cet état d'émotion que la question si froide et si naturelle que j'avais d'abord omise ; et je pensais qu'une conversation nécessairement moins passionnée, moins orageuse que notre silence, achèverait de nous rendre un peu de tranquillité. J'ai donc demandé à Adèle où elle allait, et Adèle m'a répondu, avec un sourire fin sans malignité, que c'était un grand secret. Ce mystère ne m'a pas donné d'inquiétude. Je l'avais oublié déjà que le dernier son des paroles d'Adèle n'avait pas achevé d'agiter l'air, et n'était point parvenu jusqu'à moi. Je cherchais, le croirais-tu, je cherchais dans mon imagination quelque diversion nouvelle qui pût la tromper et me tromper moi-même sur ce que j'éprouvais. Je sentais à la fois le désir et la crainte d'être deviné. J'étais si heureux d'être auprès d'elle, et si impatient d'être seul pour penser à tout ce qu'il y avait à lui dire ! Après une minute de silence, j'ai renouvelé ma question, faute de mieux. Cette fois, Adèle a bien voulu m'apprendre qu'elle portait au hameau voisin de petits secours que la bonne prieure y envoyait tous les jours à une famille malade. Je devais m'en douter, mais j'étais si occupé d'autre chose !

Je passe rapidement ce soir sur les détails de ce voyage d'une heure, heure charmante qui aurait dû être un siècle et qui n'a été qu'une minute. Je les néglige ces détails, parce que je perdrais tout à les décrire ; parce qu'ils seraient sans chaleur sous ma plume et qu'ils brûlent dans mon cœur, parce qu'il y a dans tout ceci une fleur de volupté qui se dérobe aux facultés imparfaites que l'homme a reçues pour exprimer et pour comprendre ; parce que je croirais borner mon bonheur en bornant le vague de mes souvenirs ; parce

que, dans ce récit où tout se rapporte à Adèle, il y a pourtant des circonstances qui ne sont point Adèle, qui me distrairaient d'Adèle, et qu'il est bien décidé qu'Adèle aura toutes mes pensées d'aujourd'hui, — toutes les pensées de ma vie !

Le 6 mai.

La bienséance me prescrivait du moins de voir Eudoxie. Mon cœur m'entraînait vers sa tante. Je les ai vues. J'ai vu Adèle aussi. Que dis-je, hélas ! je n'ai vu qu'Adèle.

Oui, mon Édouard, il serait superflu, il serait indigne de moi de dissimuler à toi ce sentiment qui me domine, qui remplit, qui absorbe mon existence. Enfer et paradis ! Qui aurait pensé qu'à vingt-huit ans, la vue d'une jeune fille toute simple, toute bonne et presque sans éclat, me subjuguerait comme au temps de la faiblesse et de l'ignorance de mon cœur ? Qui pourrait exprimer ce que j'éprouve d'extase et de délire au seul souvenir de ses traits, au seul bruit de son nom ! Ce n'est déjà plus cela. Je nageais dans une si pure atmosphère de bonheur, mon sein était soulevé d'une joie si parfaite et si nouvelle..... Car tout est devenu nouveau pour cette âme qui se réveille encore une fois des débris de ma vie, pour aimer et pour souffrir....

— Pour souffrir. — Je sais combien une passion semblable peut faire tomber sur moi de honte et de malheur. Je ne m'aveugle pas sur cet étrange égarement de mon imagination, ou plutôt sur cette impitoyable contrariété de ma fortune qui me pousse obsti-

nément vers tout ce que je devrais fuir, et qui me plonge d'autant plus profondément dans l'abîme de mes résolutions, que sa menaçante obscurité me laisse moins d'espoir de retour. Je maudis la folie de mes projets, l'incroyable faiblesse de ma raison, que le moindre prestige éblouit, dont le moindre caprice triomphe; je m'indigne moi-même, et je m'abandonne cependant au penchant qui m'entraîne sans essayer d'y résister. Il y a plus. Si je connaissais une puissance qui fût capable de m'en affranchir sans retour, et d'effacer de mon sein jusqu'à la trace d'un souvenir, je n'aurais pas la force de l'invoquer. Tout ce que les autres hommes y trouveront de vil et de haïssable sera précisément ce qui m'y attachera par des nœuds plus difficiles à rompre, et j'ai besoin de te dire que ce sentiment a pris une telle autorité dans mon cœur, que les conseils et les instances de l'amitié ne feraient qu'en redoubler l'emportement.

Édouard, mon cher Édouard, toi en qui le ciel m'avait donné un frère, un guide et un protecteur au milieu des orages de la jeunesse, toi qui as été si longtemps la lumière de mon esprit et le frein de mes passions, ne m'abandonne pas dans l'état de perplexité où je suis! Ce n'est pas pour toi que j'ai dit cela.

O mon ami! que résultera-t-il de la violence de tant de pensées contraires qui m'apportent à chaque minute un nouveau tourment? Qui me fera triompher de l'image qui me suit partout, qui la bannira de là, de ma mémoire qu'elle occupe sans partage, avec ses grands yeux noirs si nobles et si touchants, ses lèvres si voluptueusement belles, cet air d'amour et de bonté qui flotte sur son visage, et son parler un peu lent dont la franche mélodie me pénètre?

Le 8 mai.

Qui m'empêcherait de chercher ailleurs l'indépendance et de goûter dans un oubli profond , sous quelque abri impénétrable à toutes les recherches des hommes, le bonheur que la société me refuse ? Que fais-je ici , et qui s'apercevrait de mon absence dans ce tourbillon de froids étrangers continuellement distraits par les intérêts de leur fortune et de leur orgueil ? N'ai-je pas rempli envers mon pays les devoirs que me prescrivait mon nom ? La limite de mes obligations s'étend-elle au-delà du sacrifice de ma vie cent fois hasardée dans les batailles ? Je m'en irai , car j'y ai pensé souvent. J'opposerai à toutes leurs bienséances et à toutes les puériles vanités de leur étiquette le silence et l'obscurité de ma solitude. Il arrive une époque où l'âme a besoin de prendre enfin possession d'elle-même et de se recueillir dans des méditations imposantes , loin du chaos des affaires sociales , — bien loin — sur la pointe d'un mont qui déchire les nues et qui commande à des plaines immenses et à des mers sans rivages. Il me semble que le Créateur , en produisant son univers si accompli en beauté , en jetant une magnificence si merveilleuse sur les ouvrages de ses mains , et en faisant contraster leurs richesses d'une manière si humiliante avec la misère de nos sentiments, a voulu nous révéler par un objet de comparaison sensible le néant de tous les plaisirs que nous plaçons hors de lui, et de tous les jugements que nous fondons sur la vaine opinion de la multitude. Je me transporte quelquefois en idée à ce jour, où, bien jeune encore, mais déjà pros-

crit, j'atteignis pour la première fois les hauts sommets du Jura. Quand vous avez suivi sur le plus élevé de ses plateaux les sinuosités d'une route sévère et sauvage qui se prolonge sur les flancs de la Dôle ; quand à l'extrémité de cette promenade taciturne où vous n'êtes accompagné tout au plus que par le cri d'une vieille aigle effrayée pour ses petits, et qui s'étonne d'entendre au-dessous de ses rochers le bruit depuis long-temps oublié d'une voix humaine ; quand il semble que la terre va manquer sous vos pas, et que de votre bras étendu vous allez toucher l'azur solide du firmament : à cet endroit il se manifeste tout-à-coup un spectacle si peu vulgaire, qu'il vous fait comprendre au même instant la nécessité d'une volonté divine dans le mystère de la création. Vous croiriez que le génie de la terre soulève la toile qui sépare d'un monde magique ce monde de fange et de pierre, et qu'il vous introduit dans une région de miracles. Je voudrais te décrire cela, mais avec quelles couleurs ?

Imagine-toi qu'à l'extrémité des bois de Lavatay, il y a là, sur la dernière crête de la montagne, une pauvre maison qui paraît de loin perdue dans le fond des nuages, et qu'on appelle *le chalet des Faucilles*, parce que les sentiers qui en descendaient autrefois sur le chemin escarpé de l'abîme se recourbaient sur eux-mêmes comme la faucille du moissonneur. Aujourd'hui que l'esclavage et le travail en ont fait des routes somptueuses pour les échanges corrupteurs du commerce et pour les invasions de la guerre, les *Faucilles* se développent d'une manière moins menaçante dans les profondeurs du précipice, et la chevrette de montagne, surprise qu'une main servile ait osé embellir sa demeure, ne se hasarde plus dans ces voies de

l'homme. Elle reste immobile à l'angle le plus saillant d'une roche taillée à pic, et contemple tristement le ciel, seul désert que la civilisation nous ait laissé. Toutes les parties du tableau qui se présentent ensemble à vos regards préoccupent d'abord si puissamment la pensée, que vous êtes long-temps à mettre de l'ordre dans vos sensations et à distinguer des détails : à vos pieds, où finissent le Jura et la France, un lac qui, dans son immensité, présente l'aspect d'une mer ; — sur ses bords, les campagnes romantiques du pays de Vaux, les paysages agrestes du Valais, les âpres solitudes de la Savoie ; — à votre horizon, une chaîne vaste comme lui, celle des Alpes dont les coupoles innombrables se groupent sur toute la demi-circonférence du ciel, diverses de formes, de caractère, de physionomie, de couleurs, mais toutes affectant aux feux du soleil l'éclat des divers métaux ; les unes resplendissantes comme de l'argent poli ; les autres, selon l'effet des ombres qui se projettent sur leurs contours, mates comme un plomb grossier, ou brillantes, comme l'acier bruni, de reflets bleus et violets ; certaines si éblouissantes, quand la lumière du couchant les inonde tout entières, qu'on les prendrait pour des masses de fer qui blanchissent dans la fournaise. Ce jour-là, par exemple, le soleil se couchait avec tant de magnificence et dans un ciel si pur ! Les vapeurs du lac, aspirées par le crépuscule, suspendues à ses rayons, se balançaient sur les eaux comme un crêpe léger teint du rose le plus doux, se relevaient peu à peu des pieds du voyageur jusqu'au sommet des montagnes, et déployaient devant lui, sur l'horizon, un rideau enflammé qui répandait sur tous les objets le prestige de sa lumière ; puis, devenues plus denses et plus obscu-

res, couronnaient enfin tout ce magnifique spectacle d'un dais de pourpre et d'or dont la splendeur ne pâlit qu'au lever des astres de la nuit.

Et ces montagnes immenses, inhabitées, pour la plupart inconnues, elles ne cachent pas un lieu d'asile où je puisse emporter avec moi, dérober à la curiosité insolente, à la censure hypocrite, le secret de mon bonheur et de ma vie ! Je ne serai pas maître d'y reléguer, d'y exiler mon avenir ! Je mourrai lié à la chaîne odieuse qu'ils m'ont imposée, sans faire un effort pour la rompre ! Édouard ! Qu'on ne s'en flatte pas ! Je romprais plutôt toutes les chaînes à la fois.

Prends pitié de mon infortune !

Le 9 mai.

Je ne t'ai pas dit que la conversation de l'autre jour avait roulé sur le sujet des mésalliances, à propos de ce fou de Subligny qui vient de finir sa carrière romanesque en épousant une danseuse. Je me suis saisi de ce texte avec une chaleur et une abondance d'idées dont j'étais plutôt redevable à certaines circonstances de ma situation particulière qu'à la propre richesse du sujet. J'ai soutenu qu'il n'y avait d'impardonnable, d'anti-social dans toute la force du mot, que les mésalliances morales, et qu'elles étaient extrêmement difficiles, parce qu'il est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, comme dit Shakspeare, ou qu'elles soient abusées assez long-temps par des dehors imposteurs pour arriver au moment de former un nœud si solennel sans avoir eu le triste bonheur de se détromper ; que ce qu'on appelait d'ailleurs mésalliance, dans

cette acception générale qui se rapporte seulement à la différence des états, ne pouvait choquer que le plus absurde, le plus révoltant des préjugés, celui qui attribuerait à une classe déterminée des facultés spéciales, ou, pour mieux dire, exclusives; que, comme je ne savais personne qui eût poussé la témérité au point d'avancer que la vertu se prouvait par des titres ou s'acquérait par des priviléges, je ne voyais pas pourquoi on interdirait à un homme sensible et délicat le droit de chercher, partout où se trouve la vertu, un bonheur que la vertu seule peut donner; que c'était une chose atroce, à force d'être ridicule, que de condamner une femme intéressante, douée de toutes les qualités et de toutes les grâces, au désespoir de ne jamais appartenir à l'objet aimé, parce que cette infortunée, comblée des plus précieux avantages de la nature et de l'éducation, serait privée par hasard d'un avantage qui ne dépend que du hasard, et qui ne tient lieu d'aucun des autres, même dans la société; que si les grands talents imprimaient à ceux qui en étaient ornés un caractère incontestable de noblesse aux yeux du siècle et de la postérité, l'exercice privé des devoirs bien plus difficiles à pratiquer de la religion et de la morale, titre moins éclatant à la faveur du monde, n'était pas un titre moins recommandable à l'estime et au respect des bons esprits; qu'en conséquence, je ne me permettrais jamais de blâmer une alliance du genre de celle dont on parlait, si je pouvais y reconnaître cette heureuse harmonie de mœurs et de caractère, qui est le seul gage assuré du bonheur des ménages et de la prospérité des familles.

Il est probable que ces raisonnements avaient paru totalement indignes de réponse à M. de Montbreuse, car il se contenta de me regarder sévèrement sans me

parler, et je remarquai qu'il se tournait ensuite du côté d'Eudoxie, avec un air d'intelligence dans lequel perçait je ne sais quel mélange d'amertume et de mépris. Eudoxie même, dont je choquais trop ouvertement les idées, ne me sembla pas faire assez de cas de mes raisonnements pour daigner les réfuter avec ordre : à peine laissa-t-elle échapper quelques lieux communs rebattus auxquels les grâces de son élocution et la finesse de son ironie prêtaient plus d'agrément que de solidité. Adèle m'écoutait avec émotion, car ses joues étaient fort animées, et j'essayai inutilement de rencontrer ses yeux. Madame Adélaïde avait souri d'abord, puis sa physionomie avait pris un caractère plus grave, et, je tremble de le penser, une expression plus triste qu'à l'ordinaire. Elle releva doucement mes paroles en me reprochant, d'une manière affectueuse, l'ardeur que je portais dans la discussion, et l'enthousiasme avec lequel j'embrassais les idées les plus extraordinaires et souvent les plus funestes. Elle se plaignit de la facilité qu'ont les hommes de cette génération à saisir et propager les sophismes dont ils n'apprécient pas les conséquences, et qui tendent à dénaturer successivement tous les véritables rapports des choses. En m'accordant qu'il y avait des vérites noblement senties dans ce que je venais de dire, elle me recommanda de réfléchir sur l'origine et les effets de ces convenances morales, si respectables d'ailleurs par l'autorité qu'elles ont exercée sur nos ancêtres, et par la consécration presque religieuse qu'elles ont reçue des siècles, dont le jugement définitif est, en dernière analyse, toute la raison sociale; ajoutant, du ton d'une résignation modeste, et non d'une conviction impérieuse, que le devoir d'un bon citoyen est de se soumettre aux institutions établies

sans les discuter; et que, puisque l'imperfection des hommes les rend tributaires essentiels de certaines erreurs sanctionnées par la nécessité ou par le temps, l'intérêt du genre humain prescrit aux cœurs sages et droits le devoir de plier leur raison à la déférence commune.

Il est possible que cela soit vrai. — Et combien ne donnerais-je point pour qu'il n'en restât pas de souvenir, de cette faible démarcation que le hasard de la naissance a tracée entre quelques familles et la grande famille des hommes ; de cette circonstance si étrangère à ma volonté, qui m'a soumis à un ordre particulier d'habitudes et d'obligations ; qui a restreint, comprimé, brisé l'indépendance de mon cœur ; qui m'a interdit les affections les plus simples et les plus heureuses ; qui me sépare d'Adèle et du bonheur !

Séparé ! — Préjugé barbare ! je te voue à l'indignation des âmes fortes et sensibles !

Séparé ! Moi qui traverserais le globe pour un baiser de ses lèvres !

Séparé ! — Viens, viens sur le cœur de Gaston, pauvre orpheline que les hommes rebutent ! viens avec confiance ; et, j'en atteste l'innocence et la candeur de ton âme d'ange, toutes les puissances de l'enfer ne parviendront pas à nous séparer !

Le 16 mai.

Jamais je n'ai été plus assidu au petit bois que depuis quelques jours, et jamais mon herbier ne s'est plus lentement accru. Cela étonne beaucoup Latour, qui prend à mon herbier le même intérêt qu'à tous mes plaisirs,

mais à qui je ne les confie pas sans exception. Cela ne t'étonnera pas, toi qui te rappelles bien distinctement qu'Adèle passe tous les jours dans le petit bois à une certaine heure, et qui ne me crois pas capable de me plaire ailleurs qu'à l'endroit où j'espère la trouver. Tu as déjà remarqué aussi que ma lettre est à une grande distance de la précédente, et tu en as conclu sans doute que l'abondance des sensations et des événements avait pu seule me distraire pendant plusieurs jours de mes occupations les plus douces. Tout cela est conforme à la vérité, mon cher Édouard, et cependant il n'y a rien de nouveau dans ma vie à t'apprendre; car mon amour n'est plus nouveau pour toi, et toute ma vie est là.

Je ne t'avais donné sur l'origine d'Adèle que des renseignements imparfaits, recueillis dans le vague des bruits populaires. Madame Adélaïde m'en avait appris un peu davantage, mais pas assez pour contenter ma curiosité, que je craignais d'ailleurs de déceler trop ouvertement. Enfin, l'autre jour, je m'en suis informé d'Adèle, pendant que je la conduisais du bois au hameau; je m'en suis informé, dis-je, avec tous les ménagements qu'exigeait l'abord d'une question si délicate; et comme ce récit ne serait pas sans intérêt pour les personnes même les plus étrangères à tout ce qui m'intéresse, je veux te le faire entendre de la propre bouche d'Adèle, ainsi que je l'ai entendu. Pardonne-moi si, avec la simplicité de ses paroles, je n'ai pas eu le bonheur de conserver leur grâce naturelle, et cette effusion si facile et si touchante de sentiments qui leur prête le charme le plus entraînant. Il y a des choses qu'il faut désespérer d'exprimer.

« Mon père, me dit Adèle, était né à Valoney, d'une

» famille de très-riches laboureurs. Il s'appelait Jac-
» ques Évrard, et comme il annonçait un esprit et des
» manières au-dessus du commun, ses parents résolu-
» rent de lui donner une éducation honorable qui pût le
» rendre propre à parcourir dans le monde une carrière
» plus brillante que celle qu'ils avaient suivie. Ses pro-
» grès répondirent à toutes leurs espérances, mais inu-
» tilement. Des malheurs multipliés qui survinrent dans
» ce temps-là à mon aïeul ; plusieurs mauvaises années
» de suite, qui épuisèrent ses récoltes sans les rempla-
» cer ; deux incendies qui consumèrent successivement
» sa grange et sa maison, la perte enfin d'un procès
» considérable, duquel dépendait tout le reste, changè-
» rent sa fortune en misère. Il était impossible de don-
» ner des suites aux projets qu'on avait formés pour
» mon père ; on y renonça, et, plus malheureux que s'il
» n'avait jamais pensé à sortir de sa condition, il s'en-
» gagea de désespoir.

» Le régiment où il entra était alors en garnison à
» Saumur. A cette époque, mon père était très-jeune
» encore, d'une figure aimable et qu'on trouvait dis-
» tinguée, d'une bravoure à toute épreuve, et il joi-
» gnait à cela une foule de ces talents agréables qui ou-
» vrent à ceux qui les possèdent l'accès de toutes les
» sociétés. Estimé de son colonel et de ses officiers, il
» avait déjà monté deux fois en grade avec une rapidité
» inouïe dans le service, mais sans qu'il en résultât la
» moindre plainte de la part de ses camarades, qui ren-
» daient sincèrement justice à ses avantages. Enfin, il
» avait peu de supérieurs qui ne se fussent accoutumés
» à le regarder d'avance comme leur égal. Le hasard fit
» qu'une demoiselle de cette ville, qui appartenait à
» une famille très-noble, le remarqua dans quelques

» occasions, et que, sans prendre garde à son pen-
» chant, elle se fit de le voir une habitude si douce que
» son cœur ne pouvait plus s'en passer. Elle sentit bien-
» tôt que ce besoin était de l'amour, mais il était trop
» tard pour y remédier; elle le crut du moins, et mon
» père le crut comme elle. Que vous dirai-je, monsieur
» Gaston? voilà de quelle erreur je fus le fruit.

» Ma mère ne put dissimuler sa faute à ses parents;
» mais, quoique tendres et bons, ils étaient trop fiers
» pour souffrir que Jacques Évrard la réparât. On se
» contenta de prendre les précautions nécessaires pour
» cacher ma naissance à tout le monde, et on envoya
» ma nourrice dans ce village éloigné, où je fus baptisée
» sous les auspices de madame la prieure. Vous devinez
» bien que cet asile ne m'avait pas été donné sans mo-
» tif, et que ma mère se plaisait à penser que je gran-
» dirais sous les yeux d'un père attentif à tous mes be-
» soins. Le temps de son service étant accompli depuis
» quelque temps, il sacrifia en effet sans peine ses es-
» pérances d'avancement au plaisir de ne plus me quit-
» ter, et de voir se développer peu à peu dans mes
» traits la ressemblance d'une personne qui lui était si
» chère. Sa tendresse alla plus loin. Se serait-il trouvé
» heureux s'il n'avait pas osé me nommer sa fille? La
» nourrice qu'on m'avait donnée, jeune et malheureuse
» victime d'une inclination trompée, passa pour ma
» mère et pour son épouse. Madame Adélaïde seule
» était dans le secret, et portait une vive compassion à
» ses chagrins.

» C'est ainsi que je fus élevée, et mon enfance ne fut
» pas sans plaisirs. L'amitié de ma bonne marraine, les
» soins attentifs et vraiment maternels de cette nour-
» rice, à qui je croyais des titres encore plus sacrés à

» ma reconnaissance, et surtout l'affection de mon ex-
» cellent père, embellirent tout. Seulement, quand il
» revenait des champs, je le sentais quelquefois me bai-
» gner de larmes; mais je ne m'inquiétais point, pen-
» sant que c'était de joie qu'il pleurait.

» Cependant, ma véritable mère ne nous avait point
» retiré son cœur. Elle écrivait souvent à mon père, et
» lui faisait part de ses regrets et même de ses espé-
» rances. Il arriva que vers la troisième ou quatrième
» année de la révolution, son père la laissa seule à Sau-
» mur, pour aller servir le roi dans son armée de la
» Vendée, et qu'elle désira de profiter de la liberté
» dont elle jouissait pour me voir; car il y avait déjà
» quelque temps qu'elle avait perdu sa mère. Ce fut un
» beau jour pour notre petite famille que celui où nous
» parvint la nouvelle inattendue de ce voyage. Quoique
» je fusse bien jeune pour entendre clairement ces cho-
» ses, mon père me les fit comprendre de son mieux,
» et nous partîmes après de courts préparatifs, qu'il ne
» croyait pas pouvoir jamais abréger assez. Enfin, je
» fus rendue à celle de qui j'avais reçu le jour, et je
» lui reportai la tendresse qu'une autre lui avait déro-
» bée si long-temps sans l'enlever tout entière à celle-ci.
» Ma mère ne s'en affligeait point, et me voyait avec
» plaisir allier les devoirs de la reconnaissance aux de-
» voirs de la nature. J'étais bien heureuse et bien aimée;
» pourquoi fallait-il que cela durât si peu !...

» Mon père avait conçu un projet digne d'une âme
» si noble, et ma mère l'avait approuvé. Les troubles
» civils, qui étaient parvenus au plus haut point, ou-
» vraient une carrière facile aux hommes de résolution,
» et il ne désespérait pas d'acquérir, sous les yeux de
» mon grand-père, de tels titres à la gloire, qu'on ne

» crût pas déroger en approuvant son mariage. C'est » pourquoi il nous avait quittées, emportant l'espoir » de nous revoir bientôt et de ne plus nous quitter ja- » mais.

» Pendant son absence, ma mère m'avait placée dans » une pension où elle venait me voir souvent. On me » prenait pour une orpheline de ses parentes, et on me » traitait avec les mêmes soins que si mes véritables » rapports avec elle avaient été connus. Quand nous » étions seules, nous parlions de mon père, et nous » pleurions long-temps ensemble. Je m'aperçus au bout » de quelques mois, qu'elle avait encore d'autres cha- » grins qu'elle ne me disait pas; mais je me bornais à » m'en affliger en secret sans les connaître, et je ne » l'interrogeais point. Enfin, un jour, elle cessa de ve- » nir; la semaine, le mois s'écoulèrent, je la deman- » dais à tout le monde, et personne ne répondait. Je » sentis bien qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur, » et que j'attendais en vain ma mère. Voici ce qui s'é- » tait passé :

» Les espérances de mon père s'étaient réalisées. Des » actions du plus grand éclat l'avaient fait distinguer de » ses généraux, et il venait d'être promu lui-même au » grade de chef de division. »

Cela est vrai, m'écriai-je en interrompant Adèle à cet endroit de son récit; c'est Marius Évrard qu'on l'appelle.

« On m'a dit, reprit Adèle, que c'était là son nom » de guerre. »

— Oui, continuai-je, ce moment m'est présent comme s'il venait de s'écouler. Le général, entouré d'un gros d'ennemis, est près de succomber; son cheval est tué sous lui. Il est entraîné dans sa chute, et

déjà grièvement blessé, il n'oppose plus qu'une résistance inutile aux forces qui l'accablent. Tout-à-coup, le capitaine Évrard perce la foule étonnée de sa témérité, arrache des mains qui se disputent l'honneur de le frapper le général évanoui et sanglant, et revient à nos rangs sous une grêle de balles qui ne l'atteignent pas. Le grade de chef de division fut en effet le prix de son courage, mais il disparut peu de jours après, et toute l'armée fut persuadée qu'il avait péri dans une embuscade.

« Je vais, dit Adèle, en reprenant l'histoire de ses » parents où elle l'avait laissée, vous expliquer cet évé- » nement. Dès l'instant où il eut reçu devant l'armée le » nouveau titre sous lequel il devait en être reconnu, » moins fier de cette distinction que ravi de pouvoir la » faire servir au succès de son amour, il courut se jeter » aux pieds de mon grand-père et lui confier sa faute, » son repentir et ses vœux. Jugez du contentement qui » succéda dans son âme à tant d'inquiétudes et de dou- » leurs, dont elle avait été navrée pendant plusieurs » années, quand il vit que ma mère lui était accordée » pour épouse. Mais ce n'était pas assez pour lui d'é- » prouver une pareille joie, il avait encore besoin de la » faire partager. Saumur n'était pas loin du quartier- » général de l'armée. Deux jours de trêve lui donnent » le temps de s'échapper sous le premier déguisement » venu, et de voler dans les bras de ma mère. Le pre- » mier instant est tout entier au plaisir de se revoir, le » second est à l'inquiétude et à la terreur. Saumur ap- » partient aux républicains, et mon père est proscrit.

» Je ne vous ai pas donné le secret de cette sombre » tristesse que j'avais remarquée en ma mère la dernière » fois qu'elle visita la pension. Un jeune gentilhomme,

» qui venait de quitter le drapeau royal sous l'apparence
» de je ne sais quel service intérieur, et qui avait obtenu
» de mon grand-père une recommandation assez vague
» pour sa famille, n'avait pas craint de témoigner à ma
» mère des sentiments qu'elle ne devait partager qu'une
» fois. La passion de cet étranger lui était d'autant plus
» importune que tout la prévenait à la fois contre lui,
» et que des renseignements particuliers l'armaient à
» son égard d'une défiance qui, même dans un cœur
» parfaitement libre, n'aurait jamais pu se concilier avec
» l'amour. Cependant son respect pour cette recomman-
» dation sacrée, et surtout sa timidité naturelle, encore
» augmentée par l'ascendant d'un caractère farouche et
» impétueux, l'avaient en quelque sorte contrainte à
» supporter patiemment ses poursuites et à dissimuler
» en partie l'éloignement qu'il lui inspirait. Quant à
» lui, convaincu qu'il avait un rival aimé, il ne négli-
» geait rien pour trouver quelque circonstance qui pût
» confirmer ses soupçons, et le hasard servit sa jalousie
» de la manière la plus funeste, en le conduisant chez
» ma mère à l'instant même où elle recevait les derniers
» adieux et les derniers embrassements de son époux.

» Rien ne peut donner une idée de la colère et de
» l'emportement de ce furieux, à l'aspect de l'homme
» qui lui dérobait un cœur où il s'était promis de ré-
» gner; il remplit la maison de ses menaces et de ses
» cris, et il ne craignit pas de provoquer mon père,
» dont la patience déjà fatiguée ne tint pas à cette der-
» nière marque d'audace. Ils sortirent aussi animés l'un
» que l'autre, et se rendirent, après un court intervalle,
» dans un endroit propre à terminer leurs débats, tan-
» dis que ma mère éplorée attendait sa vie ou sa mort
» du résultat de cette affreuse contestation.

» A peine sont-ils en présence que mon père jette son » habit sur la terre, et découvre inconsidérément sa poi- » trine. Le noble *cœur* des Vendéens, seule décoration, » vous le savez, de cette pieuse armée, frappe les yeux » de son adversaire; et celui-ci, saisissant avec une joie » féroce l'occasion de perdre un ennemi sans payer de » son courage, pousse une clameur au bruit de laquelle » se réunissent une douzaine de brigands qu'il avait sans » doute apostés en ce lieu pour le seconder dans quel- » que autre lâcheté. « Arrêtez ! s'écrie-t-il, c'est un of- » ficier royaliste, un ennemi de la république. » Mon » père lutta vainement contre ces misérables ; on l'en- » toure, on le presse, on le désarme, on le traîne dans » un cachot.

» Cependant, ma mère avait compté impatiemment » les heures sans recevoir aucune nouvelle consolante, » et elle se livrait à toute l'amertume de ses craintes, » moins terribles que la vérité, quand un tumulte con- » fus qui s'élevait de la rue, le roulement d'un tambour » interrompu d'espace en espace, et la rumeur sourde » des pas d'une troupe armée..... Souffrez, monsieur » Gaston, que je pleure librement devant vous. Il m'en » coûterait trop de contenir ma douleur..... Elle écoute, » elle court, elle franchit les degrés, elle traverse la » place, elle écarte le peuple, elle arrive au détachement, » regarde, jette un cri et tombe.

» — Angélique, mon Angélique, reviens à toi ! Sois » digne de ton père et de ton ami ! Vis pour Adèle et » pour ma mémoire !...» Il parle sans être entendu. Les » baisers qu'il dépose sur ses paupières ne la réveillent » pas. Elle ne sent pas ses larmes. Déjà on les a séparés; » le tambour se tait, l'escorte s'arrête. Ma mère est re- » venue à elle; ses yeux s'ouvrent, s'égarent, se promè-

» nent sur tout ce qui l'entoure. Elle est encore heu-
» reuse... elle ne se rappelle pas bien... mais l'explo-
» sion frappe son oreille, et le sentiment l'abandonne de
» nouveau. Mon père est mort !

» Il y avait trois mois de passés depuis ce jour-là,
» quand on vint me chercher dans ma pension pour me
» conduire à ma mère. Elle était détenue dans une mai-
» son de réclusion, et je lui fus menée au milieu des
» baïonnettes. Mon cœur n'oubliera jamais la tristesse
» et l'effroi dont il fut tout-à-coup pénétré, quand, au
» travers de cet affreux appareil, derrière ces hommes
» hideux dont le seul regard me faisait frissonner, sur
» un peu de paille noire, je reconnus ma mère, hélas !
» pâle, défigurée, mourante. Je me jetai dans ses bras
» en pleurant de toutes mes forces, en lui demandant
» pourquoi on l'avait mise en prison, et pourquoi on la
» traitait ainsi. Elle me dit sans pleurer, mais ses yeux
» étaient rouges et creusés, elle me dit ce que je viens
» de vous raconter, et puis que je n'avais plus de res-
» source au monde que la pitié de ma marraine à qui
» elle avait envoyé tout ce dont elle pouvait disposer
» pour moi, et vers qui elle venait d'obtenir qu'on me
» reconduisît pour toujours. Enfin, d'une voix éteinte
» qu'elle arrachait de son sein avec plus d'efforts : —
» Ma fille, ma pauvre Adèle, mon unique amour, Dieu
» te fasse prospérer.... et qu'un jour, l'époux qu'il te
» donnera dans sa bonté... entends-tu, ma fille, s'écria-
» t-elle en relevant sa tête et en prenant un accent grave
» et lugubre qui retentit encore à mon oreille, que cet
» époux, destiné à venger tes parents, vienne satisfaire
» au sang de ton père assassiné, avec le sang de
» Maugis ! »

— A ce nom, je sentis tous mes membres frémir, et

Adele, qui attribuait mon agitation à une autre cause, continua son récit en ces termes :

« Je ne voulais point quitter ma mère dans l'état où » je la voyais, et je restai assise sur sa paille jusqu'à » l'heure où l'on vint fermer les cachots. Mais alors un » des guichetiers me tira brusquement de cette place, » et me dit que je n'y pouvais coucher. Ma mère som- » meillait; son teint était très-coloré, sa respiration ra- » pide Je craignis de troubler son repos en l'embrassant, » et je me contentai d'imprimer mes lèvres sur un coin » de sa robe. Après cela, on me fit entrer chez le con- » cierge qui avait permis que je couchasse avec ses en- » fants; mais je ne pus m'endormir de toute la nuit, à » cause de mon chagrin et de quelque bruit qui se fai- » sait dans l'intérieur de la prison. A peine eus-je en- » tendu tourner les verroux et les portes se rouvrir sur » leurs gonds, que je courus à la chambre de ma mère. » J'entre, je cherche, j'appelle, je m'informe; elle n'y » était plus. Son corps, me dit-on, avait été enlevé de » bonne heure. Je ne devais plus embrasser ma mère ! »

Ainsi se termina, mon cher Édouard, l'histoire des parents d'Adèle, et souvent, pendant son récit, mes pleurs s'étaient mêlés au siens. Sur les suites de cet entretien, sur les idées nouvelles qu'il a fait naître en moi, je t'ouvrirai sincèrement mon cœur, je te parlerai bientôt avec l'abandon sans réserve de notre amitié de frère. Aujourd'hui, je te livre à tes propres sensations. O mon cher Édouard, tu le comprends.... c'est un holocauste que je dois à la vertu, à l'honneur et à l'amour. Quel bienfaisant délateur me montrera ce Maugis !

Le 19 mai.

Il était temps de soulager mon cœur du poids dont il était chargé. Ces jours devenaient longs au gré de mon impatience. Quelle considération m'arrête, me suis-je dit, et puisque tout mon bonheur est en elle, qui peut m'empêcher de l'assurer, si elle m'aime? Cependant, je te l'avouerai, il semble que j'oublie mes résolutions toutes les fois que je trouve l'occasion de les accomplir, et j'avais tardé jusqu'ici de lui parler de ce que j'éprouve. Voici l'événement qui m'a servi.

Il y a un nouveau roman dont le héros m'a touché, soit que sa position ait avec la mienne quelques-uns de ces rapports qui nous identifient comme malgré nous avec un personnage inconnu, soit qu'il ressemble un peu à l'homme que j'aurais voulu être si j'avais composé ma vie. Ce n'est pas que j'approuve beaucoup les caractères romanesques, surtout dans les sociétés bien organisées, où ils sont presque toujours déplacés par leur folle exagération ou leur sotte ingénuité; mais il y a des temps où le caprice de l'imagination la plus bizarre vaut mieux que tout ce qu'on est appelé à voir autour de soi, et dédommage de toutes les tristes réalités du monde. Pour en venir au fait, comme le jugement que je portais de ce héros imaginaire avait fourni à la brillante Eudoxie un sujet inépuisable de persifflages, le titre du roman excitait de plus en plus chaque jour la curiosité d'Adèle; et, quoique bien convaincu qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour une jeune personne, dont la sensibilité commence à se développer, que la lecture d'un ouvrage de cette espèce; quoique bien éloigné, tu le sais, de calculer l'effet qu'elle pouvait produire sur une âme neuve

et tendre — combinaison lâche et odieuse, dont la seule idée me révolte ! je n'avais pu me refuser à lui laisser ce livre, tant le moindre de ses désirs a de pouvoir sur ma volonté ! Aujourd'hui, je m'étonnais qu'Adèle eût légèrement outrepassé l'heure de son petit voyage à travers le bois, et je marchais à grands pas et en différents sens dans le sentier de Valency, quand je l'ai vue s'avancer d'un air préoccupé, la tête penchée et le volume à la main. Aussitôt qu'elle m'a aperçu, elle me l'a rendu avec un sourire triste, et elle a marché près de moi sans parler. — Eh bien, lui ai-je dit, que pensez-vous de cet insensé, de ce furieux, dont le nom seul révolte mademoiselle Eudoxie ? Vous a-t-il paru si haïssable ? — Elle ne répondit point ; mais quelques larmes roulaient encore dans ses yeux, et sa main tremblait dans la mienne. — Oh ! ma bonne Adèle, me suis-je écrié, heureux le cœur qui sera entendu de ton cœur ! mille fois heureux l'homme que tu aimeras ! — Et cette main dont je m'étais emparé, mes lèvres l'ont pressée avec emportement. — Que faites-vous ? Gaston ! monsieur Gaston, que faites-vous ? au nom du ciel ! Laissez-moi, a-t-elle continué d'une voix altérée, vous savez bien que je suis Adèle Evrard ! — Mon sein était gonflé, ma tête embarrassée, j'étouffais. — Adèle, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, l'unique objet de toutes mes pensées, l'unique charme de mon existence, l'affection, l'espoir qui me reste, voilà ce que tu es pour Gaston. — Et mes pleurs, des pleurs délicieux ruisselaient sur mes joues ! Comme je me sentais chanceler, je me suis assis sur un de ces bancs naturels qui entourent, ainsi que je te l'ai dit, ce petit salon de feuillage où aboutissent les principaux sentiers du bois, et j'ai appuyé ma tête sur mes mains. Après quelque temps j'ai levé les yeux, et j'ai

vu Adèle debout, mais tournée du côté opposé, qui assortissait un petit bouquet de fleurs. Je suis allé près d'elle, et j'ai passé doucement mon bras autour de son cou, sans rien oser lui dire. — Voyez, m'a-t-elle dit, voyez les belles fleurs que j'ai cueillies ; je voudrais savoir le nom de celle-ci. — C'était cette fleur charmante qu'on appelle la *Silvie*, parce qu'elle ne se plait que dans les lieux sauvages et à l'ombre des forêts. Je me suis soudain rappelé, et j'ai répété tout haut la jolie strophe du poète allemand.

« C'est Silvie, la fraîche Silvie, la douce anémone des » bois! Il n'y a point de fleurette, ô Silvie! qui puisse ri- » valiser avec toi de grâce et de beauté, quand tu balan- » ces au souffle de l'air ta couronne blanche et rose dé- » coupée en cinq parties. Toute la pompe des autres » fleurs, et l'amour lui-même n'en excepterait pas la » rose, ne vaudra jamais ta modeste beauté. Ta tige » courbée sur elle-même est l'emblème de la mélancolie » et la mobilité de ton calice flottant exprime les agita- » tions d'un jeune cœur. Que le ciel, ô la plus aimable » des fleurs, multiplie à jamais autour de toi la mollesse » des gazons humides, la fraîcheur des nouveaux om- » brages et le souffle des nouveaux zéphyrs ! C'est Sil- » vie, la fraîche Silvie, la fleur de la solitude et du prin- » temps, la douce anémone des bois ! »

Adèle oubliait déjà son bouquet. Il allait tomber de sa main, et je m'en suis emparé pour l'attacher sur mon cœur. Elle m'a dit doucement : Gaston, je ne reviendrai plus !

Notre promenade a été tranquille cependant. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la conversation était aussi vague entre nous que celle de deux personnes étrangères l'une à l'autre, et qu'il n'y avait pas une de ces paroles

indifférentes qui ne parvînt toute brûlante à mon cœur. Des choses qui ne me paraîtraient pas dignes d'attention dans une autre circonstance faisaient sur moi une impression si flatteuse ! Quel charme que celui-là, qui anime, qui embellit tout, qui jette sur la vie une lueur de divinité! Les sens eux-mêmes, abusés par l'ivresse de l'âme, ne rêvent que des parfums, des lumières, des mélodies célestes! C'est l'idéal d'un paradis.

J'entends bien ce long cri du préjugé qui répète à mon oreille : C'est la fille illégitime de Jacques Evrard. Voilà, Gaston, ton amante ! — Oui, c'est la fille illégitime de Jacques Evrard, et c'est, ô mon Adèle! le plus précieux de tes titres. Plus tu as été malheureuse, plus je trouverai de délices à combler ton avenir d'un bonheur sans vicissitudes. — Illégitime ! l'amour, la constance, la gloire, l'aveu même de ton aïeul, ne t'ont-ils pas légitimée ? Cette cérémonie froide et sérieuse qu'on appelle le mariage aurait-elle mieux constaté ta naissance que le dernier baiser que se donnèrent tes parents en face de Dieu, du peuple et des bourreaux — que le sacrement de sang qui les unit dans l'éternité? La fille de Jacques Evrard ! Laboureur ou soldat, nul homme n'a surpassé celui-ci en noblesse, et si la noblesse est le prix des rares actions, celui qui la transmet aux siens n'est-il pas plus noble que ceux qui la reçoivent de lui ? Naître noble, c'est l'ouvrage du hasard; le devenir par son courage, c'est la plus haute fortune de l'héroïsme. Un roturier ! disent-ils. Vous ne savez pas, enfants épris de ridicules hochets, que la noblesse date des grandes révolutions politiques; qu'elle naît, vieillit, se renouvelle avec les empires. La véritable noblesse, comme on l'entend dans les monarchies, est à faire un roi ou à s'immoler avec lui. Elle ne brille qu'autour

d'un trône qui s'élève ou d'un trône qui tombe. Les guerriers qui portent un souverain sur le pavois, les guerriers qui meurent avec sa race, voilà les nobles. Je ne reconnais de titres que ceux qui ont été scellés avec l'épée ou sanctionnés par l'échafaud. Le reste n'est qu'une roture illustrée par lettres-patentes.

Qu'importe d'ailleurs dans l'état actuel de la société? à la suite d'un ordre de choses fini, ce ne sont pas les nobles qui restent, ce sont les héros. On ne s'informe pas plus maintenant du père de Coriolan que de celui de Spartacus.

Ai-je besoin, après tout, d'amasser tant de raisonnements pour justifier ce que j'ai invariablement résolu? Ne suffit-il pas pour moi et pour tous ceux qui m'aiment que cette action soit la seule qui puisse me faire jouir d'une pure félicité? Céderai-je à la crainte des rumeurs imbéciles de la populace titrée? Manquerai-je de force pour braver le blâme de ces cœurs stériles que dessèchent l'égoïsme et l'orgueil, les dérisions de quelque femme hautaine, le mépris de quelque misérable parvenu?

Cela est arrêté dans mon cœur, Edouard! je serai libre.

Il faudra l'éviter, la fuir cette société dont on recherche si fort l'estime, et qui la prodigue ou la ravit d'après des règles si étranges et si incertaines. Tant mieux. J'ai toujours aspiré à circonscrire ma vie, à l'enfermer dans le cercle de quelques affections, à ne donner aux conventions et aux habitudes communes que ce qu'il est impossible de leur enlever. Je tâcherai d'être à moi. Viennent maintenant se briser autour de ma retraite, comme au pied d'un roc inébranlable, tous les orages du monde, et s'évanouir, sans arriver jus-

qu'à mon cœur, les murmures insensés de la haine et de la prévention ! Qu'ils m'inspirent de pitié, ces malheureux tourmentés du besoin de vivre dans tout ce qui les entoure, qui marchent empressés au milieu de la foule, écartant péniblement ce qui s'oppose à leur passage, froissant les faibles ou les foulant aux pieds, froissés par l'effort ou rampant devant eux, et toujours prêts à sacrifier des victimes humaines à leurs préjugés, comme les barbares à leurs dieux !

Le 25 mai.

Ces derniers jours ont la fraîcheur d'un de ces rêves consolants que l'on craint de voir finir ; et quand je pense qu'il y a déjà plusieurs semaines que dure cette féerie, et que je redescends dans mon cœur pour m'assurer que ce n'est pas une de ses illusions accoutumées, une foule de pressentiments terribles s'accumulent tout-à-coup autour de ma pensée, et je découvre en moi une conscience vague, mais infaillible, de quelque grand malheur à venir. J'entends des gens qui disent, en déplorant la mort d'un ami, que la mort n'en veut qu'aux heureux, et que c'est une chose bien cruelle que d'être frappé au milieu de sa jeunesse et de ses plaisirs, à l'instant même où tout commence à nous sourire et à nous flatter. C'est cependant alors qu'il faudrait mourir, avant que le rideau fût tombé sur nos chimères, quand l'enchantement dure encore, et que ce bien passager dont nous jouissons n'est pas changé en irréparables regrets. Souvent je me suis senti saisir d'une joie si puissante, que tous mes sens accablés cherchaient à se recueillir pour goûter la possession de

ce présent fugitif et pour le fixer un moment. Il me semble que j'aimerais à mourir dans cet état.

Conçois-tu ce qu'a d'amer et d'épouvantable la mort d'un infortuné que tout abandonne, détrompé de l'existence, épouvanté du néant, repoussant, pour mourir plus calme, quelque doux souvenir dont le contraste ajouterait à l'horreur de son agonie, et rendant le dernier soupir entre des bras froids, sur un sein qui ne palpite pas?

Je voudrais mourir, je voudrais être mort aujourd'hui!

Elle était là, — contre moi, penchée sur ma poitrine, et pleurant d'émotion. Oui, lui ai-je dit, devant Dieu et les hommes je promets de n'avoir point d'autre épouse! — Arrêtez! s'est-elle écriée, Gaston n'est pas un parjure, et il promet devant Dieu une chose que rien ne peut rendre possible! — Quel obstacle? — Moi! Gaston ne peut pas être l'époux d'Adèle. Gaston n'est pas un homme du peuple, obscur et pauvre, l'époux, le seul époux qui convienne à mon état et à mon indigence. — Il sera l'époux d'Adèle! ai-je repris. Cette réparation est dans l'ordre de la Providence. J'acquitterai la dette de la société! — Je l'ai dit, Edouard, et j'en jure l'honneur, il faut que ce dessein s'accomplisse!

Nous étions si préoccupés que le crépuscule a failli nous surprendre dans le bois. En quittant mon Adèle, j'ai voulu, j'ai osé la presser encore dans mes bras. L'un des siens me repoussait faiblement, l'autre me pressait, peut-être!..... Un éblouissement pareil à celui que produirait la clarté d'un météore a tout-à-coup troublé ma vue; ma tête s'est penchée, et ma bouche, te le dirai-je, a rencontré sa bouche! Un trait de feu

s'est élancé jusqu'à mon cœur. — Incomparable volupté ! C'est un baiser d'Adèle, l'empreinte, la douce empreinte de ses lèvres qui repose sur mes lèvres ! Oh ! je la conserverai entière, inaltérable ! On ne l'effacera jamais ! Périsse le jour où je le profanerais, ce précieux sceau de l'amour, dans les baisers d'une autre femme ; où une bouche inanimée, insensible, me ravirait la fleur humide de ton baiser ! S'anéantisse mon âme avant que je commette ce sacrilége !

Que le poids de mes sensations est difficile à supporter ! Que j'ai quelquefois de regret à mes douleurs passées ! Qui aurait cru qu'il fallût tant de forces pour le bonheur !

Le 27 mai.

Jamais je n'ai vécu plus rapidement, jamais je n'ai été obsédé de plus de soucis. Un seul jour de ma vie rassemble autant de sentiments tumultueux, de craintes, d'espérances, de jouissances et de tourments, de projets et d'irrésolutions, que tout le reste de ma jeunesse. On ne peut mieux comparer cet état qu'à celui d'un fiévreux dont l'imagination malade, égarée dans un monde inconnu et poursuivie de réminiscences confuses, passe au hasard d'objets en objets, rassemble sous le même point de vue les contrastes les plus bizarres, les images les plus disparates, et se perd dans ces transitions sans motif et sans fin, aussi incapable de juger ses sensations que de les choisir. Si, de temps en temps, j'ose compter sur quelque repos, la minute qui survient me désabuse, et je suis comme une âme en peine balancée par de malins esprits entre un ciel et un enfer.

J'avais accompagné ma mère au château de Valency, où nous devions trouver la société ordinaire, et par conséquent M. de Montbreuse, dont les assiduités ont peut-être quelque chose de remarquable. Il était naturel que l'entretien tombât sur le sujet le plus propre à intéresser, dans ce cercle orgueilleux, la vanité de tout le monde ; et je ne m'étonnais pas de voir renouveler l'éternelle thèse des supériorités morales de la noblesse. Mais voilà qu'après avoir posé en principe que ce n'était que chez nous qu'on trouvait ces délicates idées de l'honneur et cette élévation de caractère et de sentiments qui sont le fruit d'une éducation appropriée à la dignité de notre destination politique, on a battu en brèche l'édifice *romanesque* des fausses vertus de la roture, et on les a réduites impitoyablement à un simple esprit d'émulation dont nous avons encore l'honneur d'être le véhicule : dissertation qui, je crois, ne m'aurait pas tiré d'une méditation fort étrangère à tout ce qui se passait là, si, à propos de l'inaliénable bassesse des *parias* d'Europe, et du peu de confiance qu'il fallait avoir aux mœurs du peuple, on n'avait pas cité... Grand Dieu ! mon sang révolté bouillonne encore à cette idée !..... Il s'agissait de cette jeune personne élevée avec tant de soin sous les yeux de mademoiselle Eudoxie, qui aurait aveuglément répondu de son innocence... Il s'agissait d'Adèle !... A ce nom, je ne me connais plus, et, d'un ton de voix qui marquait peut-être plus d'emportement que de curiosité, je demande le crime de cette enfant. — Presque rien, dit Eudoxie ; une de ces choses pour lesquelles votre philanthropie sentimentale réserve assurément toute son indulgence ; une de ces passions décentes et contemplatives qui font un si bel effet dans les drames et dans

les romans ; une noble et tendre affection pour je ne sais quel rustaut du hameau voisin, auquel elle rend tous les jours d'innocentes visites, qui finiront Dieu sait comment ! Vous voyez que cela ne vaut pas la peine d'en parler ; mais vous n'en trouverez pas moins bon que je la chasse, en attendant que vos éloquentes déclamations m'aient tout-à-fait désabusée de certains misérables préjugés auxquels j'ai la faiblesse de tenir un peu. — C'est trop de sarcasmes, ai-je répondu, dans une affaire telle que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de perdre à jamais une jeune fille irréprochable ; mais ce n'est point à moi de la justifier, et je ne doute pas que madame la prieure ne fasse le sacrifice de sa modestie à un intérêt aussi précieux ; elle connaît le motif qui conduit tous les jours Adèle au hameau, et l'ironie a trouvé sans le savoir l'expression juste quand elle a qualifié d'innocentes visites le voyage officieux de la charité. — Madame la prieure était présente, et je m'étonnais qu'elle ne m'eût pas encore interrompu. Quelle a été ma douloureuse surprise quand je me suis aperçu, en fixant mes yeux sur elle, que les siens étaient humides de pleurs, et qu'elle me regardait avec un air inquiet, comme pour pénétrer mon intention, et deviner ce que je voulais dire ! — Quoi ! madame, ai-je repris, ce n'était point par votre ordre, ce n'était point de votre part ?... — Un signe négatif... il lui en aurait trop coûté de la condamner plus positivement ! un geste accompagné d'un soupir est tout ce que j'ai obtenu d'elle. J'avoue que je n'ai pas tenu à ce coup, et qu'il m'a fallu sortir pour cacher mon désespoir et ma confusion.

Je me suis enfoncé dans le bois sans savoir où je devais aller, mais impatient d'être éloigné du lieu que je

quittais, et de demeurer seul avec moi-même : heureux en ce moment, si j'avais pu m'isoler aussi de mes souvenirs, et s'il avait suffi d'un acte de volonté pour effacer tout le passé ! Enfin, soit que le hasard en eût décidé, soit que je me fusse dirigé vers ce but sans me rendre compte de mon dessein, je me suis trouvé près du hameau où j'avais coutume d'accompagner Adèle, et j'ai reconnu la misérable chaumière où je l'avais vue entrer tant de fois. Il m'était si facile de prendre en cet endroit des informations précises, et j'avais si grand besoin d'être détrompé — ou convaincu ; car mon âme a plus d'énergie pour le malheur que pour l'incertitude. — Ma vie et mon honneur étaient engagés si avant dans ce mystère, que je n'ai pas hésité à entrer chez ces pauvres gens, et que je n'ai pas même pensé à l'effroi que devait leur causer mon apparition dans le désordre où j'étais.

La famille était réunie dans une chambre assez vaste, où tout annonçait l'indigence. Un vieillard d'une figure respectable était couché dans un coin, sur un vieux châlit rempli de paille, et recevait un breuvage d'une femme très-âgée, qui détournait la tête en essuyant une larme. Une jeune fille de dix à douze ans avait quitté son rouet pour rajuster sur les jambes du malade un pan de tapisserie usée qui lui servait de couverture. Deux ou trois petits enfants étrangers à cette scène jouaient sur le seuil de la porte, aux rayons du soleil couchant, avec une gaieté si pleine de franchise et d'insouciance qu'elle me serrait le cœur. Je me suis assis sur un bout de banc rompu et j'ai cherché à recueillir mes idées, pour savoir ce que j'avais à dire ; mais autant j'étais impatient d'être instruit pendant le cours des minutes qui avaient précédé, autant

je redoutais alors un éclaircissement qui pouvait détruire toutes mes illusions à la fois. J'aurais voulu n'être point venu.

Tu devinerais au besoin ma première question. J'ai demandé à cette bonne femme si elle n'avait point de fils. Il me semblait que je sentirais moins le coup qu'elle allait me porter en le laissant pénétrer peu à peu, et en ménageant ma douleur. — Hélas! m'a-t-elle répondu, nous n'en avons qu'un seul qui est pour nous un grand sujet de chagrin. Dieu lui a donné une terrible affliction. Il tombe du haut mal depuis l'âge de dix-huit ans, et il ne peut plus travailler. Les médecins ont renoncé tout-à fait à sa guérison, a t-elle ajouté en pleurant; car voilà quelque temps que sa tristesse s'augmente, et on dit que c'est un signe que la maladie empire. J'avais aussi une fille qui était mariée; mais notre gendre a été tué à l'armée au moment où il allait passer sous-officier, et, quant à elle, voilà bientôt six mois qu'elle est morte. Les enfants que vous voyez sont les siens. — Ces enfants s'étaient rassemblés derrière moi. — Cela est bien malheureux, lui ai-je dit, d'être ainsi frappé dans sa famille; mais du moins vous ne restez pas sans secours. Je crois que ce village appartenait à M. de Montbreuse, et que ce château est encore à lui. C'est un homme sensible et bienfaisant qui ne laisse pas les pauvres au besoin. — La vieille femme n'a rien dit à ce propos, mais elle m'a regardé avec étonnement, et sans me parler de Montbreuse, elle s'est vivement louée des âmes généreuses qui l'assistaient. Le nom de madame la prieure et celui d'Adèle, étroitement unis dans sa reconnaissance, sont venus plusieurs fois se confondre sur ses lèvres, de manière à me convaincre de sa sincérité. Après avoir

laissé le peu que renfermait ma bourse dans cette triste demeure de l'indigence, je suis sorti un peu rassuré, mais encore fort incertain et fort malheureux.

A quelque distance de la maison, j'ai vu sur le bord du bois un homme d'une grande taille, dont le visage annonçait une trentaine d'années, pâle, défait, la tête penchée, les bras pendants, les épaules couvertes de longs cheveux noirs. En le regardant de plus près, j'ai remarqué dans ses yeux hagards un air de mélancolie farouche qui me l'a fait reconnaître pour le fils des infortunés que je venais de visiter. — Eh bien! mon ami, lui ai-je dit, te trouves-tu mieux maintenant? — Oh! je croyais, a-t-il reparti, que je me porterais mieux quand les arbres repousseraient leurs feuilles et que les prés viendraient à reverdir comme par le passé; mais je crois que pour cette fois il n'y aura plus de printemps. Le soleil est blanc et froid, les fleurs éclosent toutes pâles, et on n'entend aux champs que des petits oiseaux d'hiver qui sifflent dans les buissons. Autrefois, il y avait un vent doux, si agréable quand il se levait le soir, et j'aimais tant à le sentir souffler dans mes cheveux. Maintenant, ce sont des brises qui dessèchent tout, et dont le bruit m'épouvante quand elles font crier les branches mortes. Si je pouvais seulement revoir un printemps comme ceux qui étaient dans ma jeunesse, il me semble que je guérirais; mais je crois qu'il n'y en aura plus. — J'ai voulu lui parler d'Adèle; il m'a interrompu en imprimant son doigt sur sa bouche, comme pour m'engager au silence. — Il ne faut pas la nommer si haut, m'a-t-il dit, de peur qu'on ne s'en souvienne. Les anges ne font que passer un moment sur la terre. Jamais on n'en a vu vieillir. Dieu les envoie quelquefois pour consoler les pauvres

et les malades, mais il les rappelle sitôt! Quand ils meurent, c'est avec un sourire de joie, parce qu'ils aiment à s'en retourner. Si vous en rencontrez par hasard, prenez garde de les perdre de vue un moment, car ce serait fini pour toujours.

En achevant ces paroles, il s'est agenouillé sur un bloc de pierre, et s'est mis à prier à voix basse. Je me suis éloigné sans qu'il me remarquât, réfléchissant à tout ce que j'avais éprouvé dans cette journée, et encore incertain sur ce qui me restait à faire, mais déjà bien persuadé de l'innocence d'Adèle.

Comme je rentrais au château de Valency, je l'ai aperçue qui marchait lentement sous le vestibule, du côté de l'escalier par lequel on monte à sa chambre. J'ai couru à elle, et, la saisissant brusquement par le bras, je l'ai entraînée, sans lui dire un seul mot, jusqu'au salon de compagnie où l'on était encore réuni. Fort indifférent sur ce qu'on penserait de cette incartade, — parlez, mademoiselle, me suis-je écrié en l'introduisant, justifiez-vous des soupçons qu'on élève sur votre conduite. C'est en effet pour y porter des secours que vous allez tous les jours dans le hameau des Bois, et je viens de m'en assurer; mais dites-nous comment il se fait que ces secours, donnés au nom de madame la prieure, soient déniés par elle, et quelle espèce de secret est caché sous ces apparences.— Puis, je me suis laissé tomber sur un siége, et j'ai couvert mes yeux d'une de mes mains, impatient de savoir ce qu'elle allait répondre et tremblant de l'entendre.

Pendant ce temps-là, elle se précipitait aux genoux de madame la prieure, et les mouillant de ses larmes : — Pardonnez-moi, lui a-t-elle dit, d'avoir osé me servir de votre nom. C'étaient vos bienfaits que je distri-

buais, puisque tout ce que je possède me vient de vous; mais touchée des malheurs d'une pauvre famille, et voyant déjà vos épargnes epuisées par les libéralités que vous répandez dans ce village, j'ai recouru aux miennes pour jouir aussi du plaisir de faire du bien. N'aurais-je pas été injuste d'en recueillir tout le fruit, et de vous dérober une reconnaissance qui n'est due qu'à vous seule? Que ferais-je pour les malheureux, si vous n'aviez pas tout fait pour moi?

De quel fardeau cette scène a allégé mon sein! Tout le monde était ému, interdit; ma mère, M. de Montbreuse, Eudoxie même gardaient un silence respectueux. Tel est l'empire de l'innocence et de la bonté. Il n'y avait pas une de ces âmes superbes qui ne s'humiliât involontairement devant cette jeune fille tout-à-l'heure si méprisée. Quant à madame Adélaïde, elle avait relevé Adèle; et, hors d'état d'exprimer son ravissement autrement que par des larmes, elle sanglotait en la pressant contre son cœur, tandis qu'Adèle, toute confuse, cachait entre ses bras sa rougeur modeste et sa touchante émotion.

Avec quelle amertume j'aurais pu restituer les sanglantes ironies dont on venait de m'accabler, si j'avais voulu me saisir de cet avantage! mais j'ai su contenir ma juste indignation, ou plutôt je me suis borné à l'exprimer par un rigoureux silence. Montbreuse, en qui j'aime à voir un homme de bien, mais qu'une austérité exagérée de principes, fortifiée peut-être par quelque orgueil naturel, rend trop souvent sceptique sur la vertu, m'a cependant témoigné par un serrement de main qu'il était content de moi. Enfin ma mère, après quelques discours de bienséance, a demandé sa voiture, et je l'ai accompagnée. Le trouble

de son maintien, l'embarras, la contrainte de sa position, un mot échappé par hasard, m'ont donné lieu de croire que c'était là le moment de lui apprendre ce qu'il fallait qu'elle sût nécessairement tôt ou tard. J'ai parlé d'Eudoxie, et j'ai dit avec fermeté qu'elle ne serait point ma femme. Soit que j'eusse bien jugé des dispositions de ma mère, soit que le ton avec lequel je lui faisais part de ma résolution lui imposât, elle a moins insisté que je ne m'y serais attendu, et tout me promet qu'on ne forcera plus mon choix.

Une affaire indispensable m'appelle à la ville. La fortune propre à ma mère dépend d'un procès qui se juge dans peu de jours, et qu'elle m'a chargé de poursuivre. Des intérêts qui me seraient personnels ne m'auraient jamais arraché d'ici dans ces circonstances, et je ne sais quelle terreur dont je ne suis pas maître... Les idées superstitieuses auxquelles je m'abandonne quelquefois te feraient réellement pitié !

Le 8 juin.

La ville m'inspire un tel dégoût que je l'ai quittée dès qu'il m'a été possible de venir reprendre ma vie solitaire. D'autres sentiments contribuaient à précipiter mon retour. J'étais empressé de revoir Adèle et de pourvoir aux moyens de ne plus m'en séparer. Les jours de l'homme s'écoulent si rapidement qu'il n'y a qu'une insouciance bien inexplicable qui puisse nous distraire du soin de les embellir.

Le procès de ma mère était très-mauvais, ce qui n'a pas empêché qu'elle le perdît de toutes voix, de sorte qu'elle est ruinée dans ses propriétés. Il lui reste du

moins les miennes, et je lui en ai fait un hommage bien facile. Elle en disposera désormais sans responsabilité, sans obstacle ; et si c'est là un sacrifice, il y a certainement des sacrifices qui sont des plaisirs. Qu'ai-je besoin de tout le superflu de l'opulence ? Je suis riche de goûts simples et de désirs modérés. Un domaine commode, qui rapporte un peu plus que le nécessaire ; des jardins peu vastes, mais bien ordonnés ; un petit bois où je puisse promener mes rêveries ; une petite maison bien modeste, ce qui ne l'empêchera pas d'être élégante ; et autour de moi une belle nature, une variété pittoresque de sites et de solitudes, une campagne féconde qui nourrit ses habitants, et, s'il se peut, point de misère qu'autant que j'en puis soulager : que faut-il de plus pour le bonheur ? Mon imagination n'est pour rien dans ce dessein. J'étais assez riche pour choisir, et voilà le choix que j'ai fait. Ajoute à cette perspective une épouse comme Adèle, un ami comme Édouard, ou plutôt mon Adèle et mon Édouard eux-mêmes, car il n'y a qu'eux pour mon cœur, et tu fais de ma retraite un lieu enchanté, l'Éden que j'espère encore !

J'oubliais de te dire que la partie adverse de ma mère est un de ses parents éloignés, le vieux comte de Séligni, qui a servi avec une si grande distinction sous nos drapeaux. Cet homme vraiment vénérable m'a montré un intérêt presque paternel dont je me sens enorgueilli. Il m'a dit que si ma mère n'avait pas été trompée par les gens de loi qui la dirigent, il lui aurait épargné la plus grande partie du dommage qu'elle éprouve ; mais que l'événement ne changeait rien à ses vues, et qu'il était décidé à la voir, soit pour lui offrir des accommodements satisfaisants, soit pour resserrer

des nœuds que les démêlés de la chicane avaient trop long-temps relâchés. Il a même ajouté que je pourrais bien n'être pas étranger au plan qu'il se proposait, mais que cette dernière clause était subordonnée à certains renseignements qu'il avait à recueillir dans un village des environs.

Nous avons donc fait le voyage ensemble, causant avec chaleur de nos faits d'armes, des batailles où nous nous sommes rencontrés, des vices de notre organisation militaire, et des motifs qui ont rendu cette guerre dont nous avons été acteurs, si désastreusement inutile. M. de Séligni raisonne de ces choses avec un sens juste et droit, et ses opinions ont singulièrement rectifié les miennes sur nombre de faits dont j'aurai un jour l'occasion de t'entretenir.

En passant devant le château d'Eudoxie, je me suis élancé à la portière pour chercher des yeux la petite fenêtre d'Adèle à l'angle du bâtiment. J'ai été fâché qu'elle n'y fût pas, comme si j'avais pensé qu'elle eût pu être prévenue de mon passage. Elle n'y était pas, et je ne la verrai pas ce soir; car nous ne sommes arrivés qu'à la chute du jour. Les soins qui m'ont retenu étaient d'ailleurs trop pressants pour me permettre une heure d'absence, et il ne fallait cependant qu'un de ses regards pour dissiper les terreurs qui me poursuivent malgré moi, sitôt que je m'éloigne d'elle. — Mon Dieu! abrégez cette nuit!

Le 9 juin.

Édouard! c'en est fait de moi! toutes mes illusions sont détruites.... On a cruellement flétri mon cœur....

Il ne me faut plus, Édouard, qu'une fosse où m'en-

dormir éternellement; car c'est le sommeil du néant que j'implore. Une immortalité qui éterniserait ma douleur et mon humiliation, veuille le Ciel m'épargner ce cruel bienfait !...

Voici ce que j'ai appris au château de Valency : pourquoi ne l'écrirais-je pas froidement ?... Je sais des remèdes à tout.

Cette Adèle m'a trompé : on me l'a dit du moins. Malheureux que je suis! il est impossible d'en douter ! mais tu chercherais aussi quelques raisons pour ne pas le croire. Elle adorait secrètement un des domestiques de Montbreuse, un homme vil, ignoble, odieux, que je n'ai jamais remarqué. N'est-il pas surprenant que leur intelligence m'ait échappé, à moi dont le cœur s'alarme si facilement ? M'aurait-elle trahi si je l'avais aimée avec moins de confiance, avec moins d'abandon? Elle m'aimait cependant... hélas! elle ne me l'a point dit : mais qu'il était affreux de ménager ce prix à ma tendresse !

Les âmes les plus froides s'y seraient abusées comme la mienne. Montbreuse dit qu'il ne s'attendait point à cela. Candeur céleste de la vertu, vous n'êtes donc qu'une chimère !

Ce domestique a demandé ses gages; le lendemain, ils sont partis pour aller se marier ailleurs ; je lui sais gré de cette attention : c'est tout ce qu'elle a fait pour moi.

Il paraît d'abord que rien n'est plus faux que tout ce que je te dis. Je donnerais ma vie pour être persuadé que cela est faux, pour la croire innocente : il serait si doux de mourir dans cette idée !

Elle est partie sans prévenir personne; elle avait trop à rougir; elle n'a pas même vu sa marraine, sa mar-

raine qui la pleure. Je ne la pleure pas ; l'indignation ne pleure pas ! je la pleurerais si elle était morte.

Il y a cinq jours qu'on les vit partir. Il n'y a personne dans le village qui ne les ait vus : je viens d'y envoyer Latour, on lui a dit qu'on l'avait reconnue : elle avait un voile ; mais il n'était point abaissé ; des enfants l'ont suivie de l'œil jusque dans le bois.

Il me semble que la vengeance me soulagerait ; mais quelle vengeance peut tirer un homme comme moi !... Un homme comme moi !... Malédiction !... Voilà peut-être ce qu'elle a craint. Elle s'est jetée dans les bras de son égal pour échapper à un homme comme moi !

Qu'avais-je fait pour mériter cet outrage ? Ah ! si elle savait ce qu'il en coûte d'être abandonné, de chercher autour de soi ce qu'on aimait et de ne plus le trouver ! — De quelle faveur je lui serais redevable, si, d'un coup de poignard donné par derrière, — ce lâche assassinat n'a rien de trop téméraire pour la main d'une femme, — elle avait daigné prévenir les tourments qui me dévorent !

Si elle me voyait un moment, si la moindre de mes douleurs lui était connue, elle serait forcée d'avouer que la haine la plus impitoyable....

Une nuit calme, silencieuse, belle et enchantée pour les heureux ! Mon repos seul détruit dans cette immense harmonie ! Moi seul perdu, délaissé, oublié de Dieu qui m'a retiré sa providence !

Le 10 juin.

Tout concourt à aigrir, à envenimer mon désespoir. Il est effroyable de voir des circonstances que nous n'au-

rions pas osé prévoir ou désirer, des circonstances qui auraient mis le comble à nos vœux, se succéder, se multiplier près de nous, quand tout nous est interdit, quand du bonheur qu'elles nous auraient assuré, il ne nous reste qu'un regret.

Figure-toi que M. de Séligni est le père de l'infortunée dont Adèle a reçu le jour. Il n'y a rien de plus exact que le récit qu'elle m'a fait. Le mariage d'Évrard et d'Angélique était conclu, et, sans l'infâme perfidie de Maugis, cette famille vivrait heureuse. A peine rentré dans ses biens, le comte avait cru qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable aux mânes de ses enfants, que de reporter sur leur fille la tendresse qu'il avait eue pour eux, et de consacrer les droits de son héritière par une adoption solennelle. Il venait la reprendre dans les mains auxquelles elle avait été confiée, lui restituer les avantages de sa naissance et de sa fortune, et réparer à force d'amour les peines de son enfance. Enfin, il avait pensé que ma mère n'hésiterait point à approuver à ces conditions mon union avec Adèle. Elle y avait en effet consenti, et j'étais ce soir appelé auprès d'elle pour être instruit de ce nouveau projet. Le comte s'y trouvait aussi, et de quel coup inattendu n'ai-je pas frappé ce bon vieillard, quand, le cœur et les yeux pleins de larmes, suffoqué de honte et de douleur, je me suis écrié en embrassant ses genoux : Renoncez, renoncez à un dessein que l'ingrate désavoue, à un espoir qu'elle a trompé ! Adèle n'est plus digne de son père ni de son amant ! Elle est l'épouse d'un autre. —

Il n'y a point d'expression qui puisse donner l'idée de l'amertume de cœur avec laquelle j'ai répété les détails que je te donnais hier. Il me semblait ne pas pro-

noncer un mot où ne retentît mon arrêt ; et combien j'aurais désiré que mon sein se brisât pour m'épargner l'horreur de cette humiliante révélation !

Son père, — quelle rougeur s'est élevée sur ce front vénérable ! — son père confondait ses pleurs avec les miens et sanglotait dans mes bras. — Gaston, m'a-t-il dit après un long silence, je n'aurai perdu qu'Adèle. Vous n'en serez pas moins mon fils. Les liens que j'avais sur la terre sont rompus. C'est vous seul, Gaston, qui m'y rattachez. Promettez-moi de ne pas abandonner votre vieux père, et de souffrir qu'il meure auprès de vous !

Je suis retombé à ses pieds, et je lui ai demandé sa bénédiction.

Ma mère était attendrie. Elle m'a embrassé. Je me doutais depuis long-temps que sa sensibilité, altérée par le commerce des espris étroits qui l'entourent, pouvait renaître encore aux douces émotions de la nature. J'ai retrouvé dans son baiser toute l'âme d'une mère, et cette découverte m'aurait causé bien de la joie, si j'en pouvais ressentir encore.

Pourquoi Adèle nous a-t-elle quittés, quand nous allions être si bien ?

Je sais, Edouard, pourquoi elle nous a quittés. Ce n'était pas moi qu'elle aimait.

Moi pour qui Adèle était tout, moi qui aurais donné tant de fois ma vie pour lui épargner la peine la plus légère, c'est moi qu'elle a si indignement sacrifié ! Ce n'était pas moi qu'elle aimait !

Le 11 juin.

Des obstacles que l'on aurait crus invincibles et dont l'imagination même s'effraie, la distance des rangs à franchir, la main d'Eudoxie à refuser, l'opinion à braver, la fierté de ma mère à soumettre ou sa malédiction à subir : quel avenir plus sinistre et plus menaçant!

Tout s'aplanit, et, plus malheureux qu'autrefois, je voudrais racheter de tout mon sang versé goutte à goutte un de ces instants d'angoisses que je n'ai pas su apprécier.

Je voudrais te revoir là comme je t'ai vue, te presser, t'enlacer de mes bras, effleurer de ma bouche une des tresses de tes cheveux. — Je voudrais entendre seulement le bruit de ta robe flottante contre les buissons, le bruit de tes pas imprimés sur les feuilles sèches, comme au détour du sentier où ce bruit m'annonçait ton approche. — Hélas! je voudrais que mon erreur me fût rendue, je voudrais croire encore à ton amour et n'être pas détrompé!

Si du moins ma raison s'égarait!— Les gens en délire sont sujets à des prestiges si bizarres! Je la verrais peut-être!

Le même jour.

Latour vient d'entrer dans ma chambre. Il a cru voir l'amant d'Adèle, l'homme qui l'a dit-on, fait partir d'ici, Ce misérable a évité ses regards et s'est soustrait à ses questions par la fuite. Latour, que j'ai instruit de tout

ce qui concerne Adèle, persiste à douter de sa trahison. Que ne puis-je en douter aussi !

Il est de certains moments où je crois démêler pourtant..... Que dis-je, et quel est mon aveuglement ! Me voilà comme un voyageur de nuit à qui le pied manque sur le bord d'un abîme épouvantable, qui se rattache à tout ce qu'il peut saisir. Un faible arbrisseau, une touffe d'herbe, un brin de liane, le point d'appui le plus mobile et le plus incertain suffit pour le réconcilier avec l'espérance ; mais bientôt tout lui échappe à la fois, et il disparaît pour toujours.

Le 15 juin.

Viens auprès de moi, Édouard, je ne te fatiguerai plus de mes chagrins ; un jour, une heure, quelques minutes ont tout changé : je suis heureux à jamais ; ta présence manque seule à ma félicité.

Mais comment te raconter tout cela sans anticiper sur les événements ? Ces derniers instants sont si pleins de faits et d'émotions ! Depuis le départ d'Adèle, je m'étais prescrit le devoir facile de lui succéder dans la distribution de ses secours aux malades du hameau ; j'aimais cet emploi, Édouard ; ces bonnes gens l'ont vue, et n'en parlent qu'avec attendrissement : je parlais d'elle avec eux.

Hier, c'était l'anniversaire d'un jour bien douloureux, j'étais allé renouveler, au tombeau de mon père, cette cérémonie de deuil, à laquelle, absent et condamné, je n'avais pu assister la première fois. Latour devait me remplacer auprès de nos pauvres ; il rentre de bonne heure, dans une grande agitation. Il a rencontré sur son

chemin la petite fille de la chaumière, qui venait en grande hâte demander M. de Séligni et moi, de la part de M. de Montbreuse mourant.

Je ne sais pas si je t'ai dit que, depuis quelques jours, Montbreuse avait paru se retirer tout-à-fait de la société, et qu'il s'était à peu près renfermé dans le château abandonné qu'il possède près d'ici, quoiqu'il ne soit plus guère propre qu'à loger les oiseaux de proie de la contrée, dont ses vieilles tourelles sont le rendez-vous ordinaire. Son absence était couverte cependant du prétexte de la chasse. — Hier, en essayant de franchir un fossé sur le revers duquel il avait appuyé la crosse de son fusil, le malheureux Montbreuse avait fait partir la détente, et la charge tout entière venait de traverser sa poitrine. Un valet et quelques paysans l'avaient transporté dans la maison de cet épileptique et de ses parents.

Comme j'étais encore loin de revenir, M. de Séligni ne perdit pas un moment pour aller voir l'agonisant. Montbreuse expirait; mais l'exclamation de M. de Séligni effrayé, qui proféra involontairement le nom de Maugis en le reconnaissant, le réveilla pour un moment du sommeil de la mort. — Maugis, dit-il en remuant la tête avec effort, que Dieu me pardonne !... — Hélas !.. puisse-t-il lui pardonner !... — Il fut ensuite quelque temps sans mouvement et sans respiration; mais les soins qu'il recevait de M. de Séligni et des gens de la maison ayant encore ranimé un instant sa vie, il sembla pressé du besoin d'une révélation importante; des sons inarticulés se succédaient, s'embarrassaient sur ses lèvres : Adèle, dit-il.... — Je sais bien, reprit M. de Séligni, qui cherchait à lui épargner la difficulté des explications inutiles. — Adèle, reprit Montbreuse, la fille

d'Angélique.... — Je le sais.... — Adèle, la plus vertueuse, la plus parfaite des créatures ! — Eh bien ! — Adèle innocente, digne de vous, digne de lui.... elle est retenue par mon ordre.... — Maugis mourut sans achever.

Je t'épargnerai les angoisses de cette nuit. Ce domestique de Montbreuse que Latour avait été sur le point de surprendre, instruit de la mort de son maître, s'est rendu ce matin chez moi ; il a tout dit, tout avoué. Montbreuse avait ourdi cette infernale trahison, sous l'apparence des intérêts d'Eudoxie, qui était probablement étrangère à ses desseins secrets ; elle avait pu croire, elle avait dû par conséquent tâcher de prouver à Adèle que c'était un grand mal de souffrir, d'autoriser mon amour, qu'il y allait de mon bonheur d'être éloigné d'elle et de l'oublier, — car ils pensaient que je l'oublierais ; — que tout lui prescrivait, enfin, d'entrer, jusqu'à nouvel ordre, dans une retraite religieuse où elle vivrait à l'abri de mes poursuites. Madame la prieure elle-même avait approuvé ce plan, et indiqué la maison où l'on voulait me la cacher. Mais telles n'étaient pas les vues de Maugis, qui adorait Adèle depuis long-temps, et qui ne prenait une part active à cette intrigue que pour se ménager une victime de plus. A quelque distance du village, la voiture changea de direction, et conduisit Adèle au château par des chemins détournés : la nuit était profonde et avancée ; personne ne l'aperçut. C'est là qu'Adèle est captive, sous une triple clef dont ce domestique est seul dépositaire ; car Montbreuse, fidèle à son hypocrisie, affectait encore de ne communiquer avec Adèle que par des messages passionnés, et c'était aujourd'hui seulement qu'il devait, pour la première fois, se présenter à ses yeux. A

la nouvelle de cette visite, Adèle s'est écriée : — Que le monstre ne paraisse point, ou qu'il ne s'attende pas à me trouver vivante! — Cet homme le répétait là tout-à-l'heure.

Tu vois, Édouard, si je suis heureux, et si Adèle est digne de moi. Elle n'avait consenti à cela que par déférence pour sa marraine dont elle ne pouvait méconnaître la tendresse et les bonnes intentions, que par dévouement pour moi qui l'ai calomniée. Oublie, oublie mes indignes soupçons!

Ne t'étonne pas si je mets tout ce temps à t'écrire avant qu'elle me soit rendue. Que ferais-je pour distraire mon impatience du bonheur qu'elle attend? Il faut bien, avant qu'elle me soit rendue, que je m'occupe d'elle, et c'était à son père, j'ai dû respecter ces touchantes bienséances — c'était à M. de Séligni à la tirer de sa prison. Juge de la lenteur avec laquelle les moments se sont écoulés ce soir!

Mais, je ne fermerai pas ma lettre. — Une voiture entre dans l'avenue! Inexprimable bonheur! — Adèle, mon père, mon ami! Venez tous!...

Viens, Édouard, viens près de moi!

LATOUR, A M. ÉDOUARD DE MILLANGES.

Le même jour.

Oui, monsieur, venez, ne perdez pas une minute, mon pauvre maître a besoin de vous. Il vous écrivait son bonheur! — Il ne savait pas.....

J'ai accompagné M. de Séligni au château. Nous

montons l'escalier du corps-de-logis où mademoiselle Évrard était enfermée. Nous arrivons à l'étage le plus élevé. A peine la clef tourne dans la serrure, elle jette un cri de frayeur. — Adèle! Adèle! dit M. de Séligni hors de lui-même. — Nous entrons. La chambre est vide. Une idée me frappe. La croisée était ouverte, et j'y cours! Quel tableau, monsieur Édouard! L'infortunée avait cru entendre Maugis. — Elle avait dit qu'elle mourrait s'il se présentait devant elle.

Point de ressources, pas un souffle de vie! Pauvre père! Et lui surtout! concevez son désespoir!

Venez, venez, monsieur Édouard! vous seul peut-être... — Mais quel bruit!... serait-ce encore.... Ah! Dieu tout-puissant! qu'avons-nous fait pour attirer à ce point votre colère? Hélas! monsieur Édouard, ne venez pas!

FIN D'ADÈLE.

THÉRÈSE AUBERT.

PRÉFACE NOUVELLE.

J'ai bien peu de chose à dire de *Thérèse Aubert*, quoique ce soit le seul de mes livres que j'aime, et peut-être à cause de cela. C'est le seul qui ait été écrit sous la puissance d'une impression, et, pour ainsi dire, d'une nécessité morale; le seul que j'aie mouillé de quelques larmes, et que je ne puisse relire encore aujourd'hui sans pleurer un peu. Cette émotion, que je ne me flatte pas de faire partager à beaucoup de monde, s'explique par l'intimité, par la personnalité des souvenirs. S'il me reste le temps de publier quelques fragments de mon journal de jeune homme, et l'espoir de distraire et d'intéresser un lecteur sans sortir du vrai absolu, je serai obligé de revenir sur les mêmes faits, et on verra que ma fable et mon histoire ne diffèrent que par de légères circonstances de date et de localité. Dans l'épisode de Mondyon, dans celui de Jeannette, dans la rencontre à la ronde des jeunes filles, il n'y a pas un fait, pas un nom, pas un mot d'invention. Certains détails de ce récit ont été critiqués avec une grâce toute spirituelle et toute bienveillante, sous le rapport du goût. Mon respect pour les bienséances de la pensée et du style ne m'a pas décidé à les sacrifier,

parce que leur absence aurait enlevé quelque chose à l'ensemble du sentiment qui me les inspirait, parce que j'éprouvais un triste besoin de n'en rien perdre pour moi-même, et que si, dans mes trop nombreux ouvrages, il y en a un que j'aie eu l'intention et le temps de faire pour moi, depuis que j'ai le tort ou le malheur d'écrire, c'est *Thérèse Aubert*.

J'ai déjà dit que ce qu'il y avait de plus fictif dans mon petit drame, c'était l'époque et le théâtre. Il n'y a pas dix ans que j'ai vu Le Mans pour la première fois, et cette particularité peut donner quelque intérêt à une anecdote qui montre d'ailleurs combien il est difficile de rien inventer, quand on croit que l'on invente. Quelques mois après la publication de *Thérèse Aubert*, je reçus la visite d'un veillard des environs du Mans, homme de vénérable physionomie et de noble langage, qui venait me prir de rectifier le nom de son patron dans la lettre que je lui avais attribuée aux premières éditions, ou, pour mieux dire, je pense, aux premiers tirages d'une édition à trois frontispices. Il s'appelait Pierre et non pas Jules ; mais, sur tout le reste, et il me le prouva au point de me déchirer le cœur, la conformité des événements était complète. Il avait exercé un emploi public au moment où j'ai placé mon récit ; il avait été arrêté comme suspect de connivence avec les aristocrates pour avoir sauvé une jeune fille vendéenne ; sa propre fille était morte, aveugle, de la petite-vérole, et elle s'appelait *Thérèse Aubert*. Les sites mêmes n'étaient pas sans rapport, et je m'en suis convaincu depuis. Nous nous attendrîmes tous les deux sur une sympathie de malheurs qui nous avait unis à de si longues distances. Cette sympathie, faut-il le dire, je regrettais presque de la repousser dans ce qu'elle avait de plus immédiat, et j'en ai adopté ce qu'il a voulu. — Mais les jeunes âmes qui s'affectionnent à l'infortune se trompent

quand elles ne l'aiment que pour son étrangeté. Elle est encore plus monotone que le reste.

Je comprends à merveille qu'il y a, comme on dit aujourd'hui, beaucoup d'*individualisme*, et, par conséquent, un immense ennui au fond de tout cela ; mais je ne peux guère me justifier d'avoir fait tant de romans inutiles qu'en répétant souvent qu'ils sont, comme mes préfaces, une sorte de roman de ma vie, qui n'est aussi qu'une préface inutile, marquetée d'historiettes.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le manuscrit de cette nouvelle a été trouvé dans une de ces maisons qui ont servi de prisons à une certaine époque, et qui ont été rendues depuis à leur première destination. Il avait été caché, sans autre précaution, sous une pierre du pavé; de sorte que le temps et l'humidité en ayant altéré plusieurs pages, il y restait des lacunes que l'éditeur a été obligé de remplir. C'est la seule part qu'il ait à l'ouvrage; car il n'a rien corrigé au style, dans les endroits même où il ne fallait qu'effacer pour le rendre meilleur. Il a cru que les inspirations d'un jeune homme sensible et malheureux avaient un caractère qu'il n'est pas permis d'altérer, sous prétexte qu'elles ne sont pas toujours également bien servies par l'expression. Il a respecté jusqu'à des incorrections légères, par égard pour des sentiments, quoique les sentiments que l'auteur a essayé de décrire ne soient pas d'un intérêt fort général. Cet infortuné n'avait pu connaître qu'un genre d'émotions que peu de personnes ont éprouvées profondément; dont le souvenir, repoussé par l'homme sage, importune

l'homme froid, révolte l'homme corrompu, et ne se conserve tout au plus que dans certaines âmes passionnées qui ont eu le tort ou le malheur de ne rien trouver de mieux. Si on était sûr d'avoir rencontré toutes celles qui nous entendent, on n'écrirait pas sans doute ; mais pourquoi écrirait-on si ce n'est pour les chercher?

Il est un reproche sur lequel l'éditeur d'un ouvrage de ce genre doit passer condamnation d'avance, celui de présenter au lecteur des tableaux trop sombres, d'éveiller dans son cœur des sentiments trop pénibles. Il faut avouer que cette triste distraction ne convient heureusement qu'à un petit nombre d'esprits chagrins, pour qui c'est un besoin de s'attendrir sur les peines des autres, dans les moments de relâche où ils peuvent goûter l'oubli de leurs propres douleurs, et c'est à eux que cette nouvelle s'adresse. Quant aux écrivains qui ambitionnent cette espèce de succès, je suppose qu'ils n'ont pas toujours été maîtres du choix.

THÉRÈSE AUBERT.

Je m'appelle Adolphe de S..., je suis né à Strasbourg, le 19 janvier 1777, d'une famille noble dont j'étais le dernier rejeton. J'ai perdu mon père dans l'émigration. Ma mère a péri dans une maison de détention pour les suspects; je n'ai ni frères, ni sœurs, ni parents de mon nom. J'ai dix-sept ans et demi depuis quelques jours, et rien n'annonce que cette courte existence puisse se prolonger. J'en dirai même la raison plus tard, quoique ma position n'intéresse plus personne. Aussi, ce n'est pas pour le monde que j'écris ces lignes inutiles; c'est pour moi, pour moi seul; c'est pour occuper, pour perdre de tristes et désespérants loisirs qui seront heureusement bien courts; c'est pour ouvrir une voie plus facile aux sentiments qui m'oppressent, pour soulager mon cœur si le souvenir est un soulagement, ou pour achever de le briser.

J'avais suivi mon père à quatorze ans; je venais de le perdre à seize. J'étais rentré à Strasbourg, rapportant pour tout bien son dernier adieu, ses derniers conseils, l'exemple de son dévouement, de son courage, de ses vertus privées, et je ne sais quelle émulation de malheur qui relève l'âme. Je cherchais ma mère; on ignorait jusqu'à sa fosse. Nos biens n'étaient plus à nous. Nos parents étaient errants ou morts. Nos an-

ciens amis auraient craint de me reconnaître : et probablement il y en avait parmi eux qui ne m'auraient plus aimé ; j'étais si à plaindre ! J'avais eu pour professeur de grec un moine qui s'appelait le père Schneider, et pour maître de musique un virtuose qui s'appelait M. Edelmann. L'un et l'autre avaient embrassé avec violence le parti de la révolution ; je m'informai d'eux cependant, parce que je les avais vus s'honorer de l'amitié de mon père, et que leur pitié, à eux, était ma dernière ressource. Le premier venait d'être lié aux poteaux de l'échafaud dans un mouvement populaire ; je passai sur la place d'armes ; je le reconnus pâle, défiguré, sanglant. La clameur publique l'accusait des forfaits les plus odieux ; mais il avait été mon maître, il m'avait peut-être aimé ; j'aurais volé à lui si je n'avais craint que ma tendresse ne le chargeât d'un crime de plus. Je pleurai amèrement en cachant mon visage. M. Edelmann avait été arrêté le même jour. Quelques mois après, m'a-t-on dit, ils sont tombés, à Paris, sous cette faux terrible de la révolution qui n'épargne pas ses enfants.

Mon dernier assignat avait été changé contre un peu de pain. Il faisait très-froid, la journée s'avançait, et je ne savais où me retirer. Je me souvins que, dans une petite ville assez voisine, j'avais passé quelques jours de mon enfance chez la jolie hôtesse de..... Ma reconnaissance, hélas ! n'ose pas la nommer. Comme elle était connue par son attachement à ce qu'on appelait les *aristocrates*, c'était dans sa maison que nous avions couché, mon père et moi, la nuit qui précéda notre émigration. J'employai à ce voyage tout ce qui me restait de forces. J'arrivai à la nuit obscure ; je gagnai avec précipitation le cabinet de madame T..., et je me jetai,

ou plutôt je tombai à ses pieds ; car je ne pouvais plus me soutenir. Au nom de la charité, lui dis-je, un peu de vin pour se remettre, un peu de paille pour se reposer, à votre pauvre petit Adolphe ! Je meurs, s'il faut que je passe encore cette nuit dans la neige ! Elle m'embrassa et pleura ; et comme ses larmes l'embellissaient ! Ensuite, elle me recommanda d'être prudent, et me conduisit dans une chambre écartée où il y avait trois lits. J'étais seulement prévenu que je n'avais rien à redouter de mes voisins. C'étaient des compagnons de malheur, mais je ne les connus pas ce jour-là. J'avais à peine achevé mon léger repas que tous mes sens furent liés par le sommeil. Quand je rouvris les yeux, il faisait jour.

Mes camarades m'embrassèrent en frères ; le nom de mon père ne leur était pas étranger. Nos sentiments étaient les mêmes ; notre fortune, notre destinée étaient communes ; ils m'offraient d'ailleurs quelque chose de plus que des consolations ; ils parlaient de grands dangers à courir, de quelque gloire à mériter. Ils voulaient changer mon sort, et j'étais jaloux déjà de partager le leur, quel qu'il fût. L'amitié doit être un sentiment délicieux à toutes les époques et dans toutes les conditions de la vie ; mais, entre de jeunes âmes froissées par de nobles malheurs, c'est presque une religion.

L'un de ces messieurs avait dix-huit à vingt ans. C'était un jeune homme d'une figure affable, mais sérieuse ; plein de calme et de résolution, d'énergie et de présence d'esprit. Il s'appelait Forestier, et je crois qu'il était fils d'un cordonnier de Saumur ou de Chollet, je ne sais pas lequel. L'autre, qui avait pour lui la plus grande déférence, était de deux ou trois ans plus jeune et se nommait le chevalier de Mondyon. Quoi-

qu'il fût tout au plus de mon âge, il était beaucoup plus développé que moi. Ma petite taille, mes yeux bleus, la couleur un peu ardente de mes cheveux bouclés, la fraîcheur d'un teint animé que je tiens de ma mère et qui caractérise nos Alsaciennes, me donnaient, à mon grand regret, quelque chose de féminin et de timide qui m'avait souvent exposé, sur mon passage, aux soupçons et aux railleries des voyageurs mal élevés. En vérité, dit Mondyon avec un ton de gaîté expansive qui ne l'abandonnait jamais, nous aurons peine à persuader au général que ce nouveau camarade ne soit pas une jeune fille déguisée. Je le détromperai de cette erreur, lui répondis-je, sur le premier champ de bataille où il y aura du sang à répandre pour le service du roi. Forestier sourit et me serra vivement la main ; Mondyon, qui craignait de m'avoir mortifié, me sauta au cou.

Ces deux officiers venaient de se montrer avec le plus grand éclat dans les premières affaires de la Vendée. Leur intelligence, leur zèle, leur courage éprouvé, leur jeunesse même, qui repoussait à leur égard jusqu'au soupçon d'une mission importante, et peut-être décisive, les avait fait préférer par le brave Larochejacquelin, pour être envoyés auprès des princes de la maison de Bourbon. Ils étaient arrivés à leur armée au moment où l'on s'occupait d'établir avec la France des communications qui pouvaient la sauver, et ils avaient eu la généreuse témérité de réclamer ce nouvel emploi, plus fertile que cent batailles en dangereux hasards. Déjà la partie la plus importante de leurs instructions était remplie, et le succès le plus heureux, un succès même inattendu, et dont tous les résultats ne sont probablement pas perdus pour la génération à venir, avait couronné leurs entreprises. Il ne leur restait plus,

pour reprendre à travers la France le chemin de la Vendée, qu'à recevoir les passe-ports qui leur étaient promis par un des chefs du parti de l'intérieur. Ces papiers arrivèrent peu de jours après ; les liens de notre amitié avaient continué de se serrer dans l'intimité de notre solitude. Nous jurâmes que la mort seule nous séparerait les uns des autres. La bonne madame T..... nous procura des uniformes de volontaires, nous munit de quelques provisions pour notre voyage, et nous fit promettre de revenir la voir un jour, si nous échappions aux périls presque inévitables qui nous menaçaient. Je n'en doutais pas ; les premières chances de la vie n'étonnent point l'âme, elles l'enhardissent. Tout est vaste, illimité comme l'avenir et l'espérance, pour un homme que l'espérance n'a pas encore trompé, qui n'a pas encore vu de près cet avenir si enchanteur, et qui ne l'a pas vu dépouillé de tous ses prestiges, réduit à toutes ses misères, pauvre et vide comme le néant. Tout réussit au gré de nos souhaits ; nous arrivâmes sous le drapeau blanc, non sans obstacles, mais sans accident, et nous pûmes alors nous estimer heureux, si c'est un bonheur d'échapper au mal présent qui nous frapperait le cœur plein de sentiments doux et d'illusions agréables, pour tomber avec un cœur flétri, desséché par la douleur, sous l'empire du désespoir et de la mort.

Je passe sur ces événements avec rapidité. Quoiqu'ils me rappellent des noms chers à ma reconnaissance, à mon amitié, je sens que le récit m'en fatigue. Je ne peux plus m'expliquer l'intérêt qu'on attache à l'inutile conservation d'une vie pénible, les soins qu'on prend pour la retenir, les vaines dissipations d'esprit dans lesquelles on se plait à consumer ses jours. Je sens qu'il

n'y a réellement dans l'existence que quelques heures, quelques instants fugitifs; que lorsqu'ils sont passés, irréparablement passés, tout fait mal dans les images de ce temps qui ne reviendra plus. Ce n'est pas seulement de l'amertume, c'est du dégoût; c'est quelque chose qui rend la mémoire à charge, et qui fait désirer l'apathie imbécile de la brute, qui sent peu, qui ne sent pas, ou qui oublie vite. La même raison me rendrait impossible la narration détaillée des faits militaires dont j'ai été le témoin. Je comprends que ces réminiscences, si indifférentes dans la foule des riens qui usent nos années, aient un certain charme pour l'âme heureusement servie de son organisation ou de son destin qui n'a rien éprouvé de plus vif; mais je n'écris pas une histoire. Je suis pressé de sortir de ces détails stériles qui contraignent, qui oppressent mon cœur. Il me faut un autre air, un autre horizon où mes pensées puissent s'épanouir en liberté, et commencer à participer à cette immensité qui s'ouvre devant moi. Qu'il me suffise de dire que cinq ou six actions d'éclat m'avaient mérité, malgré mon extrême jeunesse, l'estime de l'armée royale, la confiance de mes chefs et le commandement d'une compagnie, quelques semaines avant la déroute du Maus.

J'avais reçu plusieurs blessures dans les affaires antérieures; quelques-unes n'étaient pas tout-à-fait fermées; les fatigues des jours précédents pesaient encore sur moi. Pour comble de maux, je perdis mon cheval d'un coup de feu, et mon épée fut rompue près de la garde, dès le commencement de l'affaire. Il faut avoir vu le désordre de l'armée, le tumulte et la confusion du peuple; il faut avoir été témoin de cette journée de désastres, pour s'en former quelque idée; les plus braves de nos soldats erraient au hasard dans les rues,

cherchant inutilement à se rallier, et augmentant de leurs mouvements incertains, de leurs cris de terreur et de rage, de tous leurs efforts sans objet, l'horreur de notre situation; enfin je parvins à en rassembler quelques-uns autour de moi, au bas d'une rue escarpée dont la hauteur était occupée par un poste de républicains qui se hâtaient de l'encombrer de tous les débris qui se présentaient sous leurs mains. Je m'y jetai avec ardeur, en encourageant ma petite troupe du geste et de la voix; l'ennemi s'ébranlait et paraissait disposé à nous laisser la place; mais, en l'abandonnant, il poussa vers nous, avec une violence augmentée par la rapidité de la pente, quelques-uns de nos chars d'artillerie qui obstruaient le passage : un de leurs timons me frappa dans l'estomac, et me renversa mourant sur un monceau de morts, où je passai la nuit sans autre sentiment qu'une perception confuse de douleur. La fraîcheur du matin développa cette impression et la rendit plus distincte; mes idées reprirent un peu d'ordre, un peu de netteté; je revins à moi, le jour était levé. J'entendais une rumeur vague qui s'éloignait, qui se rapprochait tour à tour, qui me laissait de temps en temps reconnaître quelques sons, distinguer quelques paroles. Elles étaient accompagnées du cliquetis des baïonnettes qui se heurtaient dans la marche. C'étaient évidemment les républicains; je pensai qu'ils parcouraient tous les quartiers pour surprendre ceux d'entre nous qui s'étaient cachés, ou pour compter les morts. Il n'y avait pas une maison qui ne fût fermée avec le plus grand soin; mais, parmi les objets qui avaient servi à barricader la rue, je remarquai une échelle, je la dressai contre une muraille; j'arrivai au toit au moment où une décharge de fusils brisait le dernier échelon sous

mes pieds ; je n'étais pas atteint, mais je n'étais pas sauvé. Je passai de ce toit à un autre ; et, toujours poursuivi, toujours en évidence, je parvins au détour de la rue avant les soldats qui rechargeaient leurs armes, et que cette opération avait retardés. Dans l'angle même, je me trouvai auprès d'une fenêtre dont le volet mal attaché céda au premier effort, et je tombai d'un saut au milieu d'une chambre dont l'aspect annonçait la demeure du pauvre. Une jeune fille poussa un cri ; elle était couchée : — Ne craignez rien, lui dis-je, sauvez un pauvre brigand, et Dieu vous récompensera. En prononçant ces mots, je m'étais jeté sur son lit, et j'avais retourné sur moi une partie de sa couverture. Mon chapeau était resté sur les morts; j'avais passé dans ma ceinture le tronçon de mon épée; mes cheveux, qui étaient très-longs, tombaient épars sur mes épaules. Les soldats entrèrent, s'approchèrent du lit, regardèrent dessous, parcoururent la chambre et revinrent à nous. Je fermais les yeux, et je cachais sous le drap mon front noirci du feu et souillé de la poussière de la bataille. — Voilà qui est bien, dit l'un d'eux, je connais celle-ci; c'est Jeannette. — La blonde est sa jeune sœur, reprit l'autre ; le brigand n'est pas ici. La porte se referma enfin sur eux ; il en était temps pour ma compagne dont les dents se choquaient de terreur.

Il n'y avait peut-être pas un moment à perdre pour éviter leur retour; j'étais déjà debout derrière le rideau qui séparait le pied du lit de Jeannette de l'intérieur de la chambre. Quelques mots rapidement échangés avec ma protectrice avaient suffi pour la décider à me sacrifier un de ses deux habits complets; et, malgré la nouveauté du travestissement, il ne me coûta que quel-

ques minutes ; mon costume était simple, mais propre; mes cheveux étaient relevés avec peu d'art, sous une cornette que Jeannette aurait mieux posée : mais toutes les toilettes de ce jour-là pouvaient se ressentir du désordre et des terreurs de la veille; enfin le hâle de mon visage n'était plus disparate avec mes atours ; le soleil brûle la peau comme la fumée du canon. Après m'être assuré, d'un seul regard, sur un fragment de miroir suspendu à la muraille, qu'il ne m'était pas impossible de faire illusion aux soldats mêmes qui m'avaient vu de près dans la mêlée, je me hâtai d'envelopper ma veste gris de fer avec le cœur et l'épaulette qui la décoraient, mes pistolets, mon poignard et le reste de mon équipage dans le mouchoir rouge qui me servait d'écharpe un moment auparavant ; je le passai à mon bras. Je me rapprochai du lit de Jeannette, je la forçai à recevoir quelques pièces d'or, qui étaient la juste moitié de ma petite fortune, et que sa main repoussait; puis j'imprimai sur ses joues et sur son front un baiser de reconnaissance plus expressif que toutes les paroles. J'arrivai au pied de l'escalier quand les soldats qui me poursuivaient achevaient leur infructueuse recherche. Ils ne me remarquèrent pas.

Je ne connaissais point la ville ; j'y marchais au hasard, en cherchant une issue du côté par où il me semblait que devaient être sortis mes camarades ; enfin, j'apercevais la campagne et je me croyais près de la liberté, quand un soldat abattit devant moi le canon de son fusil, et me força à reculer de deux pas. — Halte-là ! me dit-il, la jeune fille. On ne passe pas sans se faire connaître. Entrez au bureau. — J'obéis. Ce bureau était un vaste dépôt, où se trouvaient déjà réunies une foule de femmes gémissantes, d'enfants en

pleurs, dont quelques-uns avaient été séparés de leurs mères, peut-être pour toujours, dans le trouble de la déroute, et qui attendaient là, dans une anxiété horrible, ce qu'il plairait aux vainqueurs de décider de leur sort. — Es-tu aussi une brigande? me dit un homme d'une physionomie féroce, dont le cœur s'était sans doute épanoui de joie en voyant tomber sous son pouvoir une victime de plus. — Non, lui dis-je. — Où est ton passe-port? — Je n'en ai point. Je suis la fille du meunier de P..., qui est mort en défendant la république contre les brigands, et comme nous sommes une famille nombreuse et pauvre, j'étais venue au Mans pour y chercher du service. Je suis arrivée au milieu des événements d'hier; la peur m'a saisie; je me suis cachée jusqu'au matin, et je cherchais à retourner d'où je viens. Voilà tout. — Du meunier de P..., reprit mon interrogateur, cela est possible. Qu'on la mène au président Aubert, dit-il en se retournant; il est de ce village; et, si elle ne nous induit pas en erreur, il la reconnaîtra.

Le président était au bout de la salle. Il était tourné. Des panaches à trois couleurs flottaient sur son chapeau; un ruban à trois couleurs, en sautoir, descendait sur ses épaules. Il parlait avec action, et, à ce qu'il me parut, avec violence. J'eus le sentiment d'une mort prochaine. Mon cœur se serra pendant une seconde; mon front se mouilla de sueur; je laissai glisser mon paquet; il allait m'échapper quand je me raffermis. Il ne s'agissait, au pis-aller, que de mourir; et quel intérêt, quelle affection pouvaient me rattacher à la vie? J'entendis avec assez de calme l'homme qui me conduisait répéter le mensonge que je venais d'inventer, ou, plutôt, si j'éprouvais quelque émotion, elle

ne provenait plus que de la honte d'avoir menti pour racheter des jours dont le souverain juge devait bientôt me demander compte. Le président Aubert avait repris les mêmes mots d'une voix émue et inquiète. Il se retourna brusquement de mon côté, et fixa sur moi un regard triste, dont je n'oublierai jamais l'expression. Cet état d'incertitude ne fut pas long. Sa physionomie, qui était noble et tendre, mais qui portait l'empreinte d'un souci habituel, s'éclaircit rapidement. Il sourit avec douceur, et me frappa la joue du revers de la main, en me disant affectueusement : — C'est donc toi, pauvre Antoinette ! Tu dois avoir eu grand'peur. — Cette main, avec quel transport de reconnaissance et de respect j'y aurais imprimé mes lèvres, si j'avais pu le faire sans perdre mon bienfaiteur ! Il dut lire dans mes regards une partie de ce que j'éprouvais. Quant à moi, j'acquérais au même instant des idées singulières et nouvelles. Je concevais pour la première fois, qu'il n'y a point de nuance d'opinion, si absolue qu'on puisse la supposer, qui exclue entièrement l'humanité et la justice. Je me blâmais intérieurement de la sévérité trop générale de certains jugements que j'avais portés jusqu'alors sur la foi des préventions et des passions des autres. Je me promettais de consulter avant tout, dans ma conduite à venir, les règles générales de la bienveillance et de la pitié, avant de m'abandonner à l'injuste impression des haines de parti. Pendant que je faisais ces réflexions, M. Aubert avait écrit et scellé un petit billet. Il me le donna. — J'ai pensé, dit-il, que, puisque tu es disposée à prendre du service, il est plus convenable que tu entres auprès de ma fille que partout ailleurs. La mort de sa mère a laissé dans son cœur comme dans le mien un vide

qu'une tendre intimité peut seule remplir. Sa grand'-mère est infirme et malade. Trop d'isolement m'inquiète pour son bonheur, et je me proposais depuis long-temps de lui donner une compagne de son âge. Tu as de l'éducation, des mœurs, la recommandation d'un nom honnête. Ma Thérèse te recevra et t'aimera en sœur. Tu sais peut-être que nous habitons, depuis la guerre, notre petite ferme de Sancy, près de la Sarthe. Comme tu peux n'en pas connaître le chemin, et que ton âge et ton sexe ont besoin de protection dans un voyage de quatre lieues, ce brave homme te conduira. Il a, pour passer sans obstacle, l'autorité nécessaire. — J'avais les yeux baissés. Je tremblais de laisser lire dans ma physionomie ce qui se passait en moi. Quand je me hasardai à regarder du côté du président, il avait repris sa conversation, et ne paraissait plus s'occuper d'autre chose.

Que la protection de Dieu s'attache à tous les jours qui te sont comptés! dis-je dans la profondeur de mon cœur; qu'elle s'étende sur ta famille et sur tous ceux que tu aimes! et, s'il ne t'est pas donné de jouir sur la terre, dans ce temps de corruption et de cruauté, de tout le bonheur que tu mérites, puisse la bonté céleste le mesurer dans une autre vie, dans une vie éternelle, sur les vœux que je fais pour toi!

Je partis avec mon guide. J'éprouvai quelque embarras de l'entretien que j'aurais à soutenir avec lui, dans un pays où je ne connaissais ni les personnes ni les lieux, et où la moindre maladresse pouvait trahir mon imposture et remettre mon salut en question; mais je ne tardai point à m'apercevoir que cet homme ne jouissait pas sans motif de la confiance de M. Aubert. Quelques mots d'une bienveillance vague, qui

n'annonçaient pas le dessein d'une explication, mais qui me faisaient concevoir qu'elle serait sans danger, si par hasard ma conversation la faisait naître, achevèrent de me rendre une parfaite tranquillité. Peu à peu, nous réunissions d'ailleurs autour de nous de pauvres paysans que la crainte des armées avaient chassés de leurs foyers, et qui se hâtaient de les rejoindre avec leurs enfants dans leurs bras. Les propos sans liaison de ces bonnes gens m'instruisaient cependant d'une partie de ce qu'il était nécessaire que j'apprisse. Ils me confirmaient dans l'idée que je m'étais faite de la journée de la veille et de ses suites; ils me démontraient l'impossibilité de rejoindre les débris des troupes royalistes, et l'inutilité de cette tentative qui n'aurait servi d'ailleurs, en cas de succès, qu'à embarrasser leur retraite d'un proscrit de plus; ils me faisaient apprécier le bonheur de trouver un asile pour quelques jours, en attendant une occasion plus facile de me réunir à mes malheureux camarades; le bonheur de me trouver surtout dans la maison de M. Aubert, dont quelques circonstances développaient de plus en plus à mes yeux le généreux caractère. Il résultait de tout ce que j'entendais, comme de tout ce que j'avais présumé d'abord, que M. Aubert, engagé dans les premiers mouvements de la révolution par irréflexion ou par enthousiasme, avait continué à suivre sa marche par raison et par vertu, pour tirer au moins quelque parti de la juste influence d'une âme droite et sensible sur l'aveugle multitude, et pour faire servir ce qui lui restait de cette popularité fugitive qui n'est fidèle qu'aux excès, à secourir, à sauver quelques malheureux. Je n'avais pas compté jusque-là ce genre de dévouement et de courage au nombre de ceux qui peuvent honorer l'humanité; mais je n'en fus que plus

disposé à l'apprécier. Je supposai même qu'il était peut-être moins rare qu'on ne l'imaginerait au premier abord ; qu'il y avait dans les rangs des méchants beaucoup d'hommes qui ne restaient confondus avec eux que par l'excès d'une abnégation sublime, et qu'en faisant une grande part à l'erreur et à la faiblesse, il restait probablement fort peu de méchants dans le sens absolu du mot. Ces idées reposaient mon cœur ; elles adoucissaient le sentiment de ma vie, elles jetaient du charme sur toutes les impressions que je recevais des objets extérieurs ; et l'instinct du bien-être qui faisait palpiter mon sein s'augmenta encore à la vue de la petite ferme de Sancy. Jamais mes regards ne s'étaient arrêtés sur un tableau plus agréable. Hélas ! aujourd'hui même, je trouve une sorte de plaisir à me le rappeler, comme si mon existence rétrogradait jusqu'au jour où je l'aperçus pour la première fois, et que ce qui s'est passé depuis fût encore de l'avenir.

Sancy ne se compose que de trois ou quatre maisons parmi lesquelles on distingue celle de M. Aubert à ses quatre cheminées blanches et à l'étendue de ses jardins. On y arrive par un sentier tortueux tracé pour une seule personne sur le revers d'une petite côte aride, mais extrêmement pittoresque, dont toute la surface est hérissée de rochers qui affectent les formes les plus bizarres et les plus variées. Quelques buissons de ronces, de houx, de genevriers, et des mousses de différentes couleurs sont la seule végétation qu'on y remarque pendant la plus grande partie de l'année ; mais, au printemps, elle rachète sa pauvreté accoutumée par un luxe tout-à-fait extraordinaire. Elle se charge de violettes, de primevères jaunes, et d'une quantité innombrable de ces jolies anémones dont la tige penchée se

plaît dans les lieux obscurs, sous le frais abri des roches humides. Cette parure éphémère disparaît aux premières ardeurs du soleil de mai. Au sommet de la montagne, sur une petite esplanade de verdure d'où l'œil s'égare au loin dans des plaines délicieuses, s'élevait une croix de pierre que l'on avait déjà ébranlée, mais que l'on n'avait pu abattre. Elle se soutenait entre les pierres auxquelles sa base était liée par de fortes bandes de fer, quoique penchée au point qu'elle paraissait depuis le bas suspendue sur la pente du précipice, et elle ajoutait à la singularité de cet aspect sauvage l'aspect d'une ruine miraculeuse. Un joli ruisseau, qui coule entre deux rangs de saules, et qui va à un quart de lieue plus loin se perdre dans la Sarthe, baigne le pied de cette colline, qu'il embrasse tout entière et dont son murmure anime seul la muette solitude. Au-delà se déploient des campagnes riantes, coupées d'espace en espace avec une grâce infinie par de petits coteaux boisés, ou par des bouquets d'arbres solitaires qui se dessinent sur le fond du paysage comme des îles de verdure. L'œil égaré entre leurs contours agrestes et cependant harmonieux se plaît à y retrouver de temps à autre la trace brillante et argentée du ruisseau ou des parties de la rivière qui, interceptée à tout moment par de nouveaux objets, n'offre que l'apparence de quelques lacs épars placés à dessein dans la perspective pour en augmenter la variété. Leurs bords semés de hameaux annoncent d'ailleurs cette douce prospérité dont le sentiment s'éveille si agréablement dans le cœur d'un voyageur ami des hommes, à la vue d'un groupe de petites maisons blanches entourées d'arbres fruitiers; spectacle consolateur qui lui fait oublier un moment la hideuse misère et la cruelle opulence des villes.

Quand j'arrivai à Sancy, la saison était bien avancée, et quelques traits de ce tableau, altérés par les premières influences de l'hiver, manquaient à la perfection de son ensemble ; mais je les ai rassemblés depuis autour de la première idée que je m'en étais faite, et qui m'avait causé une sorte d'extase. En effet, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors une profonde impression de plaisir à la vue de la nature ; elle m'avait quelquefois étonné, elle ne m'avait pas encore ravi. Mon cœur fortement dilaté ne s'était jamais senti comme emprisonné dans mon sein, comme tourmenté du besoin de s'élancer hors de moi pour embrasser la création ; et cependant cette jouissance si nouvelle pour lui ne comblait pas les désirs immenses qu'il venait de concevoir. Il prenait possession sans obstacle de tout cet infini qu'il commençait à découvrir ; mais, en se repliant sur lui-même, il s'étonnait de se trouver si vide encore et de ne rapporter de ses conquêtes qu'une curiosité insatiable et des inquiétudes inconnues. Il se demandait si c'était là tout ce qui lui était donné, et il palpitait d'une impatience indéfinissable qui était pleine de soucis et de charmes. Ma gorge se serrait, mes paupières se mouillaient de larmes, je ne sais quel murmure bruissait à mes oreilles, quelle clarté mobile et décevante éblouissait mes yeux. Depuis plus d'un an, j'avais vécu au milieu des distractions de la guerre, occupé de soins continuels, entouré de périls toujours renaissants. J'attribuai l'état singulier où je me trouvais à l'effet de la solitude ; mais je comprenais mal qu'elle pût produire ainsi dans mon imagination et dans mes organes des désordres qui approchaient du délire. Cette incertitude me suivit jusqu'à la ferme où elle devait cesser. Mon conducteur m'introduisit dans la chambre

de Thérèse à qui je remis la lettre de son père. Au moment où elle me regarda, mon cœur se remplit, l'univers était complet.

Thérèse avait un peu moins de seize ans. Ce n'était pas la plus belle des femmes ; mais c'était la seule femme qui m'eût fait comprendre le bonheur d'aimer et d'être aimé ; car je le compris d'abord, non sans m'étonner qu'un sentiment si puissant, si tyrannique, qui absorbait si complètement toutes les facultés de ma vie, eût eu si peu de chose à faire pour les soumettre. Je me suis souvent demandé depuis s'il en était ainsi parmi les autres hommes ; mais je n'ai pu l'apprendre d'eux. Cette impression fut subite comme la pensée, subite comme le regard que Thérèse laissa tomber sur moi, et qui était animé d'une si touchante bienveillance que la vue du ciel ouvert n'aurait pas réjoui mon âme d'une volupté plus vive et plus pure. Je dis son regard, parce que je ne sais point d'autre expression pour peindre cette émanation d'un feu doux qui s'échappe entre les cils d'une femme aimée, et dont le contact bouleverse le cœur et fait tourner le sang dans toutes les artères. La paupière de Thérèse n'était pas tout-à-fait rabaissée sur la lettre de son père, que je savais déjà que ma destinée lui appartenait à jamais. J'osai la regarder alors, parce qu'elle ne me regardait plus ; et j'étais si faible pour mon bonheur, que je redoutais presque le moment où sa lecture finirait. Je ne me sentais pas la force de supporter à si peu de distance deux émotions dont la première avait suffi pour inonder tous mes sens d'une félicité enivrante. Les biens de l'existence me semblaient mal répartis. J'aurais voulu distribuer l'excès de mes sentiments et de mes illusions sur toutes les années qui me restaient à vivre, ou bien

j'aurais voulu qu'ils s'accumulassent jusqu'au point de m'accabler, et que mon cœur brisé de délices s'anéantît dans sa joie. Cette dernière idée prévalut, et je commençai à me nourrir de la contemplation de ses traits; je m'efforçai de les graver ineffaçablement dans ma mémoire, de me les approprier tous, de manière qu'aucun événement ne pût m'en priver à l'avenir, et que, s'il m'était réservé de mourir d'une mort si accomplie en douceur, cette image, identifiée à ma dernière pensée, l'occupât seule pendant l'éternité entière. Thérèse était d'une petite taille, mais on ne s'en apercevait que par comparaison, parce que la nature n'avait jamais donné à des formes plus gracieuses des proportions plus remarquables par leur élégance et leur harmonie. Ses cheveux noirs, qui étaient rattachés avec simplicité sur le sommet de la tête, laissaient à découvert un front plus blanc que l'ivoire; deux boucles seulement s'arrondissaient de l'un et de l'autre côté comme pour en relever l'éclat. Elle n'avait pas un coloris animé; mais la moindre impression vive le faisait naître, et ce charme fugitif n'en était que plus enchanteur. Il en résultait un caractère de beauté qui n'était pas moins fait pour l'âme que pour les yeux. Cet avantage, qui n'est dans les autres femmes que le signe accoutumé de la jeunesse et de la santé, paraissait dans Thérèse un privilége particulier du sentiment. Dès le premier regard, on la trouvait charmante; mais on ne savait pas à quel point elle était digne d'être aimée, tant qu'on ne l'avait pas vue rougir d'une douce émotion. La même facilité à sentir et à exprimer embellissait toutes les parties de sa physionomie de cet attrait indéfinissable qu'on sent mieux qu'on ne peut le décrire, et qui se renouvelle si vite que l'œil attentif de l'amour même ne le saisit pas

toujours. C'était quelquefois le transport d'une gaîté si franche et si ingénue, l'expression du bonheur facile d'un enfant content de peu de chose ; c'était plus souvent je ne sais quelle tristesse indéterminée qui ne semblait pas se nourrir d'un objet réel, et qui s'égarait dans des pensées étrangères aux lieux, aux temps, aux circonstances où elle venait à se manifester. Il est possible que la mélancolie ne soit pas dans tous les êtres sensibles l'effet du souvenir des peines passées. Pourquoi ne serait-elle pas quelquefois une disposition involontaire du cœur à essayer les peines qui le menacent, et un avis de s'y préparer ? Son cou était extrêmement délié, et cédait presque à tout moment sous le poids de sa tête qui retombait alors penchée sur une de ses épaules avec un abandon plein de grâces. Cette habitude était probablement un défaut, mais un défaut dont aucune perfection n'aurait pu remplacer le charme, tant il s'y rattachait d'idées tendres et délicates ! Au reste, ce ne sont là que des réminiscences, et non un portrait. J'ai voulu parler d'elle, et non pas substituer à cette vive image qu'elle a laissée dans mon cœur, et que nul effort humain ne saurait faire passer dans l'esprit et dans le cœur des autres, une esquisse imparfaite qui se décolore, qui s'efface sous ma plume. Ah ! ce n'est point ainsi que je l'ai vue, ou plutôt je ne l'ai jamais vue assez distinctement pour entreprendre de la peindre ! Il y avait sur ses traits un voile lumineux qui m'en dérobait tous les détails, et, maintenant encore, je ne me rappelle son visage que dans le vague de cette vapeur éblouissante dont il était enveloppé.

Mon premier abord avait inspiré à Thérèse un intérêt affectueux, mais familier. Elle m'avait souri avec une cordialité franche où se révélait toute la bonté de

son cœur. A mesure qu'elle lisait, ses dispositions, sans changer tout-à-fait de nature, prenaient un autre caractère. Quelque embarras, qui augmentait à chaque ligne, se développait sur sa figure. La timidité paraissait gêner l'effusion d'âme que cette lettre lui inspirait. Son sein palpitait; ses joues s'étaient vivement colorées. On voyait qu'elle cherchait à retenir des larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Quand elle eut fini, elle vint à moi, me prit la main avec expression, jeta au feu l'écrit de son père après y avoir appliqué ses lèvres; et, relevant le doigt sur sa bouche, elle me regarda d'un air d'intelligence. — Mademoiselle, me dit-elle, comptez sur tous les soins..... Elle me regarda de nouveau, et remarquant mon émotion, elle passa un de ses bras autour de mon cou; — si l'amitié peut vous dédommager de vos peines, reprit-elle; si du moins elle peut les adoucir, vous ne serez pas tout-à-fait malheureuse. — Mes joues se mouillèrent de pleurs de reconnaissance; mon cœur donnait le change à son trouble, en se livrant sans réserve à ce sentiment. Je sentais mes genoux faillir; mes lèvres s'attachèrent à sa main, un feu inconnu s'en échappait, et se répandait dans mes veines. Toutes ces impressions étaient aussi nouvelles pour moi, que si j'avais fait le premier essai de l'air, de la lumière et de la vie. Je voulais parler, je balbutiais des mots confus comme un homme qui rêve. Enfin, elle se laissa tomber dans mes bras en me disant: — Oh! si tu savais comme je t'aime déjà..... — elle m'aimait, elle l'avait dit! — Apprends-moi ton nom, continua-t-elle, ou celui que tu veux qu'on te donne? Cette question et ce langage me rappelèrent que je passais pour une femme, et tout le prestige de mon bonheur s'évanouit. Ma vie auprès de Thérèse n'était plus qu'un

rôle, et ce rôle était le seul qui me convînt chez la fille de mon bienfaiteur. Mon cœur profitait d'ailleurs un peu de sa méprise, et je jouissais de l'idée qu'elle pourrait garder de moi quelque tendre souvenir si je ne la détrompais pas. — Je m'appelle Antoinette, lui répondis-je en rougissant, et je cédai au mouvement qui m'entraînait vers elle. Nous marchâmes les bras enlacés jusqu'à la chambre de sa grand'mère, qui était assise au coin du feu dans une chaise longue à pupitre. Un livre d'Heures était ouvert devant elle, et occupait toute son attention. Thérèse s'avançait à petits pas pour la surprendre ; et, quand elle fut auprès d'elle, elle lui sauta au cou en posant une de ses mains sur ses yeux : — Voilà une bonne malice, petite espiègle, lui dit la vieille madame Aubert ! Crois-tu que je ne te reconnaîtrais pas, même quand je serais aveugle, et je le serai bientôt, car mes yeux s'affaiblissent tous les jours; mais je ne confondrai jamais ta jolie petite main avec celle d'une autre. — En disant cela, elle l'embrassa ; Thérèse s'était retournée de mon côté avec un air soucieux. Je crus deviner qu'elle regrettait d'avoir fait naître dans l'esprit de sa grand'mère une pensée qui pouvait l'attrister, celle que l'âge affaiblissait ses yeux et qu'elle les perdrait bientôt. Dans tous les cas, cette impression avait été bien passagère. Madame Aubert venait de m'apercevoir ; Thérèse se rapprocha d'elle, et lui parla à demi-voix avec beaucoup de chaleur. Pendant ce temps, madame Aubert levait les yeux au ciel, me regardait d'un air attendri, prenait la main de Thérèse, cherchait la mienne et pleurait. Je fléchis le genou, je me prosternai, je l'entendis me bénir, et sa bénédiction ne m'alarma point ; car je me trouvai la force de m'en rendre digne.

Je ne peindrai pas ma situation pendant les premières semaines que je passai près de Thérèse. Elle avait quelque chose de si embarrassant que je concevrais à peine que j'aie eu la force de m'y maintenir si long-temps, si je ne me rappelais combien j'avais à redouter qu'elle cessât. C'était une espèce d'ivresse qui troublait toutes mes facultés, et dont l'effet le plus doux était d'en suspendre souvent l'usage. Accablé sous le poids de ces émotions de toutes les minutes qui se succédaient, qui se multipliaient sur mon cœur, je cédais quelquefois à un accablement qui n'était pas sans charmes, et que je me trouvais heureux d'entretenir. Cependant une idée pénible venait interrompre de moment en moment cette espèce de sommeil où j'aimais à me plonger. Thérèse et son généreux père étaient trompés. Je n'étais point ce que je paraissais être, et je nourrissais une passion qu'ils pouvaient un jour désavouer tous les deux. Cette idée me devint d'autant plus insupportable, il faut le dire, car la misère de nos sentiments se mêle à ce qu'ils ont de plus élevé, que je consentais avec peine à être aimé pour un autre, à dérober sous un habit de femme cette tendresse à laquelle il faudrait renoncer un jour, à tromper un cœur qui me donnait tout et auquel je n'offrais qu'un objet idéal, qu'un vain fantôme dont l'apparence allait s'évanouir et lui être ravie par une séparation pire que la mort; car il est moins cruel de perdre par la mort un être qu'on aime que d'en être désabusé. J'étais donc décidé à tout dire à Thérèse, et cependant la faiblesse de mon âme m'arrêtait; je craignais qu'en cessant d'aimer Antoinette qui n'existerait plus pour elle, elle cessât d'aimer Adolphe qu'elle n'avait point connu. Je me persuadais, je ne sais pourquoi, que ces

caresses innocentes que je devais à mon travestissement seraient le dernier bonheur de ma vie, et qu'aussitôt que je lui aurais avoué mon secret, je la perdrais pour jamais. Balancé entre le besoin d'être aimé de Thérèse, et le besoin plus impérieux de ne tromper ni l'amitié de Thérèse, ni la confiance de son père, je n'avais cependant pas à hésiter. Je cherchais une occasion, ou plutôt je l'attendais en tremblant. Elle ne tarda pas à se présenter.

Thérèse avait une amie qui demeurait à une demi-lieue de la ferme, dans un petit château agréablement situé qu'on voyait depuis la montagne de la croix, et dont les vergers en amphithéâtre étaient couronnés par une plate-forme plantée de cerisiers. Au bas s'étendait un joli jardin baigné par le ruisseau qui venait un peu plus loin, à travers un vallon creux ombragé de jeunes hêtres, arroser les coteaux de Sancy. Le sentier profondément encaissé dans une gorge étroite serpentait entre deux collines peu élevées, mais qui se développaient sur un long espace. La vue n'y était distraite que par un petit nombre de maisons éparses, presque toutes délaissées à cause de la guerre, un moulin abandonné sous une chute d'eau qui avait tari, les restes d'une chaumière incendiée qui laissait encore apercevoir, entre ses pans de murailles noircis, les vestiges du foyer domestique autour duquel se passèrent tant d'agréables veillées; enfin quelques huttes pyramidales bâties en lave, où se réfugient après leurs travaux les pauvres gens qui viennent tirer de la pierre des carrières voisines. Ce sentier devint notre promenade accoutumée, parce que l'amie de Thérèse se trouvait ordinairement à moitié chemin. Elle s'appelait Henriette de F.... et elle était noble; mais, quoique le malheur

des circonstances eût plutôt augmenté qu'affaibli en elle le sentiment de la naissance et la fierté du caractère, il était impossible de trouver dans le commerce de la vie une âme plus simple et plus dépouillée de prétention. Son âge était un peu plus avancé que le nôtre. Son nom, son éducation, ses manières semblaient lui donner quelque avantage qu'elle s'efforçait toujours de perdre, et qui lui devenait à charge dès qu'il était remarqué. Elle avait un genre de coquetterie qui doit être rare. Elle ne faisait de frais que pour être plus simple. Elle était d'ailleurs si naturelle dans ses sentiments, si franche dans son abandon, qu'on s'accoutumait tout de suite à être aimé d'elle, et que l'on comprenait qu'elle fût aimée de Thérèse. L'amitié de Thérèse était bien son plus grand charme à mes yeux; mais je sentais qu'un homme qui n'aurait jamais vu Thérèse pouvait être heureux de l'amour d'Henriette. Moins jolie que Thérèse, elle était cependant fort bien, quoique sa physionomie manquât d'ensemble et d'harmonie. Jamais des traits plus mélancoliques n'ont été animés par une expression de joie si extraordinaire. Il est vrai que cette expression était très-fugitive, mais elle était si fréquente qu'elle aurait pu passer pour habituelle sans le contraste qu'elle produisait. Son regard étincelant de gaîté, qui s'obscurcissait tout-à-coup et devenait fixe et sombre, son rire jeté à de courts intervalles, et qui faisait place au silence, à l'immobilité la plus morne, une alternative étrange d'exaltation et d'abattement, rendaient l'idée de cette joie importune et pénible. On devinait, je ne sais pourquoi, que, derrière l'illusion passagère qu'elle se faisait, il y avait un malheur caché.

Un jour... les premières influences du printemps

commençaient à se faire sentir dans la campagne ; de petites fleurs blanches, façonnées en coupes déliées qui échappent presque à la vue, s'épanouissaient entre les pierres dont le sentier est bordé ; la douce odeur de la violette révélait sa présence sous les buissons, et l'air, échauffé des rayons du soleil renaissant, se peuplait d'une foule d'insectes qui n'apparaissaient un moment que pour mourir, mais qui répandaient dans ce tableau le mouvement de la vie ; nous avions le cœur ouvert à toutes les douces impressions de cette saison de renouvellement et de bonheur, quand nous aperçûmes Henriette. Pour la première fois, sa physionomie était immobile ; elle nous regardait, elle soupirait ; elle ne riait pas comme à l'ordinaire du premier objet qui frappait son imagination si facile à exciter, notre conversation même ne l'occupait point. Elle semblait vivre ailleurs, et d'une autre pensée. Cette position devint bientôt embarrassante pour nous trois ; le cœur de Thérèse surtout se brisait sous le poids d'une contrainte si nouvelle. Elle n'y résista pas long-temps ; les yeux mouillés de larmes, et le bras jeté autour de l'épaule d'Henriette, elle lui dit : « Tu as du chagrin ? — Oh ! beaucoup, répondit Henriette en pleurant aussi ; mais tu ne le comprendrais pas. — Eh ! quoi, reprit Thérèse, est-il un de tes chagrins que je ne puisse pas comprendre ? » Cette fois, Henriette sourit amèrement. « Je le crois bien si tu n'as pas aimé. — Peux-tu me le demander ? n'aimé-je pas ceux qui m'aiment ; n'aimé-je pas mon père ? ma pauvre mère, ô mon Dieu ! ne l'aimais-je pas ? et mon autre mère, suis-je quelque part plus heureuse qu'auprès d'elle ? mais toi, ingrate, je ne t'aime pas, n'est-il pas vrai ? voilà comme tu me juges !.... Antoinette ne me traite-

rait pas si cruellement. Elle sait bien que je l'aime.— Voilà tout, dit froidement Henriette ? — Voilà tout, continua Thérèse avec un peu d'étonnement. Oh ! je sais bien, s'écria-t-elle du ton d'une réminiscence singulière qui ne revient que par hasard à l'esprit, tu veux parler d'un autre sentiment, de l'amour, n'est-ce-pas ? Saurais-tu ce que c'est que l'amour, dis-le-moi, je t'en supplie ? — Henriette secoua la tête. — Qu'importe, au reste, reprit Thérèse ? je me suis toujours persuadée que les peintures passionnées qu'on en fait dans les livres et dans les romances ne sont qu'un abus sans conséquence du privilége connu des poètes. Je sais très-bien, quel que soit le mari que mon père me donnera ou qu'il me permettra de choisir, que je ne l'aimerai pas mieux que toi.... ou que toi, ajouta-t-elle en se retournant de mon côté, et en attachant sur moi un regard plus fixe. — Vous me le promettez, lui dis-je. — Oui, je te le promets. Je pris sa main, et j'en couvris tour à tour ma bouche et mes yeux pour ne pas lui laisser apercevoir mon trouble. J'avais déjà sur son cœur un droit qui ne pouvait plus m'être disputé, et Adolphe commençait à participer au bonheur d'Antoinette.

— Heureuse de penser ainsi, dit Henriette, il est inutile aujourd'hui que tu en saches davantage ; et ce sentiment que tu ignores, puisses-tu ne le connaître jamais que par ses douceurs ! Voici maintenant ce que tu demandes. J'ai perdu mon père, comme tu sais ; mais j'ai un frère dont je dépends, et qui prend un intérêt plus vif à mon bonheur qu'au sien même ; car il a succédé pour moi à la tendresse comme aux devoirs d'un père. Depuis long-temps, sur les témoignages avantageux qu'on rendait d'un de nos parents, il avait

formé le projet de m'unir à lui, en supposant toutefois que cet arrangement pût me convenir. Les événements de la guerre avaient retardé l'accomplissement de son dessein, sans le lui faire oublier, et même sans contrarier entièrement ses vues. Mon cousin était tout au plus de mon âge; il commençait avec honneur une carrière éclatante, et il ne pouvait qu'être avantageux pour lui de la poursuivre pendant quelques années, avant notre mariage; de mon côté, je ne hâtais point de mes désirs le moment de cette union; je n'avais jamais vu mon cousin, mon cœur était libre, et comme le tien, ma chère Thérèse, il ne se croyait pas capable d'éprouver jamais de sentiment plus vif que l'amitié. Je craignais même, s'il faut te le dire, le moment où la volonté d'un époux, seul arbitre de ma vie à venir, pourrait me ravir à mon heureuse solitude, à nos jolis bosquets, à nos rendez-vous, à nos jeux. Cependant, je ne pus me défendre d'une vive curiosité, lorsqu'après la déroute du Mans, mon frère, arrivé précipitamment au château, nous annonça que nous y verrions le soir même un jeune officier échappé comme par miracle aux désastres de cette journée, et que c'était le chevalier de Mondyon.

— Le chevalier de Mondyon, m'écriai-je!

— Eh bien! oui, dit Thérèse, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans.

— C'est le nom de mon cousin, reprit Henriette qui n'avait pas encore remarqué mon étonnement. Il arriva enfin, et j'essaierais inutilement de te peindre l'impression que me fit sa vue. Je sentis que mon existence entière allait dépendre de celle que je produirais sur lui. Elle passa mon espérance. Les nœuds que la convenance avait formés furent resserrés par la sympa-

thie la plus vraie. Une seule inquiétude, mais elle était affreuse, troublait le charme de ces moments de bonheur. Peut-être elle en augmenta le prix, en leur donnant une ivresse qui manque sans doute à l'amour, quand on le goûte avec sécurité, sans rien craindre des hommes et de l'avenir. Mondyon était poursuivi ; chaque témoin de sa présence pouvait être un délateur ; chaque instant de notre félicité trop rapide pouvait être le dernier ; chaque jour, celui de son arrestation et de sa mort. Je le pressai moi-même de hâter son départ, et de rejoindre les corps errants de l'armée.

— Reste-t-il des corps d'armée organisés ? lui dis-je.

— On l'assurait, répondit Henriette en me regardant avec surprise.

— Et où sont-ils ? je vous prie de me l'apprendre.

— En vérité, Antoinette, interrompit Thérèse, je ne sais pas où tu vas chercher tes questions ? — Que devint ton cousin ?

— Tu penses bien que mon frère ne négligeait rien pour nous procurer des renseignements positifs sur la situation des Vendéens, et sur les moyens de les rejoindre. Avant-hier enfin, il nous apporta la nouvelle qu'en effectuant leur retraite ils avaient dispersé les républicains sur quelques points rapprochés, et qu'il en était un où le passage restait libre.

— Et ce point, vous le connaissez ? m'écriai-je.

— Ce fut la question du chevalier. Il n'y avait pas un moment à perdre. Ils montèrent à cheval et partirent après de courts adieux, que je tremblais, hélas ! de prolonger ; car une minute de retard pouvait laisser à l'ennemi le temps de leur dérober cette dernière espérance de salut. Mon pressentiment n'était pas mal

fondé, puisque le domestique qui les a accompagnés jusque-là ne s'est échappé qu'avec peine, au retour, entre les colonnes républicaines qui reprenaient possession de tout le pays, et fermaient toutes les issues. —

Possession de tout le pays, et il y avait un passage, murmurai-je entre mes dents, et Mondyon était dans ce château, et Adolphe ne l'a pas su !...

— Voilà qui est singulier, reprit Henriette ! Il regrettait cet Adolphe dont tu parles, il le nommait souvent, il espérait quelquefois le retrouver... Te serait-il connu ?

— Très connu !

— Très-connu ! dit Thérèse ; et vous rougissez, et vous tremblez comme Henriette quand elle parle de son cousin.... Je vous sais mauvais gré de m'avoir fait des secrets.... —

Je souris de sa méprise, et la conversation changea d'objet en ce moment. Quand nous arrivâmes chez Henriette la nuit commençait à tomber, et nous ne nous arrêtâmes point. Nous revinmes à la ferme en hâtant le pas, afin que notre absence trop prolongée n'inquiétât pas madame Aubert ; et, préoccupés tous les deux de notre conversation avec Henriette, nous marchions sans nous parler. Mon sang bouillonnait à la pensée que Mondyon avait été si près de nous, qu'il avait habité cette maison où j'entrais tous les jours, et que c'était de là qu'il avait trouvé une occasion de rejoindre l'armée, occasion qui ne se présenterait peut-être jamais pour moi, à qui elle serait d'autant plus nécessaire que ma position à l'égard de Thérèse alarmait mon cœur de la honte d'une fraude et de la crainte d'une ingratitude. Dans le désordre où cette idée me

jetait, j'avais tellement précipité ma marche que Thérèse ne pouvait plus me suivre. Nous avions déjà passé la grille par laquelle les jardins de M. Aubert s'ouvrent sur la campagne, mais nous étions encore loin de la maison. A l'entrée d'un petit jardin dont Thérèse faisait ses délices, elle se reposa sur une pierre brute qu'on y avait placée en forme de siége, et autour de laquelle elle prenait plaisir à entretenir les herbes sauvages et les mousses parasites qui croissent parmi les rochers de la montagne. Je revins sur mes pas et je remarquai qu'elle était accablée.

— Tu ne penses qu'à cet Adolphe, me dit-elle d'un air de reproche ; et, depuis que nous avons quitté Henriette, j'ai vu que tu ne t'occupais plus de moi.

— Chère Thérèse, m'écriai-je! que tu es injuste, et comme tu me soupçonnerais peu de te préférer cet Adolphe, dont le nom m'est échappé, si je pouvais te le faire connaître! Que dis-je! ne faut-il pas que tu le connaisses enfin, que tu l'aimes pour lui, que tu lui pardonnes du moins d'avoir été aimé si long-temps pour un autre! — Il y a là-dedans, reprit Thérèse, quelque chose que je ne comprends point, je ne sais quoi qui m'étonne et qui m'effraie. Ne me laisse pas dans cette incertitude ; elle est plus pénible qu'un chagrin réel. — Thérèse, tu ne sais pas que tout mon bonheur dépend d'un seul mot! Je puis tout perdre ou tout gagner; car ma vie entière est dans ton amour que tu vas peut-être m'enlever ; cependant, ce mot qui décide irrévocablement de mon sort... et du tien, il est de mon devoir de le dire ; et si je meurs de ta colère ou de ton indifférence, je mourrai du moins digne de ton estime. — Achève. — Je ne suis pas Antoinette, je suis Adolphe : — et je tombai à ses genoux en saisissant ses

mains qui se dérobèrent aux miennes ; elle poussa un grand cri et s'enfuit.

Je n'ai pas besoin de dire que cet aveu changea sur-le-champ tous nos rapports ; depuis ce moment, Thérèse ne me regardait plus qu'avec un œil inquiet comme si elle avait craint de trouver en moi un ennemi, et qu'elle se défiât des sentiments que je pouvais lui inspirer. L'expression si naïve et si familière de ses traits était devenue sérieuse et même sombre. Souvent quand mes yeux rencontraient les siens, et qu'ils les forçaient pour ainsi dire à rester fixés sur moi par l'ascendant qu'exerce un amour fortement senti sur la personne qui l'inspire, le nuage de douleur qui les obscurcissait me causait une sorte de regret et de crainte. Je me trouvais heureux d'occuper sa vie et même de faire naître dans son cœur l'idée des orages qu'éprouvait le mien ; mais la pensée que ce pouvait être pour elle un malheur de m'aimer brisait quelquefois mon âme, qui n'avait point de force contre les chagrins de Thérèse. Mes dangers ne m'avaient jamais causé autant d'inquiétude que mon bonheur. Je désirais bien que Thérèse fût émue, mais je tremblais qu'elle ne souffrît. Aussi j'évitais avec soin, je croyais du moins éviter tout ce qui était propre à lui rappeler notre situation réciproque, et ce que je lui avais dit de mon amour. Tout en brûlant de l'impatience d'être seul avec elle, je me félicitais qu'une personne étrangère vînt se mêler à nos promenades et à nos entretiens ; et, aussitôt que cet étranger était arrivé, je désirais de nouveau qu'il s'en allât, quoique bien décidé à ne rien dire à Thérèse et à ménager son repos. Quand nous restions ensemble, sa réserve s'augmentait, et elle s'éloignait doucement, de manière à ne plus me toucher ; aussi cela ne lui arri-

vait que par méprise, dans un moment de distraction ou en faisant quelque mouvement involontaire. Alors elle se retirait encore plus loin, et son air devenait bien plus soucieux. Quant à moi, comme je ne comptais que sur ces hasards qui survenaient rarement, je m'étais fait une étude de les multiplier, parce que c'était mon seul bonheur. Avec quelle attention j'épiais dans ses yeux la moindre de ses volontés pour prévenir, pour surprendre le moindre de ses gestes, pour faire concourir avec lui une heureuse maladresse qui rapprochait ma main de sa main, mon pied de son pied, ma bouche de son épaule ou de son cou! Combien de fois, sous le prétexte de lui présenter une fleur de son jardin, ou bien de lui rendre son ouvrage qu'elle avait laissé tomber, j'ai frémi en touchant ses doigts tremblants, dont l'impression légère allait éveiller dans toutes mes veines un sentiment inexprimable de plaisir! Il y avait, de sa chambre à celle de sa grand'mère, un corridor étroit qu'elle parcourait à tout moment et où je ne manquais jamais de m'arrêter aussitôt que je pouvais présumer qu'elle allait venir, parce qu'il y avait si peu de place pour deux personnes qu'il était impossible qu'elle y passât sans m'effleurer; et, à mesure qu'elle s'approchait, je recueillais les forces de mon cœur pour supporter la volupté de ce froissement si rapide et si délicieux. Ce hasard me paraissait une faveur, parce que je pensais qu'elle aurait pu l'éviter ou passer autre part, et qu'il n'était d'ailleurs pas concevable selon moi qu'une émotion semblable ne se communiquât pas un peu à la personne qui la faisait naître. J'avais une espèce de certitude qu'une femme dont on serait haï ne produirait pas le même effet sur l'homme qu'elle toucherait en passant, quelque amour qu'il eût pour elle, ou qu'elle ne

le toucherait pas ainsi. J'avais remarqué aussi que sa voix n'était plus la même quand elle me parlait, et j'étais si persuadé que l'amour qui a tant de mystère avait jusqu'à un accent, jusqu'à une mélodie qui lui est propre, qu'elle ne m'adressait jamais la parole pour me dire les choses les plus indifférentes, que je ne tremblasse de joie comme si ces riens avaient eu un autre sens que celui qu'elle y attachait; comme si j'étais convenu avec elle d'une clef qui m'expliquerait son langage. Cet état était si peu naturel, ce secret si facile à pénétrer, que mon déguisement lui-même ne me rassurait pas, et que les témoignages de son amitié obligée pour Antoinette me donnaient autant d'inquiétude que si c'était à Adolphe qu'elle les eût adressés. Au reste, ils me donnaient de la jalousie aussi, et je n'étais pas moins tourmenté de ses prévenances devant le monde, qu'affligé de ses froideurs quand nous étions seuls. J'avais besoin d'être moins aimé, ou de l'être davantage. Ma position était fausse partout; j'étais Adolphe pour Thérèse quand on nous voyait, parce qu'alors elle ne trouvait pas de danger à me laisser voir ce qu'elle éprouvait; quand nous nous retrouvions ensemble, je ne l'étais plus. Cette idée était si pénible, qu'au moment où elle m'oppressait j'aurais quelquefois préféré une complète indifférence, mais plus souvent je préférais de souffrir.

De tous les endroits où j'aimais à cacher mon chagrin, il n'y en avait point que je préférasse au jardin de Thérèse, et dans le jardin de Thérèse, au rocher sur lequel elle était assise quand je lui avais fait l'aveu qui l'éloignait de moi. Comme elle s'en était aperçue, elle y venait beaucoup moins souvent, de peur de m'y rencontrer, ou bien elle affectait de s'en détourner par

un long circuit, et d'aller se promener plus loin dans une allée solitaire, où je ne l'apercevais que d'espace en espace entre les massifs des bosquets et des vergers. Il y avait déjà plusieurs semaines que cela durait, et j'étais à mon ordinaire demi-couché sur le banc, le visage couvert de mes mains, quand je sentis les doigts d'une femme s'imposer sur mon cou avec douceur, mais avec une sorte d'autorité, comme si elle avait voulu me prescrire de ne pas la regarder, car elle avait à me dire des choses dont l'aveu l'embarrassait. Je reconnus facilement Thérèse, et je restai immobile en sanglotant, parce que je pleurais quand elle était venue. Elle commença et suspendit plusieurs fois la phrase qu'elle venait d'arranger, et puis elle m'apprit d'une voix émue et tremblante que nous allions nous quitter. Son père, qui n'avait pas cessé de me prendre pour une jeune fille, pensait avoir trouvé un moyen de me faire rejoindre mes parents, ou l'armée à laquelle ils étaient attachés, et que j'avais dû suivre avec eux. Il se flattait de me mettre en tout cas à l'abri des poursuites et des persécutions ; il m'attendait au Mans, et une lettre transmise par un homme affidé (c'était celui qui m'avait conduit à Sancy) en avait apporté la nouvelle. Après cela Thérèse croyait me devoir des consolations; elle s'attendait à mon désespoir, et quand, hors d'état de me soutenir, je laissai retomber ma tête sur le rocher, elle m'enveloppa de ses bras et m'appela de mon nom d'Adolphe. — Adolphe! lui dis-je. O mon Dieu ! suis-je du moins Adolphe pour toi ! — Adolphe, mon Adolphe ! répondit-elle. — Adolphe, m'écriai-je en me levant et en arrachant le bandeau qui attachait mes cheveux ! l'Adolphe de Thérèse? Prends garde, car ce mot est un lien irrévocable, un engagement pour toute la

vie. — Toute la vie! — Tu m'aimes donc? — Elle me regardait d'un air interdit; ses lèvres étaient pâles, elles tremblaient; sa physionomie entière avait changé. — Si je t'aime! dit Thérèse. — Je crus mourir, et qu'il eût été doux de mourir alors! Cependant l'intention de son père était une loi. Le lendemain tout fut prêt pour mon départ, et nos adieux devaient être le plus beau moment de ma vie, car elle avait promis de m'accompagner jusqu'au-dessus de la montagne.

Nous montâmes donc le sentier de la croix, au-dessus duquel nous étions convenus de nous quitter, parce qu'elle se plaignait d'être un peu malade depuis deux jours, et que je craignais qu'elle se fatiguât; mais le temps était si doux, l'air si serein, la nature si brillante de verdure et de fleurs, que je ne pus m'opposer à lui laisser continuer sa promenade, jusqu'à une côte pittoresque et ombragée d'arbustes de toute espèce que nous visitions souvent ensemble. Au sommet d'un chemin montant et assez difficile qui conduisait à de vieilles murailles ruinées depuis des siècles, qui de là se divisait en mille sentiers à travers des halliers coupés par le hasard, dont les compartiments confus formaient une sorte de labyrinthe, et qui aboutissait de bocage en bocage à une route de traverse, il y avait, sous quelques buissons d'églantiers, un petit lieu de halte et de délassement, où nous nous étions souvent arrêtés avant qu'elle me connût pour Adolphe, et où nous avions passé plusieurs fois des moments si doux à causer de tout ce qui l'intéressait, de son père, de sa mère, du passé, de l'avenir! Cet endroit était couvert, comme je l'ai dit, par des rosiers sauvages, dont nous nous étions promis de cueillir les premières fleurs, et dont nous venions de temps en temps épier les développements, moi

pour elle, elle pour moi, parce que nous rivalisions d'impatience pour nous apporter l'un à l'autre les premiers tributs de la nouvelle saison. Depuis l'éclaircissement que j'avais été obligé de donner à Thérèse, nous ne faisions plus de ces promenades, et il y avait déjà longtemps que nous n'avions vu la butte des rosiers. Quand Thérèse y arriva, elle témoigna je ne sais quel trouble, et recula d'un pas. Je compris son étonnement, ou pour mieux dire son effroi, et je fus près d'abord d'y céder comme elle. Cependant, je pris sa main, je la conduisis jusqu'au lieu où elle avait coutume de s'asseoir, et sur lequel les jeunes pousses de la haie retombaient déjà en longues guirlandes. Je m'y arrêtai ; et, comme je remarquai qu'elle hésitait : — Vois-tu, lui dis-je, les églantines sont écloses ; c'est moi qui les ai aperçues le premier. — Le premier, dit-elle!... — Je savais bien que notre position était changée; mais ce mot me le rappela d'une manière presque douloureuse ; nous allions nous quitter bientôt, peut-être pour toujours, et il était cruel de sa part de me reprocher le bonheur que j'avais dérobé à sa confiance. Ma physionomie dut même exprimer ce sentiment, car elle me dit en souriant : — Puisque c'est toi qui les as vues, donne-moi une de ces églantines ; je la garderai toute ma vie.

Je cueillis quelques églantines, et je vins m'asseoir à côté d'elle. Je les répandis sur ses genoux, sur son mouchoir, sur ses cheveux. Elle en prit une, la regarda long-temps, me regarda ensuite d'un air sombre, et l'effeuilla par mégarde. Je lui en présentai une autre, mais je recueillis les feuilles qui tombaient sous ses doigts; et, à mesure que je les saisissais, je les appuyais sur ses lèvres, je les reprenais après elle, et je les portais sur les miennes, tout humides encore du côté que

ses lèvres avaient touché. Pendant quelques minutes, je jouis de cet artifice sans qu'elle s'en aperçût; mais aussitôt qu'elle le surprit, elle parut s'en alarmer. Elle me disputa la feuille que je lui avais ravie, elle refusa celle que je lui présentais. — Eh quoi! lui dis-je, quand nous allons nous séparer, Dieu sait combien de jours, de mois ou d'années, tu ne permettras pas à ton Adolphe, que tu ne reverras peut-être plus, de chercher l'impression de ta bouche sur les débris d'une églantine! Oh! je crois en vérité que mon cœur est innocent comme le tien; mais je ne comprends rien aux idées des hommes, s'il y a un crime entre nous quand un baiser de la bouche de Thérèse est transporté sur celle de son Adolphe par une feuille de rose. D'ailleurs, penses-y bien, je vais le dire à ton père, et je suis sûr de le dire sans rougir. Un jour enfin..... si je ne meurs pas à la guerre, tu m'accorderas des baisers plus doux....

— J'aime à te croire, me dit-elle; mais il est possible que cela soit mal aujourd'hui, cela est même vraisemblable, puisque je suis mal à mon aise, que je tremble et que j'ai peur. Je serais plus tranquille si je n'avais pas déjà quelque chose à me reprocher.

— Et crois-tu, repris-je, que mon cœur soit plus paisible lui-même? C'est l'effet, n'en doute pas, de ce sentiment inconnu dont Henriette nous parlait il y a deux mois, et que nous éprouvons comme elle. Au reste, Henriette sait aimer! Elle ne refuserait pas à Mondyon le bonheur d'attacher sa bouche à une petite fleur qu'elle aurait pressée contre la sienne.

— Et moi, dit Thérèse, je ne t'aime donc pas?.....

Elle prit une feuille de rose sur mes lèvres, et la mit entre ses dents. Je la rapprochai de moi, je la regardai, et je me détournai d'elle, parce que mon cœur se bri-

sait, et que je conçus je ne sais quelle idée, un de ces pressentiments bizarres qui offusquent l'esprit dans la fièvre et dans le sommeil, la persuasion que tout mon bonheur serait court et que je n'embrasserais Thérèse qu'une fois. Son teint était animé d'une manière extraordinaire ; sa main brûlait et tremblait en même temps ; j'aurais voulu me rendre compte de mon état. Je ne savais rien, mais la pensée de la mort ne m'effrayait pas comme elle doit effrayer les hommes. Il me semblait que cela serait très-bien.

Pendant ce temps-là, les domestiques qui nous suivaient parvinrent au bas de l'avenue ; c'était le moment de partir. Il ne restait plus qu'une feuille à la dernière églantine que je lui avais donnée. Je la détachai, je l'imprimai fortement sur sa bouche, et j'y collai la mienne en ramenant Thérèse sur mon sein. Je ne sais comment je parvins à l'y retenir. Cette feuille, rien que cette feuille..... Ma vue s'obscurcit, ma poitrine se gonfla, je perdis la respiration, la connaissance, le sentiment de la vie, et quand je revins à moi, j'étais seul.

Je me hâtai de gagner le chemin de traverse, parce que je me rappelais qu'il y avait un endroit d'où le sentier de la croix se laissait apercevoir, et que j'espérais y voir Thérèse à son passage. Soit que le hasard eût servi mes désirs, soit que Thérèse, animée de la même pensée, se fût arrêtée dans ce court intervalle du coteau, qui paraissait de loin comme encadré entre un groupe d'arbres et une masse de rochers, je la vis immobile et tournée contre moi ; je le pensai du moins, et je me persuadai follement que mon dernier adieu pouvait parvenir jusqu'à elle ; ma bouche balbutia un mot, je dis *adieu !*... comme si elle m'avait entendu ; et, lorsqu'elle eut passé, je l'accusai dans mon cœur de

m'avoir quitté trop vite, quand il me restait tant de choses à lui expliquer, à travers la distance qui nous séparait. Si elle s'était au moins assise pour que je pusse la regarder encore!... Pour moi, je n'avais pas détourné ma vue un seul instant du petit espace que je l'avais vue franchir comme une ombre. Il me semblait qu'il était impossible qu'elle n'éprouvât pas le besoin de revenir à moi, comme moi celui de retourner à elle, et je croyais toujours qu'elle reviendrait là un moment, dans la seule intention de reconnaître le lieu où nous venions d'être ensemble : le jour n'était pas avancé; cet endroit n'était pas loin de Sancy ; elle pouvait, elle devait revenir; il y avait d'ailleurs jusque dans ce point de vue des enchantements pour mon cœur; toute cette place elle l'avait parcourue, elle l'avait occupée en différents moments ; tous ces contours de la montagne, ses pas les avaient suivis. Ces arbres l'avaient couverte de leur ombre, ces rochers avaient été effleurés de ses vêtements; le ciel même, qui faisait le fond de ce tableau où elle m'avait apparu, était d'une pureté sans mélange. Il n'y avait pas un nuage, pas une vapeur qui se fût dissipée avec elle; c'était le ciel, la lumière, l'air qu'elle avait touché...

Ma vie est marquée de si peu d'époques heureuses, que celle-ci, dans son indicible tristesse, remplit encore mon cœur du sentiment d'une pure félicité ; j'espérais. Ma main venait de quitter sa main, je sentais à une douce tiédeur l'empreinte de ses doigts qui avaient été liés aux miens; l'arc si régulier et si délié qui couronne ses yeux, le regard si doux qui s'en échappe, je voyais cela, et j'enflammais ce regard des feux d'un amour semblable à celui que j'éprouvais. J'avais dérobé un jour quelques-uns de ses cheveux; mais, avare du plai-

sir de les presser contre mes lèvres, je les avais attachés dans les plis d'un ruban qui me venait d'elle, et que je portais près de mon cœur. Dans le mouvement que je fis pour chercher ce ruban, je vis tomber sur le sable où j'étais assis une feuille de rose déchirée ; je la regardai, je la reconnus, je ne m'y serais pas mépris mille ans après ; mais je crus sentir qu'elle brûlait encore.

A mesure que je m'éloignais de Sancy, je croyais éprouver que les liens de ma vie se relâchaient, se rompaient les uns après les autres, et qu'il n'y avait plus rien qui pût m'y rattacher; le monde que j'avais trouvé si étroit pour mon cœur, quelque temps auparavant, était devenu un désert sans bornes, dans lequel, à l'exception d'un seul point, je n'apercevais de toutes parts que la solitude et le néant; et je m'étonnais que ce point vers lequel se réfugiaient tous mes vœux, toutes mes espérances, toutes les forces de mon âme, je fusse forcé de le quitter pour obéir a quelques malheureuses convenances établies à mon insu entre les hommes. J'y tournais mes regards, j'y fixais toutes mes pensées ; je maudissais les devoirs qui m'assujétissaient à la fatale obligation de m'en éloigner peut-être pour toujours, et qui sait dans quel motif, inutile à mon bonheur, inutile à celui des autres, que la société me présentait comme un appât pour me priver des avantages de ma destinée! La société !.... comme je concevais amèrement qu'il était possible de la haïr, et que les excès de ces âmes violentes qui en préparaient la dissolution sans le savoir, pouvaient bien n'être que l'explosion tardive des sentiments de l'homme naturel, réprimés pendant tant de siècles! Comme j'ambitionnais quelquefois d'assister à l'accomplissement de leur funeste mission ! La société

pouvait-elle être un bien, quand c'était elle qui me séparait de Thérèse, qui m'empêchait de me saisir d'elle du droit de la force et de l'amour, et de l'emporter dans mes bras, palpitante d'un mélange de terreur et de joie, jusqu'au fond de quelque vallée hospitalière, favorisée d'un ciel tempéré, rafraîchie par des sources pures et ombragée d'arbres fruitiers de toutes saisons ! Mon père m'avait parlé de ces belles campagnes du Nouveau-Monde, où il avait essayé ses armes, et mon sang bouillonnait quand je pensais que j'aurais pu y naître à côté d'elle, y vivre son frère, son ami, son amant, son époux, au milieu des biens que prodigue à leurs habitants une nature sauvage et libre, et que j'y aurais accompli sans trouble les années qui m'étaient réservées, exempt de tous les tributs imposés à l'homme civilisé par le caprice des bienséances, la routine des coutumes ou la tyrannie des lois. Que m'importait à moi, orphelin, désormais sans famille et sans nom, le sort futur des états, et les succès heureux ou malheureux de cette lutte convulsive qui épuisait en efforts sans doute impuissants les dernières facultés d'une génération vouée à tous les malheurs ! Elle m'était étrangère. Quelle nécessité si impérieuse me faisait courir de nouveau les hasards d'une guerre inutile et sanglante, et me forçait à rentrer dans une carrière où je ne pouvais imprimer un seul de mes pas sans m'éloigner plus irrévocablement du seul être vivant qui eût vraiment besoin de ma vie et qui m'eût consacré la sienne ! Savais-je seulement si le sacrifice incroyable de tous les intérêts, de tous les sentiments, de l'existence tout entière, si le sacrifice mille fois plus pénible de l'existence d'un ange dont le bonheur dépendait de moi, me défendrait un jour du magnifique dédain des nobles de cour, de l'in-

gratitude et des rebuts de leurs maîtres; s'il ne deviendrait pas un titre de reproche contre les infortunés qui partageaient mon sort, et si l'histoire, vendue à un parti triomphant, n'oserait pas nous poursuivre jusque dans le tombeau de ce nom de brigands, ironie barbare du vainqueur? Je frémis à cette perspective, et puis je souris, car les motifs que j'opposais à ma résolution étaient précisément ceux qui devaient la fonder et l'affermir. Jamais un noble cœur ne s'engage aussi avant dans une entreprise où il n'y a rien à gagner, que lorsqu'il y a tout à perdre. On ne se détacherait pas de ses habitudes, de ses affections, de ses prétentions au bonheur ou à la renommée, s'il ne s'agissait de mourir.

En général, et je révèle ici tous les secrets de mon âme, lorsque j'ai éprouvé quelques faibles hésitations, pareilles à celles que je viens de raconter, elles n'ont duré qu'un moment, et je me flatte qu'il ne faudra qu'un moment pour les expier.

Quand j'arrivai près du Mans, le jour n'était pas tout-à-fait tombé. Cependant, comme j'allais chez mon protecteur, et que je devais éviter de le compromettre, je n'étais pas maître de toutes mes démarches. Ma vie seule dépendait de moi; j'avais tout à ménager pour celle des autres. Je résolus d'attendre la nuit pour m'introduire dans la ville. A peu de distance, j'avais remarqué une petite pièce de verdure, ombragée d'espace en espace de quelques arbres plantés sans ordre, et où le gazon court et foulé recouvre à peine la terre, parce que les jeunes filles des environs viennent souvent y danser dans les belles soirées de l'année. Je m'y arrêtai sur un banc circulaire adapté à la tige d'un vieil orme, en me tournant vers la partie de l'horizon où est située la ferme de Sancy. Les vapeurs du soir

qui s'accumulaient vers le couchant commençaient à s'étendre de mon côté, et je me plaisais à voir ces nuages colorés des derniers feux du jour, se dérouler, s'aplanir, se diviser en flocons, en nappes, en réseaux, d'abord suspendus à la voûte dorée de l'occident comme des draperies roses, puis se développant lentement en ombres cuivrées, violettes ou noirâtres, avant de disparaître dans l'obscurité de la nuit. Leur passage rapide et leurs formes variées semblaient multiplier par autant de messages les derniers adieux de Thérèse. Chacun de ces nuages avait passé sur sa tête, elle les avait vus, elle les regardait encore; la même idée l'occupait peut-être, et mes yeux pouvaient se trouver attachés au même endroit que les siens sur cette figure confuse qui s'évanouissait entre nous et qui emportait avec elle nos derniers regards. Étais-je sûr de revoir jamais un nuage qu'elle aurait vu ?

Comme il faisait très-beau, les jeunes filles ne manquèrent pas d'arriver à leur rendez-vous du soir, et de former autour du vieil orme, où j'étais assis par hasard, leurs danses accoutumées, en chantant en chœur des airs de ronde qui m'étonnaient par leur simplicité et leur grâce, parce que l'exil et la guerre m'avaient privé de trop bonne heure de ces innocentes joies de l'enfance. J'en comprenais cependant la douceur, et je regrettais, les yeux mouillés de larmes, de n'avoir pas vécu dans un temps et dans un état où il fût permis d'être si facilement heureux. L'amour lui-même se mêlait à ces plaisirs, car il y avait à chaque groupe quelques jeunes hommes de mon âge qui se disputaient à tous les refrains l'inappréciable faveur d'un baiser de préférence. Je ne me rappelle pas bien l'air et les paroles de ces chansons-là, mais il me semblait qu'elles

ne vibreraient jamais à mon oreille sans que mon cœur en tressaillît, tant elles me révélaient de choses charmantes. Cependant, ce n'était rien en soi, ou plutôt cela serait impossible à exprimer à ceux qui n'ont pas senti la même chose. C'était, si je m'en souviens, une belle qui s'était endormie au bord d'une fontaine, et que son père et son fiancé cherchaient sans la trouver. C'étaient des filles de rois chassées de leurs palais qui se réveillaient dans la forêt un jour de bataille, et qui faisaient plus de vœux pour leurs prétendus que pour la couronne. C'étaient les regrets des bergères qui s'affligent de ne plus aller au bois parce que les lauriers sont coupés, et qui aspirent après la saison qui doit ramener leurs danses et leurs amours.

Je m'étais trouvé enfermé dans le cercle des jeux; j'y avais été retenu d'abord par la curiosité d'une sensation nouvelle, et puis par cette satisfaction d'une âme fatiguée qui trouve à se délasser dans des émotions douces, et puis enfin par un intérêt d'une espèce singulière qui aurait absorbé tous mes autres sentiments, si je n'avais pas connu Sancy. Plusieurs fois le nom de Jeannette, ce nom attaché à une jeune personne dont la candeur, la franche gaîté, l'air de bien-être et de contentement, reposaient agréablement la pensée; plusieurs fois, dis-je, il avait frappé mon oreille et retenti jusqu'à mon cœur. Je m'étais d'abord placé à côté d'elle, je la regardais, je comparais notre taille et nos habits, je me demandais si c'était Jeannette, et au moment où je me croyais près de me confirmer dans mes conjectures, elle se perdait comme à dessein au milieu de la foule. Enfin, les combinaisons d'un jeu nouveau me rapprochèrent d'elle, et une loi de ce jeu me prescrivait de lui dire un secret. Je m'emparai de

sa main, et je la portai sur mon sein, j'attachai mes yeux sur ses yeux, de manière à la forcer de soutenir un moment mes regards, je laissai retomber une tresse de mes cheveux, comme ils étaient dans le désordre de ma fuite, et je me penchai sur son épaule pour n'être entendu que par elle : Jeannette, lui dis-je, Dieu te récompensera, parce que tu as pris pitié d'un pauvre brigand !... — Elle poussa un cri, et tremblant de mon imprudence et de la sienne, elle déguisa son effroi sous je ne sais quel prétexte, après quoi elle rejoignit ses compagnes.

Il était fort tard quand j'entrai dans la ville, et l'obscurité favorisait mes desseins. J'arrivai assez facilement à la maison de M. Aubert, parce que Thérèse me l'avait indiquée avec beaucoup de soin, et le vieux domestique qui vint m'ouvrir me reconnut d'abord pour m'avoir vu quelquefois à la ferme, quand il y était envoyé par son maître. Je fus frappé de sa tristesse et de son abattement; et je n'eus pas de peine à m'apercevoir, à la lueur de la lampe qui éclairait son visage, que des pleurs tout récents avaient mouillé ses paupières. Cependant, il ne proféra pas une parole tant que la porte fut ouverte; mais à peine l'eut-il laissée retomber sur ses gonds, qu'il se hâta de déposer la lampe qui vacillait dans sa main tremblante, tomba sur une chaise, et m'apprit, en fondant en larmes, que M. Aubert était arrêté. — Arrêté ! m'écriai-je. — Il y a deux jours. — Et pourquoi ? — Sait-on pourquoi on est mené dans les prisons, et des prisons à l'échafaud ? me dit-il en secouant la tête; mais cela ne pouvait pas manquer tôt ou tard, continua-t-il. C'était un trop honnête homme pour ces gens-ci, et depuis long-temps je pensais bien à part moi qu'ils finiraient par le tuer pour le punir de n'être

pas méchant comme eux. — Ils ne le tueront pas, ou je mourrai près de lui !... — Antoinette ! reprit le vieillard étonné. — Qu'étais-je en effet, et comment pouvais-je essayer de délivrer à mon tour mon généreux libérateur, sans achever de le perdre ?

Il fallait cependant tout entreprendre, et, pour parvenir à quelque chose, il fallait communiquer avec lui. Cela n'était pas aisé. Huit jours entiers se passèrent avant de rien obtenir, parce que M. Aubert était au secret, et la permission enfin accordée à nos prières ne me concernait point. En même temps, la correspondance de M. Aubert lui fut remise toute ouverte par le gardien de la prison. C'étaient deux lettres de Sancy, postérieures à mon départ.

Je passai le jour à attendre dans une anxiété inconcevable, non que j'eusse entrevu la moindre possibilité de sauver M. Aubert par un coup de main hasardeux, ou que l'état des choses fût tellement désespéré pour lui qu'il ne me restât de toutes mes hypothèses que la certitude de sa perte ; mais parce qu'un sentiment indéfinissable me rendait le retour de Dominique de plus en plus nécessaire, comme si ma vie avait dépendu de ce qu'il aurait à me dire. Quand il rentra, je cherchai impatiemment à lire dans ses yeux s'il y avait quelque circonstance nouvelle qui pût justifier mes craintes. Il me parut tranquille, et sa tranquillité ne me rassurait point. Enfin il s'assit, et tira d'un pli de ses habits une lettre à l'adresse d'Antoinette, dont je m'emparai avec empressement. Elle était conçue en ces termes :

« Chère enfant, lorsque j'écrivis à Thérèse de vous » envoyer au Mans, je me croyais sûr de pouvoir vous » rendre avant peu à votre famille. Vous savez combien » mon sort est changé, et l'intérêt que vous y avez pris

» m'est connu. Mon seul malheur est maintenant de ne
» pouvoir mettre un terme au vôtre. Je n'ai d'ailleurs
» aucun danger personnel à courir, ou plutôt j'ai une
» certitude si positive d'échapper incessamment à tous
» les dangers qui me menacent, que si je vous recom-
» mande de détruire ma lettre, c'est dans la vue de ne
» pas compromettre vos secrets et votre existence. La
» mienne est devenue inutile aux malheureux, et si elle
» devait se terminer à la suite d'un jugement, la confis-
» cation priverait ma famille de ses dernières ressources.
» C'est pour cela que j'ai résolu d'être libre, et que je
» m'en suis ménagé les moyens. Je vous jure que tout a
» réussi pour cela à ma satisfaction. Dans l'état où ce
» dernier événement vous laissera, je ne vois rien de
» mieux à faire pour vous que de retourner à Sancy. Je
» vous y engage d'abord dans votre intérêt, parce que
» cette maison restera votre asile tant que vous aurez
» besoin d'un asile. Plus tard, d'ailleurs, ma fille peut
» devoir son bonheur à la liaison qu'elle a contractée
» avec vous, et trouver dans votre amitié, dans votre
» protection, le prix des faibles services de son père.
» Elle a besoin de vous dès aujourd'hui. On m'écrit à
» deux reprises qu'elle est malade, qu'elle est fort ma-
» lade, et j'ai peur encore qu'on ne me dissimule à quel
» point la vie de ma Thérèse est compromise. Allez donc
» à Sancy, chère Antoinette ! c'est son père qui vous en
» prie ! et surtout ne parlez pas de ma captivité, ni de-
» vant ma vieille mère, ni devant ma pauvre Thérèse.
» Je vous répète que cela n'en vaut pas la peine. Ma
» captivité va finir.

» PIERRE AUBERT. »

Cette lettre me causait de vives alarmes sur le sort de Thérèse. Elle ne me rassurait que faiblement sur celui de M. Aubert, dont je ne comprenais point les ressources et les espérances. La permission de Dominique lui donnait le droit d'entrer dans la prison tous les jours. Je résolus d'attendre au lendemain. Ce jour-là, Dominique revint de très-bonne heure, après une absence si courte, qu'elle m'avait à peine donné le temps de l'impatience et de l'inquiétude. Il était rayonnant de joie. — Notre maître n'est plus en prison, me dit-il, quand il eut pris le temps de rassembler ses idées et la force de se faire entendre.

— Il n'est plus en prison ! m'écriai-je. Mais où est-il ? le savez-vous ?

Dominique me regarda d'un air embarrassé. — Je n'en sais rien à la vérité ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. Aubert n'est plus dans la prison où je l'ai vu, et qu'il n'a été transféré dans aucune autre. Je m'en suis assuré moi-même, et partout. Le concierge m'a répondu d'ailleurs d'un ton de voix sombre et avec un regard affreux, comme l'assassin qui a perdu la trace de sa victime avant de l'avoir achevée. Il m'a dit brusquement : Il n'y est plus. — Je lui ai reparti : Est-il dans une autre maison ? — Il m'a répondu : Non, et il a repoussé la porte sur moi. Vrai comme Dieu est Dieu, continua Dominique, je vous proteste que notre maître est sauvé.

Je relus la lettre de M. Aubert. Elle avait quelque chose de vague qui m'effrayait au premier abord ; mais je trouvai qu'elle pouvait se prêter à cette explication. Au moment où j'y réfléchissais, le bruit de l'évasion de plusieurs prisonniers parvint jusqu'à nous, et me confirma dans cette idée. Je n'avais donc plus qu'à remplir

les intentions de mon bienfaiteur, et qu'à satisfaire au besoin de mon âme qui était tourmentée des plus cruelles angoisses, depuis que je me représentais Thérèse malade, peut-être mourante, et appelant en vain son père et moi. J'embrassai Dominique et je partis.

Quoique je retournasse vers Thérèse, et que peu de jours auparavant je n'eusse pas conçu de plus grand bonheur ; quoique je l'aimasse plus que jamais, je marchais pénétré de tristesse, et aussi lentement que si je n'avais jamais eu à la revoir. Je ne m'étais pas encore trouvé si faible et si mal au monde. Il y avait devant mes yeux comme un nuage de douleur qui obscurcissait jusqu'aux plus doux souvenirs de ma vie. L'incertitude où j'étais du sort à venir de M. Aubert, le doute où il m'avait laissé sur le véritable état de Thérèse, la crainte de la trouver dans une position dangereuse, l'ennui même de cet habit qui cachait mon sexe, qui commençait à le mal déguiser, et qui devenait à charge à mon impatience et à mon courage ; je ne sais enfin quel besoin de mourir, qui est peut-être dans les hommes très-malheureux le pressentiment des malheurs prêts à finir, tout cela agissait à la fois sur mon imagination et sur mon cœur. Il me sembla it que j'arriverais toujours trop tôt où j'allais, et qu'il vaudrait mieux ne pas arriver.

Je m'assis au-dessus de la montagne de la croix pour regarder la maison. Rien n'était changé. Il n'y avait là aucun mouvement inquiétant. Les cultivateurs étaient à leurs travaux ordinaires. L'air était calme et doux, et l'on s'imagine que si on avait des motifs réels de souffrance, la nature entière devrait y prendre part. Je contemplais cependant avec un effroi involontaire ce

hameau qui m'avait vu si heureux, et je tremblais d'y rentrer.

Dans ce moment, j'entendis quelque bruit derrière moi, dans le hallier; je me détournai pour savoir d'où il provenait; c'était une femme qui était encore éloignée, mais que je reconnus à travers un étrange désordre de physionomie pour Henriette de F... Au premier abord, je crus rêver; ses cheveux étaient épars, sa robe déchirée, ses pieds nus; elle montait avec l'agilité d'un fantôme sur les pointes aiguës des rochers, en chantant des refrains de romances, et en riant par accès; un homme la suivait de loin, l'œil attentif à tous ses mouvements, l'air affligé et pensif; je le reconnus aussi pour un de ses domestiques. Il m'avait aperçu en même temps, où plutôt il avait aperçu Antoinette, car je n'étais que cela pour lui. Il porta la main à son front avec un mouvement de tête qui exprimait la plus vive douleur, pour me faire comprendre qu'Henriette était folle. Je me levai et je courus à elle: ses grands yeux s'arrêtèrent fixement sur moi; elle resta debout sur le roc à la pointe duquel elle venait de s'élancer, en manifestant par son attitude immobile et réfléchie le désir de se rappeler quelque chose. Le rire qui venait d'instant en instant sur sa bouche ne s'effaça pas tout-à-fait; mais ses paupières se mouillèrent bientôt de pleurs abondants, et ce contraste avait quelque chose d'horrible; à mesure que je l'avais vue de plus près, j'avais mieux remarqué l'égarement de ses traits, la bizarrerie de ses ajustements. Elle portait en écharpe un mouchoir rouge comme nos officiers; ses longs cheveux bruns, qui retombaient de côté et d'autre devant elle, étaient semés de soucis et de ces fleurs d'un violet foncé qu'on appelle, je crois, des

ancolies ; ses bras, fortement hâlés par le soleil, sortaient à nu des manches courtes de sa robe noire ; ils étaient déjà maigres et flétris comme si la mort les avait touchés.

— Tu ne sais pas, Antoinette, me dit-elle : ces gens-là ont tué Mondyon, tué! tué !... — Mondyon est mort! m'écriai-je ; serait-il vrai ?

Elle prit la position d'un homme qui en met un autre en joue : — Pas comme cela, reprit-elle ; puis elle leva la main, et la laissa retomber le long de son cou avec un éclat de rire affreux ; je ne comprenais pas bien ce geste, elle éclaircit mon doute en le recommençant ; le domestique qui la suivait inclina la tête d'un air affirmatif.

Mondyon ! mon pauvre Mondyon !... Je cherchais une épée, j'avais une robe, l'habit d'une femme!... Henriette elle-même n'était plus présente à ma pensée; mais elle s'occupait encore bien moins d'Antoinette et de tout ce qui restait au monde. Quand je relevai les yeux vers l'endroit où je l'avais vue, elle était déjà très-loin. Elle avait repris le refrain monotone de sa chanson, et sautillait de roc en roc au sommet de la montagne. Je tombai d'accablement sur celui qu'elle venait de quitter, et où ses pieds déchirés avaient laissé une trace de sang.

Mondyon est mort ! dis-je en mordant la terre ; mon père est mort ! ma malheureuse mère, que j'ai à peine embrassée, est morte avant le temps, morte dans un cachot.... Tout ce que j'ai aimé dévoué à l'échafaud,... sacrifié aux absurdes rêveries de quelques forcenés,... et j'ai des habits de femme ! O Adolphe ! vous avez des habits de femme, et vous ne manquez pas cependant des vêtements et des armes d'un homme ; tout cela est

à votre disposition, et vous portez des habits de femme, et vous croyez jouir de votre force et de votre raison! Ah! cette pauvre créature, cette femme privée de sens, qui vient de vous parler, qui vous mépriserait si elle savait qu'un soldat est caché sous les habits de la servante de ferme, Henriette est mille fois plus homme que vous : s'il lui restait, comme à vous, un morceau de fer qui pût donner la mort, elle vengerait Mondyon, et ne pleurerait pas inutilement sur des malheurs qu'à votre place elle aurait dû partager. Voilà qui est bien, repris-je en me levant : Thérèse est malade; son père lui-même, qui a sur moi l'autorité la plus sacrée, a voulu que je vinsse auprès d'elle. Je la verrai, je la servirai, je m'assurerai qu'elle n'a plus besoin de ma présence, et je la quitterai demain, et j'irai mourir aussi! Thérèse est tout mon bonheur, mais l'honneur est tout avant elle! De quel droit vivrais-je quand ils sont morts? et comment vivrais-je, grand Dieu! daignerait-elle supporter les regards d'une faible et indigne créature qui survit à ses amis, qui ose attester leur mémoire, et qui n'a pas racheté leur sang! Je m'arrêtai, je m'étreignis de mes propres bras, comme si mon père m'avait enveloppé des siens. Je me dis, avec une autorité qui ne venait pas de moi, qui appartenait à une puissance supérieure à ma volonté : Adolphe, allez mourir!..... Le poids qui m'accablait diminua, mon cœur s'épanouit comme il doit le faire à la première volupté de la vie; je sentis que j'agissais sur les faiblesses de mon âme d'une force irrésistible, et cette idée me pénétra d'une joie encore inconnue : je répétai à voix haute : Adolphe, allez mourir!... et je répondis : J'y vais.

J'arrivai à Sancy sans trouver personne, ou plutôt

j'évitai quelques enfants qui gardaient leurs troupeaux sur les revers de la côte, et qui auraient pu me dire ce qui se passait. La porte était ouverte, les domestiques n'y étaient point. Thérèse couchait dans la seconde chambre, il y avait beaucoup de monde, les domestiques, les amis, les médecins auprès de son lit. J'entrai le plus doucement possible; mais je remarquai qu'on parlait; je m'avançai, sans précaution, jusqu'à l'endroit où elle devait me voir. Elle ne me vit cependant point : je ne compris pas précisément pourquoi ; une fille se pencha vers elle, et lui dit avec une expression singulière : Antoinette est arrivée !... — J'observai un mouvement, et j'entendis un cri sourd, un cri voilé qui ne me rappelait pas distinctement la voix de Thérèse ; elle se souleva sur son lit, et demanda : Où est-elle ? Ce n'était pas Thérèse comme je l'avais vue ; son teint était animé d'un éclat extraordinaire, qui contrastait avec la pâleur livide de son front ; ses yeux étaient tournés sur moi, et je ne trouvais pas ses regards. Je songeai à la petite-vérole que je devais avoir eue peu de temps après ma naissance, à ce que m'avait dit ma mère, et dont je ne connaissais point les effets. Confirmé dans cette idée par un mot échappé à l'une des personnes qui était là, je fus frappé de la pensée que la petite-vérole faisait quelquefois mourir, et que Thérèse avait une maladie mortelle : ce fut l'affaire d'un moment, mais ce moment usa tellement ma vie, que j'éprouvai que le bonheur même ne la prolongerait pas. — Oh ! n'approche pas, dit Thérèse, n'approche pas, si tu n'as pas eu la petite-vérole !... — J'ai eu la petite-vérole, lui dis-je en m'appuyant sur son lit, car j'avais peine à me soutenir, et en couvrant de baisers et de larmes sa main qu'elle venait de m'a-

bandonner : — J'ai eu la petite-vérole. Je n'en étais pas bien sûr, et combien j'aurais voulu être sûr du contraire pour espérer de souffrir du même mal, et de courir les mêmes dangers !...

Thérèse avait pressé ma main ; elle l'avait portée sur sa bouche. Je l'avais embrassée aussi. Elle m'avait repoussé un peu. Ses lèvres étaient sèches et ardentes. Quand j'eus reposé, calmé le trouble de mon âme, je remarquai qu'il n'y avait plus personne autour de nous, et que Thérèse avait recouvert son visage de son drap. Je compris, je crus comprendre son intention. Je me révoltais contre l'idée qu'elle ne me croyait pas digne de la regarder et de l'aimer dans la laideur de sa maladie. — Tu n'aimes plus ton Adolphe, lui dis-je à voix basse, puisque tu ne veux plus le voir. — Adolphe, dit-elle beaucoup plus bas, songe donc que tu te nommes.... — Ils sont sortis, continuai-je. Il n'y a plus que toi et que ton Adolphe que tu ne veux pas voir. Elle serra ma main, souleva sa tête et la laissa retomber sous ce drap qui la couvrait comme un linceul. Cette pensée me déplaisait. Je voulus l'arracher, elle le retint. — Que je ne veux pas voir ! murmura-t-elle avec un sanglot qui me brisa le cœur. Dis que je ne peux plus le voir et que je ne le verrai plus. Thérèse n'est plus rien pour Adolphe qu'un spectre, que la tête du squelette qui roule dans les cimetières. Elle n'a plus d'yeux ! — Tais-toi, lui dis-je en la rapprochant de moi ; ton pauvre esprit s'égare ; il est affaibli et troublé par ton mal. S'il ne t'abusait toi-même, tu ne me tromperais pas si cruellement. Elle rejeta le drap et se tourna vers moi comme si elle m'avait regardé. Je ne lui vis pas d'yeux, mais je n'avais jamais remarqué les effets de la petite-vérole, et je ne m'en formais qu'une idée va-

gue. — C'est un accident commun, lui dis-je, qui ne dure qu'autant que la maladie et qui ne doit pas t'effrayer. Elle sourit, saisit mes doigts, les porta vers l'orbite de ses yeux et les appuya dans sa profondeur. Il était vide. Je tressaillis malgré moi, car j'aurais voulu lui dérober ce que j'éprouvais, mais j'avais les mains engagées dans les siennes; elle les pressa vivement et puis les abandonna, comme si elle avait voulu me rendre la liberté. Je la devinai, je repris ses mains, je les retins avec force. Je pleurais amèrement. — Thérèse, m'écriai-je, que ceux qui aiment comme vous sont heureux ! Qu'ils ont des liens souples et faciles ! Vous auriez abandonné Adolphe aveugle ! Elle voulut m'interrompre. Je continuai, — Adolphe que vous avez recueilli, que vous avez nourri, que vous avez sauvé, je n'ose plus dire, hélas ! que vous avez aimé ! vous l'auriez abandonné pour un malheur de plus ! votre pitié allait jusque là et pas plus loin ! Un coup de feu pouvait aussi m'enlever les yeux, et Adolphe alors n'avait personne qui l'aimât, qui le conduisit, qui reçût pour lui l'aumône de la charité ! C'est ainsi que tu m'aimais, c'est ainsi que vous aimez ! Oh ! j'espère bien que vous n'êtes pas aveugle; mais, si vous l'étiez, cesserais-je, moi, de te voir et de vivre pour toi ! Dis-moi, pourrais-je te quitter sans mourir ! L'aveugle a un chien qui le précède, qui le sert, qui sollicite pour lui de l'attitude et du regard la charité des passants, un chien dont il est aimé ; et ce qu'il attend d'une brute, vous ne le demanderiez pas au cœur que vous avez choisi ! Non, Thérèse; tu n'as pas besoin d'yeux tant qu'Adolphe en aura pour veiller sur toi ; et quant à lui, s'il avait besoin d'être vu de toi, de toi seule à jamais, tu le pardonneras aux vanités de l'a-

mour, mais là, dans ton cœur, ne le vois-tu pas encore? — Oh! toujours, toujours, dit Thérèse. Oh ! je te voix mieux. Je ne t'ai jamais si bien vu : je vois jusqu'au pli de ton front, jusqu'au mouvement de ton sourcil, jusqu'à la petite cicatrice de ta lèvre supérieure, et je verrais cela plus long-temps que les autres femmes : mais pourquoi te lier à un cadavre? Je te fais de la peine ! reprit-elle. Oh ! je connais bien mon Adolphe, et je ne renoncerais pas à lui sur la terre si je ne savais où le retrouver! Mais je le retrouverai un jour pour ne m'en séparer jamais. Tu aurais beau faire, continua-t-elle en passant ses doigts dans mes cheveux, tu pourras vivre et aimer, c'est dans l'ordre; mais ton éternité m'appartient tout entière. J'aurai alors, et pour toujours, ma beauté, ma jeunesse, mes yeux. En disant cela, elle couvrit de sa main la place où ils n'étaient plus. J'avais perdu la force de lui répondre. Je succombais sous le poids de ma douleur. Il me semblait que les larmes dont je mouillais sa main auraient dû parler pour moi; mais ne pouvait-elle pas les prendre pour celles de la pitié, d'une pitié ordinaire et commode, comme celle qu'ont les autres hommes pour leurs semblables, et qui n'engage point la vie de celui qui l'éprouve? Sa main d'ailleurs était si pâle et si froide! Elle pouvait être insensible à mes larmes. Je sentais qu'il me manquait un langage, que les signes perdus pour ses yeux, l'action de ma main peut-être perdue pour sa main qui lui répondait à peine, celle de mes paroles soutenue des exclamations vulgaires, des froids serments dont les amants se servent pour tromper, ne parviendraient pas sûrement à son cœur. J'aurais voulu ouvrir le mien, et que ses yeux un moment, un seul moment dessillés, eussent

pu s'assurer que je ne la trompais pas. Oh! je concevais dans cette idée une inexprimable volupté à mourir! Dans cette impuissance de me faire entendre, je déchirais son drap de mes dents, j'y étouffais mes sanglots, j'y desséchais mes yeux en les comprimant avec force pour tarir les pleurs dont ils étaient inondés. Je désirais les perdre! — Veux-tu, lui dis-je, veux-tu que je les arrache, ces yeux qui te déplaisent, et que nous allions promener ensemble notre infirmité de ville en ville, à la merci du ciel et des hommes compatissants? Dis, veux-tu que je sois aveugle, et que je détruise de deux coups de poignard ce faible et malheureux avantage que la nature trop injuste me donne aujourd'hui sur toi? Alors on dira : Voilà les deux amants, la maîtresse qui a perdu les yeux par la petite-vérole, l'amoureux qui s'est aveuglé pour ressembler à sa maîtresse; ils s'en vont par le monde fidèles et heureux, car leur bonheur consiste à s'aimer; on le dira, n'en doute pas, et l'on prendra soin de notre misère.

— Je te comprends bien, me répondit-elle. Ce que tu dis là, je l'ai éprouvé tant de fois dans mon cœur, avant de penser que je deviendrais si malheureuse, et quand je m'imaginais que ce serait à moi à protéger, à soutenir, à embellir ta vie! Mais ce sont peut-être les illusions de la jeunesse insensée pour qui tout l'avenir est dans une minute d'ivresse et d'égarement. Tu seras toujours tout pour moi, quoi qu'il arrive, car mon cœur n'aura jamais le funeste privilége de pouvoir changer. Je t'aimerai toute ma vie comme je t'ai aimé, parce que je te verrai toute ma vie comme je t'ai vu, et qu'aucune impression nouvelle ne pourra plus me parvenir par ces yeux éteints, parce que ma vie se composera toute des souvenirs du passé, et qu'elle n'aura plus

de présent. Mais toi, si jeune et si long-temps condamné à être l'unique pensée d'une pauvre fille imparfaite, infirme, défigurée, es-tu bien sûr de ne jamais éprouver de lassitude et de dégoûts ? Tu te fâches, continua-t-elle en souriant. Oh! tu es un homme habile, plein d'expérience et de raison, et qui sait déjà toute l'existence, comme s'il y avait passé plusieurs fois ! Ne tourmentez pas cet amant de dix-sept ans de l'idée qu'il n'y a point de sentiments éternels, et que la contrainte d'une obligation rebutante peut fatiguer à la longue une âme que le bonheur même aurait ennuyée ! Écoute ! ne me promets pas tant. Je suis très-exigeante cependant; j'aime beaucoup, et il est naturel de beaucoup exiger de ce qu'on aime. Promets-moi, cet engagement peut se tenir, de me conserver ton amitié toute la vie; promets-moi, quand tu en aimeras une autre, de ne pas me le dire; car je veux aimer tout ce que tu aimeras, et celle là, je sens que je ne pourrais pas l'aimer. Consens encore à me laisser vivre où tu vivras; et, si je te deviens jamais un peu à charge, promets-moi de faire en sorte que je ne le devine pas. Voilà bien des sacrifices, mais je les comprends, et je les attends de toi. Je te dégage d'avance de tout autre serment. — J'allais parler, elle chercha ma bouche avec sa main et la couvrit fortement. Je me levai désespéré. Je marchai dans la chambre avec une sorte de fureur. Je vis qu'elle était inquiète. Je revins. Je la touchai. — Thérèse, lui dis-je, mettons un terme à ces débats affreux. Vous dites des paroles de femme, et vous tuez votre ami. Savez-vous qu'il n'en coûte pas plus d'en finir? C'est à l'éternité que tu en appelles? Eh bien! allons dans l'éternité! et si ton âme se révolte contre la mort, va, je me charge de tout. Ne frissonne pas ainsi. Dieu ne nous repous-

sera point. Il y a des actions fortes qui sont au-dessus de la capacité et des jugements de l'homme, mais que Dieu apprécie, et qui trouveront devant lui la grâce que la méprisable sagesse du vulgaire leur a refusée. Puisque notre existence sur cette terre est perdue, anéantie à jamais, et que tu ne comprends d'autres moyens de l'améliorer que des transactions qui nous humilieraient tous les deux, c'est un signe que Dieu est content, et qu'il nous rappelle à lui. Ne te persuade pas, Thérèse, que sa souveraine bonté accablerait de tant de maux deux âmes innocentes qu'il a formées avec prédilection, s'il ne voulait nous indiquer que le temps de nous en retourner est venu. Ne crains rien, Thérèse! Si je trouve en moi assez de force pour ce que je conçois, c'est que cette force m'est donnée; c'est qu'il était marqué dans les décrets du Ciel que nous mourrions ensemble, et que je te porterais dans mes bras à notre divin père, avant de prendre possession de toi pour l'éternité. — Adolphe! cria-t-elle d'un son de voix qui annonçait la terreur : et elle se releva avec effort, le bras étendu de mon côté. Je m'approchai pour la soutenir. Elle tremblait. Sa poitrine était gonflée, haletante. Elle s'aperçut que j'étais près d'elle, et retomba en frissonnant. — Fais ce que tu voudras de ma vie, me dit-elle. Dispose de ces derniers jours que Dieu m'accorde, si tu le veux; mais ne me parle plus comme cela. Songe que je suis malade, et que tu me fais peur. Je pensai qu'en effet mon emportement avait pu aggraver son mal. — Je te fais peur, Thérèse! Adolphe te fait peur? Ah! plutôt mourir mille fois que d'inquiéter ton cœur de la peine la plus légère! Que dis-je! plutôt mourir seul, et te perdre pour jamais! Je ne ferai moi-même que ce que tu voudras; et si tu te défies trop de

ma constance pour être heureuse sur la foi de mes promesses, s'il faut l'épreuve de ma vie pour te rassurer, je me contenterai de te suivre, de t'épier de loin, de tenir mes yeux arrêtés sur toutes tes démarches, mes pensées attentives à toutes tes pensées ; je ne te fatiguerai pas de l'obstination d'un sentiment auquel tu n'as pas la force de croire ; je ne t'en parlerai que lorsque tu ne pourras plus rien craindre de ces illusions de la jeunesse et des passions qui t'inspirent tant de défiance. J'attendrai pour te dire, Me voilà, que le temps et le désespoir aient usé mes jours et blanchi mes cheveux. Je reviendrai alors près de toi, dévoué à ton bonheur comme aujourd'hui, et je te prouverai en mourant à tes pieds du plaisir de t'entendre dire encore une fois que tu m'aimes, que vous vous étiez cruellement trompée sur mon cœur ! Pendant ce temps-là, je baignais ses mains de mes larmes. Elle ne me repoussait plus. — Je le veux bien, dit-elle. Je croirai à tout ce que tu m'as promis. J'y croirai tant que tu le voudras. Si c'est une illusion, elle vaut la vie tout entière. Je serais bien folle de la repousser. Oui, je crois que tu m'aimes, Adolphe, que tu m'aimes telle que je suis, et que tu m'aimeras toujours. Ne s'est-il pas trouvé des amants qui n'ont pas survécu à leur maîtresse ? un sentiment qui triomphe de la mort peut bien résister au malheur. Elle engagea ses bras dans les miens. Elle était tout-à-fait contre mon sein. Je craignais de l'incommoder, parce qu'elle souffrait partout. Je m'éloignai faiblement en laissant ma bouche assez près de la sienne pour aspirer son souffle ; et, comme cette position était difficile à conserver long-temps sans une fatigue excessive, j'appuyai le haut de mon corps sur le lit, et peu à peu je m'y reposai tout entier sans qu'elle s'en aperçût. Cette

idée me causa un horrible serrement de cœur. J'éprouvais un mélange inexprimable de douleur et d'ivresse à penser que j'étais couché avec Thérèse, avec Thérèse aveugle et mourante ; je comparais cela aux félicités que je m'étais promises, et je concevais profondément que la vie de l'homme ne peut pas embrasser toute sa destinée. J'étais sûr qu'il manquait beaucoup à la mienne, mais qu'elle ne finissait pas ici, et que Dieu ne m'avait pas donné seulement pour mon supplice une âme qui désirait le bonheur et qui comprenait l'éternité.

Depuis que je pouvais me rendre compte de mes actions, je n'avais jamais négligé de prier : la nuit était déjà tombée; on savait que je veillerais Thérèse ; on avait apporté la lampe et les remèdes de la nuit. Je voulus me recueillir pour ma prière, et j'eus un instant d'inquiétude, parce que j'étais couché auprès d'une femme : mon cœur battit avec violence, et repoussa cette idée comme une profanation. — O Dieu ! dis-je en moi-même, vous lisez dans mon âme, et vous savez si elle est indigne de vous ! Cela me rendit un calme singulier, et qui changea en confiance tout l'effroi que le premier sentiment de cette apparence de faute m'avait inspiré. Je me plaçai plus près de Thérèse. Ses pieds étaient glacés ; je les rechauffai dans ma main. Elle dormait d'un sommeil inquiet, et le moindre frémissement de ses membres ne m'échappait point. J'étais du moins plus a portée de la secourir. Elle tournait souvent sa tête avec vivacité, en poussant de petits cris, en articulant deux ou trois syllabes confuses. Mon bras droit était engagé sous son cou depuis plusieurs heures. J'y avais senti d'abord un peu de malaise, ensuite de l'engourdissement, et j'avais fini par ne rien sentir. C'était un apprentissage de la mort; et la mort

est si peu de chose ! Si elle avait pu me gagner ainsi tout entier, si j'avais pu cesser d'être, sans cesser d'être lié pour toujours au corps de Thérèse, le néant lui-même ne m'aurait pas épouvanté à ce prix. Quand je m'aperçus qu'elle se réveillait par degrés, je m'éloignai doucement pour qu'elle ne sût pas que j'avais été si près d'elle, et que son âme innocente ne s'en alarmât point. — Est-ce toi ? me dit-elle. — Oui, lui répondis-je en l'embrassant. — Est-il jour ? reprit-elle. Je ne m'attendais pas à cette question, elle me déchira. — Pas tout-à-fait, lui répliquai-je avec un trouble dont elle devina le motif. — Je veux, dit-elle, que tu t'exerces à soutenir cette idée, et que tu corriges mes erreurs avec autant de sang-froid que si elles ne te rappelaient pas une époque qui est passée pour ne plus revenir. Moi-même, en me réveillant, j'ai failli céder à cette impression. Je ne te voyais pas ; mais tu me touchais, c'était toi, bien toi, et j'ai oublié l'autre pensée comme une chose étrangère à ma vie. Il y a parmi les créatures de Dieu beaucoup d'êtres qui sentent et qui ne voient pas ; nous ne plaignons cependant pas leur malheur, parce que nous regardons cela comme naturel à leur espèce : mais un être privé de l'avantage de voir, qui verrait cependant par les yeux d'un être semblable à lui, d'un être qui l'aime et qui en a soin, nous jugerions qu'il est infiniment favorisé sur la terre. Qu'importe, en effet, que je ne voie pas, si toi, qui es la forte et la grande moitié de mon existence, tu vois pour nous conduire et pour nous faire vivre tous deux ? — Je m'apercevais, à cette exaltation de sentiments et de langage, qu'elle était animée par la fièvre. J'imprimai mes lèvres sur ses doigts pour lui témoigner que je prenais plaisir à l'entendre, et que ce qu'elle disait

était dans un parfait accord avec mes pensées. — C'est un étrange commerce que l'amour, continua-t-elle, un commerce où celui qui donne le plus est toujours le plus favorisé, et admire les grâces que la fortune t'a faites ! Tu seras tout entre nous deux, et moi je ne serai rien ! rien absolument! — Tu te trompes, lui dis-je, en affectant d'entrer pour lui plaire dans les rêves de son imagination, car tu seras toujours la pensée qui nous animera tous deux, et moi je ne serai que le corps qui lui obéit. — Cette idée lui sourit beaucoup. — Voilà, dit-elle, qui est digne de ton cœur. Il y aura une âme et un corps ; mais l'âme, ce sera encore toi, car je sens que toute la mienne est passée en toi, et que hors de toi je n'en ai plus.... Dieu me le pardonne, mon ami ! mais il n'y a que lui qui puisse nous redonner l'un à l'autre comme nous étions. Il paraît qu'ici c'était fini, et qu'il nous gardait, comme tu disais hier, pour la vie de l'avenir. J'ai fait là-dessus un rêve étrange cette nuit. Elle remarqua que j'écoutais : elle rit. — Tu n'as pas beaucoup de confiance aux rêves, n'est-ce pas ? Je pressai encore ses doigts qui étaient croisés dans les miens. — Imagine-toi, reprit-elle, que je me suis retrouvée telle que j'étais quand tu m'as vue pour la première fois. J'étais conviée à un beau festin avec Henriette (je ne lui avais point parlé d'Henriette), et avec nous il y avait deux officiers. Je me figure que c'était un repas de noces. L'un des officiers, c'était toi. Je regardais avec étonnement comme ta physionomie s'était animée d'une expression martiale et terrible, sans perdre cette expression de douceur pour laquelle je t'ai aimé, car tu avais toujours la tendresse de ton regard, la timidité de ton sourire, et je me réjouissais d'avoir touché un cœur si modeste et si

fier. L'autre officier, ce devait être Mondyon. Je le voyais à peu près comme tu me l'as dépeint, gai, mutin, boudeur, emporté, mais digne un peu d'être aimé de mon Adolphe. Nous étions d'une joie folle comme de pauvres jeunes gens qui se croient heureux, et qui croient que le bonheur est une chose durable. Tout-à-coup je relevai les yeux vers Henriette, parce qu'elle chantait. Je fus surprise et épouvantée : elle était si pâle, si malade, si tristement vêtue ! Oh! si tu l'avais vue comme cela! Saisie de douleur, je me retournai vers vous ; Mondyon et toi, vous aviez les yeux fixes, immobiles, éteints. Vous ressembliez à ces images moulées de plâtre ou de cire, auxquelles il ne manque pour faire illusion que le mouvement de la vie. Vous ne viviez pas, car tu ne me regardas point, ou tu n'eus pas l'air de me voir ; et c'était une chose hideuse à considérer, parce que vos têtes ne paraissaient plus appartenir à votre corps, et qu'elles ne s'y rattachaient que par je ne sais quelle ligne sanglante. —

Après m'avoir dit cela, Thérèse resta extrêmement abattue. Je cherchais inutilement à dissiper les idées qui la tourmentaient, parce que j'en étais poursuivi moi-même ; mais j'essayais de lui faire croire que j'étais tranquille, quoique ma voix fût altérée et tremblante. Enfin le jour était venu ; Thérèse avait demandé un confesseur, et je désirais qu'elle s'entretînt avec un homme qui aurait de l'autorité sur son âme, dans l'espérance qu'il en résulterait pour elle un peu de consolation. Quelque bruit que j'entendis au dehors m'apprit qu'il était arrivé. J'en avertis Thérèse, j'ouvris, et je me plaçai auprès de la porte ; le prêtre passa devant moi sans me regarder. C'était un homme d'une petite taille et d'une physionomie commune, qui avait

tout au plus trente-six ans; cependant ses cheveux étaient déjà rares et blanchis. Il y avait dans ses traits une expression singulière et pénible à voir, celle du courage qui commence à être usé par la douleur, de la patience qui cède sous le poids des souffrances de tous les jours, des forces du corps qui vont manquer au dévouement de l'âme, et qui ne se soutiennent encore un moment qu'à la faveur de cet enthousiasme de la vertu, ou de ce sentimnent de la foi qu'on appelle aujourd'hui le fanatisme. Il marchait avec peu d'assurance, et en s'appuyant contre les ais de la boiserie; car il était très-fatigué, très-malade, et il ne paraissait depuis long-temps dans les lieux habités que pour y porter les secours de son ministère. Ses habits n'annonçaient point le sacerdoce de la religion proscrite. C'était ce mélange de vêtements divers qui indique un costume étranger à celui qui le porte, et dont il n'est redevable qu'à la charité. Je passai le seuil de la chambre, et je m'arrêtai au dehors; il ne me parvenait de l'intérieur qu'un murmure sourd et confus, mais que j'aimais à entendre, parce qu'il me prouvait du moins l'existence de deux personnes. Les autres domestiques s'étaient mis à genoux avant moi; la grand'mère avait fait rouler sa chaise longue au milieu d'eux, et comme elle ne pouvait s'agenouiller parce que ses jambes étaient immobiles, elle se penchait sur ses mains croisées, en implorant l'assistance de Dieu avec des larmes et des sanglots. Je défaillais; je suivis de la main le montant de la porte contre lequel j'étais appuyé, et quand je fus à genoux, je m'y retins fortement en y collant mon visage et en enfonçant mes doigts dans les inégalités des moulures. J'avais le sentiment que la pensée de Dieu s'arrêtait un moment sur la petite ferme

de Sancy, et que mon âme était en sa présence. J'aurais voulu faire un vœu ; je ne sais quelle inspiration secrète me disait qu'il ne serait point agréé, et que ce jour n'était pas un jour de promesses, mais un jour de sacrifices.

Je ne pus me lever que lorsque le prêtre sortit ; il essuyait une larme.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta tout-à-coup et nomma Antoinette ; je me présentai. — Mademoiselle vous demande, dit-il en me regardant fixement d'un air d'abord triste et austère, mais qui s'éclaircit peu à peu. Ensuite il se rapprocha vivement de moi, pressa ma main entre ses mains, et me donna sa bénédiction. Tout le monde le regardait avec étonnement, car j'étais seul à le comprendre. Je crus deviner que la bénédiction et le serrement de main de ce saint prêtre n'était qu'un ajournement à quelque prochain rendez-vous dans un monde où nous étions attendus. Cette pensée me donna un peu de force, parce que les apparences de la mort s'embellissaient pour moi de tout ce que j'avais perdu, de tout ce qui me restait à perdre dans la vie. J'entrai à pas posés dans la chambre de Thérèse ; je croyais cependant la trouver éveillée, et je fus étonné de son immobilité. Un petit mouvement de sa tête qui était relevée sur son oreiller, et qui était animée d'un coloris très-vif, quoique les traces de sa maladie n'y parussent presque plus, me décida à m'approcher davantage. Elle m'appela d'une voix basse ; je me précipitai à genoux auprès d'elle, et je pris sa main qui tombait de son lit pour y appliquer mes lèvres. Elle était extraordinairement froide ; inutilement j'essayais de la réchauffer de mon souffle ; l'ardeur même de ma bouche ne pouvait y rappeler la vie. Thé-

rèse m'appela encore en essayant d'élever la voix. — Je suis là, m'écriai-je ! ne m'entends-tu pas ? Elle parut étonnée. — Je t'entends bien, me répondit-elle, mais je ne te sens point. Je me levai, je plaçai mon visage très-près du sien, au point de l'effleurer de mon haleine. — Comme cela, dit-elle, je suis plus sûre que tu es auprès de moi. Tu peux même m'embrasser une fois comme ta sœur et ton épouse. On me l'a permis tout-à-l'heure, et on m'a dit que Dieu n'était point irrité contre nos amours depuis que tu es revenu. Je l'embrassai. — A la bonne heure, reprit-elle, ceci n'est pas un péché; cela ne fait pas le mal du baiser de l'églantine. — O ma Thérèse, lui dis-je, cette fois-là, c'est moi qui étais coupable! — Garde-toi bien de le croire, interrompit-elle vivement; car il n'y a encore que moi qui ai racheté quelque chose.

Je m'aperçus que sa voix s'embarrassait, que sa poitrine se soulevait et s'abaissait plus fréquemment, que sa respiration devenait courte et douloureuse. — Ne parle pas comme cela, repris-je, tu te fatigues et tu souffres. Je n'ai pas besoin d'entendre tes pensées. A mesure qu'elles se succèdent dans ton cœur, elles parviennent au mien. Elle se tourna vers moi en souriant; j'appuyai bien doucement ma tête sur son épaule, et je collai mes lèvres à son cou. Elle frémissait contre moi. — As-tu bien mal? lui demandai-je. — Au contraire, me répondit-elle, je me sens mieux. Elle frémit encore, et sa tête tomba tout-à-fait sur la mienne; je ne sais pas ce que j'éprouvai ; je ne me rendis compte de rien. Seulement je sentis qu'elle saisissait mes cheveux avec ses dents, et au même moment mon cœur se glaça et mon sang se figea dans mes veines. Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit ; je n'avais de mon existence qu'une

idée purement physique, l'impression d'une douleur vive à la place où un instant auparavant j'avais senti se serrer les dents de Thérèse; j'y portai la main; mes cheveux avaient été coupés en cet endroit. Thérèse était morte.

Je n'avais jamais essayé mon courage sur cette supposition. Elle ne s'était pas présentée à mon esprit ; je fus étonné de vivre, et plus étonné d'être calme. Je me levai, je pris le mouchoir qui contenait mes habits vendéens ; je le mis à mon bras comme quand j'étais arrivé à Sancy, et je marchai d'un pas ferme vers la porte de la maison. Il fallait passer devant celle de Thérèse qui la touchait, mais elle n'était qu'entr'ouverte. Il y avait tout à l'entour des gens qui pleuraient et qui priaient. En dedans on voyait un peu de lumière. Ma première pensée fut d'entrer et de mourir là, mais cet égarement ne dura qu'une minute. La présence d'un jeune homme caché pendant six mois sous des habits de femme dans la maison de Thérèse pouvait nuire à sa mémoire, et le nom de cet homme aurait perdu la famille de Thérèse, s'il était reconnu pour un proscrit. D'ailleurs le suicide auquel je n'avais pas encore pensé, devait être un grand crime devant Dieu, et ce crime pouvait m'interdire jusqu'au seul bien dont l'espérance reste au chrétien dans ses malheurs, celui de revoir dans un autre monde les êtres chéris qu'il a perdus. Cette idée me fit tressaillir parce qu'elle se présentait à mon esprit pour la première fois, et que j'avais été près, en cédant à mon premier mouvement, de sacrifier tout mon avenir, et de perdre Thérèse dans l'éternité, pour n'avoir pas eu la force de lui survivre quelques jours dans le temps. Pendant que je faisais ces réflexions, je franchissais la dernière porte de la ferme, poursuivi des cris et des gémissements qui s'élevaient

au-dedans : — Ah ! ma fille, ma belle Thérèse, ma bien-aimée, criait la grand'mère, je ne te verrai donc plus jamais, jamais !... — Et sa voix s'étouffait dans les sanglots.— Pourquoi jamais ! disais-je dans mon cœur. Ah ! moi, je te verrai bientôt, bientôt, je te verrai toujours, toujours !... et cette conviction me rendait je ne sais quelle force, parce que toutes mes facultés étaient absorbées en elle. Mes sens m'y confirmaient eux-mêmes tout enveloppés qu'ils étaient encore des ténèbres de la vie. Je suivais des yeux un fantôme brillant qui m'appelait à sa suite. J'entendais retentir une voix forte qui me répétait : Bientôt, bientôt, toujours, toujours. Et quand je lui demandais si elle ne me trompait pas, elle me répondait à cris multipliés comme une voix en colère. Cela ressemblait à un commencement de délire, et j'invoquais comme le suprême bonheur un délire non interrompu qui me délivrerait sans retour des souvenirs du passé.

Le soleil se couchait, je gravis le sentier de la croix; et quand je fus au haut de la montagne, il n'y avait plus assez de jour pour que je distinguasse encore la maison; mais ses quatre cheminées blanches se dessinaient dans l'obscurité croissante de la nuit, et présentaient quelque image d'un monument funèbre. Je me tournai de ce côté, et je cherchai une longue suite de bancs de rochers que j'avais remarqués quelquefois et qui se projetaient en corniche saillante sur le précipice. Je me couchai en cet endroit les yeux fixés sur le lieu où devait être le corps de Thérèse, et je priai Dieu avec une vive abondance de cœur que je pusse tomber de là dans mon sommeil. Cependant je ne pleurai point. Je n'avais pas dormi la nuit précédente; mes sens cédaient à un accablement invincible : je m'y abandonnai; mais le sommeil que je goûtai n'etait pas un sommeil de repos.

C'était une succession de pensées tumultueuses et fantastiques, de rêves pénibles et hideux. Je m'imagine que si la Providence accorde quelque relâche au supplice des damnés, c'est ainsi qu'ils doivent dormir. Quelquefois je me persuadais qu'on s'était trompé sur les apparences de la mort de Thérèse, et qu'elle n'était pas effectivement morte, mais qu'elle était malade et mourante; et pourtant cela me consolait. Je faisais un effort pour me réveiller afin de courir la rejoindre, et à peine j'y étais parvenu que l'horrible vérité se ressaisissait de mon cœur. Je criais, Elle est morte, et je retombais dans mon assoupissement à défaut de forces suffisantes pour entretenir ma douleur dans toute sa puissance. Un instant après, des éclairs effleuraient mes paupières, j'entendais un bruit comme celui du tonnerre, et je voyais Thérèse qui s'envolait sur des ailes enflammées; mais elle se détournait de moi, et je me réveillais en l'appelant : c'est ainsi que je passai cette nuit. Quand le soleil fut levé, je m'assis sur le roc, et je regardai Sancy. Un peu plus d'une heure après, j'aperçus quelque mouvement, et je crus distinguer trois ou quatre hommes qui sortaient de la ferme et qui emportaient quelque chose. Alors je me levai, parce que je compris que tout était fini; je me dirigeai vers un endroit écarté de la forêt voisine; je m'y dépouillai des habits de Jeannette; je repris mon uniforme, et je suivis au hasard la première route qui s'offrit à moi. Je marchai plusieurs heures sans rencontrer personne, ou sans exciter d'autre sentiment que la surprise. Enfin, arrivé aux portes d'une ville dont j'ignore le nom, je fus arrêté par des soldats et amené en prison. Huit jours se sont passés depuis. On me juge demain.

FIN DE THÉRÈSE AUBERT.

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE.

Jean Sbogar. 1
Le Peintre de Saltzbourg. 169
Les Méditations du Cloître. 229
Adèle. 241
Thérèse Aubert. 325

Bibliothèque CHARPENTIER, à 3 fr. 50 c. le vol.

Vieux auteurs français.

Le roi Louis XI. Cent Nouvelles nouvelles. . . . . 2 vol.
Rabelais. Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
Malherbe. Édition d'André Chénier. . . . . 1 vol.
Satyre Menippée. Édition Ch. Labitte. . . . . 1 vol.

Classiques des 17e et 18e siècles.

J. Racine. Œuvres. . . . . 1 vol.
La Fontaine. Fables. . . . . 1 vol.
La Bruyère. Caractères . . . . . 1 vol.
Pascal. Pensées. . . . . 1 vol.
Bossuet. Discours sur l'histoire universelle. 1 vol.
Voltaire. Siècle de Louis XIV. . . . . 1 vol.
Mme de Sévigné. Lettres complètes. . . . . 6 vol.
Le Sage. Gil Blas. . . . . 1 vol.
L'abbé Prévost. Manon Lescaut. . . . . 1 vol.
Marivaux. Marianne. . . . . 1 vol.
J.-J. Rousseau. Confessions. . . . . 1 vol.
André Chénier. Poésies complètes. . . . . 1 vol.

Auteurs contemporains.

Mme de Staël. Corinne. . . . . 1 vol.
— De l'Allemagne. . . . . 1 vol.
— Delphine. . . . . 1 vol.
— De la littérature. . . . . 1 vol.
— Révolution française. . . . . 1 vol.
— Mémoires (dix ans d'exil), etc. . 1 vol.
Victor Hugo. Notre-Dame de Paris. . . . . 2 vol.
— Han d'Islande. . . . . 1 vol.
— Dernier jour d'un Condamné. } 1 vol.
— Bug-Jargal. . . . . }
— Odes et Ballades. . . . . 1 vol.
— Orientales. . . . . 1 vol.
— Feuilles d'Automne. } 1 vol.
— Chants du Crépuscule. }
— Voix intérieures. . . . . } 1 vol.
— Les Rayons et les Ombres. }
— Théâtre, nouvelle édition. . . . 2 vol.
— Cromwell, drame. . . . . 1 vol.
— Littérature et philosophie. . . . 1 vol.
C. Delavigne. Œuvres dramatiques. . . . . 3 vol.
— Messéniennes et poésies diverses. 1 vol.
Alfred de Vigny. Cinq-Mars. . . . . 1 vol.
— Stello. . . . . 1 vol.
— Nouvelles. . . . . 1 vol.
— Théâtre. . . . . 1 vol.
— Poésies complètes. . . . . 1 vol.
Alf. de Musset. Poésies complètes. . . . . 1 vol.
— Comédies et Proverbes. . . . . 1 vol.
— Confession d'un Enfant du siècle. 1 vol.
— Nouvelles. . . . . 1 vol.
P. Mérimée. Chronique de Charles IX, etc., etc. 1 vol.
— Colomba, la Mosaïque, etc., etc.. 1 vol.
— Théâtre de Clara Gazul, etc., etc 1 vol.
Charles Nodier. Romans. . . . . 1 vol.
— Contes. . . . . 1 vol.
— Nouvelles. . . . . 1 vol.
— Souvenirs de la Révolution. . . . 1 vol.
H. de Balzac. Physiologie du mariage. . . . . 1 vol.
— Scènes de la vie privée. . . . . 2 vol.
— Scènes de la vie de province. . . 2 vol.
— Scènes de la vie parisienne. . . 2 vol.
— Eugénie Grandet. . . . . 1 vol.
— Le Médecin de campagne. . . . 1 vol.
— La Peau de chagrin. . . . . 1 vol.
— Le Père Goriot. . . . . 1 vol.
— La Recherche de l'Absolu. . . . 1 vol.
— Le Lis dans la Vallée. . . . . 1 vol.
— Histoire des Treize. . . . . 1 vol.
— César Birotteau. . . . . 1 vol.
— Louis Lambert, Séraphita. . . . 1 vol.
Sainte-Beuve. Poésies complètes. . . . . 1 vol.
— Volupté. . . . . 1 vol.
— Poésie française au seizième siècle. 1 vol.
Aimé Martin. Éducation des mères de famille. . 1 vol.
— Lettres à Sophie sur la physiq., etc. 1 vol.
X. de Maistre. Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
J. de Maistre. Du Pape. . . . . 1 vol.
Benj. Constant. Adolphe. . . . . 1 vol.
De Sénancour. Obermann. . . . . 1 vol.
Guizot. Essais sur l'histoire de France. . 1 vol.
Th. Lavallée. Histoire des Français. . . . . 4 vol.
Capefigue. Histoire de la Restauration. . . . 4 vol.
— Histoire de Philippe-Auguste. . . 2 vol.
De Barante. Tableau de la littérature. . . . . 1 vol.
Mme de Rémusat. Éducation des femmes. . . . . 1 vol.
S.-Marc-Girardin. Cours de littérature dramatique. . 1 vol.
Brillat-Savarin. Physiologie du Goût. . . . . 1 vol.
E. J. Delécluze. Romans, contes, etc. . . . . 1 vol.
Topffer. Nouvelles génevoises. . . . . 1 vol.
Mme de Krüdner. Valérie, avec préface de S.-Beuve. 1 vol.
M.-J. Chénier. Œuvres choisies. . . . . 1 vol.
Mme D.-Valmore. Poésies, avec notice par S.-Beuve. 1 vol.
Millevoye. Poésies, avec notice. . . . . 1 vol.
Ant. de Latour. Poésies complètes. . . . . 1 vol.
Henri Blaze. Poésies complètes. . . . . 1 vol.
Mme de Girardin. Poésies complètes. . . . . 1 vol.
— Lettres parisiennes. . . . . 1 vol.
Mme de Souza. Romans choisis. . . . . 1 vol.

Philosophes du 17e siècle.

Descartes. Œuvres, édition Jules Simon. . . 1 vol.
Malebranche. Œuvres, édition Jules Simon. . . 2 vol.
Leibniz. Œuvres, édition Amédée Jacques. 2 vol.
Bacon. Œuvres, édition Francis Riaux. . 2 vol.
Spinoza. Œuvres, traduites par Saisset. . 2 vol.
Bossuet. Œuvres philosoph., éd. J. Simon. 1 vol.
Fénelon. Œuvres philosop., éd. A. Jacques. 1 vol.
Bérkeley. Œuvres philosop., éd. F. Bouillier. 1 vol.
Le Père André. Œuvres philosoph., éd. V. Cousin. 1 vol.
Euler. Lettres à une princesse, éd. Saisset. 1 vol.
Arnauld. Œuvres philosoph., éd. J. Simon. 1 vol.
Clarke. Œuvres philosoph., éd. Jacques. 1 vol.

Bibliothèque grecque-française.

Homère. L'Iliade, trad. Bacier revue. . . 1 vol.
— L'Odyssée, trad. Dacier revue. . 1 vol.
Aristophane. Comédies, trad. Artaud. . . . . 1 vol.
Eschyle. Théâtre, traduction A. Pierron. . 1 vol.
Euripide. Théâtre, trad. Artaud. . . . . 2 vol.
Sophocle. Théâtre, trad. Artaud. . . . . 1 vol.
Hérodote. Histoire, trad. Larcher. . . . . 2 vol.
Thucydide. Histoire, trad. Levesque. . . . . 1 vol.
Xénophon. Œuvres compl., trad. Bacier. . . 2 vol.
Platon. De la République, trad de Grou. . 1 vol.
— Les Lois, trad. de Grou. . . . . 1 vol.
— Dialogues, trad. Schwalbé. . . . 2 vol.
Plutarque. Hommes illustres, trad. Pierron. 4 vol.
— Œuvres morales, trad. Ricard. . 6 vol.
Lucien. Dialogues, trad. Belin de Ballu. . 1 vol.
Diogène-Laerce. Vies des philosophes, trad. nouv. 1 vol.
Moralistes grecs. Socrate, Épictète, etc., etc. . . 1 vol.
Marc-Aurèle. Œuvres, trad. A. Pierron. . . . 1 vol.
Démosthènes. Chefs-d'œuvre, trad. Stiévenart. 1 vol.
Orateurs grecs. Choix de harangues, etc. trad. 1 vol.
Lyriques grecs. Anacréon, Orphée, etc. . . . . 1 vol.
Poètes grecs. Trad. Falconnet, Bignan. . . . 1 vol.
Hippocrate. Œuvres, trad. Daremberg. . . . 1 vol.

Bibliothèque anglaise-française.

Lingard. Hist. d'Angleterre, trad. Wailly. 6 vol.
Robertson. Hist. de Charles-Quint, tr. Suard. 2 vol.
Milton. Le Paradis perdu, t. Pongerville } 1 vol
Sterne. Voyage sentimental, t. Wailly }
Lord Byron. Œuvres complètes, trad Loreche. 4 vol.
Robert Burns. Poésies complètes, trad. Wailly. . 1 vol.
O. Goldsmith. Vicaire de Wakefield, t. Belloc. . 1 vol.
Fielding. Tom Jones, trad. L. de Wailly. . 2 vol.
Sterne. Tristram-Shandy, trad. Wailly. . 1 vol.
Miss Inchbald. Simple histoire, trad. *id.* . . . 1 vol.
Miss Burnet. Évélina, trad. *id.* . . . . . 1 vol.

Bibliothèque allemande-française.

Goethe. Théâtre, trad. X. Marmier. . . . 1 vol.
— Poésies, trad. Henri Blaze. . . . 1 vol.
— Le Faust, trad. Blaze. . . . . 1 vol.
— Wilhelm Meister, trad. Carlowitz. 2 vol.
— Werther, trad. Pierre Leroux. . 1 vol.
— Affinités de choix, t. Carlowitz. 1 vol.
Schiller. Théâtre, trad. X. Marmier. . . . 2 vol.
— Guerre de 30 ans, trad. Carlowitz. 1 vol.
Klopstock. La Messiade, trad. Carlowitz. . . 1 vol.
Hoffmann. Contes fantastiques, trad. Marmier. 1 vol.
Poètes du Nord. Suède, Norvége, etc., tr. Marmier. 1 vol.

Bibliothèque italienne-française.

Dante Alighieri. Divine comédie, trad. Brizeux } 1 vol.
— Vie nouvelle, trad. Delécluze }
Tasse. Jérusalem délivrée, tr. Desplaces. 1 vol.
Manzoni. Théâtre et Poésies, trad. Latour. 1 vol.
— Les Fiancés, trad. Dusseuil. . . 1 vol.
Silvio Pellico. Mes Prisons, trad. Latour. . . . 1 vol.
Alfieri. Mémoires, trad. Latour. . . . . 1 vol.
Machiavel. Histoire de Florence, tr. Périès. 1 vol.

Ouvrages divers.

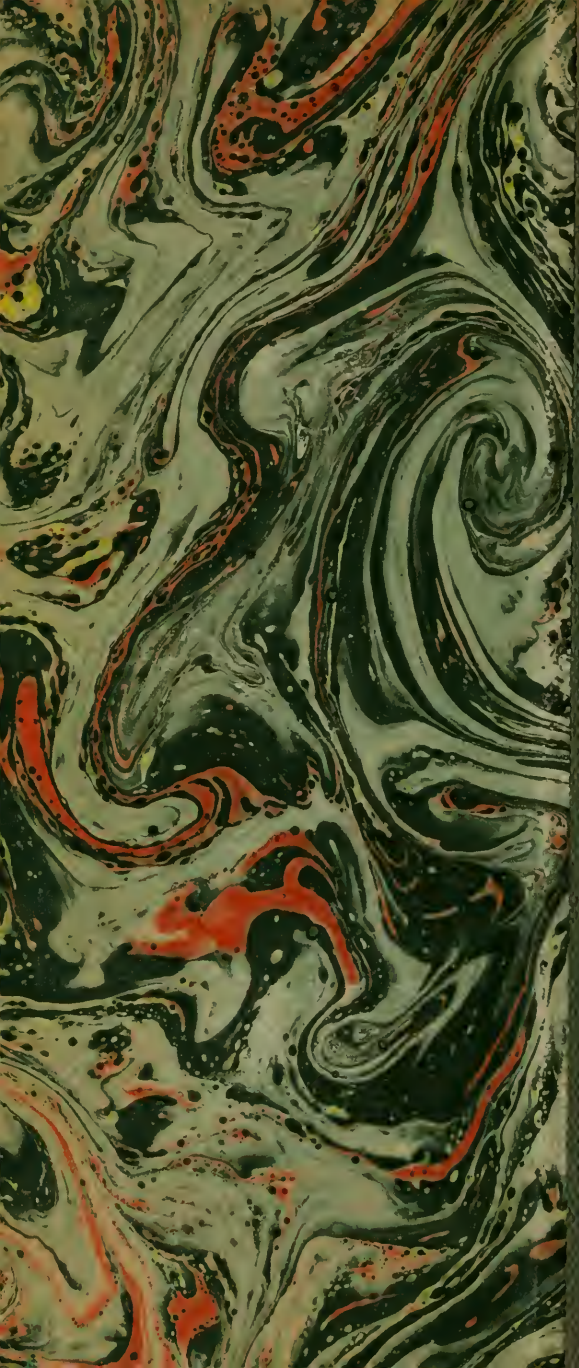
Saint Augustin. Confessions, trad. Saint-Victor. . 1 vol.
— Cité de Dieu, trad. Moreau. . . . 2 vol.
Marouft. Le Koran, trad. par Kasimirsky. 1 vol.
Confucius. Les 4 livres sacrés, trad. Pauthier. 1 vol.
Camoens. Les Lusiades, trad. Millié. . . . 1 vol.

IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON, A PARIS

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002134376b

CE PC 2376
.N6R7 1840
COO NODIER, CHAR ROMANS.
ACC# 1225890